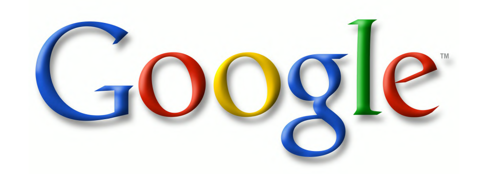




THÉATRE

DE

VICTOR HUGO,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PREMIÈRE SÉRIE.

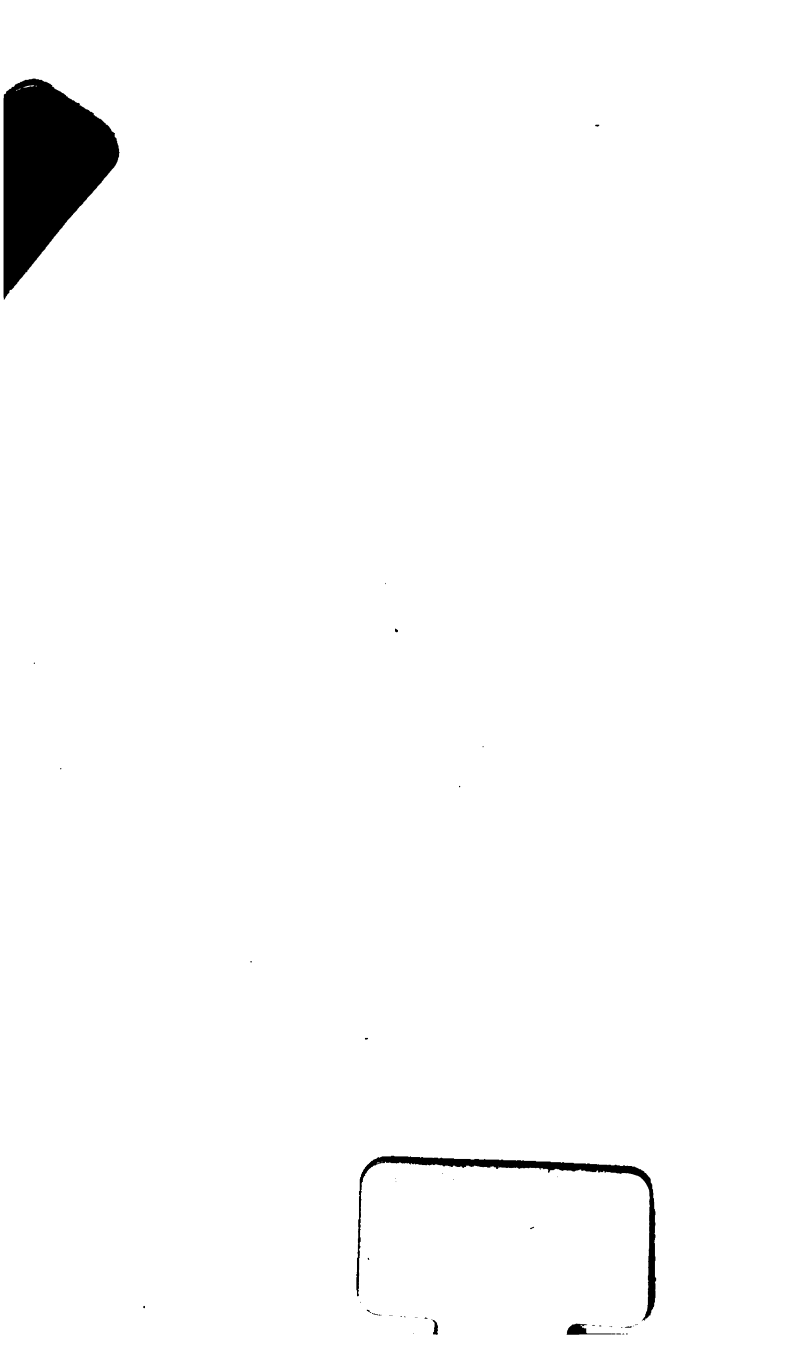
Hernani.
Marion de Lorme.
Le Roi s'amuse.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE SEINE.

1844



THÉATRE

DE

VICTOR HUGO,

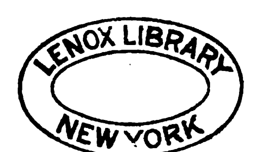
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PREMIÈRE SÉRIE.

Hernani.
Marion de Lorme.
Le Roi s'amuse.

PARIS,
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
29, RUE DE SEINE.

1844



HERNANI.

L'auteur de ce drame écrivait il y a peu de semaines à propos d'un poète mort avant l'âge :

« .... Dans ce moment de mêlée et de tourmente litté-
» raire, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui
» combattent ? Sans doute, il est triste de voir un poète de
» vingt ans qui s'en va, une lyre qui se brise, un avenir
» qui s'évanouit; mais n'est-ce pas quelque chose aussi que
» le repos ? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'a-
» massent incessamment calomnies, injures, haines, jalou-
» sies, sourdes menées, basses trahisons; hommes loyaux
» auxquels on fait une guerre déloyale; hommes dévoués
» qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de
» plus, celle de l'art, celle de l'intelligence; hommes la-
» borieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de con-
» science, en proie d'un côté à de viles machinations de
» censure et de police, en butte de l'autre, trop souvent, à
» l'ingratitude des esprits mêmes pour lesquels ils travail-
» lent; ne leur est-il pas permis de retourner quelquefois
» la tête avec envie vers ceux qui sont tombés derrière eux
» et qui dorment dans le tombeau ! *Invideo*, disait Luther
» dans le cimetière de Worms, *invideo, quia quiescunt.*

» Qu'importe toutefois ? Jeunes gens, ayons bon courage !
» si rude qu'on nous veuille faire le présent, l'avenir sera
» beau. Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est à
» tout prendre, et c'est là sa définition réelle si l'on ne l'en-
» visage que sous son côté militant, que le *libéralisme* en
» littérature. Cette vérité est déjà comprise à peu près de
» tous les bons esprits, et le nombre en est grand; et bien-
» tôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme
» littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme
» politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société,

» voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas » tous les esprits conséquents et logiques; voilà la double » bannière qui rallie, à bien peu d'intelligences près (les- » quelles s'éclaireront), toute la jeunesse si forte et si patiente » aujourd'hui; puis, avec la jeunesse et à sa tête, l'élite de » la génération qui nous a précédés, tous ces sages vieil- » lards qui, après le premier moment de défiance et d'exa- » men, ont reconnu que ce que font leurs fils est une » conséquence de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et que la » liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce prin- » cipe est celui du siècle, et prévaudra. Les *Ultras* de tout » genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter » secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, so- » ciété et littérature; chaque progrès du pays, chaque dé- » veloppement des intelligences, chaque pas de la liberté » fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé. Et, en défi- » nitive, leurs efforts de réaction auront été utiles. En ré- » volution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la » liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour » elles et tout ce qu'on fait contre elles les sert également. » Or, après tant de grandes choses que nos pères ont faites » et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille » forme sociale; comment ne sortirions-nous pas de la vieille » forme poétique? A peuple nouveau, art nouveau. Tout en » admirant la littérature de Louis XIV si bien adaptée à sa » monarchie, elle saura bien avoir sa littérature propre et » personnelle et nationale, cette France actuelle, cette » France du dix-neuvième siècle à qui Mirabeau a fait sa » liberté et Napoléon sa puissance *. »

Qu'on pardonne à l'auteur de ce drame de se citer ici lui-même; ses paroles ont si peu le don de se graver dans les esprits, qu'il aurait souvent besoin de les rappeler. D'ailleurs, aujourd'hui, il n'est peut-être point hors de propos de remettre sous les yeux des lecteurs les deux pages qu'on vient de transcrire. Ce n'est pas que ce drame puisse en rien mériter le beau nom d'*art nouveau*, de *poésie nou-*

* *Lettre aux éditeurs des Poésies de M. Dovalle.*

velle, loin de là; mais c'est que le principe de la liberté en littérature vient de faire un pas; c'est qu'un progrès vient de s'accomplir, non dans l'art, ce drame est trop peu de chose, mais dans le public; c'est que, sous ce rapport du moins, une partie des pronostics hasardés plus haut viennent de se réaliser.

Il y avait péril, en effet, à changer ainsi brusquement d'auditoire, à risquer sur le théâtre des tentatives confiées jusqu'ici seulement au papier *qui souffre tout;* le public des livres est bien différent du public des spectacles, et l'on pouvait craindre de voir le second repousser ce que le premier avait accepté. Il n'en a rien été. Le principe de la liberté littéraire, déjà compris par le monde qui lit et qui médite, n'a pas été moins complétement adopté par cette immense foule, avide des pures émotions de l'art, qui inonde chaque soir les théâtres de Paris. Cette voix haute et puissante du peuple, qui ressemble à celle de Dieu, veut désormais que la poésie ait la même devise que la politique : TOLÉRANCE ET LIBERTÉ.

Maintenant, vienne le poète! il y a un public.

Et cette liberté, le public la veut telle qu'elle doit être, se conciliant avec l'ordre, dans l'état, avec l'art, dans la littérature. La liberté a une sagesse qui lui est propre, et sans laquelle elle n'est pas complète. Que les vieilles règles de d'Aubignac meurent avec les vieilles coutumes de Cujas, cela est bien; qu'à une littérature de cour succède une littérature de peuple, cela est mieux encore; mais surtout qu'une raison intérieure se rencontre au fond de toutes ces nouveautés. Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois. Ni talons rouges, ni bonnets rouges.

Voilà ce que veut le public, et il veut bien. Quant à nous, par déférence pour ce public qui a accueilli avec tant d'indulgence un essai qui en méritait si peu, nous lui donnons ce drame aujourd'hui tel qu'il a été représenté. Le jour viendra peut-être de le publier tel qu'il a été conçu par l'au-

teur*, en indiquant et en discutant les modifications que la scène lui a fait subir. Ces détails de critique peuvent ne pas être sans intérêt ni sans enseignements, mais ils sembleraient minutieux aujourd'hui; la liberté de l'art est admise, la question principale est résolue; à quoi bon s'arrêter aux questions secondaires? nous y reviendrons du reste quelque jour, et nous parlerons aussi, bien en détail, en la ruinant par les raisonnements et par les faits, de cette censure dramatique qui est le seul obstacle à la liberté du théâtre, maintenant qu'il n'y en a plus dans le public. Nous essaierons, à nos risques et périls et par dévouement aux choses de l'art, de caractériser les mille abus de cette petite inquisition de l'esprit, qui a, comme l'autre saint-office, ses juges secrets, ses bourreaux masqués, ses tortures, ses mutilations, et sa peine de mort. Nous déchirerons, s'il se peut, ces langes de police dont il est honteux que le théâtre soit encore emmaillotté au dix-neuvième siècle.

Aujourd'hui il ne doit y avoir place que pour la reconnaissance et les remerciements. C'est au public que l'auteur de ce drame adresse les siens, et du fond du cœur. Cette œuvre, non de talent, mais de conscience et de liberté, a été généreusement protégée contre bien des inimitiés par le public, parce que le public est toujours, aussi lui, consciencieux et libre. Grâces lui soient donc rendues, ainsi qu'à cette jeunesse puissante qui a porté aide et faveur à l'ouvrage d'un jeune homme sincère et indépendant comme elle! C'est pour elle surtout qu'il travaille, parce que ce serait une gloire bien haute que l'applaudissement de cette élite de jeunes hommes, intelligente, logique, con-

* Ce jour, prédit par l'auteur, est venu. Nous donnons dans cette édition *Hernani* tout entier, tel que le poète l'avait écrit, avec les développements de passion, les détails de mœurs et les saillies de caractères que la représentation avait retranchés. Quant à la discussion critique que l'auteur indique, elle sortira d'elle-même, pour tous les lecteurs, de la comparaison qu'ils pourront faire entre l'*Hernani* tronqué du théâtre et l'*Hernani* de cette édition. Espérons tout des progrès que le public des théâtres fait chaque jour.

Mai 1836. — *Note de l'Editeur.* —

séquente, vraiment libérale en littérature comme en politique, noble génération qui ne se refuse pas à ouvrir les deux yeux à la vérité et à recevoir la lumière des deux côtés.

Quant à son œuvre en elle-même, il n'en parlera pas. Il accepte les critiques qui en ont été faites, les plus sévères comme les plus bienveillantes, parce qu'on peut profiter à toutes. Il n'ose se flatter que tout le monde ait compris du premier coup ce drame, dont le *Romancero General* est la véritable clef. Il prierait volontiers les personnes que cet ouvrage a pu choquer de relire *le Cid, Don Sanche, Nicomède*, ou plutôt tout Corneille et tout Molière, ces grands et admirables poètes. Cette lecture, si pourtant elles veulent bien faire d'abord la part de l'immense infériorité de l'auteur d'*Hernani*, les rendra peut-être moins sévères pour certaines choses qui ont pu les blesser dans la forme ou dans le fond de ce drame. En somme, le moment n'est peut-être pas encore venu de le juger. *Hernani* n'est jusqu'ici que la première pierre d'un édifice qui existe tout construit dans la tête de son auteur, mais dont l'ensemble peut seul donner quelque valeur à ce drame. Peut-être ne trouvera-t-on pas mauvaise un jour la fantaisie qui lui a pris de mettre, comme l'architecte de Bourges, une porte presque moresque à sa cathédrale gothique.

En attendant, ce qu'il a fait est bien peu de chose, il le sait. Puissent le temps et la force ne pas lui manquer pour achever son œuvre! Elle ne vaudra qu'autant qu'elle sera terminée. Il n'est pas de ces poètes privilégiés qui peuvent mourir ou s'interrompre avant d'avoir fini, sans péril pour leur mémoire; il n'est pas de ceux qui restent grands, même sans avoir complété leur ouvrage, heureux hommes dont on peut dire ce que Virgile disait de Carthage ébauchée:

Pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes!

9 mars 1830.

PERSONNAGES.

HERNANI.
DON CARLOS.
DON RUY GOMEZ DE SILVA.
DONA SOL DE SILVA.
LE ROI DE BOHÊME.
LE DUC DE BAVIÈRE.
LE DUC DE GOTHA.
LE BARON DE HOHENBOURG.
LE DUC DE LUTZELBOURG.
IAQUEZ.
DON SANCHO.
DON MATIAS.
DON RICARDO.
DON GARCI SUAREZ.
DON FRANCISCO.
DON JUAN DE HARO.
DON PEDRO GUSMAN DE LARA.
DON GIL TELLEZ GIRON.
DONA JOSEFA DUARTE.
Un montagnard.
Une dame.
Premier conjuré.
Deuxième conjuré.
Troisième conjuré.
Conjurés de la ligue sacro-sainte, Allemands et Espagnols.
Montagnards, seigneurs, soldats, pages, peuple, etc.

Espagne, 1519.

I

LE ROI.

SARAGOSSE.

ACTE PREMIER.

Une chambre à coucher. La nuit. Une lampe sur une table.

SCÈNE I.

DONA JOSEFA DUARTE, *vieille; en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais, à la mode d'Isabelle-la-Catholique;* DON CARLOS.

DONA JOSEFA, *seule.*

Elle ferme les rideaux cramoisis de la fenêtre et met en ordre quelques fauteuils. On frappe à une petite porte dérobée à droite. Elle écoute. On frappe un second coup.

Serait-ce déjà lui ?

Un nouveau coup.

C'est bien à l'escalier

Dérobé.

Un quatrième coup.

Vite, ouvrons !

Elle ouvre la petite porte masquée. Entre don Carlos le manteau sur le nez et le chapeau sur les yeux.

Bonjour, beau cavalier.

Elle l'introduit. Il écarte son manteau et laisse voir un riche costume de velours et de soie, à la mode castillane de 1519. Elle le regarde sous le nez et recule étonnée.

Quoi, seigneur Hernani, ce n'est pas vous! — Main forte!
Au feu!

DON CARLOS, *lui saisissant le bras.*

Deux mots de plus, duègne, vous êtes morte!

Il la regarde fixement. Elle se tait effrayée.

Suis-je chez doña Sol? fiancée au vieux duc
De Pastrana, son oncle, un bon seigneur, caduc,
Vénérable et jaloux? Dites? La belle adore
Un cavalier sans barbe et sans moustache encore,
Et reçoit tous les soirs, malgré les envieux,
Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux.
Suis-je bien informé?

Elle se tait. Il la secoue par le bras.

Vous répondrez peut-être?

DONA JOSEFA.

Vous m'avez défendu de dire deux mots, maître.

DON CARLOS.

Aussi n'en veux-je qu'un. — Oui, — non. — Ta dame est bien
Doña Sol de Silva? parle.

DONA JOSEFA.

Oui. — Pourquoi?

DON CARLOS.

Pour rien.

Le duc, son vieux futur, est absent à cette heure?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Sans doute elle attend son jeune?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Que je meure!

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Duègne! c'est ici qu'aura lieu l'entretien?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Cache-moi céans!

DONA JOSEFA.

Vous!

DON CARLOS.

Moi.

DONA JOSEFA.

Pourquoi?

DON CARLOS.

Pour rien.

DONA JOSEFA.

Moi vous cacher!

DON CARLOS.

Ici.

DONA JOSEFA.

Jamais!

DON CARLOS, *tirant de sa ceinture une bourse et un poignard.*

Daignez, madame,
Choisir de cette bourse ou bien de cette lame.

DONA JOSEFA, *prenant la bourse.*

Vous êtes donc le diable?

DON CARLOS.

Oui, duègne.

DONA JOSEFA, *ouvrant une armoire étroite dans le mur.*

Entrez ici.

DON CARLOS, *examinant l'armoire.*

Cette boîte!

DONA JOSEFA, *la refermant.*

Va-t'en si tu n'en veux pas!

DON CARLOS, *rouvrant l'armoire.*

Si!

L'examinant encore.

Serait-ce l'écurie où tu mets, d'aventure,
Le manche du balai qui te sert de monture?

Il s'y blottit avec peine.

Ouf!

DONA JOSEFA, *joignant les mains avec scandale.*

Un homme ici!

DON CARLOS, *dans l'armoire restée ouverte.*

C'est une femme, — est-ce pas, —
Qu'attendait ta maîtresse?

DONA JOSEFA.

O ciel! j'entends le pas
De doña Sol. — Seigneur, fermez vite la porte.

Elle pousse la porte de l'armoire qui se referme.

DON CARLOS, *de l'intérieur de l'armoire.*

Si vous dites un mot, duègne, vous êtes morte!

DONA JOSEFA, *seule.*

Qu'est cet homme? Jésus mon Dieu! si j'appelais?...
Qui? — Hors madame et moi tout dort dans le palais.
— Bah! l'autre va venir; la chose le regarde.
Il a sa bonne épée, et que le ciel nous garde
De l'enfer!

Pesant la bourse.

Après tout, ce n'est pas un voleur.

Entre doña Sol, en blanc. Doña Josefa cache la bourse.

SCÈNE II.

DONA JOSEFA, DON CARLOS, *caché,* DONA SOL, *puis* HERNANI.

DONA SOL.

Josefa!

DONA JOSEFA.

Madame!

DONA SOL.

Ah! je crains quelque malheur.
Hernani devrait être ici!

Bruit de pas à la petite porte.

Voici qu'il monte!
Ouvre avant qu'il ne frappe, et fais vite, et sois prompte!

Josefa ouvre la petite porte. Entre Hernani. Grand manteau, grand chapeau. Dessous, un costume de montagnard d'Aragon, gris, avec une cuirasse de cuir; une épée, un poignard et un cor à sa ceinture.

DONA SOL, *courant à lui.*

Hernani!

HERNANI.

Doña Sol! ah! c'est vous que je vois
Enfin! et cette voix qui parle est votre voix!
Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres?
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres!

DONA SOL, *touchant ses vêtements.*

Jésus! votre manteau ruisselle! il pleut donc bien?

HERNANI.

Je ne sais.

DONA SOL.

Vous devez avoir froid?

HERNANI.

Ce n'est rien.

DONA SOL.

Otez donc ce manteau!

HERNANI.

Doña Sol, mon amie!
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse?

DONA SOL.

Vous avez bien tardé, seigneur! mais dites-moi
Si vous avez froid?

HERNANI.

Moi! je brûle près de toi!
Ah! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes,
Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes,
Qu'importe ce que peut un nuage des airs
Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs!

DONA SOL, *lui défaisant son manteau.*

Allons! donnez la cape et l'épée avec elle!

HERNANI, *la main sur son épée.*

Non. C'est mon autre amie, innocente et fidèle. —
Doña Sol, le vieux duc, votre futur époux,
Votre oncle, est donc absent ?

DONA SOL.

Oui, cette heure est à nous.

HERNANI.

Cette heure! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure,
Après, qu'importe! Il faut qu'on oublie ou qu'on meure.
Ange! une heure avec vous! une heure, en vérité,
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité!

DONA SOL.

Hernani!

HERNANI, *amèrement.*

Que je suis heureux que le duc sorte!
Comme un larron qui tremble et qui force une porte,
Vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard
Une heure de vos chants et de votre regard,
Et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie
De lui voler une heure, et lui me prend ma vie!

DONA SOL.

Calmez-vous.

Remettant le manteau à la duègne.

Josefa, fais sécher le manteau.

Josefa sort.

Elle s'assied et fait signe à Hernani de venir près d'elle.

Venez là.

HERNANI, *sans l'entendre.*

Donc le duc est absent du château!

DONA SOL, *souriant.*

Comme vous êtes grand!

HERNANI.

Il est absent!

DONA SOL.

Chère ame,
Ne pensons plus au duc.

HERNANI.

Ah! pensons-y, madame!
Ce vieillard! il vous aime, il va vous épouser!

Quoi donc! vous prit-il pas l'autre jour un baiser?
N'y plus penser!

DONA SOL, *riant.*

C'est là ce qui vous désespère!
Un baiser d'oncle! au front! presque un baiser de père!

HERNANI.

Non. Un baiser d'amant, de mari, de jaloux.
Ah! vous serez à lui, madame, y pensez-vous?
O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route et finir sa journée,
A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,
Prendre une jeune fille! O vieillard insensé!
Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre,
Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre?
Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur?
Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur!
— Qui fait ce mariage? on vous force, j'espère!

DONA SOL.

Le roi, dit-on, le veut.

HERNANI.

Le roi! le roi! mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
Pour tous les siens, ma haine est encor toute neuve!
Lui, mort, ne compte plus. Et, tout enfant, je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles!
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
Trente ans! Or, c'est en vain que les pères sont morts,
Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel continue.
Ah! c'est donc toi qui veux cet exécrable hymen!
Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin!

DONA SOL.

Vous m'effrayez!

HERNANI.

Chargé d'un mandat d'anathème,
Il faut que j'en arrive à m'effrayer moi-même!

Écoutez : l'homme auquel, jeune, on vous destina,
Ruy de Silva, votre oncle, est duc de Pastrana,
Riche homme d'Aragon, comte et grand de Castille.
A défaut de jeunesse, il peut, ô jeune fille,
Vous apporter tant d'or, de bijoux, de joyaux,
Que votre front reluise entre des fronts royaux,
Et pour le rang, l'orgueil, la gloire et la richesse,
Mainte reine peut-être envîra sa duchesse!
Voilà donc ce qu'il est. Moi, je suis pauvre, et n'eus,
Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.
Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre;
Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis,
Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.
Or du duc ou de moi souffrez qu'on vous délivre.
Il faut choisir des deux : l'épouser, ou me suivre.

DONA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Parmi nos rudes compagnons,
Proscrits, dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse,
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit?
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit!
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs, où l'on n'est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards, libres, pauvres et graves,
Je grandis, et demain, trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront... — Vous frissonnez! réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves.
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,

Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille.
Être errante avec moi, proscrite, et s'il le faut
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

DONA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Le duc est riche, grand, prospère.
Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père.
Le duc peut tout, le duc vous offre avec sa main
Trésors, titres, bonheur...

DONA SOL.

Nous partirons demain,
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Êtes-vous mon démon ou mon ange?
Je ne sais. Mais je suis votre esclave. Écoutez,
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi? je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas,
Vous me manquez, je suis absente de moi-même;
Mais dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon ame qui revient!

HERNANI, *la serrant dans ses bras.*

Ange!

DONA SOL.

A minuit. Demain. Amenez votre escorte.
Sous ma fenêtre. Allez, je serai brave et forte.
Vous frapperez trois coups.

HERNANI.

Savez-vous qui je suis,
Maintenant?

DONA SOL.

Monseigneur, qu'importe! je vous suis.

HERNANI.

Non. Puisque vous voulez me suivre, faible femme,
Il faut que vous sachiez quel nom, quel rang, quelle ame,

Quel destin est caché dans le pâtre Hernani.
Vous voulez d'un brigand, voulez-vous d'un banni?

DON CARLOS, *ouvrant avec fracas la porte de l'armoire.*

Quand aurez-vous fini de conter votre histoire?
Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire?

Hernani recule étonné. Doña Sol pousse un cri et se réfugie dans ses bras en fixant sur don Carlos des yeux effarés.

HERNANI, *la main sur la garde de son épée.*

Quel est cet homme?

DOÑA SOL.

O ciel! au secours!

HERNANI.

Taisez-vous,
Doña Sol! vous donnez l'éveil aux yeux jaloux.
Quand je suis près de vous, veuillez, quoi qu'il advienne,
Ne réclamer jamais d'autre aide que la mienne.

À don Carlos.

Que faisiez-vous là?

DON CARLOS.

Moi? — Mais, à ce qu'il paraît,
Je ne chevauchais pas à travers la forêt.

HERNANI.

Qui raille après l'affront s'expose à faire rire
Aussi son héritier!

DON CARLOS.

Chacun son tour. — Messire,
Parlons franc. Vous aimez madame et ses yeux noirs,
Vous y venez mirer les vôtres tous les soirs,
C'est fort bien. J'aime aussi madame, et veux connaître
Qui j'ai vu tant de fois entrer par la fenêtre,
Tandis que je restais à la porte.

HERNANI.

En honneur,
Je vous ferai sortir par où j'entre, seigneur.

DON CARLOS.

Nous verrons. J'offre donc mon amour à madame.
Partageons. Voulez-vous? J'ai vu dans sa belle ame

Tant d'amour, de bonté, de tendres sentiments,
Que madame, à coup sûr, en a pour deux amants.
— Or, ce soir, voulant mettre à fin mon entreprise,
Pris, je pense, pour vous, j'entre ici par surprise,
Je me cache, j'écoute, à ne vous celer rien;
Mais j'entendais très-mal et j'étouffais très-bien.
Et puis, je chiffonnais ma veste à la française.
Ma foi, je sors!

HERNANI.

Ma dague aussi n'est pas à l'aise
Et veut sortir!

DON CARLOS, *le saluant.*

Monsieur, c'est comme il vous plaira.

HERNANI, *tirant son épée.*

En garde!

Don Carlos tire son épée.

DONA SOL, *se jetant entre eux deux.*

Hernani! Ciel!

DON CARLOS.

Calmez-vous, señora.

HERNANI, *à don Carlos.*

Dites-moi votre nom.

DON CARLOS.

Hé! dites-moi le vôtre!

HERNANI.

Je le garde, secret et fatal, pour un autre
Qui doit un jour sentir, sous mon genou vainqueur,
Mon nom à son oreille, et ma dague à son cœur!

DON CARLOS.

Alors quel est le nom de l'autre?

HERNANI.

Que t'importe!
En garde! défends-toi!

Ils croisent leurs épées. Doña Sol tombe tremblante sur un fauteuil. On entend des coups à la porte.

DONA SOL, *se levant avec effroi.*

Ciel! on frappe à la porte!

Les champions s'arrêtent. Entre Josefa par la petite porte, et tout effarée.

HERNANI, *à Josefa.*

Qui frappe ainsi?

DONA JOSEFA, *à doña Sol.*

Madame! un coup inattendu!
C'est le duc qui revient!

DONA SOL, *joignant les mains.*

Le duc! tout est perdu!
Malheureuse!

DONA JOSEFA, *jetant les yeux autour d'elle.*

Jésus! l'inconnu! les épées!
On se battait. Voilà de belles équipées!

Les deux combattants remettent leurs épées dans le fourreau. Don Carlos s'enveloppe de son manteau et rabat son chapeau sur ses yeux. On frappe.

HERNANI.

Que faire?

On frappe.

UNE VOIX, *au dehors.*

Doña Sol, ouvrez-moi!

Doña Josefa fait un pas vers la porte. Hernani l'arrête.

HERNANI.

N'ouvrez pas.

DONA JOSEFA, *tirant son chapelet.*

Saint Jacques monseigneur, tirez-nous de ce pas!

On frappe de nouveau.

HERNANI, *montrant l'armoire à don Carlos.*

Cachons-nous.

DON CARLOS.

Dans l'armoire?

HERNANI.

Entrez-y. Je m'en charge.
Nous y tiendrons tous deux.

DON CARLOS.

Grand merci, c'est trop large.

HERNANI, *montrant la petite porte.*

Fuyons par là.

DON CARLOS.

Bonsoir; pour moi, je reste ici.

HERNANI.

Ah ! tête et sang, monsieur ! Vous me paîrez ceci !

A doña Sol.

Si je barricadais l'entrée?

DON CARLOS, *à Josefa.*

Ouvrez la porte.

HERNANI.

Que dit-il?

DON CARLOS, *à Josefa interdite.*

Ouvrez donc, vous dis-je!

On frappe toujours.

Doña Josefa va ouvrir en tremblant.

DONA SOL.

Je suis morte!

SCÈNE III.

LES MÊMES; DON RUY GOMEZ DE SILVA, *barbe et cheveux blancs, en noir;* VALETS *avec des flambeaux.*

DON RUY GOMEZ.

Des hommes chez ma nièce à cette heure de nuit !
Venez tous! cela vaut la lumière et le bruit.

A doña Sol.

Par saint Jean d'Avila, je crois que, sur mon âme,
Nous sommes trois chez vous; c'est trop de deux, madame.

Aux deux jeunes gens.

Mes jeunes cavaliers, que faites-vous céans? —
Quand nous avions le Cid et Bernard, ces géants
De l'Espagne et du monde allaient par les Castilles
Honorant les vieillards et protégeant les filles.
C'étaient des hommes forts et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier que vous votre velours.
Ces hommes-là portaient respect aux barbes grises,
Faisaient agenouiller leur amour aux églises,
Ne trahissaient personne, et donnaient pour raison
Qu'ils avaient à garder l'honneur de leur maison.

S'ils voulaient une femme, ils la prenaient sans tache,
En plein jour, devant tous, et l'épée, ou la hache,
Ou la lance à la main ! — Et quant à ces félons
Qui, le soir, et les yeux tournés vers leurs talons,
Ne fiant qu'à la nuit leurs manœuvres infâmes,
Par derrière aux maris volent l'honneur des femmes,
J'affirme que le Cid, cet aïeul de nous tous,
Les eût tenus pour vils et fait mettre à genoux,
Et qu'il eût, dégradant leur noblesse usurpée,
Souffleté leur blason du plat de son épée !
Voilà ce que feraient, j'y songe avec ennui,
Les hommes d'autrefois aux hommes d'aujourd'hui.
— Qu'êtes-vous venus faire ici? C'est donc à dire
Que je ne suis qu'un vieux dont les jeunes vont rire?
On va rire de moi, soldat de Zamora !
Et quand je passerai, tête blanche, on rira !
Ce n'est pas vous du moins qui rirez !

HERNANI.

Duc...

DON RUY GOMEZ.

Silence !
Quoi ! vous avez l'épée, et la dague, et la lance,
La chasse, les festins, les meutes, les faucons,
Les chansons à chanter le soir sous les balcons,
Les plumes au chapeau, les casaques de soie,
Les bals, les carrousels, la jeunesse, la joie,
Enfants, l'ennui vous gagne ! A tout prix, au hasard,
Il vous faut un hochet. Vous prenez un vieillard !
Ah ! vous l'avez brisé le hochet ! mais Dieu fasse
Qu'il vous puisse en éclats rejaillir à la face ! —
Suivez-moi !

HERNANI.

Seigneur duc...

DON RUY GOMEZ.

Suivez-moi ! Suivez-moi !
Messieurs ! avons-nous fait cela pour rire? Quoi !
Un trésor est chez moi : c'est l'honneur d'une fille,
D'une femme, l'honneur de toute une famille ;
Cette fille, je l'aime, elle est ma nièce et doit
Bientôt changer sa bague à l'anneau de mon doigt ;

Je la crois chaste et pure et sacrée à tout homme;
Or il faut que je sorte une heure, et moi qu'on nomme
Ruy Gomez de Silva, je ne puis l'essayer
Sans qu'un larron d'honneur se glisse à mon foyer!
Arrière! lavez donc vos mains, hommes sans âmes,
Car, rien qu'en y touchant, vous nous tachez nos femmes!
Non. C'est bien. Poursuivez. Ai-je autre chose encor?

Il arrache son collier.

Tenez, foulez aux pieds, foulez ma Toison-d'Or.

Il jette son chapeau.

Arrachez mes cheveux, faites-en chose vile!
Et vous pourrez demain vous vanter par la ville
Que jamais débauchés, dans leurs jeux insolents,
N'ont sur plus noble front souillé cheveux plus blancs!

DONA SOL.

Monseigneur...

DON RUY GOMEZ, *à ses valets.*

Écuyers! écuyers! à mon aide!
Ma hache, mon poignard, ma dague de Tolède!

Aux deux jeunes gens.

Et suivez-moi tous deux!

DON CARLOS, *faisant un pas.*

Duc, ce n'est pas d'abord
De cela qu'il s'agit. Il s'agit de la mort
De Maximilien, empereur d'Allemagne.

Il jette son manteau et découvre son visage, caché par son chapeau.

DON RUY GOMEZ.

Raillez-vous?... Dieu! le roi!

DONA SOL.

Le roi!

HERNANI, *dont les yeux s'allument.*

Le roi d'Espagne!

DON CARLOS, *gravement.*

Oui, Carlos. — Seigneur duc, es-tu donc insensé?
Mon aïeul l'empereur est mort. Je ne le sai
Que de ce soir. Je viens tout en hâte et moi-même
Dire la chose à toi, féal sujet que j'aime,

Te demander conseil, incognito, la nuit,
Et l'affaire est bien simple, et voilà bien du bruit!

Don Ruy Gomez renvoie ses gens d'un signe. Il s'approche de don Carlos, que doña Sol examine avec crainte et surprise, et sur lequel Hernani, demeuré dans un coin, fixe des yeux étincelants.

DON RUY GOMEZ.

Mais pourquoi tarder tant à m'ouvrir cette porte?

DON CARLOS.

Belle raison! tu viens avec toute une escorte!
Quand un secret d'État m'amène en ton palais,
Duc, est-ce pour l'aller dire à tous tes valets?

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pardonnez... l'apparence...

DON CARLOS.

Bon père,
Je t'ai fait gouverneur du château de Figuère;
Mais qui dois-je à présent faire ton gouverneur?

DON RUY GOMEZ.

Pardonnez...

DON CARLOS.

Il suffit. N'en parlons plus, seigneur.
Donc l'empereur est mort.

DON RUY GOMEZ.

L'aïeul de votre altesse
Est mort?

DON CARLOS.

Duc, tu m'en vois pénétré de tristesse.

DON RUY GOMEZ.

Qui lui succède?

DON CARLOS.

Un duc de Saxe est sur les rangs.
François-Premier, de France, est un des concurrents.

DON RUY GOMEZ.

Où vont se rassembler les électeurs d'empire?

DON CARLOS.

Ils ont choisi, je crois, Aix-la-Chapelle, — ou Spire,
— Ou Francfort.

DON RUY GOMEZ.

Notre roi, dont Dieu garde les jours,
N'a-t-il pensé jamais à l'empire?

DON CARLOS.

Toujours.

DON RUY GOMEZ.

C'est à vous qu'il revient.

DON CARLOS.

Je le sais.

DON RUY GOMEZ.

Votre père
Fut archiduc d'Autriche, et l'empire, j'espère,
Aura ceci présent : que c'était votre aïeul,
Celui qui vient de choir de la pourpre au linceul.

DON CARLOS.

Et puis on est bourgeois de Gand.

DON RUY GOMEZ.

Dans mon jeune âge
Je le vis, votre aïeul. Hélas! seul je surnage
D'un siècle tout entier. Tout est mort à présent.
C'était un empereur magnifique et puissant.

DON CARLOS.

Rome est pour moi.

DON RUY GOMEZ.

Vaillant, ferme, point tyrannique.
Cette tête allait bien au vieux corps germanique!

Il s'incline sur les mains du roi et les baise.

Que je vous plains! — Si jeune, en un tel deuil plongé!

DON CARLOS.

Le pape veut ravoir la Sicile que j'ai;
Un empereur ne peut posséder la Sicile.
Il me fait empereur : alors, en fils docile,
Je lui rends Naple. — Ayons l'aigle, et puis nous verrons
Si je lui laisserai rogner les ailerons. —

DON RUY GOMEZ.

Qu'avec joie il verrait, ce vétéran du trône,
Votre front déjà large aller à sa couronne!
Ah, seigneur! avec vous nous le pleurerons bien,
Cet empereur très-grand, très-bon et très-chrétien!

DON CARLOS.

Le Saint-Père est adroit. — Qu'est-ce que la Sicile?
C'est une île qui pend à mon royaume, une île,
Une pièce, un haillon, qui, tout déchiqueté,
Tient à peine à l'Espagne et qui traîne à côté.
— Que ferez-vous, mon fils, de cette île bossue,
Au monde impérial au bout d'un fil cousue?
Votre empire est mal fait : vite, venez ici,
Des ciseaux! et coupons! — Très Saint-Père, merci!
Car de ces pièces-là, si j'ai bonne fortune,
Je compte au saint empire en recoudre plus d'une,
Et, si quelques lambeaux m'en étaient arrachés,
Rapiécer mes états d'îles et de duchés!

DON RUY GOMEZ.

Consolez-vous! il est un empire des justes
Où l'on revoit les morts plus saints et plus augustes!

DON CARLOS.

Ce roi François-Premier, c'est un ambitieux!
Le vieil empereur mort, vite! il fait les doux yeux
A l'empire! A-t-il pas sa France très-chrétienne!
Ah! la part est pourtant belle, et vaut qu'on s'y tienne!
L'empereur mon aïeul disait au roi Louis :
— Si j'étais Dieu le père, et si j'avais deux fils,
Je ferais l'aîné Dieu, le second roi de France. —

Au duc.

Crois-tu que François puisse avoir quelque espérance?

DON RUY GOMEZ.

C'est un victorieux.

DON CARLOS.

Il faudrait tout changer.
La Bulle d'or défend d'élire un étranger.

DON RUY GOMEZ.

A ce compte, seigneur, vous êtes roi d'Espagne?

DON CARLOS.

Je suis bourgeois de Gand

DON RUY GOMEZ.

La dernière campagne
A fait monter bien haut le roi François-Premier.

DON CARLOS.

L'aigle qui va peut-être éclore à mon cimier
Peut aussi déployer ses ailes.

DON RUY GOMEZ.

Votre altesse
Sait-elle le latin?

DON CARLOS.

Mal.

DON RUY GOMEZ.

Tant pis. La noblesse
D'Allemagne aime fort qu'on lui parle latin.

DON CARLOS.

Ils se contenteront d'un espagnol hautain.
Car il importe peu, croyez-en le roi Charle,
Quand la voix parle haut, quelle langue elle parle.
— Je vais en Flandre. Il faut que ton roi, cher Silva,
Te revienne empereur. Le roi de France va
Tout remuer. Je veux le gagner de vitesse.
Je partirai sous peu.

DON RUY GOMEZ.

Vous nous quittez, altesse,
Sans purger l'Aragon de ces nouveaux bandits
Qui partout dans nos monts lèvent leurs fronts hardis!

DON CARLOS.

J'ordonne au duc d'Arcos d'exterminer la bande.

DON RUY GOMEZ.

Donnez-vous aussi l'ordre au chef qui la commande
De se laisser faire?

DON CARLOS.

Hé! quel est ce chef? son nom?

DON RUY GOMEZ.

Je l'ignore. On le dit un rude compagnon.

DON CARLOS.

Bah! je sais que pour l'heure il se cache en Galice,
Et j'en aurai raison avec quelque milice.

DON RUY GOMEZ.

De faux avis alors le disaient près d'ici.

DON CARLOS.

Faux avis! — Cette nuit tu me loges.

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant jusqu'à terre.*

Merci,
Altesse!

Il appelle ses valets.

Faites tous honneur au roi, mon hôte!

Les valets rentrent avec des flambeaux. Le duc les range sur deux haies jusqu'à la porte du fond. Cependant doña Sol s'approche lentement d'Hernani. Le roi les épie tous deux.

DONA SOL, *bas à Hernani.*

Demain, sous ma fenêtre, à minuit, et sans faute.
Vous frapperez des mains trois fois.

HERNANI, *bas.*

Demain.

DON CARLOS, *à part.*

Demain?

Haut à doña Sol, vers laquelle il fait un pas avec galanterie.

Souffrez que pour rentrer je vous donne la main.

Il la reconduit à la porte. Elle sort.

HERNANI, *la main dans sa poitrine sur la poignée de sa dague.*

Mon bon poignard!

DON CARLOS, *revenant, à part.*

Notre homme a la mine attrapée.

Il prend à part Hernani.

Je vous ai fait l'honneur de toucher votre épée,
Monsieur. Vous me seriez suspect pour cent raisons.
Mais le roi don Carlos répugne aux trahisons.
Allez. Je daigne encor protéger votre fuite.

DON RUY GOMEZ, *revenant et montrant Hernani.*

Qu'est ce seigneur?

DON CARLOS.

Il part. C'est quelqu'un de ma suite.

Ils sortent avec les valets et les flambeaux, le duc précédant le roi une cire à la main.

SCÈNE IV.

HERNANI, *seul.*

Oui, de ta suite, ô roi! de ta suite! — j'en suis.
Nuit et jour, en effet, pas à pas, je te suis!
Un poignard à la main, l'œil fixé sur ta trace,
Je vais! Ma race en moi poursuit en toi ta race!
Et puis, te voilà donc mon rival! un instant,
Entre aimer et haïr, je suis resté flottant,
Mon cœur pour elle et toi n'était point assez large,
J'oubliais en l'aimant ta haine qui me charge;
Mais puisque tu le veux, puisque c'est toi qui viens
Me faire souvenir, c'est bon, je me souviens!
Mon amour fait pencher la balance incertaine
Et tombe tout entier du côté de ma haine.
Oui, je suis de ta suite, et c'est toi qui l'as dit!
Va, jamais courtisan de ton lever maudit,
Jamais seigneur baisant ton ombre, ou majordome
Ayant à te servir abjuré son cœur d'homme,
Jamais chiens de palais dressés à suivre un roi
Ne seront sur tes pas plus assidus que moi!
Ce qu'ils veulent de toi, tous ces grands de Castille,
C'est quelque titre creux, quelque hochet qui brille,
C'est quelque mouton d'or qu'on se va pendre au cou;
Moi, pour vouloir si peu, je ne suis pas si fou!
Ce que je veux de toi, ce n'est point faveurs vaines,
C'est l'ame de ton corps, c'est le sang de tes veines.
C'est tout ce qu'un poignard, furieux et vainqueur,
En y fouillant long-temps peut prendre au fond d'un cœur!
Va devant! je te suis. Ma vengeance qui veille
Avec moi toujours marche et me parle à l'oreille!
Va! je suis là, j'épie et j'écoute, et sans bruit
Mon pas cherche ton pas et le presse et le suit!
Le jour tu ne pourras, ô roi, tourner la tête
Sans me voir immobile et sombre dans ta fête;
La nuit tu ne pourras tourner les yeux, ô roi,
Sans voir mes yeux ardents luire derrière toi.

Il sort par la petite porte.

II

LE BANDIT.

SARAGOSSE.

ACTE DEUXIÈME.

Un patio du palais de Silva. — A gauche, les grands murs du palais, avec une fenêtre au balcon. Au-dessous de la fenêtre, une petite porte. A droite et à gauche, des maisons et des rues. — Il est nuit. On boit briller çà et là, aux façades des édifices, quelques fenêtres encore éclairées.

SCÈNE I.

DON CARLOS, DON SANCHO SANCHEZ DE ZUNIGA, COMTE DE MONTEREY; DON MATIAS CENTURION, MARQUIS D'ALMUNAN; DON RICARDO DE ROXAS, SEIGNEUR DE CASAPALMA.

Ils arrivent tous quatre, don Carlos en tête, chapeaux rabattus, enveloppés de longs manteaux dont leurs épées soulèvent le bord inférieur.

DON CARLOS, *examinant le balcon.*

Voilà bien le balcon, la porte... mon sang bout.

Montrant la fenêtre qui n'est pas éclairée.

Pas de lumière encor!

Il promène ses yeux sur les autres croisées éclairées.

Des lumières partout

Où je n'en voudrais pas, hors à cette fenêtre,
Où j'en voudrais !

DON SANCHO.

Seigneur, reparlons de ce traître.
Et vous l'avez laissé partir !

DON CARLOS.

Comme tu dis !

DON MATIAS.

Et peut-être c'était le major des bandits !

DON CARLOS.

Qu'il en soit le major ou bien le capitaine,
Jamais roi couronné n'eut mine plus hautaine.

DON SANCHO.

Son nom, seigneur ?

DON CARLOS, *les yeux fixés sur la fenêtre.*

Muñoz... Fernan...

Avec le geste d'un homme qui se rappelle tout à coup.

Un nom en i !

DON SANCHO.

Hernani, peut-être ?

DON CARLOS.

Oui.

DON SANCHO.

C'est lui !

DON MATIAS.

C'est Hernani !
Le chef !

DON SANCHO, *au roi.*

De ses propos vous reste-t-il mémoire ?

DON CARLOS, *qui ne quitte pas la fenêtre des yeux.*

Hé ! je n'entendais rien dans leur maudite armoire !

DON SANCHO.

Mais pourquoi le lâcher lorsque vous le tenez ?

Don Carlos se tourne gravement et le regarde en face.

DON CARLOS.

Comte de Monterey, vous me questionnez.

Les deux seigneurs reculent et se taisent.

Et d'ailleurs, ce n'est point le souci qui m'arrête.
J'en veux à sa maîtresse et non point à sa tête.

J'en suis amoureux fou : les yeux noirs les plus beaux,
Mes amis ! deux miroirs ! deux rayons ! deux flambeaux !
Je n'ai rien entendu de toute leur histoire
Que ces trois mots : — Demain, venez à la nuit noire ! —
Mais c'est l'essentiel. Est-ce pas excellent :
Pendant que ce bandit, à mine de galant,
S'attarde à quelque meurtre, à creuser quelque tombe,
Je viens tout doucement dénicher sa colombe ?

DON RICARDO.

Altesse, il eût fallu, pour compléter le tour,
Dénicher la colombe en tuant le vautour.

DON CARLOS, *à don Ricardo.*

Comte ! un digne conseil ! vous avez la main prompte !

DON RICARDO, *s'inclinant profondément.*

Sous quel titre plaît-il au roi que je sois comte ?

DON SANCHO, *vivement.*

C'est méprise !

DON RICARDO, *à don Sancho.*

Le roi m'a nommé comte.

DON CARLOS.

Assez !

Bien.

A Ricardo.

J'ai laissé tomber ce titre. Ramassez.

DON RICARDO, *s'inclinant de nouveau.*

Merci, seigneur !

DON SANCHO, *à don Matias.*

Beau comte ! un comte de surprise !

Le roi se promène au fond du théâtre, examinant avec impatience les fenêtres éclairées. Les deux seigneurs causent sur le devant de la scène.

DON MATIAS, *à don Sancho.*

Mais que fera le roi, la belle une fois prise ?

DON SANCHO, *regardant Ricardo de travers.*

Il la fera comtesse, et puis dame d'honneur.
Puis qu'il en ait un fils, il sera roi.

DON MATIAS.

Seigneur !

Allons donc, un bâtard ! comte, fût-on altesse,
On ne saurait tirer un roi d'une comtesse !

DON SANCHO.

Il la fera marquise; alors, mon cher marquis...

DON MATIAS.

On garde les bâtards pour les pays conquis.
On les fait vice-rois. C'est à cela qu'ils servent.

Don Carlos revient.

DON CARLOS, *regardant avec colère toutes les fenêtres éclairées.*

Dirait-on pas des yeux jaloux qui nous observent?
Enfin! en voilà deux qui s'éteignent! allons!
Messieurs, que les instants de l'attente sont longs!
Qui fera marcher l'heure avec plus de vitesse?

DON SANCHO.

C'est ce que nous disons souvent chez votre altesse.

DON CARLOS.

Cependant que chez vous mon peuple le redit.

La dernière fenêtre éclairée s'éteint.

— La dernière est éteinte! —

Tourné vers le balcon de doña Sol toujours noir.

O vitrage maudit!
Quand t'éclaireras-tu? — Cette nuit est bien sombre!
Doña Sol, viens briller comme un astre dans l'ombre!

A don Ricardo.

Est-il minuit?

DON RICARDO.

Minuit bientôt.

DON CARLOS.

Il faut finir
Pourtant! A tout moment l'autre peut survenir.

La fenêtre de doña Sol s'éclaire. On voit son ombre se dessiner sur les vitraux lumineux.

Mes amis! un flambeau! son ombre à la fenêtre!
Jamais jour ne me fut plus charmant à voir naître.
Hâtons-nous! faisons-lui le signal qu'elle attend.
Il faut frapper des mains trois fois. — Dans un instant,
Mes amis, vous allez la voir!. . — Mais notre nombre
Va l'effrayer peut-être...—Allez tous trois dans l'ombre,
Là-bas, épier l'autre. Amis, partageons-nous

Les deux amants. Tenez, à moi la dame, à vous
Le brigand.

DON RICARDO.

Grand merci !

DON CARLOS.

S'il vient de l'embuscade
Sortez vite, et poussez au drôle une estocade.
Pendant qu'il reprendra ses esprits sur le grès
J'emporterai la belle, et nous rirons après.
N'allez pas cependant le tuer ! c'est un brave
Après tout, et la mort d'un homme est chose grave.

Les deux seigneurs s'inclinent et sortent. Don Carlos les laisse s'éloigner, puis frappe des mains à deux reprises. A la deuxième fois la fenêtre s'ouvre, et doña Sol paraît en blanc sur le balcon.

SCÈNE II.

DON CARLOS, DONA SOL.

DONA SOL, *au balcon.*

Est-ce vous, Hernani?

DON CARLOS, *à part.*

Diable ! ne parlons pas !

Il frappe de nouveau des mains.

DONA SOL.

Je descends.

Elle referme la fenêtre, dont la lumière disparaît. Un moment après, la petite porte s'ouvre et doña Sol en sort sa lampe à la main, sa mante sur les épaules.

DONA SOL, *entr'ouvrant la porte.*

Hernani !

Don Carlos rabat son chapeau sur son visage et s'avance précipitamment vers elle.

DONA SOL, *laissant tomber sa lampe.*

Dieu ! ce n'est point son pas!

Elle veut rentrer. Don Carlos court à elle et la retient par le bras.

DON CARLOS.

Doña Sol !

DONA SOL.

Ce n'est point sa voix ! Ah ! malheureuse !

DON CARLOS.

Eh ! quelle voix veux-tu, qui soit plus amoureuse ?
C'est toujours un amant, et c'est un amant roi !

DONA SOL.

Le roi !

DON CARLOS.

Souhaite, ordonne, un royaume est à toi !
Car celui dont tu veux briser la douce entrave,
C'est le roi ton seigneur, c'est Carlos ton esclave !

DONA SOL, *cherchant à se dégager de ses bras.*

Au secours, Hernani !

DON CARLOS.

Le juste et digne effroi !
Ce n'est pas ton bandit qui te tient, c'est le roi !

DONA SOL.

Non. Le bandit c'est vous. — N'avez-vous pas de honte ?
Ah ! pour vous à la face une rougeur me monte.
Sont-ce là les exploits dont le roi fera bruit ?
Venir ravir de force une femme la nuit !
Que mon bandit vaut mieux cent fois ! Roi, je proclame
Que, si l'homme naissait où le place son âme,
Si Dieu faisait le rang à la hauteur du cœur,
Certe, il serait le roi, prince, et vous le voleur !

DON CARLOS, *essayant de l'attirer.*

Madame....

DONA SOL.

Oubliez-vous que mon père était comte ?

DON CARLOS.

Je vous ferai duchesse.

DONA SOL, *le repoussant.*

Allez ! c'est une honte !

Elle recule de quelques pas.

Il ne peut être rien entre nous, don Carlos.
Mon vieux père a pour vous versé son sang à flots,
Moi je suis fille noble, et de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine, et trop peu pour l'épouse !

DON CARLOS.

Princesse!

DONA SOL.

Roi Carlos, à des filles de rien
Portez votre amourette, ou je pourrais fort bien,
Si vous m'osez traiter d'une façon infâme,
Vous montrer que je suis dame, et que je suis femme!

DON CARLOS.

Eh bien! partagez donc et mon trône et mon nom.
Venez! vous serez reine, impératrice!

DONA SOL.

Non.
C'est un leurre. — Et d'ailleurs, altesse, avec franchise,
S'agit-il pas de vous, s'il faut que je le dise,
J'aime mieux avec lui, mon Hernani, mon roi,
Vivre errante, en dehors du monde et de la loi,
Ayant faim, ayant soif, fuyant toute l'année,
Partageant jour à jour sa pauvre destinée,
Abandon, guerre, exil, deuil, misère et terreur,
Que d'être impératrice avec un empereur!

DON CARLOS.

Que cet homme est heureux!

DONA SOL.

Quoi! pauvre, proscrit même!...

DON CARLOS.

Qu'il fait bien d'être pauvre et proscrit, puisqu'on l'aime!
— Moi, je suis seul! — Un ange accompagne ses pas!
— Donc vous me haïssez!

DONA SOL.

Je ne vous aime pas.

DON CARLOS, *la saisissant avec violence.*

Eh bien, que vous m'aimiez ou non, cela n'importe!
Vous viendrez et ma main plus que la vôtre est forte,
Vous viendrez! je vous veux! Pardieu, nous verrons bien
Si je suis roi d'Espagne et des Indes pour rien!

DONA SOL, *se débattant.*

Seigneur! oh, par pitié! — Quoi! vous êtes altesse!
Vous êtes roi! Duchesse, ou marquise, ou comtesse,
Vous n'avez qu'à choisir. Les femmes de la cour
Ont toujours un amour tout prêt pour votre amour.

Mais mon proscrit, qu'a-t-il reçu du ciel avare ?
Ah ! vous avez Castille, Aragon et Navarre,
Et Murcie, et Léon, dix royaumes encor !
Et les Flamands, et l'Inde avec les mines d'or !
Vous avez un empire auquel nul roi ne touche,
Si vaste que jamais le soleil ne s'y couche !
Et quand vous avez tout, voudrez-vous, vous le roi,
Me prendre, pauvre fille, à lui qui n'a que moi ?

Elle se jette à ses genoux. Il cherche à l'entraîner.

DON CARLOS.

Viens ! Je n'écoute rien ! Viens ! Si tu m'accompagnes,
Je te donne, choisis, quatre de mes Espagnes !
Dis, lesquelles veux-tu ? Choisis !

Elle se débat dans ses bras.

DONA SOL.

Pour mon honneur,
Je ne veux rien de vous que ce poignard, seigneur !

Elle lui arrache le poignard de sa ceinture. Il la lâche et recule.

Avancez maintenant ! faites un pas !

DON CARLOS.

La belle !
Je ne m'étonne plus si l'on aime un rebelle !

Il veut faire un pas. Elle lève le poignard.

DONA SOL.

Pour un pas, je vous tue et me tue !

Il recule encore. Elle se détourne et crie avec force.

Hernani !
Hernani !

DON CARLOS.

Taisez-vous !

DONA SOL, *le poignard levé.*

Un pas ! tout est fini.

DON CARLOS.

Madame ! à cet excès ma douceur est réduite.
J'ai là pour vous forcer trois hommes de ma suite....

HERNANI, *surgissant tout à coup derrière lui.*

Vous en oubliez un !

Le roi se retourne et voit Hernani, immobile derrière lui, dans l'ombre, les bras croisés sous le long manteau qui l'enveloppe, et le large bord de son chapeau relevé. — Doña Sol pousse un cri, court à Hernani et l'entoure de ses bras.

SCÈNE III.

DON CARLOS, DONA SOL, HERNANI.

HERNANI, *immobile, les bras toujours croisés et ses yeux étincelants fixés sur le roi.*

Oh ! le ciel m'est temoin
Que volontiers je l'eusse été chercher plus loin !

DONA SOL.

Hernani, sauvez-moi de lui !

HERNANI.

Soyez tranquille,
Mon amour !

DON CARLOS.

Que font donc mes amis par la ville ?
Avoir laissé passer ce chef de hohémiens !

Appelant.

Monterey !

HERNANI.

Vos amis sont au pouvoir des miens.
Et ne réclamez pas leur épée impuissante ;
Pour trois qui vous viendraient, il m'en viendrait soixante,
Soixante dont un seul vous vaut tous quatre. Ainsi
Vidons entre nous deux notre querelle ici.
Quoi ! vous portiez la main sur cette jeune fille !
C'était d'un imprudent, seigneur roi de Castille,
Et d'un lâche !

DON CARLOS, *souriant avec dédain.*

Seigneur bandit, de vous à moi
Pas de reproche !

HERNANI.

Il raille! oh! je ne suis pas roi!
Mais quand un roi m'insulte et pour surcroît me raille,
Ma colère va haut et me monte à sa taille,
Et, prenez garde, on craint, quand on me fait affront,
Plus qu'un cimier de roi la rougeur de mon front!
Vous êtes insensé si quelque espoir vous leurre.

Il lui saisit le bras.

Savez-vous quelle main vous étreint à cette heure?
Écoutez : votre père a fait mourir le mien,
Je vous hais. Vous avez pris mon titre et mon bien.
Je vous hais. Nous aimons tous deux la même femme,
Je vous hais, je vous hais, — oui, je te hais dans l'âme!

DON CARLOS.

C'est bien.

HERNANI.

Ce soir pourtant ma haine était bien loin.
Je n'avais qu'un désir, qu'une ardeur, qu'un besoin,
Doña Sol! — plein d'amour, j'accourais... Sur mon âme!
Je vous trouve essayant contre elle un rapt infâme!
Quoi! vous que j'oubliais, sur ma route placé!... —
Seigneur, je vous le dis, vous êtes insensé!
Don Carlos, te voilà pris dans ton propre piége!
Ni fuite, ni secours! je te tiens et t'assiége!
Seul, entouré partout d'ennemis acharnés,
Que vas-tu faire?

DON CARLOS, *fièrement.*

Allons! vous me questionnez!

HERNANI.

Va, va, je ne veux pas qu'un bras obscur te frappe.
Il ne sied pas qu'ainsi ma vengeance m'échappe!
Tu ne seras touché par un autre que moi.
Défends-toi donc.

Il tire son épée.

DON CARLOS.

Je suis votre seigneur le roi,
Frappez, mais pas de duel.

HERNANI.

Seigneur, qu'il te souvienne
Qu'hier encor ta dague a rencontré la mienne.

DON CARLOS.

Je le pouvais hier. J'ignorais vôtre nom,
Vous ignoriez mon titre. Aujourd'hui, compagnon,
Vous savez qui je suis et je sais qui vous êtes.

HERNANI.

Peut-être.

DON CARLOS.

Pas de duel. Assassinez-moi. Faites!

HERNANI.

Crois-tu donc que les rois, à moi, me sont sacrés?
Çà, te défendras-tu?

DON CARLOS.

Vous m'assassinerez.
Ah! vous croyez, bandits, que vos brigades viles
Pourront impunément s'épandre dans les villes?

Hernani recule. Don Carlos fixe des yeux d'aigle sur lui.

Que teints de sang, chargés de meurtres, malheureux!
Vous pourrez après tout faire les généreux!
Et que nous daignerons, nous victimes trompées,
Ennoblir vos poignards du choc de nos épées!
Non, le crime vous tient. Partout vous le traînez.
Nous, des duels avec vous! Arrière! assassinez.

Hernani, sombre et pensif, tourmente quelques instants de la main la poignée de son épée, puis se retourne brusquement vers le roi, et brise la lame sur le pavé.

HERNANI.

Va-t'en donc!

Le roi se tourne à demi vers lui et le regarde avec hauteur.

Nous aurons des rencontres meilleures.
Va-t'en.

DON CARLOS.

C'est bien, monsieur. Je vais dans quelques heures
Rentrer, moi votre roi, dans le palais ducal.
Mon premier soin sera de mander le fiscal.
A-t-on fait mettre à prix votre tête?

HERNANI.

Oui.

DON CARLOS.

Mon maître.

Je vous tiens de ce jour sujet rebelle et traître.
Je vous en avertis, partout je vous poursuis.
Je vous fais mettre au ban du royaume.

HERNANI.

J'y suis
Déjà.

DON CARLOS.

Bien.

HERNANI.

Mais la France est auprès de l'Espagne.
C'est un port.

DON CARLOS.

Je vais être empereur d'Allemagne.
Je vous fais mettre au ban de l'empire.

HERNANI.

A ton gré.
J'ai le reste du monde où je te braverai.
Il est plus d'un asile où ta puissance tombe.

DON CARLOS.

Et quand j'aurai le monde ?

HERNANI.

Alors, j'aurai la tombe.

DON CARLOS.

Je saurai déjouer vos complots insolents.

HERNANI.

La vengeance est boiteuse, elle vient à pas lents,
Mais elle vient.

DON CARLOS, *riant à demi, avec dédain.*

Toucher à la dame qu'adore
Ce bandit !

HERNANI, *dont les yeux se rallument.*

Songes-tu que je te tiens encore ?
Ne me rappelle pas, futur césar romain,
Que je t'ai là, chétif et petit dans ma main ;
Et que si je serrais cette main trop loyale
J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale !

DON CARLOS.

Faites !

HERNANI.

Va-t'en ! va-t'en !

Il ôte son manteau et le jette sur les épaules du roi.

Fuis, et prends ce manteau,
Car dans nos rangs pour toi je crains quelque couteau.

Le roi s'enveloppe du manteau.

Pars tranquille à présent! Ma vengeance altérée
Pour tout autre que moi fait ta tête sacrée.

DON CARLOS.

Monsieur, vous qui venez de me parler ainsi,
Ne demandez un jour ni grâce ni merci!

Il sort.

SCÈNE IV.

HERNANI, DONA SOL.

DONA SOL, *saisissant la main d'Hernani.*

Maintenant, fuyons vite!

HERNANI, *la repoussant avec une douceur grave.*

Il vous sied, mon amie,
D'être dans mon malheur toujours plus raffermie,
De n'y point renoncer, et de vouloir toujours
Jusqu'au fond, jusqu'au bout accompagner mes jours.
C'est un noble dessein, digne d'un cœur fidèle!
Mais tu le vois, mon Dieu, pour tant accepter d'elle,
Pour emporter joyeux dans mon antre avec moi
Ce trésor de beauté qui rend jaloux un roi,
Pour que ma doña Sol me suive et m'appartienne,
Pour lui prendre sa vie et la joindre à la mienne,
Pour l'entraîner sans honte encore et sans regrets,
Il n'est plus temps! je vois l'échafaud de trop près.

DONA SOL.

Que dites-vous?

HERNANI.

Ce roi que je bravais en face
Va me punir d'avoir osé lui faire grace.
Il fuit! Déjà peut-être il est dans son palais.
Il appelle ses gens, ses gardes, ses valets,
Ses seigneurs, ses bourreaux....

DOÑA SOL.

Hernani! Dieu! je tremble!
Eh bien, hâtons-nous donc alors! Fuyons ensemble!

HERNANI.

Ensemble! Non, non. L'heure en est passée! Hélas!
Doña Sol, à mes yeux quand tu te révélas,
Bonne, et daignant m'aimer d'un amour secourable,
J'ai bien pu vous offrir, moi, pauvre misérable,
Ma montagne, mon bois, mon torrent, — ta pitié
M'enhardissait, — mon pain de proscrit, la moitié
Du lit vert et touffu que la forêt me donne :
Mais t'offrir la moitié de l'échafaud! pardonne,
Doña Sol ; l'échafaud, c'est à moi seul!

DOÑA SOL.

Pourtant
Vous me l'aviez promis!

HERNANI, *tombant à ses genoux.*

Ange! ah! dans cet instant
Où la mort vient peut-être, où s'approche dans l'ombre
Un sombre dénoûment pour un destin bien sombre,
Je le déclare ici, proscrit, traînant au flanc
Un souci profond, né dans un berceau sanglant,
Si noir que soit le deuil qui s'épand sur ma vie,
Je suis un homme heureux, et je veux qu'on m'envie,
Car vous m'avez aimé! car vous me l'avez dit!
Car vous avez tout bas béni mon front maudit!

DOÑA SOL, *penchée sur sa tête.*

Hernani!

HERNANI.

Loué soit le sort doux et propice
Qui me mit cette fleur au bord du précipice!

Il se relève.

Et ce n'est pas pour vous que je parle en ce lieu,
Je parle pour le ciel qui m'écoute et pour Dieu!

DOÑA SOL.

Souffre que je te suive!

HERNANI.

Oh! ce serait un crime
Que d'arracher la fleur en tombant dans l'abîme!
Va, j'en ai respiré le parfum, c'est assez!

Renoue à d'autres jours tes jours par moi froissés,
Épouse ce vieillard! c'est moi qui te délie.
Je rentre dans ma nuit. Toi, sois heureuse, oublie!

DONA SOL.

Non, je te suis! Je veux ma part de ton linceul!
Je m'attache à tes pas!

HERNANI, *la serrant dans ses bras.*

Oh! laisse-moi fuir seul!
Je suis banni! je suis proscrit! je suis funeste!

Il la quitte avec un mouvement convulsif et veut fuir.

DONA SOL, *douloureusement et joignant les mains.*

Hernani! tu me fuis!

HERNANI, *revenant sur ses pas.*

Eh bien, non! non, je reste.
Tu le veux, me voici. Viens, oh! viens dans mes bras!
Je reste, et resterai tant que tu le voudras.
Oublions-les! restons! —

Il s'assied sur un banc de pierre.

Sieds-toi sur cette pierre!

Il se place à ses pieds.

Des flammes de tes yeux inonde ma paupière.
Chante-moi quelque chant comme parfois le soir
Tu m'en chantais, avec des pleurs dans ton œil noir!
Soyons heureux! buvons, car la coupe est remplie,
Car cette heure est à nous, et le reste est folie!
Parle-moi, ravis-moi! n'est-ce pas qu'il est doux
D'aimer et de savoir qu'on vous aime à genoux?
D'être deux? d'être seuls? et que c'est douce chose
De se parler d'amour la nuit quand tout repose?
Oh! laisse-moi dormir et rêver sur ton sein,
Doña Sol! mon amour! ma beauté!

Bruit de cloches au loin.

DONA SOL, *se levant effarée.*

Le tocsin!
Entends-tu le tocsin?

HERNANI, *toujours à ses genoux.*

Eh non! c'est notre noce
Qu'on sonne.

Le bruit des cloches augmente. Cris confus, flambeaux et lumières à toutes les fenêtres, sur tous les toits, dans toutes les rues.

DONA SOL.

Lève-toi! fuis! Grand Dieu! Saragosse
S'allume!

HERNANI, *se soulevant à demi.*

Nous aurons une noce aux flambeaux!

DONA SOL.

C'est la noce des morts! la noce des tombeaux!

Bruit d'épées. Cris.

HERNANI, *se recouchant sur le banc de pierre.*

Rendormons-nous!

UN MONTAGNARD, *l'épée à la main, accourant.*

Seigneur! les sbires, les alcades
Débouchent dans la place en longues cavalcades!
Alerte, monseigneur!

Hernani se lève.

DONA SOL, *pâle.*

Ah! tu l'avais bien dit!

LE MONTAGNARD.

Au secours!...

HERNANI, *au montagnard.*

Me voici. C'est bien.

CRIS CONFUS *au dehors.*

Mort au bandit!

HERNANI, *au montagnard.*

Ton épée....

A Doña Sol.

Adieu donc!

DONA SOL.

C'est moi qui fais ta perte!
Où vas-tu?

Lui montrant la petite porte.

Viens, fuyons par cette porte ouverte!

HERNANI.

Dieu! laisser mes amis! que dis-tu?

Tumulte et cris.

DONA SOL.

Ces clameurs
Me brisent.

Retenant Hernani.

Souviens-toi que, si tu meurs, je meurs.

HERNANI, *la tenant embrassée.*

Un baiser !

DONA SOL.

Mon époux ! mon Hernani ! mon maître !...

HERNANI, *la baisant sur le front.*

Hélas ! c'est le premier !

DONA SOL.

C'est le dernier peut-être.

Il part. Elle tombe sur le banc.

III
LE VIEILLARD.

LE CHATEAU DE SILVA,

Dans les montagnes d'Aragon.

ACTE TROISIÈME.

La galerie des portraits de la famille de Silva; grande salle, dont ces portraits, entourés de riches broderies et surmontés de couronnes ducales et d'écussons dorés, font la décoration. Au fond, une haute porte gothique. Entre chaque portrait, une panoplie complète, toutes de siècles différents.

SCÈNE I.

DONA SOL, *blanche et debout près d'une table;* DON RUY GOMEZ DE SILVA, *assis dans son grand fauteuil ducal en bois de chêne.*

DON RUY GOMEZ.

Enfin! c'est aujourd'hui! dans une heure on sera
Ma duchesse! plus d'oncle! et l'on m'embrassera!
Mais m'as-tu pardonné? J'avais tort. Je l'avoue.
J'ai fait rougir ton front, j'ai fait pâlir ta joue,
J'ai soupçonné trop vite, et je n'aurais point dû
Te condamner ainsi sans avoir entendu.
Que l'apparence a tort! injustes que nous sommes!
Certe, ils étaient bien là, les deux beaux jeunes hommes!

C'est égal ; je devais n'en pas croire mes yeux.
Mais que veux-tu, ma pauvre enfant! quand on est vieux!

DONA SOL, *immobile et grave.*

Vous reparlez toujours de cela. Qui vous blâme ?

DON RUY GOMEZ.

Moi, j'eus tort. Je devais savoir qu'avec ton âme
On n'a point de galants lorsqu'on est doña Sol,
Et qu'on a dans le cœur du bon sang espagnol !

DONA SOL.

Certe, il est bon et pur, monseigneur, et peut-être
On le verra bientôt.

DON RUY GOMEZ, *se levant et allant à elle.*

Écoute : on n'est pas maître
De soi-même, amoureux comme je suis de toi,
Et vieux. On est jaloux, on est méchant ; pourquoi ?
Parce que l'on est vieux ; parce que beauté, grâce,
Jeunesse dans autrui, tout fait peur, tout menace ;
Parce qu'on est jaloux des autres et honteux
De soi. Dérision ! Que cet amour boiteux,
Qui nous remet au cœur tant d'ivresse et de flamme,
Ait oublié le corps en rajeunissant l'âme !
—Quand passe un jeune pâtre,—oui, c'en est là!—souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui dans son pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : — O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais,
Oh ! que je donnerais mes blés et mes forêts,
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre, et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux, qui bientôt m'attendront,
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front ! —
Car ses cheveux sont noirs, car son œil reluit comme
Le tien. Tu peux le voir et dire : Ce jeune homme !
Et puis penser à moi qui suis vieux. Je le sais !
Pourtant j'ai nom Silva ; mais ce n'est plus assez !
Oui, je me dis cela. Vois à quel point je t'aime.
Le tout, pour être jeune et beau comme toi-même !
Mais à quoi vais-je ici rêver ? Moi, jeune et beau !
Qui te dois de si loin devancer au tombeau !

DONA SOL.

Qui sait?

DON RUY GOMEZ.

Mais va, crois-moi, ces cavaliers frivoles
N'ont pas d'amour si grand qu'il ne s'use en paroles.
Qu'une fille aime et croie un de ces jouvenceaux,
Elle en meurt, il en rit. Tous ces jeunes oiseaux,
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
Ont l'aile plus fidèle, et, moins beaux, sont meilleurs.
Nous aimons bien.—Nos pas sont lourds? nos yeux arides?
Nos fronts ridés? Au cœur on n'a jamais de rides.
Hélas! quand un vieillard aime, il faut l'épargner.
Le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner.
Oh! mon amour n'est point comme un jouet de verre
Qui brille et tremble; oh non! c'est un amour sévère,
Profond, solide, sûr, paternel, amical,
De bois de chêne, ainsi que mon fauteuil ducal!
Voilà comme je t'aime, et puis je t'aime encore
De cent autres façons : comme on aime l'aurore,
Comme on aime les fleurs, comme on aime les cieux!
De te voir tous les jours, toi, ton pas gracieux,
Ton front pur, le beau feu de ta fière prunelle,
Je ris, et j'ai dans l'âme une fête éternelle!

DONA SOL.

Hélas!

DON RUY GOMEZ.

Et puis, vois-tu, le monde trouve beau,
Lorsqu'un homme s'éteint, et lambeau par lambeau
S'en va, lorsqu'il trébuche au marbre de la tombe,
Qu'une femme, ange pur, innocente colombe,
Veille sur lui, l'abrite et daigne encor souffrir
L'inutile vieillard qui n'est bon qu'à mourir!
C'est une œuvre sacrée et qu'à bon droit on loue
Que ce suprême effort d'un cœur qui se dévoue,
Qui console un mourant jusqu'à la fin du jour,
Et, sans aimer peut-être, a des semblants d'amour!
Oh! tu seras pour moi cet ange au cœur de femme
Qui du pauvre vieillard réjouit encor l'âme,

Et de ses derniers ans lui porte la moitié,
Fille par le respect et sœur par la pitié!

DONA SOL.

Loin de me précéder, vous pourrez bien me suivre,
Monseigneur. Ce n'est pas une raison pour vivre
Que d'être jeune. Hélas! je vous le dis, souvent
Les vieillards sont tardifs, les jeunes vont devant!
Et leurs yeux brusquement referment leur paupière,
Comme un sépulcre ouvert dont retombe la pierre!

DON RUY GOMEZ.

Oh! les sombres discours! mais je vous gronderai,
Enfant! un pareil jour est joyeux et sacré.
Comment, à ce propos, quand l'heure nous appelle,
N'êtes-vous pas encor prête pour la chapelle?
Mais, vite! habillez-vous. Je compte les instants.
La parure de noce!

DONA SOL.

Il sera toujours temps.

DON RUY GOMEZ.

Non pas.

Entre un page.

Que veut Iaquez?

LE PAGE.

Monseigneur, à la porte
Un homme, un pèlerin, un mendiant, n'importe,
Est là qui vous demande asile.

DON RUY GOMEZ.

Quel qu'il soit,
Le bonheur entre avec l'étranger qu'on reçoit,
Qu'il vienne. — Du dehors a-t-on quelques nouvelles?
Que dit-on de ce chef de bandits infidèles
Qui remplit nos forêts de sa rébellion?

LE PAGE.

C'en est fait d'Hernani; c'en est fait du lion
De la montagne.

DONA SOL, *à part.*

Dieu!

DON RUY GOMEZ, *au page.*

Quoi?

LE PAGE.

La troupe est détruite.
Le roi, dit-on, s'est mis lui-même à leur poursuite.
La tête d'Hernani vaut mille écus du roi
Pour l'instant; mais on dit qu'il est mort.

DONA SOL, *à part.*

Quoi! sans moi,
Hernani!

DON RUY GOMEZ.

Grâce au ciel! il est mort, le rebelle!
On peut se réjouir maintenant, chère belle.
Allez donc vous parer, mon amour, mon orgueil.
Aujourd'hui, double fête!

DONA SOL, *à part.*

Oh! des habits de deuil!

Elle sort.

DON RUY GOMEZ, *au page.*

Fais-lui vite porter l'écrin que je lui donne.

Il se rassied dans son fauteuil.

Je veux la voir parée ainsi qu'une madone,
Et, grâce à ses yeux doux et grâce à mon écrin,
Belle à faire à genoux tomber un pèlerin.
A propos, et celui qui nous demande un gîte!
Dis-lui d'entrer, fais-lui nos excuses, cours vite.

Le page salue et sort.

Laisser son hôte attendre! ah! c'est mal!

La porte du fond s'ouvre. Paraît Hernani déguisé en pèlerin. Le duc se lève.

SCÈNE II.

DON RUY GOMEZ, HERNANI, *déguisé en pèlerin.*

Hernani s'arrête sur le seuil de la porte.

HERNANI.

Monseigneur,
Paix et bonheur à vous!

DON RUY GOMEZ, *le saluant de la main.*

A toi paix et bonheur,
Mon hôte!

Hernani entre. Le duc se rassied.

— N'es-tu pas pèlerin?

HERNANI, *s'inclinant.*

Oui.

DON RUY GOMEZ.

Sans doute
Tu viens d'Armillas?

HERNANI.

Non. J'ai pris par une autre route.
On se battait par là.

DON RUY GOMEZ.

La troupe du banni,
N'est-ce pas?

HERNANI.

Je ne sais.

DON RUY GOMEZ.

Le chef, le Hernani,
Que devient-il, sais-tu?

HERNANI.

Seigneur, quel est cet homme?

DON RUY GOMEZ.

Tu ne le connais pas? tant pis! la grosse somme
Ne sera point pour toi. Vois-tu, ce Hernani,
C'est un rebelle au roi, trop long-temps impuni!
Si tu vas à Madrid, tu le pourras voir pendre.

HERNANI.

Je n'y vais pas.

DON RUY GOMEZ.

Sa tête est à qui veut la prendre.

HERNANI, *à part.*

Qu'on y vienne!

DON RUY GOMEZ.

Où vas-tu, bon pèlerin?

HERNANI.

Seigneur,
Je vais à Saragosse.

DON RUY GOMEZ.

Un vœu fait en l'honneur
D'un saint, de Notre-Dame?...

HERNANI.

Oui, duc, de Notre-Dame.

DON RUY GOMEZ.

Del Pilar?

HERNANI.

Del Pilar.

DON RUY GOMEZ.

Il faut n'avoir point d'ame
Pour ne point acquitter les vœux qu'on fait aux saints.
Mais, le tien accompli, n'as-tu d'autres desseins?
Voir le pilier, c'est là tout ce que tu désires?

HERNANI.

Oui, je veux voir brûler les flambeaux et les cires,
Voir Notre-Dame, au fond du sombre corridor,
Luire en sa châsse ardente avec sa chape d'or,
Et puis m'en retourner.

DON RUY GOMEZ.

Fort bien. — Ton nom, mon frère?
Je suis Ruy de Silva.

HERNANI, *hésitant.*

Mon nom?...

DON RUY GOMEZ.

Tu peux le taire
Si tu veux. Nul n'a droit de le savoir ici.
Viens-tu pas demander asile?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Merci.
Sois le bienvenu! Reste, ami, ne te fais faute
De rien. Quant à ton nom, tu te nommes mon hôte.
Qui que tu sois, c'est bien; et, sans être inquiet,
J'accueillerais Satan, si Dieu me l'envoyait.

La porte du fond s'ouvre à deux battants. Entre doña Sol, en parure de mariée. Derrière elle, pages, valets et deux femmes portant sur un coussin de velours un coffret d'argent ciselé, qu'elles vont déposer sur une

table, et qui renferme un riche écrin, couronne de duchesse, bracelets, colliers, perles et brillants pêle-mêle. — Hernani, haletant et effaré, considère doña Sol avec des yeux ardents sans écouter le duc.

SCÈNE III.

LES MÊMES. DONA SOL, PAGES, VALETS, FEMMES,

DON RUY GOMEZ, *continuant.*

— Voici ma Notre-Dame à moi. L'avoir priée
Te portera bonheur!

Il va présenter la main à doña Sol, toujours pâle et grave.

Ma belle mariée,
Venez! — Quoi! pas d'anneau! pas de couronne encor!

HERNANI, *d'une voix tonnante.*

Qui veut gagner ici mille carolus d'or?

Tous se retournent étonnés. Il déchire sa robe de pèlerin, la foule aux pieds et en sort en costume de montagnard.

Je suis Hernani.

DONA SOL, *à part, avec joie.*

Ciel! vivant!

HERNANI, *aux valets.*

Je suis cet homme
Qu'on cherche!

Au duc.

Vous vouliez savoir si je me nomme
Perez ou Diego? — Non, je me nomme Hernani!
C'est un bien plus beau nom, c'est un nom de banni,
C'est un nom de proscrit! Vous voyez cette tête?
Elle vaut assez d'or pour payer votre fête!

Aux valets.

Je vous la donne à tous! vous serez bien payés!
Prenez! liez mes mains! liez mes pieds! liez!
Mais non, c'est inutile, une chaîne me lie
Que je ne romprai point!

DONA SOL, *à part.*

Malheureuse!

DON RUY GOMEZ.

Folie!

Çà, mon hôte est un fou!

HERNANI.

Votre hôte est un bandit!

DONA SOL.

Oh! ne l'écoutez pas!

HERNANI.

J'ai dit ce que j'ai dit.

DON RUY GOMEZ.

Mille carolus d'or! Monsieur! la somme est forte,
Et je ne suis pas sûr de tous mes gens!

HERNANI.

Qu'importe!

Tant mieux, si dans le nombre il s'en trouve un qui veut!

Aux valets.

Livrez-moi! vendez-moi!

DON RUY GOMEZ, *s'efforçant de le faire taire.*

Taisez-vous donc! on peut

Vous prendre au mot!

HERNANI.

Amis! l'occasion est belle!

Je vous dis que je suis le proscrit, le rebelle
Hernani!

DON RUY GOMEZ.

Taisez-vous!

HERNANI.

Hernani!

DONA SOL, *d'une voix éteinte à son oreille.*

Oh! tais-toi!

HERNANI, *se détournant à demi vers doña Sol.*

On se marie ici! Je veux en être, moi!
Mon épousée aussi m'attend!

Au duc.

Elle est moins belle

Que la vôtre, seigneur, mais n'est pas moins fidèle.
C'est la mort!

Aux valets.

Nul de vous ne fait un pas encor?

DONA SOL, *bas.*

Par pitié!

HERNANI, *aux valets.*

Hernani! mille carolus d'or!

DON RUY GOMEZ.

C'est le démon!

HERNANI, *à un jeune valet.*

Viens, toi, tu gagneras la somme.
Riche alors, de valet tu redeviendras homme!

Aux valets qui restent immobiles.

Vous aussi, vous tremblez! ai-je assez de malheur!

DON RUY GOMEZ.

Frère, à toucher ta tête ils risqueraient la leur!
Fusses-tu Hernani, fusses-tu cent fois pire,
Pour ta vie au lieu d'or offrît-on un empire,
Mon hôte! je te dois protéger en ce lieu
Même contre le roi, car je te tiens de Dieu!
S'il tombe un seul cheveu de ton front, que je meure!

A doña Sol.

Ma nièce, vous serez ma femme dans une heure;
Rentrez chez vous; je vais faire armer le château,
J'en vais fermer la porte.

Il sort. Les valets le suivent.

HERNANI, *regardant avec désespoir sa ceinture dégarnie et désarmée.*

Oh! pas même un couteau!

Doña Sol, après que le duc a disparu, fait quelques pas comme pour suivre ses femmes, puis s'arrête et, dès qu'elles sont sorties, revient vers Hernani avec anxiété.

SCÈNE IV.

HERNANI, DONA SOL.

Hernani considère avec un regard froid et comme inattentif l'écrin nuptial placé sur la table; puis il hoche la tête, et ses yeux s'allument.

HERNANI.

Je vous fais compliment! — Plus que je ne puis dire
La parure me charme, et m'enchante, — et j'admire!

Il s'approche de l'écrin.

La bague est de bon goût, — la couronne me plaît, —
Le collier est d'un beau travail, — le bracelet
Est rare, — mais cent fois, cent fois moins que la femme
Qui sous un front si pur cache ce cœur infâme!

Examinant de nouveau le coffret.

Et qu'avez-vous donné pour tout cela? — Fort bien!
Un peu de votre amour? mais vraiment, c'est pour rien!
Grand Dieu! trahir ainsi! n'avoir pas honte, et vivre!

Examinant l'écrin.

— Mais peut-être, après tout, c'est perle fausse et cuivre
Au lieu d'or, verre et plomb, diamants déloyaux,
Faux saphirs, faux bijoux, faux brillants, faux joyaux.
Ah! s'il en est ainsi, comme cette parure,
Ton cœur est faux, duchesse, et tu n'es que dorure!

Il revient au coffret.

—Mais non, non. Tout est vrai, tout est bon, tout est beau,
Il n'oserait tromper, lui qui touche au tombeau!
Rien n'y manque.

Il prend l'une après l'autre toutes les pièces de l'écrin.

Colliers, brillants, pendants d'oreille,
Couronne de duchesse, anneau d'or..., — à merveille!
Grand merci de l'amour sûr, fidèle et profond!
Le précieux écrin!

DONA SOL.

Elle va au coffret, y fouille, et en tire un poignard.

Vous n'allez pas au fond. —
C'est le poignard qu'avec l'aide de ma patronne
Je pris au roi Carlos lorsqu'il m'offrit un trône,
Et que je refusai pour vous qui m'outragez!

HERNANI, *tombant à ses pieds.*

Oh! laisse qu'à genoux, dans tes yeux affligés,
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes!
Et tu prendras après tout mon sang pour tes larmes!

DONA SOL, *attendrie.*

Hernani! je vous aime et vous pardonne, et n'ai
Que de l'amour pour vous.

HERNANI.

Elle m'a pardonné,
Et m'aime! Qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai dit, je me pardonne et m'aime?
Oh! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé!

DONA SOL.

Ami!

HERNANI.

Non! je dois t'être odieux! mais, écoute,
Dis-moi : Je t'aime!—Hélas! rassure un cœur qui doute,
Dis-le-moi! car souvent avec ce peu de mots
La bouche d'une femme a guéri bien des maux!

DONA SOL, *absorbée et sans l'entendre.*

Croire que mon amour eût si peu de mémoire!
Que jamais ils pourraient, tous ces hommes sans gloire,
Jusqu'à d'autres amours, plus nobles à leur gré,
Rapetisser un cœur où son nom est entré!

HERNANI.

Hélas! j'ai blasphémé! si j'étais à ta place,
Doña Sol, j'en aurais assez, je serais lasse
De ce fou furieux, de ce sombre insensé
Qui ne sait caresser qu'après qu'il a blessé.
Je lui dirais : Va-t'en! — Repousse-moi, repousse!
Et je te bénirai, car tu fus bonne et douce,
Car tu m'as supporté trop long-temps, car je suis
Mauvais, je noircirais tes jours avec mes nuits.

Car c'en est trop enfin, ton âme est belle et haute
Et pure; et si je suis méchant, est-ce ta faute?
Épouse le vieux duc! il est bon, noble, il a
Par sa mère Olmédo, par son père Alcala.
Encore un coup, sois riche avec lui, sois heureuse!
Moi, sais-tu ce que peut cette main généreuse
T'offrir de magnifique? une dot de douleurs.
Tu pourras y choisir ou du sang ou des pleurs.
L'exil, les fers, la mort, l'effroi qui m'environne,
C'est là ton collier d'or, c'est ta belle couronne,
Et jamais à l'épouse un époux plein d'orgueil
N'offrit plus riche écrin de misère et de deuil!
Épouse le vieillard, te dis-je! il te mérite!
Eh! qui jamais croira que ma tête proscrite
Aille avec ton front pur? qui, nous voyant tous deux,
Toi calme et belle, moi violent, hasardeux,
Toi, paisible et croissant comme une fleur à l'ombre,
Moi, heurté dans l'orage à des écueils sans nombre,
Qui dira que nos sorts suivent la même loi?
Non. Dieu qui fait tout bien ne te fit pas pour moi.
Je n'ai nul droit d'en haut sur toi, je me résigne!
J'ai ton cœur, c'est un vol! je le rends au plus digne.
Jamais à nos amours le ciel n'a consenti,
Si j'ai dit que c'était ton destin, j'ai menti!
D'ailleurs, vengeance, amour, adieu! mon jour s'achève.
Je m'en vais, inutile, avec mon double rêve,
Honteux de n'avoir pu ni punir, ni charmer,
Qu'on m'ait fait pour haïr, moi qui n'ai su qu'aimer!
Pardonne-moi! fuis-moi! ce sont mes deux prières.
Ne les rejette pas, car ce sont les dernières!
Tu vis, et je suis mort. Je ne vois pas pourquoi
Tu te ferais murer dans ma tombe avec moi!

DONA SOL.

Ingrat!

HERNANI.

Monts d'Aragon! Galice! Estramadoure! —
Oh! je porte malheur à tout ce qui m'entoure! —
J'ai pris vos meilleurs fils; pour mes droits, sans remords
Je les ai fait combattre : et voilà qu'ils sont morts!
C'étaient les plus vaillants de la vaillante Espagne!

Ils sont morts ! ils sont tous tombés dans la montagne,
Tous sur le dos couchés, en braves, devant Dieu ;
Et si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu !
Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse !
Est-ce une destinée à te rendre jalouse ?
Doña Sol, prends le duc, prends l'enfer, prends le roi !
C'est bien. Tout ce qui n'est pas moi vaut mieux que moi !
Je n'ai plus un ami qui de moi se souvienne.
Tout me quitte, il est temps qu'à la fin ton tour vienne,
Car je dois être seul. Fuis ma contagion,
Ne te fais pas d'aimer une religion !
Oh ! par pitié pour toi, fuis ! — Tu me crois peut-être
Un homme comme sont tous les autres, un être
Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
Détrompe-toi. Je suis une force qui va !
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
Une âme de malheur faite avec des ténèbres !
Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
Une voix me dit : Marche ! et l'abîme est profond,
Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond !
Cependant, à l'entonr de ma course farouche,
Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !
Oh ! fuis ! détourne-toi de mon chemin fatal.
Hélas ! sans le vouloir, je te ferais du mal !

DONA SOL.

Grand Dieu !

HERNANI.

C'est un démon redoutable, te dis-je,
Que le mien. Mon bonheur, voilà le seul prodige
Qui lui soit impossible. Et toi, c'est le bonheur !
Tu n'es donc pas pour moi, cherche un autre seigneur !
Va, si jamais le ciel à mon sort qu'il renie
Souriait.... n'y crois pas ! ce serait ironie.
Épouse le duc !

DONA SOL.

Donc, ce n'était pas assez !
Vous avez déchiré mon cœur, vous le brisez.

Ah! vous ne m'aimez plus!

HERNANI.

Oh! mon cœur et mon âme,
C'est toi! l'ardent foyer d'où me vient toute flamme,
C'est toi! ne m'en veux pas de fuir, être adoré!

DONA SOL.

Je ne vous en veux pas. Seulement, j'en mourrai.

HERNANI.

Mourir! pour qui? pour moi? se peut-il que tu meures
Pour si peu?

DONA SOL, *laissant éclater ses larmes.*

Voilà tout.

Elle tombe sur un fauteuil.

HERNANI, *s'asseyant près d'elle.*

Oh! tu pleures! tu pleures!
Et c'est encor ma faute! et qui me punira?
Car tu pardonneras encor! Qui te dira
Ce que je souffre au moins, lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux dont l'éclair est ma joie?
Oh! mes amis sont morts! oh! je suis insensé!
Pardonne. Je voudrais aimer, je ne sai!
Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde! —
Ne pleure pas, mourons plutôt!—Que n'ai-je un monde?
Je te le donnerais! Je suis bien malheureux!

DONA SOL, *se jetant à son cou.*

Vous êtes mon lion superbe et généreux!
Je vous aime.

HERNANI.

Oh! l'amour serait un bien suprême
Si l'on pouvait mourir de trop aimer!

DONA SOL.

Je t'aime!
Monseigneur! Je vous aime et je suis toute à vous.

HERNANI, *laissant tomber sa tête sur son épaule.*

Oh! qu'un coup de poignard de toi me serait doux!

DONA SOL, *suppliante.*

Ah! ne craignez-vous pas que Dieu ne vous punisse
De parler de la sorte?

HERNANI, *toujours appuyé sur son sein.*

Eh bien! qu'il nous unisse!
Tu le veux. Qu'il en soit ainsi! — J'ai résisté!

Tous deux, dans les bras l'un de l'autre, se regardent avec extase, sans voir, sans entendre et comme absorbés dans leur regard. — Entre don Ruy Gomez par la porte du fond. Il regarde, et s'arrête comme pétrifié sur le seuil.

SCÈNE V.

HERNANI, DONA SOL, DON RUY GOMEZ.

DON RUY GOMEZ, *immobile et croisant les bras sur le seuil de la porte.*

Voilà donc le paîment de l'hospitalité!

DONA SOL.

Dieu! le duc!

Tous deux se retournent comme réveillés en sursaut.

DON RUY GOMEZ, *toujours immobile.*

C'est donc là mon salaire, mon hôte?
— Bon seigneur, va-t'en voir si ta muraille est haute,
Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour.
De ton château pour nous fais et refais le tour,
Cherche en ton arsenal une armure à ta taille,
Ressaie à soixante ans ton harnais de bataille,
Voici la loyauté dont nous paîrons ta foi!
Tu fais cela pour nous, et nous ceci pour toi!
Saints du ciel! — J'ai vécu plus de soixante années,
J'ai rencontré parfois des âmes effrénées,
J'ai souvent, en tirant ma dague du fourreau,
Fait lever sur mes pas des gibiers de bourreau;
J'ai vu des assassins, des monnayeurs, des traîtres;
De faux valets à table empoisonnant leurs maîtres;
J'en ai vu qui mouraient sans croix et sans pater;
J'ai vu Sforce, j'ai vu Borgia, je vois Luther;
Mais je n'ai jamais vu perversité si haute
Qui n'eût craint le tonnerre en trahissant son hôte!

Ce n'est pas de mon temps. — Si noire trahison
Pétrifie un vieillard au seuil de sa maison,
Et fait que le vieux maître, en attendant qu'il tombe,
A l'air d'une statue à mettre sur sa tombe !
Maures et Castillans ! quel est cet homme-ci ?

Il lève les yeux et les promène sur les portraits qui entourent la salle.

O vous, tous les Silva, qui m'écoutez ici,
Pardon, si devant vous, pardon, si ma colère
Dit l'hospitalité mauvaise conseillère !

HERNANI, *se levant.*

Duc....

DON RUY GOMEZ.

Tais-toi !

Il fait lentement trois pas dans la salle, et promène ses regards sur les portraits des Silva.

Morts sacrés ! aïeux ! hommes de fer !
Qui voyez ce qui vient du ciel et de l'enfer,
Dites-moi, messeigneurs, dites ! quel est cet homme ?
Ce n'est pas Hernani, c'est Judas qu'on le nomme !
Oh ! tâchez de parler pour me dire son nom !

Croisant les bras.

Avez-vous de vos jours vu rien de pareil ? Non !

HERNANI.

Seigneur duc....

DON RUY GOMEZ, *toujours aux portraits.*

Voyez-vous ? il veut parler, l'infâme !
Mais, mieux encor que moi, vous lisez dans son âme.
Oh ! ne l'écoutez pas ! c'est un fourbe ! il prévoit
Que mon bras va sans doute ensanglanter mon toit,
Que peut-être mon cœur couve dans ses tempêtes
Quelque vengeance, sœur du festin des Sept-Têtes.
Il vous dira qu'il est proscrit, il vous dira
Qu'on va dire Silva comme l'on dit Lara,
Et puis qu'il est mon hôte, et puis qu'il est votre hôte...—
Mes aïeux, messeigneurs, voyez, est-ce ma faute ?
Jugez entre nous deux !

HERNANI.

Ruy Gomez de Silva,

Si jamais vers le ciel noble front s'éleva,
Si jamais cœur fut grand, si jamais âme haute,
C'est la vôtre, seigneur ! c'est la tienne, ô mon hôte !
Moi qui te parle ici, je suis coupable et n'ai
Rien à dire sinon que je suis bien damné.
Oui, j'ai voulu te prendre et t'enlever ta femme ;
Oui, j'ai voulu souiller ton lit : oui, c'est infâme !
J'ai du sang ; tu feras très-bien de le verser,
D'essuyer ton épée et de n'y plus penser !

DONA SOL.

Seigneur, ce n'est pas lui ! ne frappez que moi-même !

HERNANI.

Taisez-vous, doña Sol. Car cette heure est suprême !
Cette heure m'appartient. Je n'ai plus qu'elle. Ainsi
Laissez-moi m'expliquer avec le duc ici.
Duc! — crois aux derniers mots de ma bouche, j'en jure,
Je suis coupable, mais sois tranquille, — elle est pure !
C'est là tout. Moi coupable, elle pure ; ta foi
Pour elle, — un coup d'épée ou de poignard pour moi.
Voilà. — Puis fais jeter le cadavre à la porte
Et laver le plancher, si tu veux, il n'importe !

DONA SOL.

Ah ! moi seule ai tout fait. Car je l'aime.

Don Ruy se détourne à ce mot en tressaillant, et fixe sur doña Sol un regard terrible. Elle se jette à ses genoux.

Oui, pardon !
Je l'aime, monseigneur !

DON RUY GOMEZ.

Vous l'aimez !

A Hernani.

Tremble donc !

Bruit de trompettes au dehors. — Entre le page.

Au page.

Qu'est ce bruit?

LE PAGE.

C'est le roi, monseigneur, en personne,
Avec un gros d'archers et son héraut qui sonne.

DONA SOL.

Dieu! le roi! dernier coup!

LE PAGE, *au duc.*

Il demande pourquoi
La porte est close, et veut qu'on ouvre.

DON RUY GOMEZ.

Ouvrez au roi.

Le page s'incline et sort.

DONA SOL.

Il est perdu.

Don Ruy Gomez va à l'un des tableaux, qui est son propre portrait et le dernier à gauche; il presse un ressort, le portrait s'ouvre comme une porte et laisse voir une cachette pratiquée dans le mur. — Il se tourne vers Hernàni.

DON RUY GOMEZ.

Monsieur, venez ici.

HERNANI.

Ma tête
Est à toi. Livre-la, seigneur. Je la tiens prête.
Je suis ton prisonnier.

Il entre dans la cachette. Don Ruy presse de nouveau le ressort, tout se referme, et le portrait revient à sa plàce.

DONA SOL, *au duc.*

Seigneur, pitié pour lui!

LE PAGE, *entrant.*

Son altesse le roi!

Doña Sol baisse précipitamment son voile. — La porte s'ouvre à deux battants. Entre don Carlos en habit de guerre, suivi d'une foule de gentilshommes également armés, de pertuisaniers, d'arquebusiers, d'arbalétriers.

SCÈNE VI.

DON RUY GOMEZ, DONA SOL, *voilée;*
DON CARLOS, SUITE.

Don Carlos s'avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au-devant du roi, et le salue profondément. — Silence. — Attente et terreur alentour. Enfin le roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.

DON CARLOS.

D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée?
Par les saints! je croyais ta dague plus rouillée!
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing!

Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.

C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme!
Avons-nous des turbans? serait-ce qu'on me nomme
Boabdil ou Mahom, et non Carlos, répond!
Pour nous baisser la herse et nous lever le pont?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Seigneur....

DON CARLOS, *à ses gentilshommes.*

Prenez les clefs, saisissez-vous des portes!

Deux officiers sortent. Plusieurs autres rangent les soldats en triple haie dans la salle du roi, à la grande porte. Don Carlos se retourne vers le duc.

Ah! vous réveillez donc les rébellions mortes!
Pardieu, si vous prenez de ces airs avec moi,
Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi!
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénélés tuer les seigneuries!

DON RUY GOMEZ, *se redressant.*

Altesse, les Silva sont loyaux.. .

DON CARLOS, *l'interrompant.*

Sans détours,
Réponds, duc! ou je fais raser tes onze tours!
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef. — Qui le recèle?
C'est toi! Ce Hernani, rebelle, empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches!

DON RUY GOMEZ.

Seigneur,
C'est vrai.

DON CARLOS.

Fort bien. Je veux sa tête — ou bien la tienne,
Entends-tu, mon cousin?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Mais qu'à cela ne tienne!...
Vous serez satisfait.

Doña Sol cache sa tête dans ses mains et tombe sur le fauteuil.

DON CARLOS, *radouci.*

Ah! tu t'amendes! — Va
Chercher mon prisonnier!

Le duc croise les bras, baisse la tête et reste quelques moments rêveur. Le roi et doña Sol l'observent en silence et agités d'émotions contraires. Enfin le duc relève son front, va au roi, lui prend la main et le mène à pas lents devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite du spectateur.

DON RUY GOMEZ, *montrant au roi le vieux portrait.*

Celui-ci, des Silva
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme;
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome!

Passant au portrait suivant.

Voici don Galceran de Silva, l'autre Cid!
On lui garde à Toro, près de Valladolid,
Une châsse dorée où brûlent mille cierges.
Il affranchit Léon du tribut des cent vierges!

Passant à un autre.

— Don Blas, — qui, de lui-même et dans sa bonne foi,
S'exila pour avoir mal conseillé le roi.

A un autre.

— Christoval ! — Au combat d'Escalona, don Sanche,
Le roi, fuyait à pied, et sur sa plume blanche
Tous les coups s'acharnaient ; il cria : Christoval !
Christoval prit la plume et donna son cheval.

A un autre.

— Don Jorge, — qui paya la rançon de Ramire,
Roi d'Aragon.

DON CARLOS, *croisant ses bras et le regardant de la tête aux pieds.*

Pardieu ! don Ruy, je vous admire !
Continuez !

DON RUY GOMEZ, *passant à un autre.*

Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand-maître de Saint-Jacque et de Calatrava.
Son armure géante irait mal à nos tailles ;
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nijar, et mourut pauvre. — Altesse, saluez !

Il s'incline, se découvre et passe à un autre. — Le roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.

Près de lui, Gil son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.

A un autre.

— Don Gaspard, de Mendoce et de Silva l'honneur !
Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse.
Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois !

DON CARLOS.

Vous raillez-vous ?...

DON RUY GOMEZ, *allant à d'autres portraits.*

Voilà don Vasquez, dit le Sage ;
Don Jayme, dit le Fort. Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent Maures tout seul. —
J'en passe, et des meilleurs. —

Sur un geste de colère du roi, il passe un grand nombre de tableaux et vient tout de suite aux trois derniers portraits à gauche du spectateur.

Voici mon noble aïeul.
Il vécut soixante ans, gardant la foi jurée,
Même aux Juifs. —

A l'avant-dernier.

Ce vieillard, cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami. Mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre ;
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
Il combattit, puis vint au comte et le sauva.

DON CARLOS.

Mon prisonnier!

DON RUY GOMEZ.

C'était un Gomez de Silva!
Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure
On voit tous ces héros.

DON CARLOS.

Mon prisonnier sur l'heure!

DON RUY GOMEZ.

Il s'incline profondément devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, celui qui sert de porte à la cachette où il a fait entrer Hernani. Doña Sol le suit des yeux avec anxiété. — Attente et silence dans l'assistance.

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci! —
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
» Fut un traître et vendit la tête de son hôte! »

Joie de doña Sol. Mouvement de stupeur dans les assistants. — Le roi déconcerté s'éloigne avec colère, puis reste quelques instants silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.

DON CARLOS.

Duc, ton château me gêne et je le mettrai bas !

DON RUY GOMEZ.

Car vous me la patriez, altesse, n'est-ce pas?

DON CARLOS.

Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace,
Et je ferai semer du chanvre sur la place !

DON RUY GOMEZ.

Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.

Aux portraits.

N'est-il pas vrai, vous tous?

DON CARLOS.

Duc ! cette tête est nôtre
Et tu m'avais promis....

DON RUY GOMEZ.

J'ai promis l'une ou l'autre.

Aux portraits.

N'est-il pas vrai, vous tous?

Montrant sa tête.

Je donne celle-ci.

Au roi.

Prenez-la.

DON CARLOS.

Duc, fort bien. Mais j'y perds, grand merci!
La tête qu'il me faut est jeune, il faut que morte
On la prenne aux cheveux. La tienne? que m'importe!
Le bourreau la prendrait par les cheveux en vain.
Tu n'en as pas assez pour lui remplir la main !

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pas d'affront! ma tête encore est belle,
Et vaut bien, que je crois, la tête d'un rebelle.
La tête d'un Silva, vous êtes dégoûté !

DON CARLOS.

Livre-nous Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Seigneur, en vérité
J'ai dit.

DON CARLOS, *à sa suite.*

Fouillez partout ! et qu'il ne soit point d'aîle,
De cave, ni de tour....

DON RUY GOMEZ.

Mon donjon est fidèle
Comme moi. Seul il sait le secret avec moi.
Nous le garderons bien tous deux!

DON CARLOS.

Je suis le roi!

DON RUY GOMEZ.

Hors que de mon château, démoli pierre à pierre
On ne fasse ma tombe, on n'aura rien.

DON CARLOS.

Prière,
Menace, tout est vain! — Livre-moi le bandit,
Duc, ou, tête et château, j'abattrai tout!

DON RUY GOMEZ.

J'ai dit.

DON CARLOS.

Eh bien donc! au lieu d'une, alors j'aurai deux têtes.

Au duc d'Alcala.

Jorge! arrêtez le duc!

DONA SOL, *arrachant son voile et se jetant entre le roi, le duc et les gardes.*

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi!

DON CARLOS.

Grand Dieu! que vois-je? doña Sol!

DONA SOL.

Altesse, tu n'as pas le cœur d'un Espagnol!

DON CARLOS, *troublé.*

Madame, pour le roi vous êtes bien sévère.

Il s'approche de doña Sol.

Bas.

C'est vous qui m'avez mis au cœur cette colère!
Un homme devient ange ou monstre en vous touchant.
Ah! quand on est haï, que vite on est méchant!
Si vous aviez voulu, peut-être, ô jeune fille,
J'étais grand, j'eusse été le lion de Castille;
Vous m'en faites le tigre avec votre courroux.
Le voilà qui rugit, madame! taisez-vous!

Doña Sol lui jette un regard. Il s'incline.

Pourtant, j'obéirai.

Se tournant vers le duc.

Mon cousin, je t'estime.
Ton scrupule après tout peut sembler légitime.
Sois fidèle à ton hôte, infidèle à ton roi,
C'est bien. — Je te fais grâce et suis meilleur que toi.
— J'emmène seulement ta nièce comme otage.

DON RUY GOMEZ.

Seulément!

DONA SOL, *interdite.*

Moi, seigneur!

DON CARLOS.

Oui, vous!

DON RUY GOMEZ.

Pas davantage!
Oh! la grande clémence! ô généreux vainqueur!
Qui ménage la tête et torture le cœur!
Belle grâce!

DON CARLOS.

Choisis. — Doña Sol ou le traître.
Il me faut l'un des deux.

DON RUY GOMEZ.

Oh! vous êtes le maître!

Don Carlos s'approche de doña Sol pour l'emmener.
Elle se réfugie vers don Ruy Gomez.

DONA SOL.

Sauvez-moi, seigneur!...

Elle s'arrête. — A part.

Malheureuse! il le faut!
La tête de mon oncle ou l'autre! — moi plutôt!

Au roi.

Je vous suis!

DON CARLOS, *à part.*

Par les saints, l'idée est triomphante!
Il faudra bien enfin s'adoucir, mon infante!

Doña Sol va d'un pas grave et assuré au coffret qui renferme l'écrin, l'ouvre et y prend le poignard, qu'elle cache dans son sein. Don Carlos vient à elle et lui présente la main.

DON CARLOS, *à doña Sol.*

Qu'emportez-vous là?

DONA SOL.

Rien.

DON CARLOS.

Un joyau précieux?

DONA SOL.

Oui.

DON CARLOS, *souriant.*

Voyons.

DONA SOL.

Vous verrez.

Elle lui donne la main et se dispose à le suivre. — Don Ruy Gomez, qui est resté immobile et profondément absorbé dans sa pensée, se retourne et fait quelques pas en criant.

DON RUY GOMEZ.

Doña Sol! terre et cieux!
Doña Sol! — Puisque l'homme ici n'a point d'entrailles,
A mon aide, croulez, armures et murailles!

Il court au roi.

Laisse-moi mon enfant! je n'ai qu'elle, ô mon roi!

DON CARLOS, *lâchant la main de doña Sol.*

Alors, mon prisonnier!

Le duc baisse la tête et semble en proie à une horrible hésitation, puis il se relève et regarde les portraits en joignant les mains vers eux.

DON RUY GOMEZ.

Ayez pitié de moi,
Vous tous! —

Il fait un pas vers la cachette; doña Sol le suit des yeux avec anxiété. Il se retourne vers les portraits.

Oh! voilez-vous! votre regard m'arrête!

Il s'avance en chancelant jusqu'à son portrait, puis se retourne encore vers le roi.

Tu le veux?

DON CARLOS.

Oui.

Le duc lève en tremblant la main vers le ressort.

DOÑA SOL.

Dieu !

DON RUY GOMEZ.

Non !

Il se jette aux genoux du roi.

Par pitié, prends ma tête !

DON CARLOS.

Ta nièce !

DON RUY GOMEZ, *se relevant.*

Prends-la donc ! et laisse-moi l'honneur !

DON CARLOS, *saisissant la main de doña Sol tremblante.*

Adieu, duc.

DON RUY GOMEZ.

Au revoir. —

Il suit de l'œil le roi qui se retire lentement avec doña Sol, puis il met la main sur son poignard.

Dieu vous garde, seigneur !

Il revient sur le devant du théâtre, haletant, immobile, sans plus rien voir ni entendre, l'œil fixe, les bras croisés sur sa poitrine, qui les soulève comme par des mouvements convulsifs. Cependant le roi sort avec doña Sol, et toute la suite de seigneurs sort après lui, deux à deux, gravement et chacun à son rang. Ils se parlent à voix basse entre eux.

DON RUY GOMEZ, *à part.*

Roi, pendant que tu sors joyeux de ma demeure,
Ma vieille loyauté sort de mon cœur qui pleure !

Il lève les yeux, les promène autour de lui et voit qu'il est seul. Il court à la muraille, détache deux épées d'une panoplie, les mesure toutes deux, puis les dépose sur une table. Cela fait, il va au portrait, pousse le ressort, la porte cachée se rouvre.

SCÈNE VII.

DON RUY GOMEZ, HERNANI.

DON RUY GOMEZ.

Sors.

Hernani paraît à la porte de la cachette. Don Ruy lui montre les deux épées sur la table.

— Choisis. — Don Carlos est hors de la maison.
Il s'agit maintenant de me rendre raison.
Choisis! — et faisons vite. — Allons donc! ta main tremble!

HERNANI.

Un duel! nous ne pouvons, vieillard, combattre ensemble!

DON RUY GOMEZ.

Pourquoi donc? As-tu peur? n'es-tu point noble? enfer!
Noble ou non! pour croiser le fer avec le fer,
Tout homme qui m'outrage est assez gentilhomme!

HERNANI.

Vieillard...

DON RUY GOMEZ.

Viens me tuer ou viens mourir, jeune homme!

HERNANI.

Mourir, oui. — Vous m'avez sauvé malgré mes vœux.
Donc ma vie est à vous. Reprenez-la.

DON RUY GOMEZ.

Tu veux?

Aux portraits.

Vous voyez qu'il le veut.

A Hernani.

C'est bon. Fais ta prière.

HERNANI.

Oh! c'est à toi, seigneur, que je fais la dernière!

DON RUY GOMEZ.

Parle à l'autre Seigneur!

HERNANI.

Non, non, à toi! — Vieillard,
Frappe-moi. Tout m'est bon, dague, épée ou poignard!

Mais fais-moi, par pitié, cette suprême joie!
Duc! avant de mourir permets que je la voie!

DON RUY GOMEZ.

La voir!

HERNANI.

Au moins permets que j'entende sa voix
Une dernière fois! rien qu'une seule fois!

DON RUY GOMEZ.

L'entendre!

HERNANI.

Oh! je comprends, seigneur, ta jalousie.
Mais déjà par la mort ma jeunesse est saisie,
Pardonne-moi. Veux-tu, dis-moi, que, sans la voir,
S'il le faut, je l'entende? et je mourrai ce soir.
L'entendre seulement! contente mon envie!
Mais, oh! qu'avec douceur, j'exhalerais ma vie
Si tu daignais vouloir qu'avant de fuir aux cieux
Mon âme allât revoir la sienne dans ses yeux!
— Je ne lui dirai rien, tu seras là, mon père!
Tu me prendras après!

DON RUY GOMEZ, *montrant la cachette encore ouverte.*

Saints du ciel! ce repaire
Est-il donc si profond, si sourd et si perdu,
Qu'il n'ait entendu rien?

HERNANI.

Je n'ai rien entendu.

DON RUY GOMEZ.

Il a fallu livrer doña Sol ou toi-même.

HERNANI.

A qui, livrée?

DON RUY GOMEZ.

Au roi.

HERNANI.

Vieillard stupide! il l'aime!

DON RUY GOMEZ.

Il l'aime!

HERNANI.

Il nous l'enlève! il est notre rival!

DON RUY GOMEZ.

O malédiction! — Mes vassaux! à cheval!
A cheval! poursuivons le ravisseur!

HERNANI.

Écoute,
La vengeance au pied sûr fait moins de bruit en route.
Je t'appartiens. Tu peux me tuer. Mais veux-tu
M'employer à venger ta nièce et sa vertu?
Ma part dans ta vengeance! oh! fais-moi cette grâce!
Et s'il faut embrasser tes pieds, je les embrasse!
Suivons le roi tous deux. Viens; je serai ton bras,
Je te vengerai, duc. — Après, tu me tûras.

DON RUY GOMEZ.

Alors, comme aujourd'hui, te laisseras-tu faire?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Qu'en jures-tu?

HERNANI.

La tête de mon père.

DON RUY GOMEZ.

Voudras-tu de toi-même un jour t'en souvenir?

HERNANI, *lui présentant le cor qu'il ôte de sa ceinture.*

Écoute, prends ce cor. Quoi qu'il puisse advenir,
Quand tu voudras, seigneur, quel que soit le lieu, l'heure,
S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins;
Tout sera fait.

DON RUY GOMEZ, *lui tendant la main.*

Ta main?

Ils se serrent la main. — Aux portraits.

Vous tous, soyez témoins.

IV

LE TOMBEAU.

AIX-LA-CHAPELLE.

ACTE QUATRIÈME.

Les caveaux qui renferment le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. De grandes voûtes d'architecture lombarde. Gros piliers bas, pleins-cintres, chapiteaux d'oiseaux et de fleurs. — A droite, le tombeau de Charlemagne, avec une petite porte de bronze, basse et cintrée. Une seule lampe, suspendue à une clef de voûte, en éclaire l'inscription : KAROLVS MAGNVS. — *Il est nuit. On ne voit pas le fond du souterrain; l'œil se perd dans les arcades, les escaliers et les piliers qui s'entre-croisent dans l'ombre.*

SCÈNE I.

DON CARLOS, DON RICARDO DE ROXAS, COMTE DE CASAPALMA, *une lanterne à la main. Grands manteaux, chapeaux rabattus.*

DON RICARDO, *son chapeau à la main.*

C'est ici.

DON CARLOS.

C'est ici que la ligue s'assemble!
Que je vais dans ma main les tenir tous ensemble!

— Ha! monsieur l'électeur de Trèves, c'est ici!
Vous lui prêtez ce lieu! certe, il est bien choisi!
Un noir complot prospère à l'air des catacombes.
Il est bon d'aiguiser les stylets sur des tombes.
Pourtant c'est jouer gros. La tête est de l'enjeu,
Messieurs les assassins! et nous verrons. — Pardieu!
Ils font bien de choisir pour une telle affaire
Un sépulcre; — ils auront moins de chemin à faire

A don Ricardo.

Ces caveaux sous le sol s'étendent-ils bien loin?

DON RICARDO.

Jusques au château-fort.

DON CARLOS.

C'est plus qu'il n'est besoin.

DON RICARDO.

D'autres, de ce côté, vont jusqu'au monastère
D'Altenheim...

DON CARLOS.

Où Rodolphe extermina Lothaire.
Bien. — Une fois encor, comte, redites-moi
Les noms et les griefs, où, comment et pourquoi.

DON RICARDO.

Gotha.

DON CARLOS.

Je sais pourquoi le brave duc conspire.
Il veut un Allemand d'Allemagne à l'empire.

DON RICARDO.

Hohenbourg.

DON CARLOS.

Hohenbourg aimerait mieux, je croi,
L'enfer avec François que le ciel avec moi.

DON RICARDO.

Don Gil Tellez Giron.

DON CARLOS.

Castille et Notre-Dame!
Il se révolte donc contre son roi, l'infâme!

DON RICARDO.

On dit qu'il vous trouva chez madame Giron
Un soir que vous veniez de le faire baron.
Il veut venger l'honneur de sa tendre compagne.

DON CARLOS.

C'est donc qu'il se révolte alors contre l'Espagne.
Qui nomme-t-on encore?

DON RICARDO.

On cite avec ceux-là
Le révérend Vasquez, évêque d'Avila.

DON CARLOS.

Est-ce aussi pour venger la vertu de sa femme?

DON RICARDO.

Puis Guzman de Lara, mécontent, qui réclame
Le collier de votre ordre.

DON CARLOS.

Ah! Guzman de Lara!
Si ce n'est qu'un collier qu'il lui faut, il l'aura.

DON RICARDO.

Le duc de Lutzelbourg.-Quant aux plans qu'on lui prête...

DON CARLOS.

De duc de Lutzelbourg est trop grand de la tête.

DON RICARDO.

Juan de Haro, qui veut Astorga.

DON CARLOS.

Ces Haro
Ont toujours fait doubler la solde du bourreau.

DON RICARDO.

C'est tout.

DON CARLOS.

Ce ne sont pas toutes mes têtes. Comte,
Cela ne fait que sept, et je n'ai pas mon compte.

DON RICARDO.

Ah! je ne nomme pas quelques bandits gagés
Par Trève ou par la France...

DON CARLOS.

Hommes sans préjugés
Dont le poignard, toujours prêt à jouer son rôle,
Tourne aux plus gros écus, comme l'aiguille au pôle!

DON RICARDO.

Pourtant j'ai distingué deux hardis compagnons,
Tous deux nouveaux-venus, un jeune, un vieux...

DON CARLOS.

Leurs noms?

Don Ricardo lève les épaules en signe d'ignorance.

Leur âge?

DON RICARDO.

Le plus jeune a vingt ans.

DON CARLOS.

C'est dommage.

DON RICARDO.

Le vieux, soixante au moins.

DON CARLOS.

L'un n'a pas encor l'âge,
Et l'autre ne l'a plus. Tant pis. J'en prendrai soin.
Le bourreau peut compter sur mon aide au besoin.
Ah! loin que mon épée aux factions soit douce,
Je la lui prêterai si sa hache s'émousse,
Comte! et pour l'élargir, je coudrai, s'il le faut,
Ma pourpre impériale au drap de l'échafaud.
— Mais serai-je empereur seulement? —

DON RICARDO.

Le collége,
A cette heure assemblé, délibère.

DON CARLOS.

Que sais-je?
Ils nommeront François Premier, ou leur Saxon,
Leur Frédéric-le-Sage! — Oh! Luther a raison,
Tout va mal! — Beaux faiseurs de majestés sacrées!
N'acceptant pour raisons que les raisons dorées!
Un Saxon hérétique! un comte Palatin
Imbécile! un primat de Trèves libertin!
— Quant au roi de Bohême, il est pour moi. — Des princes
De Hesse, plus petits encor que leurs provinces!
De jeunes idiots! des vieillards débauchés!
Des couronnes, fort bien! mais des têtes?... Cherchez!
Des nains! que je pourrais, concile ridicule,
Dans ma peau de lion emporter comme Hercule!
Et qui, démaillottés du manteau violet,
Auraient la tête encor de moins que Triboulet!
— Il me manque trois voix, Ricardo! tout me manque! —
Oh! je donnerais Gand, Tolède et Salamanque,
Mon ami Ricardo, trois villes à leur choix,
Pour trois voix, s'ils voulaient! vois-tu, pour ces trois voix,

Oui, trois de mes cités de Castille ou de Flandre,
Je les donnerais! — sauf, plus tard, à les reprendre!

Don Ricardo salue profondément le roi et met son chapeau sur sa tête.

— Vous vous couvrez?

DON RICARDO.

Seigneur, vous m'avez tutoyé,

Saluant de nouveau.

Me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS, *à part.*

Ah! tu me fais pitié!
Ambitieux de rien! — Engeance intéressée!
Comme à travers la nôtre ils suivent leur pensée!
Basse cour où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur!

Rêvant.

Dieu seul et l'empereur sont grands! — et le saint-père!
Le reste!... rois et ducs! qu'est cela?

DON RICARDO.

Moi, j'espère
Qu'ils prendront votre altesse.

DON CARLOS, *à part.*

Altesse! altesse, moi!
J'ai du malheur en tout. — S'il fallait rester roi!

DON RICARDO, *à part.*

Baste! empereur ou non, me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS.

Sitôt qu'ils auront fait l'empereur d'Allemagne,
Quel signal à la ville annoncera son nom?

DON RICARDO.

Si c'est le duc de Saxe, un seul coup de canon.
Deux si c'est le Français, trois si c'est votre altesse.

DON CARLOS.

Et cette doña Sol!... Tout m'irrite et me blesse!
Comte, si je suis fait empereur, par hasard,
Cours la chercher. — Peut-être on voudra d'un César!...

DON RICARDO, *souriant.*

Votre altesse est bien bonne!

DON CARLOS, *l'interrompant avec hauteur.*

Ha! là-dessus, silence!
Je n'ai point dit encor ce que je veux qu'on pense.
— Quand saura-t-on le nom de l'élu?

DON RICARDO.

Mais, je crois,
Dans une heure, au plus tard.

DON CARLOS.

Oh! trois voix! rien que trois!
— Mais écrasons d'abord ce ramas qui conspire,
Et nous verrons après à qui sera l'empire.

Il compte sur ses doigts et frappe du pied.

Toujours trois voix de moins! — Ah! ce sont eux qui l'ont!
— Ce Corneille Agrippa pourtant en sait bien long!
Dans l'océan céleste il a vu treize étoiles
Vers la mienne, du nord, venir à pleines voiles. —
J'aurai l'empire! allons. — Mais d'autre part on dit
Que l'abbé Jean Tritême à François l'a prédit.
— J'aurais dû, pour mieux voir ma fortune éclaircie,
Avec quelque armement aider la prophétie!
Toutes prédictions du sorcier le plus fin
Viennent bien mieux à terme et font meilleure fin
Quand une bonne armée, avec canons et piques,
Gens de pied, de cheval, fanfares et musiques,
Prête à montrer la route au sort qui veut broncher,
Leur sert de sage-femme et les fait accoucher.
Lequel vaut mieux, Corneille Agrippa? Jean Tritême?
Celui dont une armée explique le système,
Qui met un fer de lance au bout de ce qu'il dit,
Et compte maint soudard, lansquenet ou bandit
Dont l'estoc, refaisant la fortune imparfaite,
Taille l'événement au plaisir du prophète.
— Pauvres fous! qui, l'œil fier, le front haut, visent droit
A l'empire du monde et disent : J'ai mon droit!
Ils ont force canons, rangés en longues files,
Dont le souffle embrasé ferait fondre des villes;
Ils ont vaisseaux, soldats, chevaux, et vous croyez
Qu'ils vont marcher au but sur les peuples broyés...
Baste! au grand carrefour de la fortune humaine,
Qui mieux encor qu'au trône à l'abîme nous mène,

A peine ils font trois pas, qu'indécis, incertains,
Tâchant en vain de lire au livre des destins,
Ils hésitent, peu sûrs d'eux-même, et dans le doute
Au nécroman du coin vont demander leur route!

A don Ricardo.

— Va-t'en. C'est l'heure où vont venir les conjurés.
Ah! la clef du tombeau!

DON RICARDO, *remettant une clef au roi.*

Seigneur, vous songerez
Au comte de Limbourg, gardien capitulaire,
Qui me l'a confiée et fait tout pour vous plaire.

DON CARLOS, *le congédiant.*

Fais tout ce que j'ai dit! tout!

DON RICARDO, *s'inclinant.*

J'y vais de ce pas,
Altesse!

DON CARLOS.

Il faut trois coups de canon, n'est-ce pas?

Don Ricardo s'incline et sort.

Don Carlos, resté seul, tombe dans une profonde rêverie. Ses bras se croisent, sa tête fléchit sur sa poitrine; puis il la relève et se tourne vers le tombeau.

SCÈNE II.

DON CARLOS, *seul.*

Charlemagne, pardon! — Ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères;
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
—Charlemagne est ici! — Comment, sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre?
Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur? —
Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée!

Un édifice, avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;
Mais le peuple a parfois son pape et son César,
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux ; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tète à tête ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-mêmes, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
— L'empereur! l'empereur! être empereur! — O rage,
Ne pas l'être! — et sentir son cœur plein de courage!

Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau !
Qu'il fut grand ! — De son temps c'était encor plus beau.
Le pape et l'empereur ! ce n'était plus deux hommes.
Pierre et César ! en eux accouplant les deux Romes,
Fécondant l'une et l'autre en un mystique hymen,
Redonnant une forme, une âme au genre humain,
Faisant refondre en bloc peuples et pêle-mêle
Royaumes, pour en faire une Europe nouvelle,
Et tous deux remettant au moule de leur main
Le bronze qui restait du vieux monde romain !
Oh ! quel destin ! — Pourtant cette tombe est la sienne !
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne ?
Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
Avoir été l'épée ! avoir été la loi !
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne !
Quoi ! pour titre César et pour nom Charlemagne !
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde !... — Et que tout tienne là !
Ah ! briguez donc l'empire ! et voyez la poussière
Que fait un empereur ! couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte. Élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez !
Taillez à larges pans un édifice immense !
Savez-vous ce qu'un jour il en reste ? — ô démence !
Cette pierre ! — et du titre et du nom triomphants ? —
Quelques lettres à faire épeler des enfants !
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme !... — Oh ! l'empire ! l'empire !
Que m'importe ! j'y touche, et le trouve à mon gré.
Quelque chose me dit : Tu l'auras ! — Je l'aurai. —
Si je l'avais !... — O ciel ! être ce qui commence !
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense !
D'une foule d'états l'un sur l'autre étagés
Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales ;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons ;
Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons ;
Puis clercs et soldats ; puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes.

— Les hommes ! — c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit; pleurs et cris, parfois un rire amer;
Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
A travers tant d'échos, nous arrive fanfare!
Les hommes! — des cités, des tours, un vaste essaim, —
De hauts clochers d'église à sonner le tocsin! —

Rêvant.

Base de nations portant sur leurs épaules
La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,
Flots vivants, qui toujours l'étreignant de leurs plis,
La balancent, branlante, à leur vaste roulis,
Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
Lèvent les yeux au ciel... — Rois! regardez en bas!
— Ah! le peuple! — océan! — onde sans cesse émue!
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue!
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau!
Miroir où rarement un roi se voit en beau!
Ah! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus!
— Gouverner tout cela! — Monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte! — Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme!
— Avoir l'abîme là!... — Pourvu qu'en ce moment
Il n'aille pas me prendre un éblouissement!
Oh! d'états et de rois mouvante pyramide,
Ton faîte est bien étroit! — Malheur au pied timide!
A qui me retiendrai-je?... — Oh! si j'allais faillir
En sentant sous mes pieds le monde tressaillir!
En sentant vivre, sourdre et palpiter la terre!
— Puis, quant j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire?
Le pourrai-je porter seulement? Qu'ai-je en moi?
Être empereur! mon Dieu! j'avais trop d'être roi!
Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais moi! qui me fera grand? qui sera ma loi?
Qui me conseillera?... —

Il tombe à deux genoux devant le tombeau.

Charlemagne ! c'est toi !
Oh ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prends nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime, de beau !
Oh ! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose !
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel
Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel,
Chacun en son degré se complaît et s'admire,
Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire.
Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner !
— N'est-ce pas? — S'il est vrai qu'en son lit solitaire
Parfois une grande ombre, au bruit que fait la terre,
S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
S'entr'ouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair ;
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne,
Oh ! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne !
Parle ! dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain !
Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer ; laisse-moi voir ta face mortuaire ;
Ne me repousse pas d'un souffle d'aquilons ;
Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.
Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle,
Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe sans doute est pleine de clarté !
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
Carlos étudier ta tête comme un monde ;
Laisse, qu'il te mesure à loisir, ô géant ;
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !
Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille !

Il approche la clef de la serrure.

Entrons !

Il recule.

Dieu ! s'il allait me parler à l'oreille !

S'il était là, debout et marchant à pas lents !
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs !
Entrons toujours ! —

Bruit de pas.

On vient ! — Qui donc ose à cette heure,
Hors moi, d'un pareil mort éveiller la demeure ?
Qui donc ?

Le bruit s'approche.

Ah ! j'oubliais ! ce sont mes assassins !
Entrons !

Il ouvre la porte du tombeau, qu'il referme sur lui. — Entrent plusieurs hommes, marchant à pas sourds, cachés sous leurs manteaux et leurs chapeaux.

SCÈNE III.

LES CONJURÉS.

Ils vont les uns aux autres en se prenant la main et en échangeant quelques paroles à voix basse.

PREMIER CONJURÉ, *portant seul une torche allumée.*

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

PREMIER CONJURÉ.

Les saints
Nous protègent.

TROISIÈME CONJURÉ.

Les morts nous servent.

PREMIER CONJURÉ.

Dieu nous garde.

Bruit de pas dans l'ombre.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Qui vive ?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

Entrent de nouveaux conjurés. — Bruit de pas.

PREMIER CONJURÉ, *au troisième.*

Regarde.

Il vient encor quelqu'un.

TROISIÈME CONJURÉ.

Qui vive?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

TROISIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

Entrent de nouveaux conjurés, qui échangent des signes de mains avec tous les autres.

PREMIER CONJURÉ.

C'est bien. Nous voilà tous.. — Gotha,
Fais le rapport. — Amis, l'ombre attend la lumière.

Tous les conjurés s'asseyent en demi-cercle sur des tombeaux. Le premier conjuré passe tour à tour devant tous, et chacun allume à sa torche une cire qu'il tient à la main. Puis le premier conjuré va s'asseoir en silence sur une tombe au centre du cercle et plus haute que les autres.

LE DUC DE GOTHA, *se levant.*

Amis, Charles d'Espagne, étranger par sa mère,
Prétend au saint-empire.

PREMIER CONJURÉ.

Il aura le tombeau.

LE DUC DE GOTHA.

Il jette sa torche à terre et l'écrase du pied.

Qu'il en soit de son front comme de ce flambeau!

TOUS.

Que ce soit!

PREMIER CONJURÉ.

Mort à lui!

LE DUC DE GOTHA.

Qu'il meure!

TOUS.

Qu'on l'immole!

DON JUAN DE HARO.

Son père est Allemand.

LE DUC DE LUTZELBOURG.

Sa mère est Espagnole.

LE DUC DE GOTHA.

Il n'est plus Espagnol et n'est pas Allemand.
Mort!

UN CONJURÉ.

Si les électeurs allaient dans ce moment
Le nommer empereur?

PREMIER CONJURÉ.

Eux! lui! jamais!

DON GIL TELLEZ GIRON.

Qu'importe!
Amis! frappons la tête, et la couronne est morte!

PREMIER CONJURÉ.

S'il a le saint-empire, il devient, quel qu'il soit,
Très-auguste, et Dieu seul peut le toucher du doigt!

LE DUC DE GOTHA.

Le plus sûr, c'est qu'avant d'être auguste il expire!

PREMIER CONJURÉ.

On ne l'élira point!

TOUS.

Il n'aura pas l'empire.

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de bras pour le mettre au linceul?

TOUS.

Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de coups au cœur?

TOUS.

Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Qui frappera?

TOUS.

Nous tous!

PREMIER CONJURÉ.

La victime est un traître.
Ils font un empereur. Nous, faisons un grand-prêtre.
Tirons au sort.

Tous les conjurés écrivent leurs noms sur leurs tablettes, déchirent la feuille, la roulent, et vont l'un après l'autre la jeter dans l'urne d'un tombeau. — Puis le premier conjuré dit :

— Prions.

Tous s'agenouillent. Le premier conjuré se relève et dit :

Que l'élu croie en Dieu,
Frappe comme un Romain, meure comme un Hébreu !
Il faut qu'il brave roue et tenailles mordantes,
Qu'il chante aux chevalets, rie aux lampes ardentes,
Enfin que, pour tuer et mourir résigné,
Il fasse tout !

Il tire un des parchemins de l'urne.

TOUS.

Quel nom ?

PREMIER CONJURÉ, *à haute voix.*

Hernani.

HERNANI, *sortant de la foule des conjurés.*

J'ai gagné !
— Je te tiens, toi que j'ai si long-temps poursuivie,
Vengeance !

DON RUY GOMEZ, *perçant la foule et prenant Hernani à part.*

Oh ! cède-moi ce coup !

HERNANI.

Non, sur ma vie !
Oh ! ne m'enviez pas ma fortune, seigneur !
C'est la première fois qu'il m'arrive bonheur !

DON RUY GOMEZ.

Tu n'as rien. Eh bien, tout, fiefs, châteaux, vasselages,
Cent mille paysans dans mes trois cents villages,
Pour ce coup à frapper, je te les donne, ami !

HERNANI.

Non !

LE DUC DE GOTHA.

Ton bras porterait un coup moins affermi,
Vieillard !

DON RUY GOMEZ.

Arrière ! vous ! sinon le bras, j'ai l'âme.
Aux rouilles du fourreau ne jugez point la lame.

A Hernani.

— Tu m'appartiens !

HERNANI.

Ma vie à vous, la sienne à moi.

DON RUY GOMEZ, *tirant le cor de sa ceinture.*

Elle ! je te la cède, et te rends ce cor.

HERNANI, *ébranlé.*

Quoi ?
La vie et doña Sol ! — Non ! je tiens ma vengeance !
Avec Dieu dans ceci je suis d'intelligence.
J'ai mon père à venger !... peut-être plus encor !

DON RUY GOMEZ.

Elle ! je te la donne, et je te rends ce cor.

HERNANI.

Non !

DON RUY GOMEZ.

Réfléchis, enfant !

HERNANI.

Duc ! laisse-moi ma proie !

DON RUY GOMEZ.

Eh bien ! maudit sois-tu de m'ôter cette joie.

Il remet le cor à sa ceinture.

PREMIER CONJURÉ, *à Hernani.*

Frère, avant qu'on ait pu l'élire, il serait bien
D'attendre dès ce soir Carlos...

HERNANI.

Ne craignez rien !
Je sais comment on pousse un homme dans la tombe.

PREMIER CONJURÉ.

Que toute trahison sur le traître retombe,
Et Dieu soit avec vous ! — Nous, comtes et barons,
S'il périt sans tuer, continuons ! — Jurons
De frapper tour à tour et sans nous y soustraire,
Carlos qui doit mourir.

TOUS, *tirant leurs épées.*

Jurons !

LE DUC DE GOTHA, *au premier conjuré.*

Sur quoi, mon frère ?

DON RUY GOMEZ *retourne son épée, la prend par la pointe et l'élève au-dessus de sa tête.*

Jurons sur cette croix !

TOUS, *élevant leurs épées.*

Qu'il meure impénitent !

On entend un coup de canon éloigné. Tous s'arrêtent en silence. — La porte du tombeau s'entr'ouvre et don Carlos paraît sur le seuil, pâle; il écoute. — Un second coup. — Un troisième coup. — Il ouvre tout à fait la porte du tombeau, mais sans faire un pas, debout et immobile sur le seuil.

SCÈNE IV.

LES CONJURÉS, DON CARLOS, *puis* DON RICARDO, SEIGNEURS, GARDES, LE ROI DE BOHÊME, LE DUC DE BAVIÈRE, *puis* DONA SOL.

DON CARLOS.

Messieurs, allez plus loin ! l'empereur vous entend.

Tous les flambeaux s'éteignent à la fois. — Profond silence. — Il fait un pas dans les ténèbres si épaisses qu'on y distingue à peine les conjurés muets et immobiles.

Silence et nuit ! l'essaim en sort et s'y replonge !
Croyez-vous que ceci va passer comme un songe,
Et que je vous prendrai, n'ayant plus vos flambeaux,
Pour des hommes de pierre assis sur leurs tombeaux ?
Vous parliez tout à l'heure assez haut, mes statues !
Allons ! relevez donc vos têtes abattues,
Car voici Charles-Quint ! Frappez ! faites un pas !
Voyons : oserez-vous ? — Non, vous n'oserez pas !
— Vos torches flamboyaient sanglantes sous ces voûtes.
Mon souffle a donc suffi pour les éteindre toutes !
Mais voyez, et tournez vos yeux irrésolus,
Si j'en éteins beaucoup, j'en allume encor plus !



Il frappe de la clef de fer sur la porte de bronze du tombeau. A ce bruit, toutes les profondeurs du souterrain se remplissent de soldats portant des torches et des pertuisanes. A leur tête, le duc d'Alcala, le marquis d'Almuñan, etc.

—Accourez, mes faucons! j'ai le nid, j'ai la proie!

Aux conjurés.

— J'illumine à mon tour. Le sépulcre flamboie!
Regardez!

Aux soldats.

Venez tous! car le crime est flagrant!

HERNANI, *regardant les soldats.*

A la bonne heure! seul, il me semblait trop grand.
C'est bien. — J'ai cru d'abord que c'était Charlemagne,
Ce n'est que Charles-Quint!

DON CARLOS, *au duc d'Alcala.*

Connétable d'Espagne!

Au marquis d'Almuñan.

Amiral de Castille, ici! — Désarmez-les.

On entoure les conjurés et on les désarme.

DON RICARDO, *accourant et s'inclinant jusqu'à terre.*

Majesté!...

DON CARLOS.

Je te fais alcade du palais.

DON RICARDO, *s'inclinant de nouveau.*

Deux électeurs, au nom de la chambre dorée,
Viennent complimenter la Majesté sacrée!

DON CARLOS.

Qu'ils entrent!

Bas à Ricardo.

Doña Sol.

Ricardo salue et sort. — Entrent, avec flambeaux et fanfares, le roi de Bohême et le duc de Bavière, tout en drap d'or, couronnes en tête. Nombreux cortége de seigneurs allemands, portant la bannière de l'empire, l'aigle à deux têtes avec l'écusson d'Espagne au milieu. — Les soldats s'écartent, se rangent en haie, et font

passage aux deux électeurs, jusqu'à l'empereur, qu'ils saluent profondément, et qui leur rend leur salut en soulevant son chapeau.

LE DUC DE BAVIÈRE.

Charles! roi des Romains,
Majesté très-sacrée, empereur! dans vos mains
Le monde est maintenant, car vous avez l'empire.
Il est à vous, ce trône où tout monarque aspire!
Frédéric, duc de Saxe, y fut d'abord élu;
Mais, vous jugeant plus digne, il n'en a pas voulu.
Venez donc recevoir la couronne et le globe.
Le Saint-Empire, ô roi, vous revêt de la robe,
Il vous arme du glaive, et vous êtes très-grand.

DON CARLOS.

J'irai remercier le collége en rentrant.
Allez, messieurs. — Merci, mon frère de Bohême.
Mon cousin de Bavière, allez! — J'irai moi-même.

LE ROI DE BOHÊME.

Charles! du nom d'amis nos aïeux se nommaient.
Mon père aimait ton père, et leurs pères s'aimaient.
Charles, si jeune en butte aux fortunes contraires,
Dis, veux-tu que je sois ton frère entre tes frères?
Je t'ai vu tout enfant, et ne puis l'oublier...

DON CARLOS, *l'interrompant.*

Roi de Bohême, eh bien! vous êtes familier!

Il lui présente sa main à baiser, ainsi qu'au duc de Bavière; puis congédie les deux électeurs, qui le saluent profondément.

Allez!

Sortent les deux électeurs avec leur cortége.

LA FOULE.

Vivat!

DON CARLOS, *à part.*

J'y suis! et tout m'a fait passage!
Empereur! — Au refus de Frédéric-le-Sage!

Entre doña Sol conduite par don Ricardo.

DOÑA SOL.

Des soldats! l'empereur! ô ciel! coup imprévu!
Hernani!

HERNANI.

Doña Sol !

DON RUY GOMEZ, *à côté d'Hernani, à part.*

Elle ne m'a point vu !

Doña Sol court à Hernani. Il la fait reculer d'un regard de défiance.

HERNANI.

Madame !

DONA SOL, *tirant le poignard de son sein.*

J'ai toujours son poignard !

HERNANI, *lui tendant les bras.*

Mon amie !

DON CARLOS.

Silence tous ! —

Aux conjurés.

Votre âme est-elle raffermie ?
Il convient que je donne au monde une leçon.
Lara le Castillan et Gotha le Saxon,
Vous tous ! que venait-on faire ici ? parlez.

HERNANI, *faisant un pas.*

Sire,
La chose est toute simple, et l'on peut vous la dire.
Nous gravions la sentence au mur de Balthazar.

Il tire un poignard et l'agite.

Nous rendions à César ce qu'on doit à César.

DON CARLOS.

Paix !

A don Ruy Gomez.

— Vous traître, Silva ?

DON RUY GOMEZ.

Lequel de nous deux, sire ?

HERNANI, *se retournant vers les conjurés.*

Nos têtes et l'empire ! — il a ce qu'il désire.

A l'empereur.

Le bleu manteau des rois pouvait gêner vos pas.
La pourpre vous va mieux. Le sang n'y paraît pas.

DON CARLOS, *à don Ruy Gomez.*

Mon cousin de Silva, c'est une félonie
A faire du blason rayer ta baronnie !
C'est haute trahison, don Ruy, songes-y bien !

DON RUY GOMEZ.

Les rois Rodrigue font les comtes Julien!

DON CARLOS, *au duc d'Alcala.*

Ne prenez que ce qui peut être duc ou comte. —
Le reste!... —

Don Ruy Gomez, le duc de Lutzelbourg, le duc de Gotha, don Juan de Haro, don Guzman de Lara, don Tellez Giron, le baron de Hohenbourg, se séparent du groupe des conjurés, parmi lesquels est resté Hernani. Le duc d'Alcala les entoure étroitement de gardes.

DONA. SOL.

Il est sauvé!

HERNANI, *sortant du groupe des conjurés.*

Je prétends qu'on me compte!

A don Carlos.

Puisqu'il s'agit de hache ici, que Hernani,
Pâtre obscur, sous tes pieds passerait impuni,
Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive,
Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève.
Dieu, qui donne le sceptre et qui te le donna,
M'a fait duc de Segorbe et duc de Cardona,
Marquis de Monroy, comte Albatera, vicomte
De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.
Je suis Jean d'Aragon, grand-maître d'Avis, né
Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille!
Le meurtre est entre nous affaire de famille.
Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard.
Donc le ciel m'a fait duc et l'exil montagnard.
Mais, puisque j'ai sans fruit aiguisé mon épée
Sur les monts et dans l'eau des torrents retrempée,

Il met son chapeau.

Aux autres conjurés.

Couvrons-nous, grands d'Espagne! —

Tous les Espagnols se couvrent.

A don Carlos.

Oui, nos têtes, ô roi,
Ont le droit de tomber couvertes devant toi!

Aux prisonniers.

— Silva! Haro! Lara! gens de titre et de race,
Place à Jean d'Aragon! ducs et comtes! ma place!

Aux courtisans et aux gardes.

Je suis Jean d'Aragon, roi, bourreaux et valets!
Et si vos échafauds sont petits, changez-les!

Il vient se joindre au groupe des seigneurs prisonniers

DONA SOL.

Ciel!

DON CARLOS.

En effet, j'avais oublié cette histoire.

HERNANI.

Celui dont le flanc saigne a meilleure mémoire.
L'affront que l'offenseur oublie en insensé
Vit et toujours remue au cœur de l'offensé!

DON CARLOS.

Donc je suis, c'est un titre à n'en point vouloir d'autres,
Fils de pères qui font choir la tête des vôtres!

DONA SOL, *se jetant à genoux devant l'empereur.*

Sire! pardon! pitié! sire, soyez clément!
Ou frappez-nous tous deux, car il est mon amant,
Mon époux! en lui seul je respire. — Oh! je tremble.
Sire! ayez la pitié de nous tuer ensemble!
Majesté! je me traîne à vos sacrés genoux!
Je l'aime! il est à moi, comme l'empire à vous!
Oh! grâce!...

Don Carlos la regarde immobile.

— Quel penser sinistre vous absorbe?...—

DON CARLOS.

Allons! relevez-vous, duchesse de Segorbe,
Comtesse Albatera, marquise de Monroy...

A Hernani.

— Tes autres noms, don Juan? —

HERNANI.

Qui parle ainsi? le roi?

DON CARLOS.

Non, l'empereur.

DONA SOL, *se relevant.*

Grand Dieu!

DON CARLOS, *la montrant à Hernani.*

Duc, voilà ton épouse !

HERNANI, *les yeux au ciel et doña Sol dans ses bras.*

Juste Dieu !

DON CARLOS, *à don Ruy Gomez.*

Mon cousin, ta noblesse est jalouse,
Je sais. — Mais Aragon peut épouser Silva.

DON RUY GOMEZ, *sombre.*

Ce n'est pas ma noblesse !

HERNANI, *regardant doña Sol avec amour et la tenant embrassée.*

Oh ! ma haine s'en va !

Il jette son poignard.

DON RUY GOMEZ, *à part, les regardant tous deux.*

Éclaterai-je ? oh non ! Fol amour ! douleur folle !
Tu leur ferais pitié, vieille tête espagnole !
Vieillard, brûle sans flamme, aime et souffre en secret,
Laisse ronger ton cœur ! Pas un cri. — L'on rirait !

DONA SOL, *dans les bras d'Hernani.*

O mon duc !

HERNANI.

Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme.

DONA SOL.

O bonheur !

DON CARLOS, *à part, la main dans sa poitrine.*

Éteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !
Laisse régner l'esprit, que long-temps tu troublas.
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas !
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.

L'œil fixé sur sa bannière.

L'empereur est pareil à l'aigle, sa compagne.
A la place du cœur, il n'a qu'un écusson.

HERNANI.

Ah ! vous êtes César !

DON CARLOS, *à Hernani.*

De ta noble maison,
Don Juan, ton cœur est digne.

Montrant Doña Sol.

Il est digne aussi d'elle.
— A genoux, duc!

Hernani s'agenouille. Don Carlos détache sa Toison-d'Or et la lui passe au cou.

— Reçois ce collier.

Don Carlos tire son épée et l'en frappe trois fois sur l'épaule.

Sois fidèle!
— Par saint Étienne, duc, je te fais chevalier.

Il le relève et l'embrasse.

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime!
Ah! tu vas être heureux; — moi, je suis empereur.

Aux conjurés.

Je ne sais plus vos noms, messieurs. — Haine et fureur,
Je veux tout oublier. Allez, je vous pardonne!
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne.

Les conjurés tombent à genoux.

LES CONJURÉS.

Gloire à Carlos!

DON RUY GOMEZ, *à don Carlos.*

Moi seul, je reste condamné.

DON CARLOS.

Et moi!

HERNANI.

Je ne hais plus. Carlos a pardonné.
Qui donc nous change tous ainsi?

TOUS, *soldats, conjurés, seigneurs.*

Vive Allemagne!
Honneur à Charles-Quint!

DON CARLOS, *se tournant vers le tombeau.*

Honneur à Charlemagne!
— Laissez-nous seuls tous deux.

Tous sortent.

SCÈNE V.

DON CARLOS, *seul.*

Il s'incline devant le tombeau.

Es-tu content de moi?
Ai-je bien dépouillé les misères du roi?
Charlemagne! empereur, suis-je bien un autre homme?
Puis-je accoupler mon casque à la mitre de Rome?
Aux fortunes du monde ai-je droit de toucher?
Ai-je un pied sûr et ferme, et qui puisse marcher
Dans ce sentier, semé des ruines vandales,
Que tu nous as battu de tes larges sandales?
Ai-je bien à ta flamme allumé mon flambeau?
Ai-je compris la voix qui parle en ton tombeau?
— Ah! j'étais seul, perdu, seul devant un empire,
Tout un monde qui hurle, et menace, et conspire;
Le Danois à punir, le Saint-Père à payer,
Venise, Soliman, Luther, François Premier,
Mille poignards jaloux luisant déjà dans l'ombre,
Des piéges, des écueils, des ennemis sans nombre,
Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois!
Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence?
Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence!

V

LA NOCE.

SARAGOSSE.

ACTE CINQUIÈME.

Une terrasse du palais d'Aragon. Au fond, la rampe d'un escalier qui s'enfonce dans le jardin. A droite et à gauche, deux portes donnant sur cette terrasse, que ferme au fond du théâtre une balustrade surmontée de deux rangs d'arcades moresques, au-dessus et au travers desquelles on voit les jardins du palais, les jets d'eau dans l'ombre, les bosquets avec des lumières qui s'y promènent, et au fond les faîtes gothiques et arabes du palais illuminé. — Il est nuit. On entend des fanfares éloignées. — Des masques, des dominos, épars, isolés ou groupés, traversent çà et là la terrasse. Sur le devant du théâtre, un groupe de jeunes seigneurs, les masques à la main, riant et causant à grand bruit.

SCÈNE I.

DON SANCHO SANCHEZ DE ZUNIGA, COMTE DE MONTEREY; DON MATIAS CENTURION, MARQUIS D'ALMUNAN; DON RICARDO DE ROXAS, COMTE DE CASAPALMA; DON FRANCISCO DE SOTO-MAYOR, COMTE DE VELALCAZAR; DON GARCI SUAREZ DE CARBAJAL, COMTE DE PENALVER.

DON GARCI.

Ma foi, vive la joie et vive l'épousée!

DON MATIAS, *regardant au balcon.*

Saragosse ce soir se met à la croisée.

DON GARCI.

Et fait bien! on ne vit jamais noce aux flambeaux
Plus gaie, et nuit plus douce, et mariés plus beaux!

DON MATIAS.

Bon empereur!

DON SANCHO.

Marquis, certain soir qu'à la brune
Nous allions avec lui tous deux cherchant fortune,
Qui nous eût dit qu'un jour tout finirait ainsi?

DON RICARDO, *l'interrompant.*

J'en étais.

Aux autres.

Écoutez l'histoire que voici:
Trois galants, un bandit que l'échafaud réclame,
Puis un duc, puis un roi, d'un même cœur de femme
Font le siége à la fois. — L'assaut donné, qui l'a?
C'est le bandit.

DON FRANCISCO.

Mais rien que de simple en cela.
L'amour et la fortune, ailleurs comme en Espagne,
Sont jeux de dés pipés. C'est le voleur qui gagne!

DON RICARDO.

Moi, j'ai fait ma fortune à voir faire l'amour.
D'abord comte, puis grand, puis alcade de cour,
J'ai fort bien employé mon temps, sans qu'on s'en doute.

DON SANCHO.

Le secret de monsieur, c'est d'être sur la route
Du roi...

DON RICARDO.

Faisant valoir mes droits, mes actions...

DON GARCI.

Vous avez profité de ses distractions.

DON MATIAS.

Que devient le vieux duc? fait-il clouer sa bière?

DON SANCHO.

Marquis, ne riez pas. Car c'est une âme fière.
Il aimait doña Sol, ce vieillard. Soixante ans
Ont fait ses cheveux gris, un jour les a faits blancs!

DON GARCI.

Il n'a pas reparu, dit-on, à Saragosse?

DON SANCHO.

Vouliez-vous pas qu'il mît son cercueil de la noce?

DON FRANCISCO.

Et que fait l'empereur?

DON SANCHO.

L'empereur aujourd'hui
Est triste. Le Luther lui donne de l'ennui.

DON RICARDO.

Ce Luther, beau sujet de soucis et d'alarmes!
Que j'en finirais vite avec quatre gendarmes!

DON MATIAS.

Le Soliman aussi lui fait ombre.

DON GARCI.

Ah! Luther!
Soliman, Neptunus, le diable et Jupiter,
Que me font ces gens-là? les femmes sont jolies,
La mascarade est rare, et j'ai dit cent folies!

DON SANCHO.

Voilà l'essentiel.

DON RICARDO.

Garci n'a point tort. Moi,
Je ne suis plus le même un jour de fête, et croi
Qu'un masque que je mets me fait une autre tête,
En vérité!

DON SANCHO, *bas à don Matias.*

Que n'est-ce alors tous les jours fête!

DON FRANCISCO, *montrant la porte à droite.*

Messeigneurs, n'est-ce pas la chambre des époux?

DON GARCI, *avec un signe de tête.*

Nous les verrons venir dans l'instant.

DON FRANCISCO.

Croyez-vous?

DON GARCI.

Hé! sans doute!

DON FRANCISCO.

Tant mieux. L'épousée est si belle!

DON RICARDO.

Que l'empereur est bon! Hernani, ce rebelle,

Avoir la Toison-d'Or! — marié! — pardonné!
Loin de là, s'il m'eût cru, l'empereur eût donné
Lit de pierre au galant, lit de plume à la dame.

DON SANCHO, *bas à don Matias.*

Que je le crèverais volontiers de ma lame!
Faux seigneur de clinquant recousu de gros fil!
Pourpoint de comte, empli de conseils d'alguazil!

DON RICARDO, *s'approchant.*

Que dites-vous là?

DON MATIAS, *bas à don Sancho.*

Comte, ici pas de querelle!

A don Ricardo.

Il me chante un sonnet de Pétrarque à sa belle.

DON GARCI.

Avez-vous remarqué, messieurs, parmi les fleurs,
Les femmes, les habits de toutes les couleurs,
Ce spectre, qui, debout contre une balustrade,
De son domino noir tachait la mascarade?

DON RICARDO.

Oui, pardieu!

DON GARCI.

Qu'est-ce donc?

DON RICARDO.

Mais sa taille, son air...
C'est don Prancasio, général de la mer.

DON FRANCISCO.

Non.

DON GARCI.

Il n'a pas quitté son masque.

DON FRANCISCO.

Il n'avait garde.
C'est le duc de Soma qui veut qu'on le regarde.
Rien de plus.

DON RICARDO.

Non, le duc m'a parlé.

DON GARCI.

Qu'est-ce alors
Que ce masque? — Tenez, le voilà!

Entre un domino noir qui traverse lentement le fond du théâtre. Tous se retournent et le suivent des yeux sans qu'il paraisse y prendre garde.

DON SANCHO.

Si les morts
Marchent, voici leur pas.

DON GARCI, *courant au domino noir.*

Beau masque !

Le domino noir se retourne et s'arrête. Garci recule.

Sur mon âme,
Messeigneurs, dans ses yeux j'ai vu luire une flamme.

DON SANCHO.

Si c'est le diable, il trouve à qui parler.

Il va au domino noir toujours immobile.

Mauvais!
Nous viens-tu de l'enfer?

LE MASQUE.

Je n'en viens pas, j'y vais.

Il reprend sa marche, et disparaît par la rampe de l'escalier. Tous le suivent des yeux avec une sorte d'effroi.

DON MATIAS.

La voix est sépulcrale, autant qu'on le peut dire.

DON GARCI.

Baste ! ce qui fait peur ailleurs, au bal fait rire !

DON SANCHO.

Quelque mauvais plaisant!

DON GARCI.

Ou si c'est Lucifer
Qui vient nous voir danser en attendant l'enfer,
Dansons!

DON SANCHO.

C'est, à coup sûr, quelque bouffonnerie.

DON MATIAS.

Nous le saurons demain.

DON SANCHO, *à don Matias.*

Regardez, je vous prie.
Que devient-il ?

DON MATIAS, *à la balustrade de la terrasse.*

Il a descendu l'escalier.
— Plus rien.

DON SANCHO.

C'est un plaisant drôle!

Rêvant.

—C'est singulier.

DON GARCI, *à une dame qui passe.*

— Marquise, dansons-nous celle-ci?

Il la salue et lui présente la main.

LA DAME.

Mon cher comte,
Vous savez, avec vous, que mon mari les compte.

DON GARCI.

Raison de plus. Cela l'amuse apparemment.
C'est son plaisir. Il compte et nous dansons.

La dame lui donne la main et ils sortent.

DON SANCHO, *pensif.*

Vraiment,
C'est singulier.

DON MATIAS.

Voici les mariés. Silence.

Entrent Hernani et doña Sol se donnant la main. Doña Sol en magnifique habit de mariée. Hernani tout en velours noir, avec la Toison-d'Or au cou. Derrière eux foule de masques, de dames et de seigneurs qui leur font cortége. Deux hallebardiers en riche livrée les suivent et quatre pages les précèdent. Tout le monde se range et s'incline sur leur passage. Fanfares.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HERNANI, DONA SOL, SUITE.

HERNANI, *saluant.*

Chers amis!..

DON RICARDO, *allant à lui et s'inclinant.*

Ton bonheur fait le nôtre, excellence!

DON FRANCISCO, *contemplant doña Sol.*

Saint Jacques Monseigneur! c'est Vénus qu'il conduit!

DON MATIAS.

D'honneur! on est heureux un pareil jour la nuit!

DON FRANCISCO, *montrant à don Matias la chambre nuptiale.*

Qu'il va se passer là de gracieuses choses!
Être fée, et tout voir, feux éteints, portes closes,
Serait-ce pas charmant?

DON SANCHO, *à don Matias.*

Il est tard. Partons-nous?

Tous vont saluer les mariés et sortent, les uns par la porte, les autres par l'escalier du fond.

HERNANI, *les reconduisant.*

Dieu vous garde!

DON SANCHO, *resté le dernier, lui serre la main.*

Soyez heureux.

Il sort.

Hernani et doña Sol restent seuls. — Bruit de pas et de voix qui s'éloignent, puis cessent tout à fait. Pendant tout le commencement de la scène qui suit, les fanfares et les lumières éloignées s'éteignent par degrés. La nuit et le silence reviennent peu à peu.

SCÈNE III.

HERNANI, DONA SOL.

DONA SOL.

Ils s'en vont tous
Enfin!

HERNANI, *cherchant à l'attirer dans ses bras.*

Cher amour!

DONA SOL, *rougissant et reculant.*

C'est.... qu'il est tard, ce me semble.

HERNANI.

Ange! il est toujours tard pour être seuls ensemble!

DONA SOL.

Ce bruit me fatiguait! — N'est-ce pas, cher seigneur,
Que toute cette joie étourdit le bonheur?

HERNANI.

Tu dis vrai. Le bonheur, amie, est chose grave.
Il veut des cœurs de bronze et lentement s'y grave.
Le plaisir l'effarouche en lui jetant des fleurs.
Son sourire est moins près du rire que des pleurs!

DONA SOL.

Dans vos yeux ce sourire est le jour.

Hernani cherche à l'entraîner vers la porte. Elle rougit.

Tout à l'heure.

HERNANI.

Oh! je suis ton esclave! — Oui, demeure, demeure!
Fais ce que tu voudras. Je ne demande rien.
Tu sais ce que tu fais! ce que tu fais est bien!
Je rirai si tu veux, je chanterai Mon âme
Brûle.... Eh! dis au volcan qu'il étouffe sa flamme,
Le volcan fermera ses gouffres entr'ouverts,
Et n'aura sur ses flancs que fleurs et gazons verts!
Car le géant est pris, le Vésuve est esclave,
Et que t'importe à toi, son cœur rongé de lave?
Tu veux des fleurs! c'est bien. Il faut que de son mieux
Le volcan tout brûlé s'épanouisse aux yeux!

DONA SOL.

Oh! que vous êtes bon pour une pauvre femme,
Hernani de mon cœur!

HERNANI.

Quel est ce nom, madame?
Oh! ne me nomme plus de ce nom, par pitié!
Tu me fais souvenir que j'ai tout oublié!
Je sais qu'il existait autrefois, dans un rêve,
Un Hernani, dont l'œil avait l'éclair du glaive,
Un homme de la nuit et des monts, un proscrit
Sur qui le mot *vengeance* était partout écrit!
Un malheureux traînant après lui l'anathème!
Mais je ne connais pas ce Hernani. — Moi, j'aime
Les prés, les fleurs, les bois, le chant du rossignol.
Je suis Jean d'Aragon, mari de doña Sol!
Je suis heureux!

DONA SOL.

Je suis heureuse!

HERNANI.

Que m'importe
Les haillons qu'en entrant j'ai laissés à la porte!
Voici que je reviens à mon palais en deuil.
Un ange du Seigneur m'attendait sur le seuil.
J'entre, et remets debout les colonnes brisées,
Je rallume le feu, je rouvre les croisées,
Je fais arracher l'herbe au pavé de la cour,
Je ne suis plus que joie, enchantement, amour.
Qu'on me rende mes tours, mes donjons, mes bastilles,
Mon panache, mon siége au conseil des Castilles,
Vienne ma doña Sol, rouge et le front baissé,
Qu'on nous laisse tous deux, et le reste est passé!
Je n'ai rien vu, rien dit, rien fait, je recommence,
J'efface tout, j'oublie! Ou sagesse ou démence,
Je vous ai, je vous aime, et vous êtes mon bien!

DONA SOL.

Que sur ce velours noir ce collier d'or fait bien!

HERNANI.

Vous vîtes avant moi le roi mis de la sorte.

DONA SOL.

Je n'ai pas remarqué. — Tout autre, que m'importe!
Puis, est-ce le velours ou le satin encor?
Non, mon duc. C'est ton cou qui sied au collier d'or!
Vous êtes noble et fier, monseigneur.

Il veut l'entraîner.

— Tout à l'heure!
Un moment! — Vois-tu bien? c'est la joie, et je pleure.
Viens voir la belle nuit!

Elle va à la balustrade.

— Mon duc, rien qu'un moment!
Le temps de respirer et de voir seulement!
Tout s'est éteint, flambeaux et musique de fête.
Rien que la nuit et nous! Félicité parfaite!
Dis, ne le crois-tu pas? Sur nous, tout en dormant,
La nature à demi veille amoureusement.
La lune est seule aux cieux, qui comme nous repose,
Et respire avec nous l'air embaumé de rose!
Regarde : plus de feux, plus de bruit. Tout se tait.

La lune tout à l'heure à l'horizon montait,
Tandis que tu parlais, sa lumière qui tremble
Et ta voix, toutes deux m'allaient au cœur ensemble;
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant!
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment.

HERNANI.

Ah! qui n'oublîrait tout à cette voix céleste?
Ta parole est un chant où rien d'humain ne reste.
Et comme un voyageur sur un fleuve emporté,
Qui glisse sur les eaux par un beau soir d'été,
Et voit fuir sous ses yeux mille plaines fleuries,
Ma pensée entraînée erre en tes rêveries!

DONA SOL.

Ce silence est trop noir. Ce calme est trop profond.
Dis, ne voudrais-tu pas voir une étoile au fond!
Ou qu'une voix des nuits, tendre et délicieuse,
S'élevant tout à coup, chantât?...

HERNANI, *souriant.*

Capricieuse!
Tout à l'heure on fuyait la lumière et les chants!

DONA SOL.

Le bal! — Mais un oiseau qui chanterait aux champs!
Un rossignol, perdu dans l'ombre et dans la mousse,
Ou quelque flûte au loin!... — Car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse, et, comme un divin chœur,
Éveille mille voix qui chantent dans le cœur!
— Ah! ce serait charmant!

On entend le bruit lointain d'un cor dans l'ombre.

— Dieu! je suis exaucée!

HERNANI, *tressaillant, à part.*

Ah! malheureuse!

DONA SOL.

Un ange a compris ma pensée, —
Ton bon ange sans doute?

HERNANI, *amèrement.*

Oui, mon bon ange!

A part.

Encor!...

DONA SOL, *souriant.*

Don Juan, je reconnais le son de votre cor!

HERNANI.

N'est-ce pas?

DONA SOL.

Seriez-vous dans cette sérénade
De moitié?

HERNANI.

De moitié, tu l'as dit.

DONA SOL.

Bal maussade!
Ah! que j'aime bien mieux le cor au fond des bois!...
Et puis, c'est votre cor, c'est comme votre voix.

Le cor recommence.

HERNANI, *à part.*

Ah! le tigre est en bas qui hurle et veut sa proie!

DONA SOL.

Don Juan, cette harmonie emplit le cœur de joie!...

HERNANI, *se levant terrible.*

Nommez-moi Hernani! nommez-moi Hernani!
Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini!

DONA SOL, *tremblante.*

Qu'avez-vous?

HERNANI.

Le vieillard!

DONA SOL.

Dieu! quels regards funèbres!
Qu'avez-vous?

HERNANI.

Le vieillard qui rit dans les ténèbres!
— Ne le voyez-vous pas?

DONA SOL.

Où vous égarez-vous?
Qu'est-ce que ce vieillard?

HERNANI.

Le vieillard!

DONA SOL.

A genoux
Je t'en supplie, oh! dis! quel secret te déchire?
Qu'as-tu?

HERNANI.

Je l'ai juré!

DONA SOL.

Juré!

Elle suit tous ses mouvements avec anxiété. Il s'arrête tout à coup et passe la main sur son front.

HERNANI, *à part.*

Qu'allais-je dire?
Épargnons-la.

Haut.

Moi, rien. De quoi t'ai-je parlé?

DONA SOL.

Vous avez dit....

HERNANI.

Non, non.... j'avais l'esprit troublé....
Je souffre un peu, vois-tu. N'en prends pas d'épouvante.

DONA SOL.

Te faut-il quelque chose? ordonne à ta servante!

Le cor recommence.

HERNANI, *à part.*

Il le veut! il le veut! il a mon serment.

Cherchant son poignard.

— Rien.
Ce devrait être fait! — Ah!...

DONA SOL.

Tu souffres donc bien?

HERNANI.

Une blessure ancienne, et qui semblait fermée,
Se rouvre....

A part.

Éloignons-la.

Haut.

Doña Sol, bien aimée,
Écoute, ce coffret qu'en des jours moins heureux
Je portais avec moi....

DONA SOL.

Je sais ce que tu veux.
Hé bien, qu'en veux-tu faire?

HERNANI.

Un flacon qu'il renferme
Contient un élixir qui pourra mettre un terme
Au mal que je ressens.... Va!

DOÑA SOL.

J'y vais, monseigneur.

Elle sort par la porte de la chambre nuptiale.

SCÈNE IV.

HERNANI, *seul.*

Voilà donc ce qu'il vient faire de mon bonheur!
Voici le doigt fatal qui luit sur la muraille!
Oh! que la destinée amèrement me raille!

Il tombe dans une profonde et convulsive rêverie, puis se détourne brusquement.

Hé bien?...—Mais tout se tait. Je n'entends rien venir.
Si je m'étais trompé!...

Le masque en domino noir paraît au haut de la rampe.— Hernani s'arrête pétrifié.

SCÈNE V.

HERNANI, LE MASQUE.

LE MASQUE.

— « Quoi qu'il puisse advenir,
» Quand tu voudras, vieillard, quel que soit le lieu, l'heure,
» S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
» Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins.
» Tout sera fait. »— Ce pacte eut les morts pour témoins.
Hé bien! tout est-il fait?

HERNANI, *à voix basse.*

C'est lui!

LE MASQUE.

Dans ta demeure
Je viens, et je te dis qu'il est temps. C'est mon heure.
Je te trouve en retard.

HERNANI.

Bien. Quel est ton plaisir.
Que feras-tu de moi? Parle.

LE MASQUE.

Tu peux choisir
Du fer ou du poison. Ce qu'il faut, je l'apporte,
Nous partirons tous deux.

HERNANI.

Soit.

LE MASQUE.

Prions-nous?

HERNANI.

Qu'importe!

LE MASQUE.

Que prends-tu?

HERNANI.

Le poison.

LE MASQUE.

Bien! donne-moi ta main.

Il présente une fiole à Hernani qui la reçoit en pâlissant.

Bois, pour que je finisse.

Hernani approche la fiole de ses lèvres, puis recule.

HERNANI.

Oh! par pitié! demain! —
Oh! s'il te reste un cœur, duc, ou du moins une âme;
Si tu n'es pas un spectre échappé de la flamme;
Un mort damné, fantôme ou démon désormais;
Si Dieu n'a point encor mis sur ton front : « Jamais! »
Si tu sais ce que c'est que ce bonheur suprême
D'aimer, d'avoir vingt ans, d'épouser quand on aime;
Si jamais femme aimée a tremblé dans tes bras,
Attends jusqu'à demain. — Demain tu reviendras!

LE MASQUE.

Simple qui parle ainsi! demain! demain, — tu railles!
La cloche a ce matin sonné tes funérailles!

Et que ferais-je, moi, cette nuit? J'en mourrais.
Et qui viendrait te prendre et t'emporter après?
Seul descendre au tombeau! Jeune homme, il faut me suivre.

HERNANI.

Eh bien, non! et de toi, démon, je me délivre!
Je n'obéirai pas.

LE MASQUE.

Je m'en doutais. — Fort bien.
Sur quoi donc m'as-tu fait ce serment? Ah! sur rien.
Peu de chose après tout! La tête de ton père.
Cela peut s'oublier. La jeunesse est légère.

HERNANI.

Mon père! — Mon père!... — Ah! j'en perdrai la raison!...

LE MASQUE.

Non, ce n'est qu'un parjure et qu'une trahison.

HERNANI.

Duc!...

LE MASQUE.

Puisque les aînés des maisons espagnoles
Se font jeu maintenant de fausser leurs paroles,

Il fait un pas pour sortir.

Adieu!

HERNANI.

Ne t'en va pas.

LE MASQUE.

Alors...

HERNANI.

Vieillard cruel!

Il prend la fiole.

Revenir sur mes pas à la porte du ciel!...

Rentre doña Sol, sans voir le masque qui est debout près de la rampe au fond du théâtre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DONA SOL.

DONA SOL.

Je n'ai pu le trouver, ce coffret!

HERNANI, *à part.*

Dieu! c'est elle!
Dans quel moment!

DONA SOL.

Qu'a-t-il? je l'effraie, il chancelle
A ma voix! — Que tiens-tu dans ta main? quel soupçon!
Que tiens-tu dans ta main? réponds.

Le domino se démasque. Elle pousse un cri, et reconnaît don Ruy.

C'est du poison!

HERNANI.

Grand Dieu!

DONA SOL, *à Hernani.*

Que t'ai-je fait? quel horrible mystère?...
Vous me trompiez, don Juan!...

HERNANI.

Ah! j'ai dû te le taire.
J'ai promis de mourir au duc qui me sauva.
Aragon doit payer cette dette à Silva.

DONA SOL.

Vous n'êtes pas à lui, mais à moi. Que m'importe
Tous vos autres serments?

A don Ruy Gomez.

Duc, l'amour me rend forte.
Contre vous, contre tous, duc, je le défendrai.

DON RUY GOMEZ, *immobile.*

Défends-le, si tu peux, contre un serment juré.

DONA SOL.

Quel serment?

HERNANI.

J'ai juré.

DONA SOL.

Non, non ; rien ne te lie ;
Cela ne se peut pas ! crime, attentat, folie !

DON RUY GOMEZ.

Allons, duc !

Hernani fait un geste pour obéir. Doña Sol cherche à l'arrêter.

HERNANI.

Laissez-moi, doña Sol, il le faut.
Le duc a ma parole, et mon père est là-haut !

DONA SOL, *à don Ruy.*

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même
Arracher leurs petits, qu'à moi celui que j'aime.
Savez-vous ce que c'est que doña Sol ? Long-temps,
Par pitié pour votre âge et pour vos soixante ans,
J'ai fait la fille douce, innocente et timide ;
Mais voyez-vous cet œil de pleurs de rage humide ?

Elle tire un poignard de son sein.

Voyez-vous ce poignard ? Ah ! vieillard insensé,
Craignez-vous pas le fer quand l'œil a menacé ?
Prenez garde, don Ruy ! — Je suis de la famille,
Mon oncle ! — écoutez-moi, fussé-je votre fille,
Malheur si vous portez la main sur mon époux !...

Elle jette le poignard et tombe à genoux devant le duc.

Ah ! je tombe à vos pieds ! Ayez pitié de nous !
Grâce ! hélas ! monseigneur, je ne suis qu'une femme,
Je suis faible, ma force avorte dans mon âme,
Je me brise aisément, je tombe à vos genoux !
Ah ! je vous en supplie, ayez pitié de nous !

DON RUY GOMEZ.

Doña Sol !

DONA SOL.

Pardonnez ! Nous autres Espagnoles,
Notre douleur s'emporte à de vives paroles,
Vous le savez. Hélas ! vous n'étiez pas méchant !
Pitié ! vous me tuez, mon oncle, en le touchant !
Pitié ! je l'aime tant !....

DON RUY GOMEZ, *sombre.*

Vous l'aimez trop !

HERNANI.

Tu pleures!

DONA SOL.

Non, non, je ne veux pas, mon amour, que tu meures!
Non, je ne le veux pas.

A don Ruy.

Faites grâce aujourd'hui;
Je vous aimerai bien aussi, vous.

DON RUY GOMEZ.

Après lui!
De ces restes d'amour, d'amitié, — moins encore, —
Croyez-vous apaiser la soif qui me dévore?

Montrant Hernani.

Il est seul! il est tout! mais moi, belle pitié!
Qu'est-ce que je peux faire avec votre amitié?
O rage! il aurait, lui, le cœur, l'amour, le trône,
Et d'un regard de vous il me ferait l'aumône!
Et s'il fallait un mot à mes vœux insensés,
C'est lui qui vous dirait : — Dis cela, c'est assez! —
En maudissant tout bas le mendiant avide
Auquel il faut jeter le fond du verre vide!
Honte! dérision! Non, il faut en finir.
Bois.

HERNANI.

Il a ma parole, et je dois la tenir.

DON RUY GOMEZ.

Allons!

Hernani approche la fiole de ses lèvres. Doña Sol se jette sur son bras.

DONA SOL.

Oh! pas encor! Daignez tous deux m'entendre.

DON RUY GOMEZ.

Le sépulcre est ouvert, et je ne puis attendre.

DONA SOL.

Un instant, monseigneur! mon don Juan! — Ah! tous deux
Vous êtes bien cruels! — Qu'est-ce que je veux d'eux?
Un instant! voilà tout.... tout ce que je réclame!
Enfin, on laisse dire à cette pauvre femme
Ce qu'elle a dans le cœur!... — Oh! laissez-moi parler...

DON RUY GOMEZ, *à Hernani.*

J'ai hâte.

DONA SOL.

Messeigneurs ! vous me faites trembler !
Que vous ai-je donc fait ?

HERNANI.

Ah ! son cri me déchire.

DONA SOL, *lui retenant toujours le bras.*

Vous voyez bien que j'ai mille choses à dire.

DON RUY GOMEZ, *à Hernani.*

Il faut mourir.

DONA SOL, *toujours pendue au bras d'Hernani.*

Don Juan, lorsque j'aurai parlé,
Tout ce que tu voudras, tu le feras.

Elle lui arrache la fiole.

Je l'ai.

Elle élève la fiole aux yeux d'Hernani et du vieillard étonné.

DON RUY GOMEZ.

Puisque je n'ai céans affaire qu'à deux femmes,
Don Juan, il faut qu'ailleurs j'aille chercher des âmes.
Tu fais de beaux serments par le sang dont tu sors,
Et je vais à ton père en parler chez les morts !
— Adieu !...

Il fait quelques pas pour sortir, Hernani le retient.

HERNANI.

Duc, arrêtez.

A doña Sol.

Hélas ! je t'en conjure,
Veux-tu me voir faussaire, et félon, et parjure ?
Veux-tu que partout j'aille avec la trahison
Écrite sur le front ? Par pitié, ce poison,
Rends-le moi ! Par l'amour, par notre âme immortelle...

DONA SOL, *sombre.*

Tu veux ?

Elle boit.

Tiens, maintenant.

DON RUY GOMEZ, *à part.*

Ah ! c'était donc pour elle !

DONA SOL, *rendant à Hernani la fiole à demi vidée.*
Prends, te dis-je.

HERNANI, *a don Ruy.*
Vois-tu, misérable vieillard!

DONA SOL.
Ne te plains pas de moi, je t'ai gardé ta part.

HERNANI, *prenant la fiole.*
Dieu!

DONA SOL.
Tu ne m'aurais pas ainsi laissé la mienne,
Toi!... tu n'as pas le cœur d'une épouse chrétienne,
Tu ne sais pas aimer comme aime une Silva.
Mais j'ai bu la première et suis tranquille. — Va!
Bois si tu veux!

HERNANI.
Hélas! qu'as-tu fait, malheureuse?

DONA SOL.
C'est toi qui l'as voulu.

HERNANI.
C'est une mort affreuse!

DONA SOL.
Non. — Pourquoi donc?

HERNANI.
Ce philtre au sépulcre conduit.

DONA SOL.
Devions-nous pas dormir ensemble cette nuit?
Qu'importe dans quel lit!

HERNANI.
Mon père, tu te venges
Sur moi qui t'oubliais!

Il porte la fiole à sa bouche.

DONA SOL, *se jetant sur lui.*
Ciel! des douleurs étranges!...
Ah! jette loin de toi ce philtre!... ma raison
S'égare. — Arrête! hélas! mon don Juan! ce poison
Est vivant, ce poison dans le cœur fait éclore
Une hydre à mille dents qui ronge et qui dévore!
Oh! je ne savais pas qu'on souffrît à ce point!
Qu'est-ce donc que cela? c'est du feu! Ne bois point!
Oh! tu souffrirais trop!

HERNANI, *à don Ruy.*

Ah! ton âme est cruelle!
Pouvais-tu pas choisir d'autre poison pour elle?

Il boit et jette la fiole.

DONA SOL.

Que fais-tu?

HERNANI.

Qu'as-tu fait?

DONA SOL.

Viens, ô mon jeune amant,
Dans mes bras.

Ils s'asseoient l'un près de l'autre.

N'est-ce pas qu'on souffre horriblement?

HERNANI.

Non.

DONA SOL.

Voilà notre nuit de noces commencée!
Je suis bien pâle, dis, pour une fiancée?

HERNANI.

Ah!

DON RUY GOMEZ.

La fatalité s'accomplit.

HERNANI.

Désespoir!
O tourment! doña Sol souffrir, et moi le voir!

DONA SOL.

Calme-toi. Je suis mieux. — Vers des clartés nouvelles
Nous allons tout à l'heure ensemble ouvrir nos ailes.
Partons d'un vol égal vers un monde meilleur.
Un baiser seulement, un baiser!

Ils s'embrassent.

DON RUY GOMEZ.

O douleur!

HERNANI, *d'une voix affaiblie.*

Oh! béni soit le ciel qui m'a fait une vie
D'abîmes entourée et de spectres suivie,
Mais qui permet que, las d'un si rude chemin,
Je puisse m'endormir, ma bouche sur ta main!

DON RUY GOMEZ.

Qu'ils sont heureux!

HERNANI, *d'une voix de plus en plus faible.*

Viens...viens... doña Sol, tout est sombre...
Souffres-tu?

DONA SOL, *d'une voix également éteinte.*

Rien, plus rien.

HERNANI.

Vois-tu des feux dans l'ombre?

DONA SOL.

Pas encor.

HERNANI, *avec un soupir.*

Voici...

Il tombe.

DON RUY GOMEZ, *soulevant sa tête qui retombe.*

Mort!

DONA SOL, *échevelée et se dressant à demi sur son séant.*

Mort! non pas!... nous dormons.
Il dort! c'est mon époux, vois-tu, nous nous aimons,
Nous sommes couchés là. C'est notre nuit de noce.

D'une voix qui s'éteint.

Ne le réveillez pas, seigneur duc de Mendoce...
Il est las.

Elle retourne la figure d'Hernani.

Mon amour, tiens-toi vers moi tourné.
Plus près... plus près encor...

Elle retombe.

DON RUY GOMEZ.

Morte!... Oh! je suis damné!..

Il se tue.

FIN DE HERNANI.

NOTES.

NOTE I.

Shakspeare, par la bouche de Hamlet, donne aux comédiens des conseils qui prouvent que le grand poète était aussi un grand comédien. Molière, comédien comme Shakspeare, et non moins admirable poète, indique en maint endroit de quelle façon il comprend que ses pièces soient jouées. Beaumarchais, qui n'est pas indigne d'être cité après de si grands noms, se complaît également à ces détails minutieux qui guident et conseillent l'acteur dans la manière de composer un rôle. Ces exemples, donnés par les maîtres de l'art, nous paraissent bons à suivre, et nous croyons que rien n'est plus utile à l'acteur que les explications, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, du poète. C'était l'avis de Talma, c'est le nôtre. Pour nous, si nous avions un avis à offrir aux acteurs qui pourraient être appelés à jouer les principaux rôles de cette pièce, nous leur conseillerions de bien marquer dans Hernani l'âpreté sauvage du montagnard mêlée à la fierté native du grand d'Espagne; dans le don Carlos des trois premiers actes, la gaieté, l'insouciance, l'esprit d'aventure et de plaisir, et qu'à travers tout cela, à la fermeté, à la hauteur, à je ne sais quoi de prudent dans l'audace, on distingue déjà en germe le Charles-Quint du quatrième acte; enfin, dans le don Ruy Gomez, la dignité, la passion mélancolique et profonde, le respect des aïeux, de l'hospitalité et des serments; en un mot, un vieillard homérique selon le moyen âge. Au reste, nous signalons ces nuances aux comédiens qui n'auraient pas pu étudier la manière dont ces rôles sont représentés à Paris par trois excellents acteurs, M. Firmin, dont le jeu plein d'âme électrise si souvent l'auditoire; M. Michelot, que sert une si rare intelligence; M. Joanny, qui empreint tous ses rôles d'une originalité si vraie et si individuelle.

Quant à mademoiselle Mars, un de nos meilleurs journaux a dit, avec raison, que le rôle de *dona Sol* avait été pour elle ce que *Charles VI* a été pour Talma, c'est-à-dire son triomphe

et son chef-d'œuvre. Espérons seulement que la comparaison ne sera pas entièrement juste, et que mademoiselle Mars, plus heureuse que Talma, ajoutera encore bien des créations à celle-ci. Il est impossible, du reste, à moins de l'avoir vue, de se faire une idée de l'effet que la grande actrice produit dans ce rôle. Dans les quatre premiers actes, c'est bien la jeune Catalane, simple, grave, ardente, concentrée. Mais, au cinquième, mademoiselle Mars donne au rôle un développement immense. Elle y parcourt en quelques instants toute la gamme de son talent, du gracieux au sublime, du sublime au pathétique le plus déchirant. Après les applaudissements, elle arrache tant de larmes que le spectateur perd jusqu'à la force d'applaudir. Arrêtons-nous à cet éloge, car, on l'a dit spirituellement, *les larmes qu'ils font verser parlent contre les rois et pour les comédiens.*

— *Éditions de* 1830 *et suivantes.* —

NOTE II.

Nous avons jugé inutile d'indiquer, dans les deux premiers actes, les différences assez nombreuses entre le texte des précédentes éditions et le texte de l'édition actuelle. Ces différences, comme nous l'avons déjà dit, proviennent toutes des mutilations faites à la représentation ; la question littéraire était encore trop peu comprise en 1830 pour que *Hernani* pût être représenté tel qu'il avait été écrit. Il faut dire pourtant que les retranchements n'avaient pas essentiellement altéré les deux premiers actes ; mais ils avaient assez profondément modifié le troisième pour que nous croyions nécessaire de réimprimer ici les scènes V, VI et VII de cet acte comme on les a imprimées en 1830, comme on les a jouées à cette époque et comme on les joue encore aujourd'hui ; de cette façon le lecteur peut confronter les deux textes, l'œuvre mutilée et l'œuvre complète, et décider qui avait raison alors et qui a raison maintenant.

SCÈNE V.

HERNANI, DONA SOL.

Hernani, immobile, considère avec un regard froid l'écrin nuptial placé sur la table. Puis il hoche la tête, et ses yeux s'enflamment.

HERNANI. Je vous fais compliment ! — Plus que je ne puis dire
La parure me charme, et m'enchante, et j'admire !

Examinant le coffret.

Sans doute tout est vrai, tout est bon, tout est beau.
Il n'oserait tromper, lui, qui touche au tombeau!

Il prend l'une après l'autre toutes les pièces de l'écrin.

Ri-n n'y manque! colliers, brillants, pendants d'oreille,
Couronne de duchesse, anneau d'or. . — A merveille!
Grand'merci de l'amour sûr, fidèle et profond!
Le précieux écrin!

DONA SOL *va au coffret, y fouille et en tire un poignard.*
Vous n'allez pas au fond.

Hernani pousse un cri et tombe prosterné à ses pieds.

C'est le poignard qu'avec l'aide de ma patronne,
Je pris au roi Carlos lorsqu'il m'offrit un trône,
Et que je refusai pour vous qui m'outragez!

HERNANI, *toujours à genoux.*
Oh! laisse qu'à genoux, dans tes yeux affligés,
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes,
Et tu prendras après tout mon sang pour tes larmes.

DONA SOL, *attendrie.*
Hernani, je vous aime et vous pardonne, et n'ai
Que de l'amour pour vous.

HERNANI. Elle m'a pardonné,
Et m'aime! Qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai dit, je me pardonne et m'aime?...
Oh! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé!

DONA SOL. Croire que mon amour eût si peu de mémoire!
Que jamais ils pourraient, tous ces hommes sans gloire,
Jusqu'à d'autres amours, plus nobles à leur gré,
Rapetisser un cœur où son nom est entré!

HERNANI. Hélas! j'ai blasphémé!... Si j'étais à ta place,
Dona Sol, j'en aurais assez; je serais lasse
De ce fou furieux, de ce sombre insensé,
Qui ne sait caresser qu'après qu'il a blessé!

DONA SOL. Ah! vous ne m'aimez plus!

HERNANI. Oh! mon cœur et mon âme,
C'est toi! l'ardent foyer d'où me vient toute flamme,
C'est toi! ne m'en veux pas de fuir, être adoré!...

DONA SOL. Je ne vous en veux pas, seulement j'en mourrai.

HERNANI. Mourir! grand Dieu! pour moi se peut-il que tu meures!

DONA SOL, *pleurant et tombant dans un fauteuil.*
Pour qui, sinon pour vous!

HERNANI, *s'asseyant près d'elle.* Oh! tu pleures! tu pleures!
Et c'est encor ma faute! et qui me punira?
Car tu pardonneras encor! qui te dira
Ce que je souffre au moins, lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux, dont l'éclair est ma joie!
Oh! mes amis sont morts! Oh! je suis insensé!

Pardonne! je voudrais aimer, je ne le sai.
Hélas! j'aime pourtant d'une amour bien profonde!
Ne pleure pas; mourons plutôt! Que n'ai-je un monde!
Je te le donnerais! Je suis bien malheureux!

DONA SOL, *se jetant à son cou.*
Vous êtes mon seigneur, vaillant et généreux!
Je vous aime.

HERNANI. Ah! l'amour serait un bien suprême
Si l'on pouvait mourir de trop aimer.

DONA SOL. Je t'aime!
Hernani! je vous aime, et je suis toute à vous.

Hernani laisse tomber sa tête sur son épaule.

HERNANI. Oh! qu'un coup de poignard de toi me serait doux!

DONA SOL, *suppliant.*
Quoi! ne craignez-vous pas que Dieu ne vous punisse
De parler de la sorte!

HERNANI. Eh bien! qu'il nous unisse,
Tu le veux! .. qu'il en soit ainsi! j'ai résisté!

Tous deux dans les bras l'un de l'autre se regardent avec extase, sans voir, sans entendre, et absorbés dans leurs regards. Don Ruy Gomez entre, et s'arrête comme pétrifié sur le seuil, frappé de stupeur.

SCÈNE VI.

HERNANI, DON RUY GOMEZ, DONA SOL.

DON RUY GOMEZ, *immobile et croisant les bras.*
Voilà donc le paîment de l'hospitalité!
Voilà ce que céans notre hôte nous apporte!

Tous deux se détournent comme réveillés en sursaut.

Bon seigneur, va-t'en voir si ta muraille est forte,
Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour;
De ton château, pour nous, fais et refais le tour;
Cherche en ton arsenal une armure à ta taille;
Ressaie, à soixante ans, ton harnois de bataille,
Voici la loyauté dont nous payons ta foi!
Tu fais cela pour nous, et nous ceci pour toi. —
Saints du ciel, j'ai vécu plus de soixante années;
J'ai vu bien des bandits aux mains empoisonnées,
J'en ai vu qui mouraient sans croix et sans *Pater*,
J'ai vu Sforce, j'ai vu Borgia, je vois Luther;
Mais je n'ai jamais vu perversité si haute
Qui n'eût craint le tonnerre en trahissant son hôte!
Ce n'est pas de mon temps! — Si noire trahison
Pétrifie un vieillard au seuil de sa maison,
Et fait que le vieux maître, en attendant qu'il tombe,
A l'air d'une statue à mettre sur sa tombe!
Maures et Castillans! — quel est cet homme-ci!

Il lève les yeux et les promène sur les portraits qui entourent la salle.

O vous, tous les Silva qui m'écoutez ici,
Pardon si devant vous, pardon si ma colère
Dit l'hospitalité mauvaise conseillère! —
Oh! je me vengerai!

HERNANI. Ruy Gomez de Silva,
Si jamais vers le ciel noble front s'éleva,
Si jamais cœur fut grand, si jamais âme haute,
C'est la vôtre, seigneur, c'est la tienne, ô mon hôte!
Moi qui te parle ici, je suis coupable, et n'ai
Rien à te dire, sinon que je suis bien damné!
Oui, j'ai voulu te prendre et t'enlever ta femme;
Oui, j'ai voulu souiller ton lit; oui, c'est infâme!
J'ai du sang; tu feras très-bien de le verser,
D'essuyer ton épée, et de n'y plus penser.

DONA SOL. Seigneur, ce n'est pas lui! ne frappez que moi-même....

HERNANI. Attendez, dona Sol, car cette heure est suprême,
Cette heure m'appartient. Je n'ai plus qu'elle. Ainsi,
Laissez-moi m'expliquer avec le duc ici.
Duc, crois aux derniers mots de ma bouche, j'en jure,
Je suis coupable; mais sois tranquille, — elle est pure.

DONA SOL. Ah! moi seule ai tout fait; car je l'aime.

A ce mot, don Ruy Gomez se détourne en tressaillant, et fixe sur dona Sol un regard terrible.

DONA SOL, *à genoux.* Oui. Pardon!
Je l'aime, monseigneur!

DON RUY GOMEZ. Vous l'aimez! *A Hernani.*
Tremble donc!

Bruit de trompettes au dehors. Au page qui entre.

Qu'est ce bruit?

LE PAGE. C'est le roi, monseigneur, en personne,
Avec un gros d'archers et son héraut qui sonne.

DONA SOL. Dieu! le roi! Dernier coup!

LE PAGE, *au duc.* Il demande pourquoi
La porte est close, et veut qu'on ouvre.

DON RUY GOMEZ. Ouvrez au roi!

Le page s'incline et sort.

DONA SOL. Il est perdu!

Don Ruy Gomez va à l'un des tableaux, qui est son propre portrait, et le dernier à gauche. Il presse un ressort; le portrait s'ouvre comme une porte, et laisse voir une cachette pratiquée dans le mur. Le duc se tourne vers Hernani.

DON RUY GOMEZ. Monsieur, entrez ici.

HERNANI. Ma tête
Est à toi, livre-la, seigneur, je la tiens prête.
Je suis ton prisonnier.

Il entre dans la cachette. Don Ruy Gomez presse le ressort, tout se referme, et le portrait revient à sa place.

DONA SOL, *au duc.* Seigneur, pitié pour lui!

LE PAGE, *entrant.*

Son altesse le roi!

Dona Sol baisse précipitamment son voile. La porte s'ouvre à deux battants. Entre don Carlos en habit de guerre, suivi d'une foule de gentilshommes également armés, de pertuisaniers, d'arquebusiers, d'arbalétriers; il s'avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au-devant du roi et le salue profondément. Silence, attente et terreur à l'entour. Enfin le roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.

SCÈNE VII.

DON RUY GOMEZ, DONA SOL *voilée*, DON CARLOS, SUITE.

DON CARLOS. D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée?
Par les saints, je croyais ta dague plus rouillée;
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing!

Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.

C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme.
Avons-nous des turbans? serait-ce qu'on me nomme
Mahom ou Boabdil, et non Carlos, réponds!
Pour nous baisser la herse et nous lever le pont!

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Seigneur!...

DON CARLOS, *à ses gentilshommes.*

Prenez les clefs, saisissez-vous des portes!

Deux officiers sortent, plusieurs autres rangent les soldats en triple haie dans la salle. Don Carlos se tourne vers le duc.

Ah! vous réveillez donc les rébellions mortes!
Pardieu! si vous prenez de ces airs avec moi,
Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi,
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries!

DON RUY GOMEZ, *se redressant.*

Altesse, les Silva sont loyaux....

DON CARLOS, *dont la colère éclate.* Sans détours,
Réponds, duc, ou je fais raser tes onze tours!
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef: — qui le recèle?
C'est toi! — ce Hernani, rebelle empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches!

DON RUY GOMEZ. Seigneur,
C'est vrai.

DON CARLOS. Fort bien! je veux sa tête ou bien la tienne.
Entends-tu, mon cousin?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.* Mais qu'à cela ne tienne,
Vous serez satisfait.

Dona Sol se cache la tête dans ses mains et tombe sur un fauteuil.

DON CARLOS, *radouci.* Ah! tu t'amendes!... Va
Chercher mon prisonnier.

Le duc croise les bras, baisse la tête et reste un instant rêveur. Le roi et dona Sol l'observent en silence, et agités d'émotions contraires; enfin le duc relève son front, prend la main du roi et le mène devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite du spectateur.

DON RUY GOMEZ, *montrant le vieux portrait.*
Ecoutez! — des Silva
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme!
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.

Mouvement d'impatience de don Carlos.

DON RUY GOMEZ, *à un autre portrait.*
Écoutez-moi: — voici Ruy Gomez de Silva,
Grand-maître de Saint-Jacque et de Calatrava.
Son armure géante irait mal à nos tailles;
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nijar; et mourut pauvre. — Altesse, saluez.

Il s'incline, se découvre et passe à un autre. Le roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.

Près de lui, Juan son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.
A un autre.
Don Gaspar, de Mendoce et de Silva l'honneur!
Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse.
Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois!
— Vasquez, qui soixante ans garda la foi jurée.

Geste d'impatience du roi.

J'en passe, et des meilleurs! — Cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami; mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre;
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron,
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS, *hors de lui.*
Mon prisonnier?

DON RUY GOMEZ. C'était un Gomez de Silva.
Voilà donc ce qu'on dit, quand dans cette demeure
On voit tous ces héros...

DON CARLOS, *frappant du pied.* Mon prisonnier sur l'heure.

DON RUY GOMEZ.

Il s'incline devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, derrière lequel est caché Hernani; dona Sol le suit des yeux avec anxiété.

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci!
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
« Fut un traître, et vendit la tête de son hôte! »

Le roi, déconcerté, s'éloigne avec colère, et reste un instant silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.

DON CARLOS. Duc, ton château me gêne et je le mettrai bas!

DON RUY GOMEZ. Car, vous me la paîriez, altesse, n'est-ce pas?

DON CARLOS. J'en ferai raser les tours pour tant daudace,
Et je ferai semer du chanvre sur la place.

DON RUY GOMEZ. Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva,
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.

Aux portraits.

N'est-il pas vrai, vous tous?

DON CARLOS. Duc, cette tête est nôtre,
Et tu m'avais promis....

DON RUY GOMEZ. J'ai promis l'une ou l'autre.

Se découvrant.

Je donne celle-ci. Prenez-la.

DON CARLOS. Ma bonté
Est à bout! livre-moi cet homme!

DON RUY GOMEZ. En vérité,
J'ai dit.

DON CARLOS, *à sa suite.*
Fouillez partout! et qu'il ne soit point d'aile,
De cave, ni de tour...

DON RUY GOMEZ. Mon donjon est fidèle
Comme moi. Seul il sait le secret avec moi.
Nous le garderons bien tous deux.

DON CARLOS. Je suis le roi.

DON RUY GOMEZ. A moins de démolir le château pierre à pierre,
D'assassiner le maître, on n'aura rien!

DON CARLOS. Prière,
Menace, tout est vain! livre-moi le bandit,
Duc! ou, tête et château, j'abattrai tout.

DON RUY GOMEZ. J'ai dit.

DON CARLOS. Hé bien donc! au lieu d'une, alors j'aurai deux têtes.

Au duc d'Alcala.

— Jorge, arrêtez le duc.

— Le reste conforme à l'édition actuelle. —

NOTE III.

Basse cour où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur!
— Acte IV, scène I. —

Ces deux vers furent supprimés par la censure, qui n'était pas moins plate et moins inepte en 1830 qu'en 1836, et qui n'a jamais su échapper à l'odieux que par le ridicule. A la représentation on disait les deux vers que voici :

Pour un titre ils vendraient leur âme, en vérité.
Vanite! vanité! tout n'est que vanité!

Oui, *tout est vanité*, tout, jusqu'aux révolutions prometteuses qui aboutissent en trois jours à la république et en trois ans à la censure.

NOTE IV

Toujours trois voix de moins! Ah! ce sont eux qui l'ont! etc.
— Acte IV, scène I. —

Tout ce développement du caractère de Charles-Quint jusqu'à *Va-t'en! c'est l'heure où vont venir les conjurés*, est donné ici au public pour la première fois.

NOTE V.

Par les raisons exprimées dans la note II, nous croyons devoir réimprimer ici le monologue tronqué qui se disait et qui se dit encore sur le théâtre.

Don Carlos resté seul tombe dans une profonde rêverie. Ses bras se croisent, sa tête fléchit sur sa poitrine, il la relève et se tourne vers le tombeau.

SCÈNE II.

DON CARLOS.

Charlemagne, pardon! — ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pensée,
Que l'Europe, ainsi faite, et comme il l'a laissée!
Un édifice, avec deux hommes au sommet.
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires;
Mais le peuple a parfois son pape ou son césar,
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme; saisit les cœurs, creuse un sillon;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main, ou la tiare au front!
— Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que par eux et pour eux. Un suprême mystère
Vit en eux; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur

Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur!
— L'empereur! l'empereur! être empereur! — O rage,
Ne pas l'être! — et sentir son cœur plein de courage!
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau,
Qu'il fut grand! de son temps c'était encor plus beau!
O quel destin! — Pourtant cette tombe est la sienne!
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne?
Quoi donc! avoir été prince, empereur et roi!
Avoir été l'épée, avoir été la loi!
Vivant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Quoi! pour titre César et pour nom Charlemagne!
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde!... — et que tout tienne là!
Ah! briguez donc l'empire et voyez la poussière
Que fait un empereur! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte. — Élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites: « C'est assez! »
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme!... — Oh! l'empire! l'empire!
Que m'importe! j'y touche et le trouve à mon gré.
Quelque chose me dit: « Tu l'auras. » Je l'aurai! —
Si je l'avais!... — O ciel! être ce qui commence!
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense!
D'une foule d'Etats l'un sur l'autre étagés
Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons,
Puis, évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons,
Puis, clercs et soldats, puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes,
Les hommes! — c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit; pleurs et cris; parfois un rire amer.
Ah! le peuple! — océan! onde sans cesse émue,
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue!
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau!
Miroir où rarement un roi se voit en beau!
Ah! si l'on regardait par fois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus!
Gouverner tout cela! monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte! y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme!
Avoir l'abîme là! — Malheureux! qu'ai-je en moi?
Être empereur! mon Dieu! j'avais trop d'être roi.
Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais moi! qui me fera grand? qui sera ma loi?....
Qui me conseillera? —

Il tombe à genoux devant le tombeau.

Charlemagne! c'est toi!

Ah ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau !
Oh ! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose !
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Apprends-moi ton secret de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner,
N'est-ce pas ? — Ombre auguste ! Empereur d'Allemagne !
Oh ! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne !
Parle, — dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain ! —
Ou, si tu ne dis rien, laisse, en ta paix profonde,
Carlos étudier ta tête comme un monde. —
Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant !
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !
Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille !....

Il approche la clef de la serrure. — Il recule.

Entrons ! — Dieu ! s'il allait me parler ! s'il s'éveille !
S'il était là, debout et marchant à pas lents !
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs ! —
Entrons toujours.

Bruit de pas.

On vient ! qui donc ose, à cette heure,
Hors moi, d'un pareil mort éveiller la demeure ?
Qui donc ?...

Le bruit s'approche.

Ah ! j'oubliais ! ce sont mes assassins.

Il ouvre la porte du tombeau qu'il referme sur lui. Entrent de divers côtés plusieurs hommes marchant à pas sourds, cachés sous leurs manteaux et leurs chapeaux.

FIN DES NOTES DE HERNANI.

MARION DE LORME.

Cette pièce, représentée dix-huit mois après *Hernani*, fut faite trois mois auparavant. Les deux drames ont été composés en 1829 : *Marion de Lorme* en juin, *Hernani* en septembre. A cela près de quelques changements de détail qui ne modifient en rien ni la donnée fondamentale de l'ouvrage, ni la nature des caractères, ni la valeur respective des passions, ni la marche des événements, ni même la distribution des scènes ou l'invention des épisodes, l'auteur donne au public, au mois d'août 1831, sa pièce telle qu'elle fut écrite au mois de juin 1829. Aucun remaniement profond, aucune mutilation, aucune soudure faite après coup dans l'intérieur du drame, aucune main-d'œuvre nouvelle, si ce n'est ce travail d'ajustement qu'exige toujours la représentation. L'auteur s'est borné à cela, c'est-à-dire à faire sur les bords extrêmes de son œuvre ces quelques rognures

sans lesquelles le drame ne pourrait s'encadrer solidement dans le théâtre.

Cette pièce est donc restée éloignée deux ans du théâtre. Quant aux motifs de cette suspension, de juillet 1829 à juillet 1830, le public les connaît : elle a été forcée ; l'auteur a été empêché. Il y a eu, et l'auteur écrira peut-être un jour cette petite histoire demi-politique, demi-littéraire, il y a eu *veto* de la censure, prohibition successive des deux ministères Martignac et Polignac, volonté formelle du roi Charles X. (Et si l'auteur vient de prononcer ici ce mot de *censure* sans y joindre d'épithète, c'est qu'il l'a combattue assez publiquement et assez long-temps pendant qu'elle régnait, pour être en droit de ne pas l'insulter maintenant qu'elle est au rang des puissances tombées. Si jamais on osait la relever, nous verrions.)

Pour la deuxième année, de 1830 à 1831, la suspension de *Marion de Lorme* a été volontaire. L'auteur s'est abstenu. Et, depuis cette époque, plusieurs personnes qu'il n'a pas l'honneur de connaître lui ayant écrit pour lui demander s'il existait encore quelques nouveaux obstacles à la représentation de cet ouvrage, l'auteur, en les remerciant d'avoir bien voulu s'intéresser à une chose si peu importante, leur doit une explication ; la voici :

Après l'admirable révolution de 1830, le théâtre ayant conquis sa liberté dans la liberté générale, les pièces que la censure de la restauration avait inhumées toutes vives *brisèrent du crâne,* comme dit Job, *la pierre de leur tombeau*, et s'éparpillèrent en foule et à grand bruit sur les théâtres de Paris, où le public vint les applaudir, encore toutes haletantes de joie et de colère. C'était justice. Ce dégorgement des cartons de la censure dura plusieurs semaines, à la grande satisfaction de tous. La Comédie-Française songea à *Marion de Lorme*. Quelques personnes influentes de ce théâtre vinrent trouver l'auteur ; elles le pressèrent de laisser jouer son ouvrage, relevé comme les autres de l'interdit.

Dans ce moment de malédiction contre Charles X, le quatrième acte, défendu par Charles X, leur semblait promis à un succès de réaction politique. L'auteur doit le dire ici franchement, comme il le déclara alors dans l'intimité aux personnes qui faisaient cette démarche près de lui, et notamment à la grande actrice qui avait jeté tant d'éclat sur le rôle de doña Sol; ce fut précisément cette raison, *la probabilité d'un succès de réaction politique*, qui le détermina à garder, pour quelque temps encore, son ouvrage en portefeuille. Il sentit qu'il était, lui, dans un cas particulier. Quoique placé depuis plusieurs années dans les rangs, sinon les plus illustres, du moins les plus laborieux, de l'opposition; quoique dévoué et acquis, depuis qu'il avait âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'amélioration, de liberté; quoique leur ayant donné peut-être quelques gages, et entre autres, précisément une année auparavant, à propos de cette même *Marion de Lorme;* il se souvint que, jeté à seize ans dans le monde littéraire par des passions politiques, ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes; il se souvint qu'il avait écrit une *Ode du Sacre* à une époque, il est vrai, où Charles X, roi populaire, disait aux acclamations de tous: *Plus de censure! plus de hallebardes!* Il ne voulut pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience, de désintéressement, comme sera, il l'espère, toute sa vie. Il comprit qu'un succès politique à propos de Charles X tombé, permis à tout autre, lui était défendu à lui; qu'il ne lui convenait pas d'être un des soupiraux par où s'échapperait la colère publique; qu'en présence de cette enivrante révolution de juillet, sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. Il fit son devoir. Il fit ce que tout homme de cœur eût fait à sa place, il refusa d'autoriser la représentation de sa pièce. D'ailleurs les succès de scandale cherché et d'allusions politiques ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et du-

rent peu. C'est Louis XIII qu'il avait voulu peindre dans sa bonne foi d'artiste, et non tel de ses descendants. Et puis, c'est précisément quand il n'y a plus de censure qu'il faut que les auteurs se censurent eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils placeront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il sied de garder toute mesure.

Aujourd'hui que trois cent soixante-cinq jours, c'est-à-dire, par le temps où nous vivons, trois cent soixante-cinq événements, nous séparent du roi tombé; aujourd'hui que le flot des indignations populaires a cessé de battre les dernières années croulantes de la restauration, comme la mer qui se retire d'une grève déserte; aujourd'hui que Charles X est plus oublié que Louis XIII, l'auteur a donné sa pièce au public, et le public l'a prise comme l'auteur la lui a donnée, naïvement, sans arrière-pensée, comme chose d'art, bonne ou mauvaise, mais voilà tout.

L'auteur s'en félicite et en félicite le public. C'est quelque chose, c'est beaucoup, c'est tout pour les hommes d'art, dans ce moment de préoccupations politiques, qu'une affaire littéraire soit prise littérairement.

Pour en finir sur cette pièce, l'auteur fera remarquer ici que sous la branche aînée des Bourbons elle eût été absolument et éternellement exclue du théâtre. Sans la révolution de juillet, elle n'eût jamais été jouée. Si cet ouvrage avait une plus haute valeur, on pourrait soumettre cette observation aux personnes qui affirment que la révolution de juillet a été nuisible à l'art. Il serait facile de démontrer que cette grande secousse d'affranchissement et d'émancipation n'a pas été nuisible à l'art, mais qu'elle lui a été utile; qu'elle ne lui a pas été utile, mais qu'elle lui a été nécessaire. Et en effet, dans les dernières années de la restauration, l'esprit nouveau du dix-neuvième siècle avait pénétré tout, réformé tout, recommencé tout, histoire, poésie, philosophie, tout, excepté le théâtre Et à ce phénomène, il y avait une raison bien simple : la censure murait le théâtre.

Aucun moyen de traduire naïvement, grandement, loyalement sur la scène, avec l'impartialité, mais aussi avec la sévérité de l'artiste, un roi, un prêtre, un seigneur, le moyen âge, l'histoire, le passé. La censure était là, indulgente pour les ouvrages d'école et de convention, qui fardent tout et par conséquent déguisent tout; impitoyable pour l'art vrai, consciencieux, sincère. A peine y a-t-il eu quelques exceptions; à peine trois ou quatre œuvres vraiment historiques et dramatiques ont-elles pu se glisser sur la scène dans les rares moments où la police, occupée ailleurs, en laissait la porte entre-bâillée. Ainsi la censure tenait l'art en échec devant le théâtre. Vidocq bloquait Corneille. Or, la censure faisait partie intégrante de la restauration : l'une ne pouvait disparaître sans l'autre. Il fallait donc que la révolution sociale se complétât, pour que la révolution de l'art pût s'achever. Un jour, juillet 1830 ne sera pas moins une date littéraire qu'une date politique.

Maintenant l'art est libre : c'est à lui de rester digne.

Ajoutons-le en terminant. Le public, cela devait être et cela est, n'a jamais été meilleur, n'a jamais été plus éclairé et plus grave qu'en ce moment. Les révolutions ont cela de bon qu'elles mûrissent vite, et à la fois, et de tous les côtés, tous les esprits.

Dans un temps comme le nôtre, en deux ans, l'instinct des masses devient goût. Les misérables mots à querelle, *classique* et *romantique*, sont tombés dans l'abîme de 1830, comme *gluckiste* et *picciniste* dans le gouffre de 1789. L'art seul est resté. Pour l'artiste qui étudie le public, et il faut l'étudier sans cesse, c'est un grand encouragement de sentir se développer chaque jour au fond des masses une intelligence de plus en plus sérieuse et profonde de ce qui convient à ce siècle, en littérature non moins qu'en politique. C'est un beau spectacle de voir ce public, harcelé par tant d'intérêts matériels qui le pressent et le tiraillent sans relâche, accourir en foule aux premières transformations de l'art qui se renouvelle, lors même qu'elles sont aussi in-

complètes et aussi défectueuses que celle-ci. On le sent attentif, sympathique, plein de bon vouloir, soit qu'on lui fasse, dans une scène d'histoire, la leçon du passé ; soit qu'on lui fasse, dans un drame de passion, la leçon de tous les temps. Certes, selon nous, jamais moment n'a été plus propice au drame. Ce serait l'heure, pour celui à qui Dieu en aurait donné le génie, de créer tout un théâtre, un théâtre vaste et simple, un et varié, national par l'histoire, populaire par la vérité, humain, naturel, universel par la passion. Poètes dramatiques, à l'œuvre ! elle est belle, elle est haute. Vous avez affaire à un grand peuple habitué aux grandes choses. Il en a vu et il en a fait.

Des siècles passés au siècle présent le pas est immense. Le théâtre, maintenant, peut ébranler les multitudes et les remuer dans leurs dernières profondeurs. Autrefois, le peuple, c'était une épaisse muraille sur laquelle l'art ne peignait qu'une fresque.

Il y a des esprits, et dans le nombre de fort élevés, qui disent que la poésie est morte, que l'art est impossible. Pourquoi ? tout est toujours possible à tous les moments donnés, et jamais plus de choses ne furent possibles qu'au temps où nous vivons. Certes, on peut tout attendre de ces générations nouvelles qu'appelle un si magnifique avenir, que vivifie une pensée si haute, que soutient une foi si légitime en elles-mêmes. L'auteur de ce drame, qui est bien fier de leur appartenir, qui est bien glorieux d'avoir vu quelquefois son nom dans leur bouche, quoiqu'il soit le moindre d'entre eux, l'auteur de ce drame espère tout de ses jeunes contemporains, même un grand poète. Que ce génie, caché encore, s'il existe, ne se laisse pas décourager par ceux qui crient à l'aridité, à la sécheresse, au prosaïsme des temps. Une époque trop avancée ? pas de génie primitif possible ?... — Laissez-les parler, jeune homme ! Si quelqu'un eût dit à la fin du dix-huitième siècle, après le régent, après Voltaire, après Beaumarchais, après Louis XV, après Cagliostro, après Marat, que les Charlemagnes, les Charlemagnes gran-

dioses, poétiques et presque fabuleux, étaient encore possibles, tous les sceptiques d'alors, c'est-à-dire la société tout entière, eussent haussé les épaules et ri. Hé bien! au commencement du dix-neuvième siècle on a eu l'empire et l'empereur. Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poète qui serait à Shakspeare ce que Napoléon est à Charlemagne?

Août 1831.

PERSONNAGES.

MARION DE LORME.
DIDIER.
LOUIS XIII.
LE MARQUIS DE SAVERNY.
LE MARQUIS DE NANGIS.
L'ANGELY.
M. DE LAFFEMAS.
LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS DE BRICHANTEAU. LE COMTE DE GASSÉ. LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES. LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. LE COMTE DE VILLAC. LE CHEVALIER DE MONTPESAT.	Officiers du régiment d'Anjou.
LE SCARAMOUCHE. LE GRACIEUX. LE TAILLEBRAS.	Comédiens de province.

LE CRIEUR PUBLIC.
LE CAPITAINE QUARTENIER de la ville de Blois.
UN GEOLIER.
UN GREFFIER.
UN CONSEILLER PRÈS LA GRAND'CHAMBRE.
DAME ROSE.
Des seigneurs du lever du roi.
Des ouvriers.
Des comédiens de province.
Gardes, peuple, gentilshommes, pages.

France, 1638.

I

LE RENDEZ-VOUS.

BLOIS.

ACTE PREMIER.

Une chambre à coucher. — Au fond, une fenêtre ouverte sur un balcon. A droite, une table avec une lampe et un fauteuil. A gauche, une porte sur laquelle retombe une portière en tapisserie. Dans l'ombre, un lit.

SCÈNE I.

MARION DE LORME, *négligé très-paré, assise près de la table et brodant une tapisserie.* LE MARQUIS DE SAVERNY, *tout jeune homme blond sans moustaches, vêtu à la dernière mode de 1638.*

SAVERNY, *s'approchant de Marion et cherchant à l'embrasser.*

Réconcilions-nous, ma petite Marie!

MARION, *le repoussant.*

Réconcilions-nous de moins près, je vous prie.

SAVERNY, *insistant.*

Un seul baiser!

MARION, *avec colère.*

Monsieur le marquis!

SAVERNY.

Quel courroux!
Votre bouche eut parfois des caprices plus doux.

MARION.

Vous oubliez...

SAVERNY.

Non pas! Je me souviens, ma belle.

MARION, *à part.*

L'importun! le fâcheux!

SAVERNY.

Parlez, mademoiselle.
Que devons-nous penser de la brusque façon
Dont vous quittez Paris? et pour quelle raison,
Tandis que l'on vous cherche à la Place-Royale,
Vous retrouvé-je à Blois cachée?... Ah! déloyale!
Qu'est-on venue ici faire depuis deux mois?

MARION.

Je fais ce que je veux, et veux ce que je dois,
Je suis libre, monsieur.

SAVERNY.

Libre! et dites, madame,
Sont-ils libres aussi ceux dont vous avez l'âme?
Moi, -- Gondi, qui passa, l'autre jour, devant nous,
La moitié de sa messe, ayant un duel pour vous; —
Nesmond, — le Pressigni, d'Arquien, les deux Caussades;
Tous de votre départ si fâchés, si maussades,
Que leurs femmes comme eux te voudraient à Paris,
Pour leur faire après tout de moins tristes maris!

MARION, *souriant.*

Et Beauvillain?...

SAVERNY.

Toujours il vous aime.

MARION.

Et Céreste?

SAVERNY.

Il vous adore.

MARION.

Et Pons?

SAVERNY.

Celui-là vous déteste.

MARION.

C'est le seul amoureux. — Et le vieux président?... —
Riant.
Son nom déjà?...
Riant plus fort.
Leloup!

SAVERNY.

Mais en vous attendant,
Il a votre portrait, et fait mainte élégie.

MARION.

Oui, voilà bien deux ans qu'il m'aime en effigie.

SAVERNY.

Ah! qu'il aimerait mieux vous brûler! — Çà, vraiment,
Peut-on fuir tant d'amis!

MARION, *sérieuse et baissant les yeux.*

Marquis, précisément.
Ce sont, à parler franc, les causes de ma fuite;
Tous ces brillants péchés qui, jeune, m'ont séduite,
N'ont laissé dans mon cœur que regrets trop souvent.
Je viens dans la retraite, et peut-être au couvent,
Expier une vie impure et débauchée.

SAVERNY.

Gageons qu'une amourette est là-dessous cachée!

MARION.

Vous croiriez...

SAVERNY.

Que jamais ensemble on ne dut voir
Un voile et tant d'éclairs sous les cils d'un œil noir.
C'est impossible. — Allons! vous aimez en province!
Clore un si beau roman d'un dénoûment si mince!

MARION.

Il n'en est rien.

SAVERNY.

Gageons!

MARION.

Rose, quelle heure est il?

DAME ROSE, *du dehors*

Minuit bientôt.

MARION, *à part.*

Minuit!

SAVERNY.

Le détour est subtil
Pour dire : Allez-vous-en !

MARION.

Je vis fort retirée...
Ne recevant personne et de tous ignorée...
Puis, il vous peut si tard arriver des malheurs..
Cette rue est déserte et pleine de voleurs.

SAVERNY.

Soit : je serai volé.

MARION.

Parfois on assassine !

SAVERNY.

On m'assassinera.

MARION.

Mais...

SAVERNY.

Vous êtes divine !
Mais avant de partir je veux savoir de vous
Quel est l'heureux berger qui nous succède à tous.

MARION.

Personne.

SAVERNY.

Je tiendrai secrètes vos paroles.
Nous autres gens de cour, on nous croit têtes folles,
Médisants, curieux, indiscrets, brouillons, mais
Nous bavardons toujours et ne parlons jamais. —
Vous vous taisez ?...

Il s'assied.

Je reste.

MARION.

Eh bien, oui ! que m'importe !
J'aime et j'attends quelqu'un !

SAVERNY.

Parlez donc de la sorte !
A la bonne heure ! Où donc l'attendez-vous ?

MARION.

Ici.

SAVERNY.

Et quand ?

MARION.

Dans un instant.

Elle va au balcon et écoute.

Peut-être le voici.

Revenant.

Non.

A Saverny.

Vous voilà content.

SAVERNY.

Pas trop.

MARION.

Partez, de grâce.

SAVERNY.

Oui, mais nommez-le-moi, ce galant qui me chasse
Et pour qui je me vois ainsi congédier.

MARION.

Je ne connais de lui que le nom de Didier.
Il ne connaît de moi que le nom de Marie.

SAVERNY, *éclatant de rire.*

Vrai?

MARION.

Vrai.

SAVERNY, *riant.*

Mais, pasquedieu, c'est de la bergerie
Que ces amitiés-là! c'est du Segrais tout pur.
Il va donc pour entrer escalader ce mur?

MARION.

Peut-être. — Maintenant, partez vite.

A part.

Il m'assomme!

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Savez-vous seulement s'il est bon gentilhomme?

MARION.

Je n'en sais rien.

SAVERNY.

Comment!

A Marion qui le pousse doucement vers la porte.

Je pars.....

Il revient.

Encore un mot.
J'oubliais : un auteur, qui n'est pas un grimaud,

Il tire un livre de sa poche et le remet à Marion.

A fait pour vous ce livre. Il cause un bruit énorme.

MARION, *lisant le titre.*

La Guirlande d'amour, à Marion de Lorme.

SAVERNY.

On ne parle à Paris que *Guirlande d'amour,*
Et c'est, avec *le Cid,* le grand succès du jour.

MARION, *prenant le livre.*

C'est fort galant. Bonsoir.

SAVERNY.

A quoi bon être illustre?
Venir à Blois filer l'amour avec un rustre!

MARION, *appelant dame Rose.*

Prenez soin du marquis, Rose, et le dirigez.

SAVERNY, *saluant.*

Marion! Marion! hélas! vous dérogez!

Il sort.

SCÈNE II.

MARION, *seule.*

Elle referme la porte par laquelle Saverny est sorti.

Va, va donc!... Je tremblais que Didier.....

On entend sonner minuit.

Minuit sonne.

Après avoir compté les coups.

Minuit! — Mais il devrait être arrivé...

Elle va au balcon et regarde dans la rue.

Personne!

Elle revient s'asseoir avec humeur.

Être en retard! — Déjà! —

Un jeune homme paraît derrière la balustrade du balcon, la franchit lestement, entre et dépose sur un fauteuil son manteau et une épée de main. Le costume du temps, tout noir. Bottines. — Il fait un pas, s'arrête et regarde quelques instants Marion assise et les yeux baissés.

SCÈNE III.

MARION, DIDIER.

MARION, *levant tout à coup les yeux. — Avec joie.*

Ha!

Avec reproche.

Me laisser compter
L'heure en vous attendant.

DIDIER, *gravement.*

J'hésitais à monter.

MARION, *piquée.*

Ah! monsieur!

DIDIER, *sans y prendre garde.*

Tout à l'heure, au pied de ces murailles,
J'ai senti de pitié s'émouvoir mes entrailles,
Oui, de pitié pour vous. — Moi, funeste et maudit,
Avant que d'achever ce pas, je me suis dit :
« Là-haut, dans sa vertu, dans sa beauté première,
» Veille, sans tache encore, un ange de lumière,
» Un être chaste et doux, à qui sur les chemins
» Les passants, à genoux, devraient joindre les mains.
» Et moi, qui suis-je, hélas! qui rampe avec la foule?
» Pourquoi troubler cette eau si belle qui s'écoule?
» Pourquoi cueillir ce lis? Pourquoi d'un souffle impur
» De cette âme sereine aller ternir l'azur?
» Puisqu'à ma loyauté, candide, elle se fie,
» Elle que l'innocence à mes yeux sanctifie,
» Ai-je droit d'accepter ce don de son amour,
» Et de mêler ma brume et ma nuit à son jour? »

MARION, *à part.*

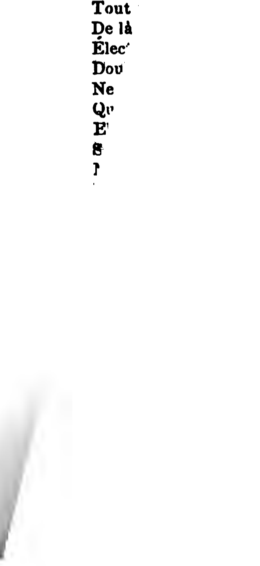
Çà, je crois qu'il me fait de la théologie.
Serait-ce un huguenot?

N

Par les raisons exprim
réimprimer ici le mono
encore sur le théâtre.

Don Carlos resté seul
croisent, sa tête fléc
vers le tombeau.

Charlemagn
Ne devraien
Tu t'indign
Que nos an
— Ah! c'e
Que l'Eur
Un édific
Deux ch
Presque
Royaur
Mais l
Tout
De là
Élec
Dou
Ne
Qu
E
S
I



Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur!
— L'empereur! l'empereur! être empereur! — O rage,
Ne pas l'être! — et sentir son cœur plein de courage!
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau!
Qu'il fut grand! de son temps c'était encor plus beau!
O quel destin! — Pourtant cette tombe est la sienne!
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne!
Quoi donc! avoir été prince, empereur et roi!
Avoir été l'épée, avoir été la loi!
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Q[illegible] pour titre César et pour nom Charlemagne!
Av[illegible]r été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde!... — et que tout tienne là!
[illegible]rignez donc l'empire et voyez la poussière
[illegible] fait un empereur. Couvrez la terre entière
[illegible] et de tumulte. — [illegible]ez, bâtissez
[illegible] empire, et jamais ne cessez
[illegible]



MARION.

Pauvre Didier!

DIDIER.

Marie!...

MARION.

Eh bien, oui, je vous aime.
Oui, je vous aime!... autant que vous m'aimez vous-même.
Plus peut-être!... C'est moi qui suivis tous vos pas,
Et je suis toute à vous.

DIDIER, *tombant à genoux.*

Oh! ne me trompez pas!
A mon amour si pur que votre amour réponde,
Et mon bonheur pourra faire la dot d'un monde,
Et mes jours ne seront, prosternés à vos pieds,
Qu'amour, délice et joie... — Oh! si vous me trompiez!

MARION.

Pour croire à mon amour que vous faut-il? J'écoute.

DIDIER.

Une preuve.

MARION.

Parlez. Quoi?

DIDIER.

Vous êtes sans doute
Libre?

MARION, *avec embarras.*

Oui...

DIDIER.

Prenez-moi pour frère, pour appui;
Épousez-moi!

MARION, *à part.*

Pourquoi suis-je indigne de lui?

DIDIER.

Hé bien?

MARION.

Mais...

DIDIER.

Je comprends. Orphelin, sans fortune,
L'audace est inouïe, étrange, et j'importune.
Laissez-moi donc mon deuil, mes maux, mon abandon.
Adieu.

Il fait un pas pour sortir. Marion le retient.

MARION.

Didier! Didier! que dites-vous?

Elle fond en larmes.

DIDIER, *revenant.*

Pardon!

Mais pourquoi balancer?

S'approchant d'elle.

— Comprends-tu bien, Marie?

Nous être l'un à l'autre un monde, une patrie,
Un ciel!... Vivre ignorés dans un lieu de ton choix,
Y cacher un bonheur à faire envie aux rois!...

MARION.

Ah! ce serait le ciel!

DIDIER.

En veux-tu?

MARION, *à part.*

Malheureuse!

Haut.

Je ne puis. Jamais!

Elle s'arrache des bras de Didier et tombe sur son fauteuil.

DIDIER, *glacial.*

L'offre était peu généreuse
De ma part. Il suffit. Je n'en parlerai plus,
Allons!

MARION, *à part.*

Ah! maudit soit le jour où je lui plus!

Haut.

Didier! je vous dirai... vous me déchirez l'âme..
Je vous expliquerai...

DIDIER, *froidement.*

Que lisiez-vous, madame,
Quand je suis arrivé?

Il prend le livre sur la table et lit.

« La Guirlande d'amour,
A Marion de Lorme. »

Amèrement.

Oui, la beauté du jour!

Jetant le livre à terre avec violence.

Ah! vile créature, impure entre les femmes!

MARION, *tremblante.*

Monsieur...

DIDIER.

Que faites-vous de ces livres infâmes?
Comment sont-ils ici?

MARION, *faiblement et baissant les yeux.*

Le hasard...

DIDIER.

Savez-vous,
Vous dont l'œil est si pur, dont le front est si doux,
Savez-vous ce que c'est que Marion de Lorme?
Une femme, de corps belle, et de cœur difforme!
Une Phryné qui vend à tout homme, en tout lieu,
Son amour qui fait honte et fait horreur!

MARION, *la tête dans ses mains.*

Grand Dieu!

Un bruit de pas, un cliquetis d'épées au dehors et des cris :

Au meurtre!

DIDIER, *étonné.*

Mais quel bruit dans la place voisine?

Les cris continuent :

A l'aide! au meurtre!

Regardant au balcon.

C'est quelqu'un qu'on assassine...

Il prend son épée et enjambe la balustrade du balcon. Marion se lève, court à lui, et cherche à le retenir par son manteau.

MARION.

Didier! si vous m'aimez...—Ils vous tûront!—restez!

DIDIER, *sautant dans la rue.*

Mais c'est lui qu'ils tûront, le pauvre homme!

Dehors, aux combattants :

Arrêtez!
— Tenez ferme, monsieur!

Cliquetis d'épées.

Poussez! — tiens, misérable!

Bruit d'épées, de voix et de pas.

MARION, *au balcon, avec terreur.*

O ciel! Six contre deux!

VOIX DANS LA RUE.

Mais cet homme est le diable!

Le cliquetis d'armes décroît peu à peu, puis cesse tout à fait Bruit de pas qui s'éloignent. On voit reparaître Didier qui escalade le balcon.

DIDIER, *encore en dehors du balcon et tourné vers la rue.*

Vous voici hors d'affaire. Allez votre chemin.

SAVERNY, *du dehors.*

Je ne m'en irai pas sans vous serrer la main,
Sans vous remercier, s'il vous plaît.

DIDIER, *avec humeur.*

Passez vite!
De vos remercîments, monsieur, je vous tiens quitte.

SAVERNY.

Je vous remercîrai!

Il escalade le balcon.

DIDIER.

Hé! sans monter ici
Ne pouviez-vous d'en bas me dire : Grand merci?

SCÈNE IV.

MARION, DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, *sautant dans la chambre l'épée à la main.*

Pardieu, la tyrannie est étrange, et trop forte,
De me sauver la vie et me mettre à la porte!
— La porte, c'est-à-dire à la fenêtre! — Non,
Il ne sera pas dit qu'un homme de mon nom
Soit bravement sauvé par un bon gentilhomme
Sans lui dire : Marquis... — le nom dont on vous nomme,
Monsieur?

DIDIER.

Didier.

SAVERNY.

Didier de quoi?

DIDIER.

Didier de rien.
Çà, l'on vous tue, et moi je vous secours. C'est bien ;
Allez-vous-en.

SAVERNY.

Voilà vos façons! — Par ces traîtres
Que ne me laissiez-vous tuer sous vos fenêtres!
J'eusse aimé mieux cela, car sans vous, sur ma foi,
J'étais mort. Six larrons, six voleurs contre moi!
Mort! six larges poignards contre une mince épée!...

Apercevant Marion qui jusque-là a cherché à l'éviter.

Mais vous aviez ici l'âme bien occupée :
Je comprends ; je dérange un entretien fort doux,
Pardon.

A part.

Voyons pourtant la dame.

Il s'approche de Marion tremblante et la reconnaît. — Bas.

Quoi! c'est vous!

Montrant Didier.

C'est donc lui!

MARION, *bas.*

Ah! monsieur, vous me perdez!

SAVERNY, *saluant.*

Madame...

MARION, *bas.*

C'est la première fois que j'aime!

DIDIER, *à part.*

Sur mon âme,
Cet homme la regarde avec des yeux hardis!

Il renverse la lampe d'un coup de poing.

SAVERNY.

Quoi donc, vous éteignez cette lampe?

DIDIER.

Je dis
Qu'il convient, s'il vous plaît, que nous partions ensemble.

SAVERNY.

Soit; je vous suis.

A Marion qu'il salue profondément.

Adieu, madame.

DIDIER, *à part.*

A quoi ressemble
Ce muguet?

A Saverny.

Venez donc!

SAVERNY.

Vous êtes brusque, mais
Je vous dois d'être en vie, et s'il vous faut jamais
Dévoûment, zèle, ardeur, amitié fraternelle... —
Marquis de Saverny, Paris, hôtel de Nesle.

DIDIER.

Bon!

A part.

La voir par un fat examinée ainsi!

Ils sortent par le balcon. — On entend la voix de Didier dehors.

Votre route est par là. — La mienne est par ici.

SCÈNE V.

MARION, DAME ROSE.

Marion reste un moment rêveuse, puis appelle.

MARION.

Dame Rose!

Dame Rose paraît. — Lui montrant la fenêtre.

Fermez.

DAME ROSE.

La fenêtre fermée, elle se retourne et voit Marion essuyant une larme.

A part.

On dirait qu'elle pleure.

Haut.

Il est temps de dormir, madame.

MARION.

Oui, c'est votre heure,
A vous autres.

Défaisant ses cheveux.

Venez m'accommoder.

DAME ROSE, *la déshabillant.*

Eh bien,
Madame, le monsieur de ce soir est-il bien?
— Riche?

MARION.

Non.

DAME ROSE.

Galant?

MARION.

Non.

Se tournant vers Rose.

Rose, il ne m'a pas même
Baisé la main.

DAME ROSE.

Alors, qu'en faites-vous?

MARION, *pensive.*

Je l'aime.

II

LA RENCONTRE.

BLOIS.

ACTE DEUXIÈME.

La porte d'un cabaret. — Une place. — On voit dans le fond la ville de Blois en amphithéâtre, et les tours de Saint-Nicolas sur la colline couverte de maisons.

SCÈNE I.

LE COMTE DE GASSÉ, LE MARQUIS DE BRICHANTEAU, LE VICOMTE DE BOUCHAVANNES, LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. *Ils sont assis à des tables devant la porte; les uns fument, les autres jouent aux dés et boivent. — Ensuite* LE CHEVALIER DE MONTPESAT, LE COMTE DE VILLAC. — *Puis* L'ANGELY. — *Puis* LE CRIEUR PUBLIC *et* LA FOULE.

BRICHANTEAU, *se levant, à Gassé qui entre.*

Gassé ! —

Ils se serrent la main.

Tu viens à Blois joindre le régiment ?

Le saluant.

Nous te complimentons de ton enterrement.

Examinant sa toilette.

Ah !

GASSÉ.

C'est la mode. Orange avec des faveurs bleues.
Croisant les bras et retroussant ses moustaches.
Savez-vous bien que Blois est à quarante lieues
De Paris?

BRICHANTEAU.

C'est la Chine!

GASSÉ.

Et cela fait crier
Les femmes. Pour nous suivre, il faut s'expatrier!

BOUCHAVANNES, *se détournant du jeu.*

Monsieur vient de Paris?

ROCHEBARON, *quittant sa pipe.*

Dit-on quelques nouvelles?

GASSÉ, *saluant.*

Point. — Corneille toujours met en l'air les cervelles.
Guiche a l'ordre. Ast est duc. Puis des riens à foison :
De trente huguenots on a fait pendaison.
Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angennes
Contre Arquien, pour avoir porté du point de Gênes;
Lavardin avec Pons s'est rencontré le dix,
Pour avoir pris à Pons la femme de Sourdis;
Sourdis avec d'Ailly, pour une du théâtre
De Mondori. Le neuf, Nogent avec Lachâtre,
Pour avoir mal écrit trois vers de Colletet;
Gorde avec Margaillan, pour l'heure qu'il était;
D'Humière avec Gondi, pour le pas à l'église;
Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise,
A propos du pari d'un cheval contre un chien.
Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien,
Pour le plaisir. Caussade a tué Latournelle.

BRICHANTEAU.

Heureux Paris! les duels ont repris de plus belle!

GASSÉ.

C'est la mode.

BRICHANTEAU.

Toujours festins, amours, combats.
On ne peut s'amuser et vivre que là-bas.
Bâillant.
Mais on s'ennuie ici de façon paternelle!

A Gassé.

Tu dis donc que Caussade a tué Latournelle ?

GASSÉ.

Oui, d'un bon coup d'estoc.

Examinant les manches de Rochebaron.

Qu'avez-vous là, mon cher?
Songez que ce n'est plus la mode du bel air.
Aiguillettes! boutons ! d'honneur, rien n'est plus triste.
Des nœuds et des rubans !

BRICHANTEAU.

Refais-nous donc la liste
De tous ces duels. Qu'en dit le roi ?

GASSÉ.

Le cardinal
Est furieux, et veut un prompt remède au mal.

BOUCHAVANNES.

Point de courrier du camp ?

GASSÉ.

Je crois que par surprise
Nous avons pris Figuière, ou bien qu'on nous l'a prise.

Réfléchissant.

C'est à nous qu'on l'a prise.

ROCHEBARON.

Et que dit de ce coup
Le roi ?

GASSÉ.

Le cardinal n'est pas content du tout.

BRICHANTEAU.

Que fait la cour ? Le roi se porte bien sans doute ?

GASSÉ.

Non pas. Le cardinal a la fièvre et la goutte,
Et ne va qu'en litière.

BRICHANTEAU.

Étrange original !
Quand nous te parlons roi, tu réponds cardinal.

GASSÉ.

Ah ! — c'est la mode.

BOUCHAVANNES.

Ainsi rien de nouveau ?

GASSÉ.

Que dis-je?
Pas de nouvelles? — Mais, un miracle, un prodige
Qui tient depuis deux mois Paris en passion!
La fuite, le départ, la disparition...

BRICHANTEAU.

De qui?

GASSÉ.

De Marion de Lorme, de la belle
Des belles.

BRICHANTEAU, *d'un air mystérieux.*

A ton tour écoute une nouvelle.
Elle est ici.

GASSÉ.

Vraiment! à Blois!

BRICHANTEAU.

Incognito.

GASSÉ, *haussant les épaules.*

Marion! — Vous raillez, monsieur de Brichanteau!
Elle ici! Marion! elle qui fait la mode!
Mais c'est que de Paris ce Blois est l'antipode!
Regardez. — Tout est laid, tout est vieux, tout est mal.

Montrant les tours de Saint-Nicolas.

Ces clochers mêmes ont l'air gauche et provincial!

ROCHEBARON.

C'est vrai.

BRICHANTEAU.

Douterez-vous que Saverny l'ait vue?
Cachée ici? déjà d'un grand amant pourvue?
Lequel même a sauvé Saverny, s'il vous plaît,
De voleurs qui la nuit l'avaient pris au collet;
Bons larrons, qui voulaient faire en cette rencontre
L'aumône avec sa bourse et voir l'heure à sa montre.

GASSÉ.

Mais c'est toute une histoire!

ROCHEBARON, *à Brichanteau.*

En êtes-vous bien sûr?

BRICHANTEAU.

Comme j'ai six besants d'argent sur champ d'azur!
Si bien que Saverny depuis n'a d'autre envie
Que de trouver cet homme auquel il doit la vie.

BOUCHAVANNES.

Mais il peut bien l'aller trouver chez elle.

BRICHANTEAU.

Non.
Elle a changé depuis de logis et de nom.
On a perdu sa trace.

Marion et Didier traversent lentement le fond du théâtre sans être vus des interlocuteurs, et entrent par une petite porte dans une des maisons latérales.

GASSÉ.

Il fallait que je vinsse
A Blois pour retrouver Marion en province !

Entrent MM. de Villac et de Montpesat, parlant haut et se disputant.

VILLAC.

Moi, je te dis que non !

MONTPESAT.

Moi, je te dis que si !

VILLAC.

Le Corneille est mauvais !

MONTPESAT.

Traiter Corneille ainsi !
Corneille enfin, l'auteur du *Cid* et de *Mélite !..*

VILLAC.

Mélite, soit ! j'en dois avouer le mérite ;
Mais Corneille n'a fait que descendre depuis,
Comme ils font tous ! Pour toi je fais ce que je puis.
Parle-moi de *Mélite* et de *la Galerie*
Du palais ! Mais *le Cid*, qu'est cela, je te prie ?

GASSÉ, *à Montpesat.*

Monsieur est modéré.

MONTPESAT.

Le Cid est bon !

VILLAC.

Méchant !
Ton *Cid*, mais Scudéri l'écrase en le touchant !
Quel style ! ce ne sont que choses singulières,
Que façons de parler basses et familières.
Il nomme à tout propos les choses par leurs noms.

Puis *le Cid* est obscène et blesse les canons.
Le Cid n'a pas le droit d'épouser son amante.
Tiens, mon cher, as-tu lu *Pyrame* et *Bradamante*?
Quand Corneille en fera de pareils, donne-m'en.

ROCHEBARON, *à Montpesat.*

Lisez aussi *le grand et dernier Soliman*
De monsieur Mairet. C'est la grande tragédie ;
Mais *le Cid* !

VILLAC.

Puis il a l'âme vaine et hardie.
Croit-il pas égaler messieurs de Boisrobert,
Chapelain, Serisay, Mairet, Gombault, Habert,
Bautru, Giry, Faret, Desmarets, Malleville,
Duryer, Cherisy, Colletet, Gomberville,
Toute l'académie enfin !

BRICHANTEAU, *riant de pitié et haussant les épaules.*

C'est excellent !

VILLAC.

Puis monsieur veut créer ! inventer ! Insolent !
Créer après Garnier ! après le Théophile !
Après Hardy ! Le fat ! créer, chose facile !
Comme si ces esprits fameux avaient laissé
Quelque chose après eux qui ne fût pas usé !
Chapelain là-dessus le raille d'une grâce !

ROCHEBARON.

Corneille est un croquant !

BOUCHAVANNES.

Mais l'évêque de Grasse,
Monsieur Godeau, m'a dit qu'il a beaucoup d'esprit.

MONTPESAT.

Beaucoup !

VILLAC.

S'il écrivait autrement qu'il n'écrit,
S'il suivait Aristote et la bonne méthode...

GASSÉ.

Messieurs, faites la paix. Corneille est à la mode ;
Il succède à Garnier, comme font de nos jours
Les grands chapeaux de feutre aux mortiers de velours.

MONTPESAT.

Moi, je suis pour Corneille et les chapeaux de feutre.

GASSÉ, *à Montpesut.*

Tu vas trop loin ! —

A Villac.

Garnier est très-beau. — Je suis neutre.
Mais Corneille a du bon parfois.

VILLAC.

D'accord.

ROCHEBARON.

D'accord,
C'est un garçon d'esprit et que j'estime fort.

BRICHANTEAU.

Mais ce Corneille-là, c'est de courte noblesse !

ROCHEBARON.

Ce nom sent le bourgeois d'une façon qui blesse.

BOUCHAVANNES.

Famille de robins, de petits avocats,
Qui se sont fait des sous en rognant des ducats.

Entre L'Angely, qui va s'asseoir à une table seul et en silence. — En noir velours et passequilles d'or.

VILLAC.

Messieurs, si le public goûte ses rapsodies,
C'en est fait du bel art des tragi-comédies !
Le théâtre est perdu, ma parole d'honneur !
C'est ce que Richelieu...

GASSÉ, *regardant L'Angely de travers.*

Dites donc monseigneur,
Ou parlez plus bas...

BRICHANTEAU.

Baste ! au diable l'éminence !
N'est-ce donc pas assez que, soldats et finance,
Il ait tout, et que de tout il puisse disposer,
Sans que sur notre langue il vienne encor peser ?

BOUCHAVANNES.

Meure le Richelieu qui déchire et qui flatte !
L'homme à la main sanglante, à la robe écarlate !

ROCHEBARON.

A quoi donc sert le roi ?

BRICHANTEAU.

Les peuples dans la nuit
Vont marchant, l'œil fixé sur un flambeau qui luit.

Il est le flambeau, lui ; le roi, c'est la lanterne,
Qui le sauve du vent sous sa vitre un peu terne.

BOUCHAVANNES.

Oh ! puissions-nous un jour, et ce jour sera beau,
Du vent de notre épée éteindre ce flambeau !

ROCHEBARON.

Ah ! si chacun pensait comme moi sur son compte !...

BRICHANTEAU.

Nous nous réunirions...

A Bouchavannes.

Qu'en penses-tu, vicomte ?

BOUCHAVANNES.

Et nous lui donnerions un bon coup de Jarnac !

L'ANGELY, *se levant d'une voix lugubre.*

Un complot ! Jeunes gens, songez à Marillac !

Tous tressaillent, se retournent et se taisent consternés, l'œil fixé sur L'Angely, qui se rassied en silence.

VILLAC, *prenant Montpesat à l'écart.*

Chevalier, tout à l'heure, à propos de Corneille,
Tu m'as parlé d'un ton qui m'a choqué l'oreille :
Je voudrais, à mon tour, te dire, s'il te plaît,
Deux mots.

MONTPESAT.

A l'épée ?

VILLAC.

Oui.

MONTPESAT.

Veux-tu le pistolet ?

VILLAC.

L'un et l'autre.

MONTPESAT, *lui prenant le bras.*

Cherchons quelque coin par la ville.

L'ANGELY, *se levant.*

Un duel ! Souvenez-vous du sieur de Boutteville !

Nouvelle consternation dans l'assistance. Villac et Montpesat se quittent, l'œil attaché sur L'Angely.

ROCHEBARON.

Quel est cet homme noir qui me fait peur, ma foi ?

L'ANGELY.

Mon nom est L'Angely. Je suis bouffon du roi.

BRICHANTEAU, *riant.*

Je ne m'étonne plus que le roi soit si triste.

BOUCHAVANNES, *riant.*

C'est un plaisant bouffon qu'un fou cardinaliste!

L'ANGELY, *debout.*

Prenez garde, messieurs! le ministre est puissant :
C'est un large faucheur qui verse à flots le sang ;
Et puis il couvre tout de sa soutane rouge,
Et tout est dit.

Un silence.

GASSÉ.

Mortdieu!

ROCHEBARON.

Du diable si je bouge!

BRICHANTEAU.

Çà, près de ce bouffon Pluton est un rieur.

Entre une foule de peuple qui sort des rues et des maisons et couvre la place; au milieu, le crieur public à cheval avec quatre valets de ville en livrée, dont un sonne la trompe, tandis qu'un autre bat du tambour.

GASSÉ.

Que vient donc faire ici ce peuple? — Ah! le crieur!
Que vient-il nous chanter, en fait de patenôtre?

BRICHANTEAU, *à un bateleur qui est mêlé à la foule et qui porte un singe sur son dos.*

Mon bon ami, lequel de vous deux fait voir l'autre?

MONTPESAT, *à Rochebaron.*

Voyez donc si nos jeux de cartes sont complets.

Montrant les quatre valets de ville en livrée.

Je gage qu'en l'un deux on a pris ces valets.

LE CRIEUR PUBLIC, *d'une voix nasillarde.*

Bourgeois, silence!

BRICHANTEAU, *bas à Gassé.*

Il est d'une mine farouche,
Et sa voix doit user son nez plus que sa bouche.

LE CRIEUR.

« Ordonnance. — Louis, par la grâce de Dieu... »

BOUCHAVANNES, *bas à Brichanteau.*

Manteau fleurdelisé qui cache Richelieu !

L'ANGELY.

Écoutez, messieurs !

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« ... Roi de France et de Navarre. »...

BRICHANTEAU, *bas à Bouchavannes.*

Un beau nom dont jamais ministre n'est avare.

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« .. A tous ceux qui verront ces présentes, salut !

Il salue.

» Ayant considéré que chaque roi voulut
» Exterminer le duel par des peines sévères ;
» Que, malgré les édits signés des rois nos pères,
» Les duels sont aujourd'hui plus nombreux que jamais ;
» Ordonnons et mandons, voulons que désormais
» Les duellistes, félons qui de sujets nous privent,
» Qu'il ne survive un seul ou que tous deux survivent,
» Soient, pour être amendés, traduits en notre cour,
» Et, nobles ou vilains, soient pendus haut et court ;
» Et, pour rendre en tout point l'édit plus efficace,
» Renonçons pour ce crime à notre droit de grâce.
» C'est notre bon plaisir. — Signé Louis. — Plus bas :
» RICHELIEU. »

Indignation parmi les gentilshommes.

BRICHANTEAU.

Nous, pendus comme des Barabbas !

BOUCHAVANNES.

Nous pendre ! Dites-moi comment l'endroit se nomme
Où l'on trouve une corde à pendre un gentilhomme ?

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« Nous, prévôt, pour que tous se le tiennent pour dit,
» Enjoignons qu'en la place on attache l'édit. »

Deux valets de ville attachent un grand écriteau à une potence en fer qui sort d'un mur à droite.

GASSÉ.

A la bonne heure, au moins ! c'est l'édit qu'il faut pendre !

BOUCHAVANNES, *secouant la tête.*

Oui, comte!... — En attendant celui qui l'a fait rendre.

Le crieur sort. Le peuple se retire. — Entre Saverny. — Le jour commence à baisser.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS DE SAVERNY.

BRICHANTEAU, *allant à Saverny.*

Mon cousin Saverny ! — Hé bien, as-tu trouvé
L'homme qui des larrons l'autre nuit t'a sauvé?

SAVERNY.

Non. Par la ville en vain je cherche, je m'informe;
Les voleurs, le jeune homme et Marion de Lorme,
Tout s'est évanoui comme un rêve qu'on a.

BRICHANTEAU.

Mais tu dois l'avoir vu quand il te ramena
Comme un chrétien tiré des mains de l'infidèle?

SAVERNY.

Il a d'abord du poing renversé la chandelle!

GASSÉ.

C'est étrange.

BRICHANTEAU.

Pourtant tu le reconnaîtrais
En le rencontrant?

SAVERNY.

Non, je n'ai point vu ses traits.

BRICHANTEAU.

Sais-tu son nom?

SAVERNY.

Didier.

ROCHEBARON.

Ce n'est pas un nom d'homme,
C'est un nom de bourgeois!

SAVERNY.

C'est Didier qu'il se nomme.
Beaucoup, qui sont de race et qui font les vainqueurs,

Ont bien de plus grands noms, mais non de plus grands cœurs.
Moi, j'avais six voleurs ; lui, Marion de Lorme ;
Il la quitte, et me sauve. Ah ! ma dette est énorme,
Et je la lui paîrai, je vous le jure à tous,
De tout mon sang !

VILLAC.

Marquis, depuis quand payez-vous
Vos dettes ?

SAVERNY, *fièrement.*

J'ai toujours payé celles qu'on paie
Avec du sang. Mon sang, c'est ma seule monnaie.

La nuit est tout à fait tombée. On voit les fenêtres de la ville s'éclairer l'une après l'autre. — Entre un allumeur, qui allume un réverbère au-dessus de l'écriteau et s'en va. — La petite porte par laquelle sont entrés Marion et Didier se rouvre : Didier en sort rêveur, marchant lentement, les bras croisés dans son manteau.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DIDIER.

DIDIER, *s'avançant lentement du fond du théâtre sans être vu ni entendu des autres.*

Marquis de Saverny !... — Je voudrais bien revoir
Ce fat qui fut près d'elle effronté l'autre soir ;
J'ai son air sur le cœur.

BOUCHAVANNES, *à Saverny qui cause avec Brichanteau*

Saverny !

DIDIER, *à part.*

C'est mon homme !

Il s'avance à pas lents, l'œil fixé sur les gentilshommes, et vient s'asseoir à une table placée sous le réverbère qui éclaire l'écriteau, à quelques pas de L'Angely, qui demeure aussi immobile et silencieux.

BOUCHAVANNES, *à Saverny qui se retourne.*

Connaissez-vous l'édit ?

SAVERNY.

Quel édit ?

BOUCHAVANNES.

Qui nous somme
De renoncer au duel ?

SAVERNY.

Mais c'est très-sage.

BRICHANTEAU.

Oui, mais
Sous peine de la corde !

SAVERNY.

Ah ! tu railles ! — Jamais.
Qu'on pende les vilains, c'est très-bien.

BRICHANTEAU, *lui montrant l'écriteau.*

Lis toi-même,
L'édit est sur le mur.

SAVERNY, *apercevant Didier.*

Hé ! cette face blême
Peut me le lire.

A Didier, haussant la voix.

Holà ! hé ! l'homme au grand manteau !
L'ami !—Mon cher !—

A Brichanteau.

Je crois qu'il est sourd, Brichanteau.

DIDIER, *qui ne l'a pas quitté des yeux, levant lentement la tête.*

Me parlez-vous ?

SAVERNY.

Pardieu, pour récompense honnête,
Lisez-nous l'écriteau placé sur votre tête.

DIDIER.

Moi ?

SAVERNY.

Vous. — Savez-vous pas épeler l'alphabet ?

DIDIER, *se levant.*

C'est l'édit qui punit tout bretteur du gibet ;
Qu'il soit noble ou vilain.

SAVERNY.

Vous vous trompez, brave homme.
Sachez qu'on ne doit pas pendre un bon gentilhomme ;
Et qu'il n'est dans ce monde, où tous droits nous sont dus,
Que les vilains qui soient faits pour être pendus.

Aux gentilshommes.

Ce peuple est insolent !

A Didier en ricanant.

Vous lisez mal, mon maître !
Mais vous avez la vue un peu basse peut-être.
Otez votre chapeau, vous lirez mieux. — Otez !

DIDIER, *renversant la table qui est devant lui.*

Ah ! prenez garde à vous, monsieur ! vous m'insultez.
Maintenant que j'ai lu, ma récompense honnête,
Il me la faut ! — Marquis, c'est ton sang, c'est ta tête !

SAVERNY, *souriant.*

Nos titres à tous deux, certes, sont bien acquis.
Je le devine peuple, il me flaire marquis.

DIDIER.

Peuple et marquis pourront se colleter ensemble.
Marquis, si nous mêlions notre sang, que t'en semble ?

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Monsieur, vous allez vite, et tout n'est pas fini.
Je me nomme Gaspard, marquis de Saverny.

DIDIER.

Que m'importe ?

SAVERNY, *froidement.*

Voici mes deux témoins : le comte
De Gassé, l'on n'a rien à dire sur son compte ;
Et monsieur de Villac, qui tient à la maison
La Feuillade, dont est le marquis d'Aubusson.
Maintenant êtes-vous noble homme ?

DIDIER.

Que t'importe ?
Je ne suis qu'un enfant trouvé sur une porte,
Et je n'ai pas de nom ; mais cela suffit bien,
J'ai du sang à répandre en échange du tien !

SAVERNY.

Non pas, monsieur, cela ne peut suffire, en somme ;
Mais un enfant trouvé de droit est gentilhomme,
Attendu qu'il peut l'être, et que c'est plus grand mal
Dégrader un seigneur qu'anoblir un vassal.
Je vous rendrai raison. — Votre heure ?

DIDIER.

Tout de suite.

SAVERNY.

Soit. — Vous n'usurpez pas la qualité susdite?...

DIDIER.

Une épée!

SAVERNY.

Il n'a pas d'épée! Ah! pasquedieu,
C'est mal. On vous prendrait pour quelqu'un de bas lieu.

Offrant sa propre épée à Didier.

La voulez-vous? Elle est fidèle et bien trempée.

L'Angely se lève, tire son épée et la présente à Didier.

L'ANGELY.

Pour faire une folie, ami, prenez l'épée
D'un fou. — Vous êtes brave, et lui ferez honneur.

Ricanant.

En échange, écoutez, pour me porter bonheur,
Vous me laisserez prendre un bout de votre corde.

DIDIER, *prenant l'épée, amèrement.*

Soit.

Au marquis.

Maintenant Dieu fasse aux bons miséricorde!

BRICHANTEAU, *sautant de joie.*

Un bon duel! c'est charmant!

SAVERNY, *à Didier.*

Mais où nous mettre?

DIDIER.

Sous
Ce réverbère.

GASSÉ.

Allons, messieurs, êtes-vous fous?
On n'y voit pas. Ils vont s'éborgner, par saint George!

DIDIER.

On y voit assez clair pour se couper la gorge!

SAVERNY.

Bien dit.

VILLAC.

On n'y voit pas!

DIDIER.

On y voit assez clair,
Vous dis-je, et chaque épée est dans l'ombre un éclair
Allons, marquis!

Tous deux jettent leurs manteaux, ôtent leurs chapeaux, dont ils se saluent, et qu'ils jettent derrière eux; puis ils tirent leurs épées.

SAVERNY.

Monsieur, à vos ordres.

DIDIER.

En garde!

Ils croisent le fer et ferraillent pied à pied, en silence et avec fureur.—Tout à coup la petite porte s'entr'ouvre, et Marion, en robe blanche, paraît.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MARION.

MARION.

Quel est ce bruit?

Apercevant Didier sous le réverbère.

Didier!

Aux combattants.

Arrêtez!

Les combattants continuent.

A la garde!

SAVERNY.

Qu'est-ce que cette femme?

DIDIER, *se détournant.*

Ah Dieu!

BOUCHAVANNES, *accourant à Saverny.*

Tout est perdu!
Le cri de cette femme au loin s'est entendu.
J'ai des archers de nuit vu briller les rapières.

Entrent les archers avec des torches.

BRICHANTEAU, *à Saverny.*

Fais le mort, ou tu l'es!

SAVERNY, *se laissant tomber.*

Ah!

Bas à Brichanteau qui se penche vers lui.

Les maudites pierres !

Didier, qui croit l'avoir tué, s'arrête.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

De par le roi !

BRICHANTEAU, *aux gentilshommes.*

Sauvons le marquis ! il est mort
S'il est pris !

Les gentilshommes entourent Saverny.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Arrêtez ! messieurs ! — Pardieu, c'est fort !
Venir se battre en duel sous la propre lanterne
De l'édit !

A Didier.

Rendez-vous !

Les archers saisissent et désarment Didier, qui est resté seul. — Montrant Saverny couché à terre et entouré de gentilshommes.

Et cet autre à l'œil terne,
Qu'est-il ? son nom ?

BRICHANTEAU.

Gaspard, marquis de Saverny.
Il est mort.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Mort ? alors son procès est fini.
Il fait bien, cette mort vaut encor mieux que l'autre.

MARION, *effrayée.*

Que dit-il ?

LE CAPITAINE QUARTENIER, *à Didier.*

Maintenant, cette affaire est la vôtre.
Venez, monsieur.

Les archers emmènent Didier d'un côté; les gentilshommes emportent Saverny de l'autre.

DIDIER, *à Marion immobile de terreur.*

Adieu, Marie, oubliez-moi !
Adieu !

Ils sortent.

SCÈNE V.

MARION, L'ANGELY.

MARION, *courant pour le retenir.*

Didier ! pourquoi cet adieu-là ? pourquoi
T'oublier ?

Les soldats la repoussent : elle revient vers L'Angely avec angoisse.

Est-il donc perdu pour cette affaire ?
Monsieur, qu'a-t-il donc fait, et que veut-on lui faire ?

L'ANGELY.

Il lui prend les mains et la mène en silence devant l'écriteau.

Lisez !

Elle lit et recule avec horreur.

MARION.

Dieu ! juste Dieu ! la mort ! ils me l'ont pris !
Ils le tûront ! c'est moi qui le perds par mes cris !
J'appelais au secours, mais à mes cris funèbres
La mort venait, hâtant ses pas dans les ténèbres !
—C'est impossible !—un duel ! est-ce un si grand forfait ?

A L'Angely.

N'est-ce pas qu'on ne peut le condamner ?

L'ANGELY.

Si fait.

MARION.

Mais il peut s'échapper ?

L'ANGELY.

Les murailles sont hautes !

MARION.

Ah ! c'est moi qui lui fais un crime avec mes fautes !
Dieu le frappe pour moi. — Mon Didier ! —

A L'Angely.

Savez-vous
Que c'est lui pour qui rien ne m'eût semblé trop doux ?
Dieu ! les cachots ! la mort ! peut-être la torture !...

L'ANGELY.

Peut-être. — Si l'on veut.

MARION.

Mais je puis d'aventure
Voir le roi? Le roi porte un cœur vraiment royal,
Il fait grâce?

L'ANGELY.

Oui, le roi; mais non le cardinal.

MARION, *égarée.*

Mais qu'en ferez-vous donc?

L'ANGELY.

L'affaire est capitale,
Il faut qu'il roule au bas de la pente fatale.

MARION.

C'est horrible!

A L'Angely.

Monsieur, vous me glacez d'effroi!
Et qui donc êtes-vous?

L'ANGELY.

Je suis bouffon du roi.

MARION.

O mon Didier! je suis indigne, vile, infâme.
Mais ce que Dieu peut faire avec des mains de femme,
Je te le montrerai. Je te suis!

Elle sort du côté par où est sorti Didier.

L'ANGELY, *resté seul.*

Dieu sait où!

Ramassant son épée laissée à terre par Didier.

Çà, qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou?

Il sort.

III

LA COMÉDIE.

CHATEAU DE NANGIS.

ACTE TROISIÈME.

Un parc dans le goût de Henri IV. — Au fond, sur une hauteur, on voit le château de Nangis, neuf et vieux. Le vieux donjon à ogives et tourelles; le neuf, maison haute en briques, à coins de pierre de taille, à toit pointu. — La grande porte du vieux donjon est tendue de noir, et de loin on y distingue un écusson, celui des familles de Nangis et de Saverny.

SCÈNE I.

M. DE LAFFEMAS, *petit costume de magistrat du temps;* LE MARQUIS DE SAVERNY, *déguisé en officier du régiment d'Anjou, moustaches et royale noires, un emplâtre sur l'œil.*

LAFFEMAS.

Çà, vous étiez présent, monsieur, à l'algarade?

SAVERNY, *retroussant sa moustache.*

Monsieur, j'avais l'honneur d'être son camarade.
Il est mort.

LAFFEMAS.

Le marquis de Saverny?

SAVERNY.

Bien mort!

D'une botte poussée en tierce, qui d'abord
A rompu le pourpoint, puis s'est fait une voie
Entre les côtes, par le poumon, jusqu'au foie,
Qui fait le sang, ainsi que vous devez savoir,
Si bien que la blessure était horrible à voir!

LAFFEMAS.

Est-il mort sur le coup?

SAVERNY.

A peu près. Son martyre
A peu duré. J'ai vu succéder au délire
Le spasme, puis au spasme un affreux tétanos,
Et l'improstathonos à l'opistathonos.

LAFFEMAS.

Diable!

SAVERNY.

D'après cela, voyez-vous, je calcule
Qu'il est faux que le sang passe par la jugule,
Et qu'on devrait punir Pecquet et les savants
Qui, pour voir leurs poumons, ouvrent des chiens vivants.

LAFFEMAS.

Mort! ce pauvre marquis!

SAVERNY.

Une botte assassine!

LAFFEMAS.

Vous êtes donc, monsieur, docteur en médecine?

SAVERNY.

Non.

LAFFEMAS.

Vous l'avez pourtant étudiée!

SAVERNY.

Un peu.
Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Aussi, vous en parlez, morbleu!

SAVERNY.

Ma foi, je suis d'un cœur fort épris de malice;
Nuire me plaît. Je fais le mal avec délice;
J'aime à tuer. Aussi j'eus toujours le dessein
De me faire à vingt ans soldat ou médecin.
J'ai long-temps hésité; puis j'ai choisi l'épée.
C'est moins sûr, mais plus prompt.— J'eus bien l'âme occupée

Un moment d'être acteur, poète et montreur d'ours ;
Mais j'aime assez dîner et souper tous les jours.
Foin des ours et des vers !

LAFFEMAS.

Pour cette fantaisie,
Vous aviez donc, mon cher, appris la poésie ?

SAVERNY.

Un peu. Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Et vous étiez connu
Du marquis ?

SAVERNY.

Je ne suis qu'un soldat parvenu.
Il était lieutenant que j'étais anspessade.

LAFFEMAS.

Vraiment ?

SAVERNY.

J'étais d'abord à monsieur de Caussade,
Lequel au colonel du marquis me donna.
Maigre était le cadeau ; l'on donne ce qu'on a.
Ils m'ont fait officier ; j'ai la moustache noire,
Et j'en vaux bien un autre ; et voilà mon histoire.

LAFFEMAS.

On vous a donc chargé de venir au château
Avertir l'oncle ?

SAVERNY.

Avec son cousin Brichanteau
Je suis venu, traînant son cercueil en carrosse
Pour qu'on l'enterre ici, comme on eût fait sa noce.

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris
La mort de son neveu ?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort pourtant ?

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.
Sans enfants, il n'avait qu'un amour, qu'une envie.

Qu'un espoir : — ce neveu, qu'il aimait d'un cœur chaud,
Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

Passe au fond du théâtre le vieux marquis de Nangis. — Cheveux blancs, visage pâle, les bras croisés sur la poitrine. Habit à la mode de Henri IV; grand deuil. La plaque et le cordon du Saint-Esprit. Il marche lentement et traverse le théâtre. Neuf gardes, vêtus de deuil, la hallebarde sur l'épaule droite et le mousquet sur l'épaule gauche, le suivent sur trois rangs à quelque distance, s'arrêtant quand il s'arrête et marchant quand il marche.

LAFFEMAS, *le regardant passer.*

Pauvre homme !

Il va au fond du théâtre et suit le marquis des yeux.

SAVERNY, *à part.*

Mon bon oncle !

Entre Brichanteau, qui va à Saverny.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRICHANTEAU.

BRICHANTEAU.

Ah ! deux mots à l'oreille,

Riant.

Mais, depuis qu'il est mort, il se porte à merveille !

SAVERNY, *bas, lui montrant le marquis qui passe.*

Regarde, Brichanteau. — Pourquoi m'as-tu forcé
De lui porter ce coup que j'étais trépassé !
Si nous lui disions tout? Veux-tu pas que j'essaie?...

BRICHANTEAU.

Garde-t'en bien ! Il faut que sa douleur soit vraie.
Il faut qu'à tous les yeux il pleure abondamment.
Son deuil est un côté de ton déguisement.

SAVERNY.

Mon pauvre oncle !

BRICHANTEAU.

Il se peut bientôt qu'il te revoie.

SAVERNY.

S'il n'est mort de douleur, il mourra de la joie.
De tels coups sont trop forts pour un vieillard.

BRICHANTEAU.

Mon cher,
Il le faut.

SAVERNY.

J'ai grand' peine à voir son rire amer
Par moments, son silence et ses pleurs. Il me navre
A baiser ce cercueil!

BRICHANTEAU.

Un cercueil sans cadavre.

SAVERNY.

Oui, mais il m'a bien mort et sanglant dans son cœur.
C'est là qu'est le cadavre.

LAFFEMAS, *revenant.*

Ah! pauvre vieux seigneur!
Comme on voit dans ses yeux le chagrin qui le mine?

BRICHANTEAU, *bas à Saverny.*

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine!

SAVERNY, *avec un geste d'ignorance.*

Quelque ami qui se trouve au château.

BRICHANTEAU, *bas.*

Le corbeau
Est noir de même et vient à l'odeur du tombeau.
Plus que jamais tais-toi. — C'est une face ingrate
Et louche, à rendre un fou prudent comme Socrate!

Rentre le marquis de Nangis, toujours plongé dans une profonde rêverie. Il vient à pas lents, sans paraître voir personne, s'asseoir sur un banc de gazon au-devant du théâtre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE NANGIS.

LAFFEMAS, *allant au-devant du vieux marquis.*

Ah! monsieur le marquis, nous avons bien perdu.
C'était un neveu rare, et qui vous eût rendu

La vieillesse bien douce. Avec vous je le pleure.
Beau, jeune, on n'était point de nature meilleure!
Servant Dieu, réservé près des femmes, toujours
Juste en ses actions et sage en ses discours.
Un seigneur parfait, brave, et que chacun célèbre!
Mourir sitôt!

Le vieux marquis laisse tomber sa tête dans ses mains.

SAVERNY, *bas à Brichanteau.*

Le diable ait l'oraison funèbre!
Il me loue, et le rend plus triste sur ma foi!
Toi, pour le consoler, dis-lui du mal de moi.

BRICHANTEAU, *à Laffemas.*

Vous vous trompez, monsieur. J'étais du même grade
Que Saverny. C'était un mauvais camarade,
Un fort méchant sujet, qui dans ces derniers temps
Se gâtait tous les jours. Brave, on l'est à vingt ans;
Mais, après tout, sa mort n'est pas digne d'estime.

LAFFEMAS.

Un duel! Mais voyez donc! le grand mal! le grand crime!

A Brichanteau, d'un air goguenard, lui montrant son épée.

Vous êtes officier?

BRICHANTEAU, *du même ton, lui montrant sa perruque.*

Vous êtes magistrat?

SAVERNY, *bas.*

Continue.

BRICHANTEAU.

Il était quinteux, menteur, ingrat.
Peu regrettable au fond. Il allait aux églises,
Mais pour cligner de l'œil avec les Cidalises.
Ce n'était qu'un galant, qu'un fou, qu'un libertin.

SAVERNY, *bas.*

Bien, bien!

BRICHANTEAU.

Avec ses chefs indocile et mutin.
Quant à sa bonne mine, il l'avait fort perdue,
Boitait, avait sur l'œil une loupe étendue,
De blond devenait roux, et de courbé bossu.

SAVERNY, *bas.*

Assez.

BRICHANTEAU.

Puis il jouait, on s'en est aperçu.
Il eût joué son âme aux dés, et je parie
Qu'il avait au brelan mangé sa seigneurie.
Tout son bien chaque nuit s'en allait à grand trot.

SAVERNY, *le tirant par la manche. — Bas.*

Assez, que diable, assez! tu le consoles trop!

LAFFEMAS, *à Brichanteau.*

Mal parler d'un ami défunt! c'est sans excuse.

BRICHANTEAU, *montrant Saverny.*

Demandez à monsieur.

SAVERNY.

Ah! moi, je me récuse.

LAFFEMAS, *affectueusement au vieux marquis.*

Monseigneur, monseigneur, nous vous consolerons.
On a son meurtrier; eh bien! nous le pendrons!
Il est sous bonne garde, et son affaire est sûre.

A Brichanteau et à Saverny.

Comprend-on le marquis de Saverny? Je jure
Qu'il est des duels que nul ne peut répudier.
Mais s'aller battre avec je ne sais quel Didier!

SAVERNY, *à part.*

Didier!

Le vieux marquis, qui est resté pendant toute la scène immobile et muet, se lève et sort à pas lents du côté opposé à celui d'où il est venu. Ses gardes le suivent.

LAFFEMAS, *essuyant une larme et le suivant des yeux.*

En vérité! sa douleur me pénètre.

UN VALET, *accourant.*

Monseigneur!

BRICHANTEAU.

Laissez donc tranquille votre maître.

LE VALET.

C'est pour l'enterrement du feu marquis Gaspard.
Quelle heure fixe-t-on?

BRICHANTEAU.

Vous le saurez plus tard.

LE VALET.

Puis des comédiens, qui viennent de la ville,
Pour cette nuit céans demandent un asile.

BRICHANTEAU.

Pour des comédiens le jour est mal choisi;
Mais l'hospitalité, c'est un devoir aussi.

Montrant une grange à la gauche du théâtre.

Donnez-leur cette grange.

LE VALET, *tenant une lettre.*

Une lettre qui presse....

Lisant.

Monsieur de Laffemas....

LAFFEMAS.

Donnez. C'est mon adresse.

BRICHANTEAU, *bas à Saverny, qui est resté pensif dans un coin.*

Hâtons-nous, Saverny! viens tout expédier
Pour ton enterrement.

Le tirant par la manche.

Çà, rêves-tu?

SAVERNY, *à part.*

Didier!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

LAFFEMAS, *seul.*

C'est le sceau de l'état. — Oui, le grand sceau de cire
Rouge. Allons! quelque affaire! Ouvrons vite.

Lisant

« Messire
» Lieutenant criminel, on vous fait ici part
» Que Didier, l'assassin du feu marquis Gaspard,
» S'est échappé...» — Mon Dieu, c'est un malheur énorme!
« Une femme, qu'on dit la Marion de Lorme,
» L'accompagne. Veuillez au plus tôt revenir. »
— Vite, des chevaux! — Moi! qui croyais le tenir!
Bon! une affaire encor manquée et mal conduite!

Malheur! sur deux pas un! L'un est mort, l'autre en fuite.
Ah! je le reprendrai!

Il sort. — Entre une troupe de comédiens de campagne, hommes, femmes, enfants, en costume de caractère. Parmi eux, Marion et Didier vêtus à l'espagnole; Didier coiffé d'un grand feutre et enveloppé d'un manteau.

SCÈNE V.

LES COMÉDIENS, MARION, DIDIER.

UN VALET, *conduisant les comédiens à la grange.*

Voici votre logis.
Vous êtes chez monsieur le marquis de Nangis.
Tenez-vous décemment et tâchez de vous taire,
Car nous avons un mort que demain l'on enterre.
Surtout ne mêlez pas de chansons et de bruit
Aux chants que pour son âme on chantera la nuit.

LE GRACIEUX. — *Petit et bossu.* —

Nous ferons moins de bruit que tous vos chiens de chasse
Qui vous vont aboyant aux jambes quand on passe.

LE VALET.

Mais des chiens ne sont pas des baladins, mon cher.

LE TAILLEBRAS, *au Gracieux.*

Tais-toi! tu nous feras, toi, coucher en plein air.

Le valet sort.

LE SCARAMOUCHE, *à Marion et à Didier, qui jusque-là sont restés immobiles dans un coin du théâtre.*

Çà, maintenant causons. Vous voilà de la troupe.
Pourquoi monsieur courait portant madame en croupe,
Si l'on est deux époux ou deux tendres amants,
Si l'on fuit la police ou bien les nécromans
Qui tenaient méchamment madame prisonnière,
Cela ne me regarde en aucune manière.
Que joûrez-vous? voilà tout ce que je veux voir.
— Écoute, tu feras les Chimènes, œil noir.

Marion fait une revérence.

DIDIER, *indigné. — A part.*

Lui voir ainsi parler par un vil saltimbanque!

LE SCARAMOUCHE, *à Didier.*

Quant à toi, si tu veux d'un beau rôle, il nous manque
Un matamore. — On est fendu comme un compas,
On fait la grosse voix et l'on marche à grands pas;
Puis, quand on a d'Orgon pris la femme ou la nièce,
On vient tuer le Maure à la fin de la pièce.
C'est un rôle tragique. Il t'irait entre tous.

DIDIER.

Comme il vous plaira.

LE SCARAMOUCHE.

Bon. Mais ne me dis plus vous,
Tu me manques.

Avec une profonde révérence.

Salut, matamore!

DIDIER, *à part.*

Ces drôles!

LE SCARAMOUCHE, *aux autres comédiens.*

Sur ce, faisons la soupe et repassons nos rôles

Tous entrent dans la grange, excepté Marion et Didier.

SCÈNE VI.

MARION, DIDIER. — *Puis* LE GRACIEUX, SAVERNY. — *Puis* LAFFEMAS.

DIDIER, *après un long silence et avec un rire amer.*

Marie! Eh bien, l'abîme est-il assez profond?
Vous ai-je, misérable, assez conduite au fond?
Vous m'avez voulu suivre! hélas! ma destinée
Marche et brise la vôtre à sa roue enchaînée.
Hé bien, où sommes-nous? — Je vous l'avais bien dit.

MARION, *tremblante et joignant les mains.*

Didier! est-ce un reproche?

DIDIER.

Ah! que je sois maudit,
Et plus maudit du ciel, et plus proscrit des hommes
Qu'on ne le fut jamais et que nous ne le sommes,
Hélas! si de ce cœur, dont toi seule as la foi,

Jamais il peut sortir un reproche pour toi!
Quand tout me frappe ici, me repousse et m'exile,
N'es-tu pas mon sauveur, mon espoir, mon asile?
Qui trompa le geôlier? Qui vint limer mes fers?
Qui descendit du ciel pour me suivre aux enfers?
Avec le prisonnier qui donc s'est fait captive?
Avec le fugitif qui s'est fait fugitive?
Quelle autre eût eu ce cœur, plein de ruse et d'amour,
Qui délivre, soutient, console tour à tour?
Moi, fatal et méchant, m'as-tu pas, faible femme,
Sauvé de mon destin, hélas! et de mon âme?
N'as-tu pas eu pitié de ce pauvre opprimé?
Moi, que tout haïssait, ne m'as-tu pas aimé?

MARION, *pleurant.*

Didier, c'est mon bonheur, vous aimer et vous suivre!

DIDIER.

Oh! laisse de tes yeux, laisse que je m'enivre!
Dieu voulut, en mêlant une âme à mon limon,
Accompagner mes jours d'un ange et d'un démon;
Mais, oh! qu'il soit béni, lui dont la grâce étrange
Me cache le démon et me laisse voir l'ange!

MARION.

Vous êtes mon Didier, mon maître et mon seigneur.

DIDIER.

Ton mari, n'est-ce pas?

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Que de bonheur,
En quittant cette terre implacable et jalouse,
Te prendre et t'avouer pour dame et pour épouse!
Tu veux bien? dis, réponds.

MARION.

Je serai votre sœur,
Et vous serez mon frère.

DIDIER.

Oh non! cette douceur
De t'avoir devant Dieu pour mienne, pour sacrée,
Ne la refuse pas à mon âme altérée!

Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
Car l'amant à l'époux garde ta pureté!

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Savez-vous bien quel était mon supplice?
Souffrir qu'un baladin vous parle et vous salisse!
Ah! ce n'est pas la moindre entre tant de douleurs
Que de vous voir mêlée à ces vils bateleurs!
Vous, chaste et noble fleur, jetée avec ces femmes,
Avec ces hommes pleins d'impuretés infâmes!

MARION.

Didier, soyez prudent.

DIDIER.

Dieu! que j'ai combattu
Contre ma colère!... Ah! cet homme, il vous dit : *Tu!*
Quand moi, moi, votre époux, à peine encor je l'ose,
De crainte d'enlever à ce front quelque chose!

MARION.

Vivez bien avec eux; il y va de vos jours,
Des miens!

DIDIER.

Elle a raison, elle a raison toujours!
Ah! quoique à chaque instant mon mauvais sort renaisse,
Tu me donnes ton cœur, ton bonheur, ta jeunesse!
D'où vient que tous ces dons sont prodigués pour moi,
Qui seraient peu payés du royaume d'un roi?
Je ne t'offre en retour que misère et folie.
Le ciel te donne à moi, l'enfer à moi te lie.
Pour mériter tous deux ce partage inégal,
Qu'ai-je donc fait de bien et qu'as-tu fait de mal?

MARION.

Ah Dieu! tout mon bonheur me vient de vous.

DIDIER, *redevenu sombre.*

Écoute,
Quand tu parles ainsi, tu le penses sans doute.
Mais je dois t'avertir, oui, mon astre est mauvais :
J'ignore d'où je viens et j'ignore où je vais.
Mon ciel est noir. — Marie, écoute une prière: —
Il en est temps encor, toi, retourne en arrière;

Laisse-moi suivre seul ma sombre route; hélas!
Après ce dur voyage, et quand je serai las,
La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.
— Va-t'en!

MARION.

Didier, je veux dans l'ombre et sans témoins
Partager avec vous... — Oh! celle-là du moins!

DIDIER.

Que veux-tu donc? Sais-tu qu'à me suivre poussée,
Tu vas cherchant l'exil, la misère? insensée!
Et peut-être, entends-tu? de si longues douleurs
Que tes yeux adorés s'éteindront dans les pleurs!

Marion laisse tomber sa tête dans ses mains.

Ah! je le jure ici, cette peinture est vraie,
Et tu me fais pitié! ton avenir m'effraie!
Va-t'en!

MARION, *éclatant en sanglots.*

Ah! tuez-moi, si vous voulez encor
Parler ainsi!

Sanglotant.

Mon Dieu!

DIDIER, *la prenant dans ses bras.*

Marie, ô mon trésor!
Tant de larmes! j'aurais donné mon sang pour une!
Fais ce que tu voudras; suis-moi; sois ma fortune,
Ma gloire, mon amour, mon bien et ma vertu?
Marie! ah! réponds-moi; je parle, m'entends-tu?

Il l'assied doucement sur le banc de gazon.

MARION, *se dégageant de ses bras.*

Ah! vous m'avez fait mal.

DIDIER, *à genoux et courbé sur sa main.*

Moi qui mourrais pour elle!

MARION, *souriant dans ses larmes.*

Vous m'avez fait pleurer, méchant!

DIDIER.

Vous êtes belle!

Il s'assied sur le banc à côté d'elle.

Un seul baiser, au front, pur comme nos amours!

Il la baise au front. — Tous deux assis se regardent avec ivresse.

Regarde-moi, Marie, — encore, — ainsi, — toujours !

LE GRACIEUX, *entrant.*

On appelle doña Chimène dans la grange.

Marion se lève précipitamment d'auprès de Didier. — En même temps que le Gracieux, entre Saverny, qui s'arrête au fond du théâtre et considère attentivement Marion, sans voir Didier, qui est resté assis sur le banc et qu'une broussaille lui cache.

SAVERNY, *au fond du théâtre sans être vu. — A part.*

Pardieu, c'est Marion! l'aventure est étrange!

Riant.

Chimène.

LE GRACIEUX, *à Didier qui veut suivre Marion.*

Restez là. Vous, monsieur le jaloux,
Je veux vous taquiner.

DIDIER.

Corps-Dieu!

MARION, *bas à Didier.*

Contenez-vous.

Didier se rassied, elle entre dans la grange.

SAVERNY, *au fond du théâtre. — A part.*

Qui donc lui fait courir le pays de la sorte?
Serait-ce le galant qui m'a prêté main-forte
Et sauvé l'autre soir?... Son Didier! c'est cela.

Entre Laffemas.

LAFFEMAS, *en habit de voyage, saluant Saverny.*

Monsieur, je prends congé de vous...

SAVERNY, *saluant.*

Ah! vous voilà.
Monsieur! vous nous quittez...

Il rit.

LAFFEMAS.

Qu'avez-vous donc à rire?

SAVERNY, *riant.*

C'est une folle histoire, et l'on peut vous la dire.

Parmi ces bateleurs qui ne font qu'arriver,
Là, devinez un peu qui je viens de trouver?

LAFFEMAS.

Parmi ces bateleurs?

SAVERNY.

Oui.

Riant plus fort.

Marion de Lorme!

LAFFEMAS, *tressaillant.*

Marion de Lorme!

DIDIER, *qui depuis leur arrivée a le regard fixé sur eux.*

Hein!

Il se lève à demi sur son banc.

SAVERNY, *riant toujours.*

Il faut que j'en informe
Tout Paris. — Allez-vous, monsieur, de ce côté?

LAFFEMAS.

Oui, le fait y sera fidèlement porté.
Mais êtes-vous bien sûr d'avoir cru reconnaître?...

SAVERNY.

Vive-France! On connaît sa Marion, peut-être!

Fouillant dans sa poche.

J'ai sur moi son portrait, doux gage de sa foi,
Qu'elle fit peindre exprès par le peintre du roi.

Il donne à Laffemas un médaillon.

Comparez.

Montrant la porte de la grange.

On la voit par cette porte ouverte... —
En Espagnole, avec une basquine verte...

LAFFEMAS, *portant les yeux tour à tour sur le portrait et sur la grange.*

C'est elle! — Marion de Lorme!...

A part.

Je le tiens!

A Saverny.

A-t-elle un compagnon parmi tous ces païens?

SAVERNY.

Sans l'avoir vu, j'en jure! — Hé! sans être bégueules,
Ces dames n'aiment pas courir le pays seules.

LAFFEMAS, *à part.*

Faisons vite garder la porte. Il faudra bien
Que je démêle après le faux comédien.
A coup sûr, il est pris!

Il sort.

SAVERNY, *regardant sortir Laffemas. — A part.*

J'ai fait quelque sottise.
Bah!

Prenant à part le Gracieux, qui jusque-là est resté dans un coin, gesticulant tout seul et grommelant son rôle entre ses dents.

—Quelle est cette dame,—ici,—dans l'ombre,—assise?

Il lui montre la porte de la grange.

LE GRACIEUX.

La Chimène?

Avec solennité.

Seigneur, je ne sais pas son nom.

Montrant Didier.

Parlez à ce seigneur, son noble compagnon.

Il sort du côté du parc.

SCÈNE VII.

DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, *se tournant vers Didier.*

C'est monsieur? Dites-moi...—Mais c'est singulier comme
Il me regarde...—Allons, mais c'est lui, c'est mon homme.

Haut à Didier.

S'il n'était en prison, vous ressemblez, mon cher...

DIDIER.

Et vous, s'il n'était mort, vous avez un faux air

D'un homme... — Que son sang sur sa tête retombe!
A qui j'ai dit deux mots qui l'ont mis dans la tombe.

SAVERNY.

Chut!... — Vous êtes Didier!

DIDIER.

Vous, le marquis Gaspard!

SAVERNY.

C'est vous qui vous trouviez certain soir quelque part.
Donc, je vous dois la vie...

Il s'approche les bras ouverts. — Didier recule.

DIDIER.

Excusez ma surprise,
Marquis; mais je croyais vous l'avoir bien reprise.

SAVERNY.

Point. Vous m'avez sauvé, non tué. Maintenant,
Vous faut-il un second, un frère, un lieutenant?
Que voulez-vous de moi? mon bien, mon sang, mon âme?

DIDIER.

Non, rien de tout cela! mais ce portrait de femme.

Saverny lui donne le portrait.

Amèrement en regardant le portrait.

Oui, voilà son beau front, son œil noir, son cou blanc,
Surtout son air candide. — Il est bien ressemblant.

SAVERNY.

Vous trouvez?

DIDIER.

C'est pour vous, dites, qu'elle fit faire
Ce portrait?

SAVERNY, *avec un geste affirmatif, saluant Didier.*

A présent c'est vous qu'elle préfère,
Vous qu'elle aime et choisit entre tant d'amoureux.
Heureux homme!

DIDIER, *avec un rire éclatant et désespéré.*

Est-ce pas que je suis bien heureux!

SAVERNY.

Je vous fais compliment. C'est une bonne fille,
Et qui n'aime jamais que des fils de famille.
D'une telle maîtresse on a droit d'être fier;
C'est honorable, et puis cela donne bon air;

C'est de bon goût; et si de vous quelqu'un s'informe,
On dit tout haut : L'amant de Marion de Lorme!

Didier veut lui rendre le portrait; il refuse de le recevoir.

Non, gardez le portrait. Elle est à vous, ainsi
Le portrait vous revient de droit: gardez.

DIDIER.

Merci.

Il serre le portrait dans sa poitrine.

SAVERNY.

Mais savez-vous qu'elle est charmante en Espagnole?—
Donc vous me succédez? — un peu, sur ma parole,
Comme le roi Louis succède à Pharamond. —
Moi, ce sont les Brissac, — oui, tous les deux, — qui m'ont
Supplanté.

Riant.

Croiriez-vous?... le cardinal lui-même!
Puis le petit d'Effiat, puis les trois Sainte-Mesme,
Puis les quatre Argenteau... — Vous êtes dans son cœur
En bonne compagnie....

Riant.

Un peu nombreuse...

DIDIER *à part.*

Horreur!

SAVERNY.

Çà, vous me conterez... Moi, pour ne rien vous taire,
Je passe ici pour mort, et demain on m'enterre.
Vous, vous avez trompé sbires et sénéchaux,
Marion vous aura fait ouvrir les cachots;
Vous aurez joint en route une troupe ambulante,
N'est-ce pas? Ce doit être une histoire excellente!

DIDIER.

Toute une histoire!

SAVERNY.

Elle a, pour vous, fait les yeux doux
Sans doute à quelque archer?

DIDIER, *d'une voix de tonnerre.*

Tête et sang! croyez-vous?

SAVERNY.

Quoi! seriez-vous jaloux?

Riant.

Oh! ridicule énorme!
Jaloux de qui? jaloux de Marion de Lorme!
La pauvre enfant! N'allez pas lui faire un sermon!

DIDIER.

Soyez tranquille!

A part.

O Dieu! l'ange était un démon!

Entrent Laffemas et le Gracieux. — Didier sort. Saverny le suit.

SCÈNE VIII.

LAFFEMAS, LE GRACIEUX.

LE GRACIEUX, *à Laffemas.*

Seigneur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

A part.

Humph! Costume d'alcade et figure de sbire!
Un petit œil, orné d'un immense sourcil!
Sans doute il joue ici le rôle d'alguazil!

LAFFEMAS, *tirant une bourse.*

L'ami!

LE GRACIEUX, *se rapprochant. — Bas à Laffemas.*

Notre Chimène est ce qui vous intrigue,
Et vous voulez savoir?...

LAFFEMAS, *bas en souriant.*

Oui, quel est son Rodrigue?

LE GRACIEUX.

Son galant?

LAFFEMAS.

Oui.

LE GRACIEUX.

Celui qui gémit sous sa loi?

LAFFEMAS, *avec impatience.*

Est-il là?

LE GRACIEUX.

Sans doute.

LAFFEMAS, *s'approchant vivement de lui.*

Hé! fais-moi le voir!

LE GRACIEUX, *avec une profonde révérence.*

C'est moi.

J'en suis fou.

Laffemas désappointé s'éloigne avec dépit, puis se rapproche faisant sonner sa bourse à l'oreille et aux yeux du Gracieux.

LAFFEMAS.

Connais-tu le son des génovines?

LE GRACIEUX.

Ah Dieu! cette musique a des douceurs divines!

LAFFEMAS.

A part.

J'ai mon Didier!

Au Gracieux.

Vois-tu cette bourse?

LE GRACIEUX.

Combien?

LAFFEMAS.

Vingt génovines d'or.

LE GRACIEUX.

Humph!

LAFFEMAS, *lui faisant sonner la bourse sous le nez.*

Veux-tu?

LE GRACIEUX, *lui arrachant la bourse.*

Je veux bien.

D'un ton théâtral à Laffemas qui l'écoute avec anxiété.

Monseigneur! si ton dos portait,—bien à son centre,—
Une bosse en grosseur égale à ton gros ventre,
Si tu faisais remplir ces deux sacs de ducats,
De louis, de doublons, de sequins... en ce cas...

LAFFEMAS, *vivement.*

Eh bien! que dirais-tu?

LE GRACIEUX, *mettant la bourse dans sa poche.*

J'empocherais la somme,

Et je dirais :

Avec une profonde révérence.

Merci, vous êtes un bon homme!

LAFFEMAS, *à part, furieux.*

Peste du jeune singe!

LE GRACIEUX, *à part, riant.*

Au diable le vieux chat!

LAFFEMAS, *à part.*

Ils se sont entendus au cas qu'on le cherchât.
C'est un complot tramé. Tous se tairont de même.
Oh! les maudits satans d'Égypte et de Bohême!

Au Gracieux qui s'en va.

Çà, rends la bourse au moins!

LE GRACIEUX, *se retournant, d'un ton tragique.*

Pour qui me prenez-vous,
Seigneur? et l'univers, que dirait-il de nous?
Vous, proposer, et moi, faire la chose infâme
De vous vendre à prix d'or une tête et mon âme!

Il veut sortir

LAFFEMAS, *le retenant.*

Fort bien! mais rends l'argent.

LE GRACIEUX, *toujours sur le même ton.*

Je garde mon honneur,
Et je n'ai pas de compte à vous rendre, seigneur!

Il le salue et rentre dans la grange.

SCÈNE IX.

LAFFEMAS, *seul.*

Vil baladin! l'orgueil en des âmes si basses!
S'il se pouvait qu'un jour en mes mains tu tombasses,
Et si je ne chassais un plus noble gibier... —
Comment dans tout cela découvrir le Didier? —
Prendre toute la bande en masse, et puis la faire
Mettre à la question, on ne peut. — Quelle affaire!
C'est chercher une aiguille en tout un champ de blé.
Il faudrait un creuset d'alchimiste endiablé

Qui, rongeant cuivre et plomb, mît à nu la parcelle
D'or pur que ce lingot d'alliage recelle. —
Retourner sans ma prise auprès de monseigneur
Le cardinal!

Se frappant le front.

Mais oui... quelle idée!... ô bonheur!
Il est pris!

Appelant par la porte de la grange.

Hé, messieurs de la troupe comique,
Deux mots!

Les comédiens sortent en foule de la grange.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES COMÉDIENS, *parmi eux* MARION. *et* DIDIER. — *Puis* LE MARQUIS DE NANGIS.

LE SCARAMOUCHE, *à Laffemas.*

Que nous veut-on?

LAFFEMAS.

Sans phrase académique,
Voici : — Le cardinal m'a commis à l'effet
De trouver, pour jouer dans les pièces qu'il fait
Aux moments de loisir que lui laisse le prince,
De bons comédiens, s'il en est en province.
Car, malgré ses efforts, son théâtre est caduc
Et lui fait peu d'honneur pour un cardinal-duc.

Tous les comédiens s'approchent avec empressement. — Entre Saverny qui observe avec curiosité ce qui se passe.

LE GRACIEUX, *à part, comptant les génovines de Laffemas dans un coin.*

Douze! il m'avait dit vingt! il m'a volé! Vieux drôle!

LAFFEMAS.

Dites-moi tour à tour chacun un bout de rôle,
Tous, — pour que je choisisse et que je juge enfin.

A part.

S'il se tire de là, le Didier sera fin.

Haut.

Êtes-vous au complet ?

Marion s'approche furtivement de Didier, et cherche à l'entraîner. Didier recule et la repousse.

LE GRACIEUX, *allant à eux.*

Eh ! venez donc, vous autres !

MARION.

Juste ciel !

Didier la quitte et va se mêler aux comédiens ; elle le suit.

LE GRACIEUX.

Êtes-vous heureux d'être des nôtres !
Avoir des habits neufs, tous les jours un régal,
Et dire tous les soirs des vers de cardinal !
C'est un sort !

Tous les comédiens se rangent devant Laffemas. Marion et Didier parmi eux. Didier sans regarder Marion, l'œil fixé en terre, les bras croisés sous son manteau ; Marion, au contraire, attache sur Didier des yeux pleins d'anxiété.

LE GRACIEUX, *en tête de la troupe. — A part.*

Eût-on cru que ce corbeau sinistre
Recrutât des farceurs au cardinal-ministre !

LAFFEMAS, *au Gracieux.*

Toi, d'abord. Quel es-tu ?

LE GRACIEUX, *avec un grand salut et une pirouette qui fait ressortir sa bosse.*

Je suis le Gracieux
De la troupe, et voici ce que je sais le mieux :

Il chante :

Des magistrats, sur des nuques
Ce sont d'énormes perruques.
De toute cette toison,
On voit sortir à foison
Gênes, gibet, roue, amende,
Au moindre signe évident
D'une perruque plus grande
Qu'on nomme le président.
L'avocat, c'est un déluge
De mots tombant sur le juge.
C'est un mélange matois
De latin et de patois.

LAFFEMAS, *l'interrompant.*

Tu chantes faux à rendre envieuse une orfraie !
Tais-toi !

LE GRACIEUX, *riant.*

Le chant est faux, mais la chanson est vraie.

LAFFEMAS, *au Scaramouche.*

À votre tour.

LE SCARAMOUCHE, *saluant.*

Je suis Scaramouche, seigneur,
J'ouvre la scène ainsi dans *la Duègne d'honneur :*

Déclamant.

« Rien n'est plus beau, disait une reine d'Espagne,
» Qu'un évêque à l'autel, un gendarme en campagne,
» Si ce n'est dame au lit et voleur au gibet... »

Laffemas l'interrompt du geste, et fait signe au Taillebras de parler. Le Taillebras salue profondément, et se redresse.

LE TAILLEBRAS, *avec emphase.*

Moi, je suis Taillebras. J'arrive du Thibet,
J'ai puni le grand Khan, pris le Mogol rebelle...

LAFFEMAS.

Autre chose !

Bas à Saverny, qui est debout devant lui.

Vraiment, que Marion est belle !

LE TAILLEBRAS.

C'est pourtant du meilleur. — S'il vous plaît, cependant,
Je serai Charlemagne, empereur d'Occident.

Il déclame avec emphase.

« Quel étrange destin ! ô ciel ! je vous appelle !
» Soyez témoin, ô ciel, de ma peine cruelle ;
» Il me faut dépouiller moi-même de mon bien,
» Délivrer à un autre un amour qui est mien,
» En douer mon contraire, et l'emplir de liesse,
» M'enfiellant l'estomac d'une amère tristesse.
» Ainsi pour vous, oiseaux, au bois vous ne nichez ;
» Ainsi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruchez ;
» Ainsi pour vous, moutons, vous ne portez la laine ;
» Ainsi pour vous, taureaux, vous n'écorchez la plaine ! »

LAFFEMAS.

Bon.

A Saverny.

—Tudieu! les beaux vers! c'est dans la *Bradamante*
De Garnier! quel poète!

A Marion.

A votre tour, charmante!
Votre nom?

MARION, *tremblante.*

Moi, je suis la Chimène.

LAFFEMAS.

Vraiment!
La Chimène? en ce cas, vous avez un amant
Qui tue en duel quelqu'un...

MARION, *effrayée.*

Moi!

LAFFEMAS, *ricanant.*

J'ai bonne mémoire,
Et qui se sauve...

MARION, *à part.*

Dieu!

LAFFEMAS.

Contez-nous cette histoire.

MARION, *à demi tournée vers Didier.*

« Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
» Ta vie et ton honneur sont de faibles appas;
» Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
» Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
» Combats pour m'affranchir d'une condition
» Qui me livre à l'objet de mon aversion.
» Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
» Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
» Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
» Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix! »

Laffemas se lève avec galanterie et lui baise la main. Marion pâle regarde Didier qui demeure immobile, les yeux baissés.

LAFFEMAS.

Certe, il n'est pas de voix qui mieux que vous ne faites
Nous prenne au fond du cœur par des fibres secrètes;

Vous êtes adorable !

A Saverny.

On ne peut le nier,
Le Corneille, après tout, ne vaut pas le Garnier.
Pourtant, il fait en vers meilleure contenance
Depuis qu'il a l'honneur d'être à son éminence.

A Marion.

Quel talent ! quels beaux yeux ! vous enterrer ainsi !
Vous n'êtes pas, madame, à votre place ici.
Asseyez-vous donc là.

Il s'assied et fait signe à Marion de venir s'asseoir près de lui. Elle recule.

MARION, *bas à Didier, avec angoisse.*

Grand Dieu ! restons ensemble !

LAFFEMAS, *souriant.*

Mais venez près de moi vous asseoir.

Didier repousse Marion, qui vient tomber effrayée sur le banc près de Laffemas.

MARION, *à part.*

Ah ! je tremble.

LAFFEMAS, *souriant à Marion d'un air de reproche.*

Enfin !...

A Didier.

Vous, votre nom ?

Didier fait un pas vers Laffemas, jette son manteau et enfonce son chapeau sur sa tête.

DIDIER, *d'un ton grave.*

Je suis Didier.

MARION, LAFFEMAS, SAVERNY.

Didier !

Etonnement et stupeur.

DIDIER, *à Laffemas qui ricane avec triomphe.*

Vous pouvez à présent tous les congédier !
Vous avez votre proie : elle reprend sa chaîne.
Ah ! cette joie enfin vous coûte assez de peine !

MARION, *courant à lui.*

Didier !

DIDIER, *avec un regard glacé.*

De celui-ci ne me détournez pas,

Madame !

Elle recule et vient tomber anéantie sur le banc.

A Laffemas.

Autour de moi j'ai vu tourner tes pas,
Démon ! j'ai dans tes yeux vu la sinistre flamme
De ce rayon d'enfer qui t'illuminait l'âme !
Je pouvais fuir ton piége, inutile à moitié ;
Mais tant d'efforts perdus, cela m'a fait pitié !
Prends-moi, fais-toi payer ta pauvre perfidie !

LAFFEMAS, *avec une colère concentrée et s'efforçant de rire.*

Donc, vous ne jouez pas, monsieur, la comédie ?

DIDIER.

C'est toi qui l'as jouée !

LAFFEMAS.

Oh ! je la joûrais mal.
Mais j'en fais une avec monsieur le cardinal ;
C'est une tragédie, — où vous aurez un rôle.

Marion pousse un cri d'effroi. Didier se détourne avec dedain.

Ne tournez pas ainsi la tète sur l'épaule,
Nous irons jusqu'au bout admirer votre jeu.
Allez ! recommandez, monsieur, votre âme à Dieu.

MARION.

Ah !...

En ce moment, le marquis de Nangis repasse au fond du théâtre, toujours dans sa première attitude et avec son peloton de hallebardiers. Au cri de Marion, il s'arrête et se tourne vers les assistants, pâle, muet et immobile.

LAFFEMAS, *au marquis de Nangis.*

Monsieur le marquis, je réclame main-forte.
Bonne nouvelle ! mais prêtez-moi votre escorte.
L'assassin du marquis Gaspard s'était enfui,
Mais nous l'avons repris.

MARION, *se jetant aux genoux de Laffemas.*

Monsieur, pitié pour lui !

LAFFEMAS, *avec galanterie.*

Vous à mes pieds, madame ! Hé ! ma place est aux vôtres.

MARION, *toujours à genoux et joignant les mains.*

Oh ! monseigneur le juge ! ayez pitié des autres,

Si vous voulez qu'un jour un juge plus jaloux,
Prêt à punir aussi, prenne pitié de vous !

LAFFEMAS, *souriant.*

Mais quoi ! c'est un sermon vraiment que vous nous faites !
Ah ! madame, régnez aux bals, brillez aux fêtes ;
Mais ne nous prêchez point. — Pour vous je ferais tout,
Mais cet homme a tué, c'est un meurtre....

DIDIER, *à Marion.*

Debout !

Marion se relève tremblante.

A Laffemas.

Tu mens ! ce n'est qu'un duel.

LAFFEMAS.

Monsieur....

DIDIER.

Tu mens ! te dis-je.

LAFFEMAS.

Paix !

A Marion.

— Le sang veut du sang. Cette rigueur m'afflige.
Il a tué ! tué qui ? — Le marquis Gaspard
De Saverny, —

Montrant M. de Nangis.

Neveu de ce digne vieillard,
Jeune seigneur parfait ! c'est la plus grande perte
Pour la France et le roi !... S'il n'était pas mort, certe,
Je ne dis pas... mon cœur n'est pas de roche... et si...

SAVERNY, *faisant un pas.*

Celui que l'on croit mort n'est pas mort. — Le voici !

Etonnement général.

LAFFEMAS, *tressaillant.*

Gaspard de Saverny ! mais à moins d'un prodige ?...
Ils ont là son cercueil !

SAVERNY, *arrachant ses fausses moustaches, son emplâtre et sa perruque noire.*

Il n'est pas mort ! vous dis-je.
Me reconnaissez-vous ?

18.

LE MARQUIS DE NANGIS, *comme réveillé d'un rêve, pousse un cri et se jette dans ses bras.*

Mon Gaspard ! mon neveu !
Mon enfant !

Ils se tiennent étroitement embrassés.

MARION, *tombant à genoux et les yeux au ciel.*

Ah ! Didier est sauvé ! — Juste Dieu !

DIDIER, *froidement à Saverny.*

A quoi bon ? Je voulais mourir.

MARION, *toujours prosternée.*

Dieu le protége !

DIDIER, *continuant sans l'écouter.*

Autrement croyez-vous qu'il m'eût pris à son piége,
Et que je n'eusse pas rompu de l'éperon
Sa toile d'araignée à prendre un moucheron ?
La mort est désormais le seul bien que j'envie.
Vous me servez bien mal pour me devoir la vie.

MARION.

Que dit-il ? vous vivrez !

LAFFEMAS.

Çà, tout n'est pas fini.
Est-il sûr que c'est là Gaspard de Saverny ?

MARION.

Oui !

LAFFEMAS.

C'est ce qu'il convient d'éclaircir à cette heure.

MARION, *lui montrant le marquis de Nangis qui tient toujours Saverny embrassé.*

Regardez ce vieillard qui sourit et qui pleure.

LAFFEMAS.

Est-ce bien là Gaspard de Saverny ?

MARION.

Comment
Pouvez-vous en douter à cet embrassement ?

LE MARQUIS DE NANGIS, *se détournant.*

Si c'est lui ! mon Gaspard ! mon fils ! mon sang ! mon âme !

A Marion.

N'a-t-il pas demandé si c'était lui, madame ?

LAFFEMAS, *au marquis de Nangis.*

Ainsi vous affirmez que c'est votre neveu
Gaspard de Saverny ?

LE MARQUIS DE NANGIS, *avec force.*

Oui !

LAFFEMAS.

D'après cet aveu,

A Saverny.

De par le roi, marquis Gaspard, je vous arrête.
— Votre épée !

Etonnement et consternation dans l'assistance.

LE MARQUIS DE NANGIS.

O mon fils !

MARION.

Ciel !

DIDIER.

Encore une tête.
Au fait, il en faut deux. Au cardinal romain
C'est le moins qu'il revienne une dans chaque main !

LE MARQUIS DE NANGIS.

De quel droit ?...

LAFFEMAS.

Demandez compte à son éminence.
Tous survivants au duel tombent sous l'ordonnance.

A Saverny.

Donnez-moi votre épée !

DIDIER, *regardant Saverny.*

Insensé !

SAVERNY, *tirant son épée et la présentant à Laffemas.*

La voici.

LE MARQUIS DE NANGIS, *l'arrêtant.*

Un instant ! devant moi nul n'est seigneur ici.
Seul j'ai dans ce château justice basse et haute ;
Notre sire le roi n'y serait que mon hôte.

A Saverny.

Ne remettez qu'à moi votre épée.

Saverny lui remet son épée et le serre dans ses bras.

LAFFEMAS.

En honneur,
C'est un droit féodal fort déchu, monseigneur.
Monsieur le cardinal pourra m'en faire un blâme,
Mais moi qui ne veux pas vous affliger...

DIDIER.

Infâme !

LAFFEMAS, *s'inclinant devant le marquis.*

J'y souscris. En revanche, à présent, pour raison,
Prêtez-moi votre garde avec votre prison.

LE MARQUIS DE NANGIS, *à ses gardes.*

Vos pères ont été vassaux de mes ancêtres.
Je vous défends à tous de faire un pas !

LAFFEMAS, *d'une voix tonnante.*

Mes maîtres !
Écoutez ! je suis juge au secret tribunal,
Lieutenant-criminel du seigneur cardinal.
Qu'on les mène tous deux en prison. Il importe
Que quatre d'entre vous veillent à chaque porte.
Vous en répondez tous. Or vous seriez hardis
De ne pas m'obéir ; car si lorsque je dis
A l'un de vous qu'il aille, exécute et se taise,
Il hésite, alors c'est — que sa tête lui pèse.

Les gardes consternés entraînent en silence les deux prisonniers. Le marquis de Nangis se détourne indigné et cache ses yeux de sa main.

MARION, *à Laffemas.*

Tout est perdu ! monsieur, si votre cœur....

LAFFEMAS, *bas à Marion.*

Ce soir,
Je vous dirai deux mots, si vous me venez voir.

MARION, *à part.*

Que me veut-il ? Il a des sourires funèbres.
C'est une âme profonde et pleine de ténèbres.

Se jetant vers Didier.

Didier !

DIDIER, *froidement.*

Adieu, madame !

MARION, *frissonnant du son de sa voix.*

Hé bien! qu'ai-je donc fait?
Ah! malheureuse!

Elle tombe sur le banc.

DIDIER.

Oui, malheureuse en effet!

SAVERNY. *Il embrasse le marquis de Nangis, puis se tourne vers Laffemas.*

Monsieur, doublera-t-on le paîment pour deux têtes?

UN VALET, *entrant, au marquis.*

De monseigneur Gaspard les obsèques sont prêtes;
Pour la cérémonie, on vient de votre voix
Savoir l'heure et le jour.

LAFFEMAS.

Revenez dans un mois.

Les gardes emmènent Didier et Saverny.

IV

LE ROI.

LE CHATEAU DE CHAMBORD.

ACTE QUATRIÈME.

La salle des gardes du château de Chambord.

SCÈNE I.

LE DUC DE BELLEGARDE, *riche costume de cour avec toutes les broderies et toutes les dentelles, le cordon du Saint-Esprit au cou et la plaque au manteau.* LE MARQUIS DE NANGIS, *grand deuil, et toujours suivi de son peloton de gardes.*

Ils traversent tous deux le fond du théâtre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Condamné?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Condamné!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien. Mais le roi fait grâce.
C'est un droit de son trône, un devoir de sa race.
Soyez tranquille. Il est, de cœur comme de nom,
Fils d'Henri Quatre.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Et moi j'en fus le compagnon.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Vive-Dieu ! nous avons pour le père avec joie
Usé plus d'un pourpoint de fer, et non de soie !
Marquis, allez au fils, montrez vos cheveux gris,
Et pour tout plaidoyer dites : Ventre-saint-gris !
— Que Richelieu lui donne une raison meilleure !
— Mais cachez-vous d'abord.

Il lui ouvre une porte latérale.

Il viendra tout à l'heure.
Puis, à vous parler franc, vos habits que voici
Sont coupés d'une mode à faire rire ici.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Rire de mon deuil !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah ! tous ces muguets ! — Compère,
Tenez-vous là. Le roi viendra bientôt, j'espère.
Je le disposerai contre le cardinal.
Puis, quand je frapperai du pied, à ce signal
Vous viendrez

LE MARQUIS DE NANGIS, *lui serrant la main.*

Dieu vous paie !

LE DUC DE BELLEGARDE, *à un mousquetaire qui se promène devant une petite porte dorée.*

Hé, monsieur de Navaille,
Que fait le roi ?

LE MOUSQUETAIRE.

Mon duc, sa majesté travaille...

Baissant la voix.

Avec un homme noir.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Je crois que justement
C'est un arrêt de mort qu'il signe en ce moment.

Au vieux marquis, en lui serrant la main.

Courage !

Il l'introduit dans la galerie voisine.

En attendant que je vous avertisse,
Regardez ces plafonds, qui sont du Primatice.

Ils sortent tous deux. — Entre Marion en grand deuil, par la grande porte du fond qui donne sur l'escalier.

SCÈNE II.

MARION, LES GARDES.

LE HALLEBARDIER *de garde, à Marion.*

Madame, on n'entre pas.

MARION, *avançant.*

Monsieur...

LE HALLEBARDIER, *mettant sa hallebarde en travers de la porte.*

On n'entre point.

MARION, *avec dédain.*

Ici contre une dame on met la lance au poing !
Ailleurs, c'est pour...

LE MOUSQUETAIRE, *riant, au hallebardier.*

Attrape !

MARION, *d'une voix ferme.*

Il faut, monsieur le garde,
Que je parle à l'instant au duc de Bellegarde.

LE HALLEBARDIER, *baissant sa hallebarde. — A part.*

Hum ! tous ces verts-galants !

LE MOUSQUETAIRE.

Madame, entrez.

Elle entre et s'avance d'un pas déterminé.

LE HALLEBARDIER, *à part et la regardant du coin de l'œil.*

C'est clair !
Le bon vieux duc n'est pas si vieux qu'il en a l'air.
Jadis le roi l'eût fait mettre à la tour du Louvre
Pour donner rendez-vous chez lui.

LE MOUSQUETAIRE, *faisant signe au hallebardier de se taire.*

La porte s'ouvre.

La petite porte dorée s'ouvre. M. de Laffemas en sort, tenant à la main un rouleau de parchemin, auquel pend un sceau de cire rouge à des tresses de soie.

SCÈNE III.

MARION, LAFFEMAS.

Geste de surprise de tous deux. Marion se détourne avec horreur.

LAFFEMAS, *s'avançant vers Marion à pas lents.* — *Bas.*

Que faites-vous céans?

MARION.

Et vous?

Laffemas déroule le parchemin et l'étale devant ses yeux.

Signé du roi.

MARION, *après un coup d'œil, cachant son visage dans ses mains.*

Dieu!

LAFFEMAS, *se penchant à son oreille.*

Voulez-vous?

Marion tressaille et le regarde en face. Il fixe ses yeux sur ceux de Marion.

Baissant la voix.

Veux-tu?

MARION, *le repoussant.*

Tentateur! laisse-moi!

LAFFEMAS, *se redressant avec un ricanement.*

Donc, vous ne voulez pas?

MARION.

Crois-tu que je te craigne?
Le roi peut faire grâce, et c'est le roi qui règne.

LAFFEMAS.

Essayez-en. — Usez du bon vouloir du roi!

Il lui tourne le dos, puis revient tout à coup sur ses pas, croise les bras et se penche à son oreille.

Prenez garde qu'un jour je ne veuille plus, moi!

Il sort. — Entre le duc de Bellegarde.

SCÈNE IV.

MARION, LE DUC DE BELLEGARDE.

MARION, *allant au duc.*

Monsieur le duc, ici vous êtes capitaine.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quoi, charmante, c'est vous!

Saluant.

Que voulez-vous, ma reine?

MARION.

Voir le roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quand?

MARION.

Sur l'heure.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Hé, l'ordre est bref!—Pourquoi?

MARION.

Pour quelque chose.

LE DUC DE BELLEGARDE, *éclatant de rire.*

Allons! faites venir le roi.

Comme elle y va!

MARION.

C'est un refus?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais je suis vôtre.

En souriant.

Nous sommes-nous jamais rien refusé l'un l'autre?

MARION.

C'est fort bien, monseigneur, mais parlerai-je au roi?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Parlez d'abord au duc Je vous donne ma foi
Que vous verrez le roi tout a l'heure au passage.
Mais causons cependant. Çà, petite! est-on sage?
Vous en noir! on dirait une dame d'honneur.
Vous aimiez tant à rire autrefois!

MARION.

Monseigneur,
Je ne ris plus.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Pardieu! mais je crois qu'elle pleure.
Vous!

MARION, *essuyant ses larmes, d'une voix ferme.*

Monseigneur le duc, je veux parler sur l'heure
Au roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais dans quel but?

MARION.

Ah! c'est pour...

LE DUC DE BELLEGARDE.

Est-ce aussi
Contre le cardinal?

MARION.

Oui, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE, *lui ouvrant la galerie.*

Entrez ici.
Je mets les mécontents dans cette galerie.
Ne sortez pas avant le signal, je vous prie.

Marion entre. Il referme la porte.

J'eusse pour le marquis fait ce coup hasardeux;
Il n'en coûte pas plus de travailler pour deux.

Peu à peu la salle se remplit de courtisans qui causent entre eux. Le duc de Bellegarde va de l'un à l'autre. — Entre L'Angely.

SCÈNE V.

LES COURTISANS.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Beaupréau.*

Bonjour, duc.

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Bonjour, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Et que dit-on?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

On parle
D'un nouveau cardinal.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Qui? l'archevêque d'Arle?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Non, l'évêque d'Autun. Du moins, tout Paris croit
Qu'il a le chapeau rouge.

L'ABBÉ DE GONDI.

Il lui revient de droit.
C'est lui qui commandait l'artillerie au siége
De La Rochelle.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui dà!

L'ANGELY.

J'approuve le saint-siége.
Un cardinal du moins fait selon les canons.

L'ABBÉ DE GONDI, *riant.*

Ce fou de L'Angely!

L'ANGELY, *saluant.*

Monsieur sait tous mes noms.

Entre Laffemas. Tous les courtisans l'entourent à l'envi et s'empressent autour de lui. Le duc de Bellegarde les observe avec humeur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à L'Angely.*

Bouffon, quel est cet homme à fourrure d'hermine?

L'ANGELY.

A qui de toute part on fait si bonne mine?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui. Je n'ai point encor vu cet homme céans.
Est-ce que c'est quelqu'un de monsieur d'Orléans?

L'ANGELY.

On l'accueillerait moins.

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'œil sur Laffemas qui se pavane.*

Quels airs de grand d'Espagne!

L'ANGELY, *bas.*

C'est le sieur Laffemas, intendant de Champagne,
Lieutenant-criminel.

LE DUC DE BELLEGARDE, *bas.*

Lieutenant infernal!
Celui qu'on surnommait bourreau du cardinal?

L'ANGELY, *toujours bas.*

Oui.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cet homme à la cour?

L'ANGELY.

Pourquoi pas, je vous prie?
Un chat-tigre de plus dans la ménagerie!
Vous le présenterai-je?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec hauteur.*

Ah, bouffon!

L'ANGELY.

En honneur,
Je le ménagerais si j'étais grand seigneur.
Soyez de ses amis. Voyez! chacun le fête.
S'il ne vous prend la main, il vous prendra la tête.

Il va chercher Laffemas et le présente au duc, qui s'incline d'assez mauvaise grâce.

LAFFEMAS *saluant.*

Monsieur le duc...

LE DUC DE BELLEGARDE, *saluant.*

Monsieur, je suis charmé...

A part.

Vrai Dieu!
Où sommes-nous tombés?...—Monsieur de Richelieu!...

Laffemas s'éloigne.

LE VICOMTE DE ROHAN, *éclatant de rire au fond de la salle dans un groupe de courtisans.*

Charmant!

L'ANGELY.

Quoi?

M. DE ROHAN.

Marion, là, dans la galerie!

L'ANGELY.

Marion

M. DE ROHAN.

Je faisais cette plaisanterie:
Marion chez Louis-le-Chaste, c'est charmant!

L'ANGELY.

Oui dà, monsieur, c'est très-spirituel, vraiment!

LE DUC DE BELLEGARDE, *au comte de Charnacé.*

Monsieur le louvetier, avez-vous quelque proie?
Bonne chasse?

LE COMTE DE CHARNACÉ.

Nulle. Hier, j'eus une fausse joie,
Les loups avaient mangé trois paysans. D'abord
J'ai cru que nous aurions force loups à Chambord.
Bah! j'ai fouillé le bois, pas un loup, pas de trace!

A L'Angely.

Fou, que sais-tu de gai?

L'ANGELY.

Rien de ce qui se passe.
Ah! si fait. — On va pendre à Beaugency, je croi,
Deux hommes pour un duel.

L'ABBÉ DE GONDI.

Bah! pour si peu!

La petite porte dorée s'ouvre.

UN HUISSIER.

Le roi!

Entre le roi tout en noir, pâle, les yeux baissés, avec le Saint-Esprit au pourpoint et au manteau. Chapeau sur la tête. — Tous les courtisans se découvrent et se rangent en silence sur deux haies. — Les gardes baissent leurs piques ou présentent leurs mousquets.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

Le roi entre à pas lents, traverse sans lever la tête la foule des courtisans, puis s'arrête sur le devant du théâtre et reste quelques instants rêveur et silencieux. Les courtisans se retirent au fond de la salle.

LE ROI, *sur le devant de la scène.*

Tout va de mal en pis... tout! —

Aux courtisans, avec un signe de tête.

Messieurs, Dieu vous garde!

Il se jette dans un grand fauteuil et soupire profondément.

Ah!... j'ai bien mal dormi, monsieur de Bellegarde!

LE DUC, *s'avançant avec trois profondes révérences.*

Mais, sire, on ne dort plus maintenant.

LE ROI, *vivement.*

N'est-ce pas?
Tant l'État marche au gouffre et se hâte à grands pas!

LE DUC.

Ah! sire, il est guidé d'une main forte et large...

LE ROI.

Oui, le cardinal-duc porte une lourde charge!

LE DUC.

Sire!...

LE ROI.

A ses vieilles mains je devrais l'épargner,
Mais, duc, — j'ai bien assez de vivre, sans régner!

LE DUC.

Sire... le cardinal n'est pas vieux...

LE ROI.

Bellegarde,
Franchement, nul ici n'écoute et ne regarde, —
Que pensez-vous de lui?

LE DUC.

De qui, sire?

LE ROI.

De lui?

LE DUC.

De l'éminence?

LE ROI.

Hé! oui.

LE DUC.

Mon regard ébloui
Peut se fixer à peine.

LE ROI.

Est-ce votre franchise?

Regardant autour de lui.

Pourtant point d'éminence ici, — rouge ni grise!
Pas d'espion! Parlez, que craignez-vous? Le roi
Veut votre avis tout franc sur le cardinal.

LE DUC.

Quoi!

Tout franc, sire?

LE ROI.

Tout franc.

LE DUC, *hardiment.*

Hé bien!—C'est un grand homme.

LE ROI.

Au besoin, n'est-ce pas, vous l'iriez dire à Rome?
Entendez-vous? — L'État souffre, entendez-vous bien?
Entre lui qui fait tout et moi qui ne suis rien.

LE DUC.

Ah!...

LE ROI.

Règle-t-il pas tout, paix, guerre, états, finances?
Fait-il pas lois, édits, mandements, ordonnances?
Il est roi, dis-je! il a dissous par trahison
La ligue catholique; il frappe la maison
D'Autriche, qui me veut du bien, — dont est la reine.

LE DUC.

Sire! il vous laisse faire au Louvre une garenne.
Vous avez votre part!

LE ROI.

Avec le Danemark

Il intrigue.

LE DUC.

Il vous a laissé fixer le marc
De l'argent aux joailliers.

LE ROI, *dont l'humeur augmente.*

A Rome il fait la guerre!

LE DUC.

Il vous a laissé seul rendre un édit naguère,
Qui défend qu'un bourgeois, quand même il le voudrait,
Mange plus d'un écu par tête au cabaret.

LE ROI.

Et tous les beaux traités qu'il arrange en cachette!

LE DUC.

Et votre rendez-vous de chasse à la Planchette?

LE ROI.

Lui seul fait tout, vers lui requêtes et placets

Se précipitent. Moi, je suis pour les Français
Une ombre. En est-il un qui pour ce qu'il désire
Vienne à moi?

LE DUC.

Quand on a les écrouelles, sire!

La colère du roi va croissant.

LE ROI.

Il veut donner mon ordre à monsieur de Lyon,
Son frère; mais non pas, j'entre en rébellion!

LE DUC.

Mais..

LE ROI.

On m'a dégoûté des siens.

LE DUC.

Sire, l'envie!

LE ROI.

Sa nièce Combalet mène une belle vie!

LE DUC.

La médisance!

LE ROI.

Il a deux cents gardes a pié!

LE DUC.

Mais il n'en a que cent à cheval.

LE ROI.

C'est pitié.

LE DUC.

Sire, il sauve la France.

LE ROI.

Oui, duc? il perd mon âme!
D'un bras il fait la guerre à nos parents. — L'infâme!
De l'autre il signe un pacte aux huguenots suédois.

Bas à l'oreille de Bellegarde.

Puis si j'osais compter les têtes sur mes doigts,
Les têtes qu'il a fait tomber en Grève! Toutes
De mes amis! Sa pourpre est faite avec des gouttes
De leur sang! et c'est lui qui m'habille de deuil!

LE DUC.

Traite-t-il mieux les siens? Épargna-t-il Saint-Preuil?

LE ROI.

S'il a pour ceux qu'il aime une tendresse amère,

Certe, il m'aime ardemment!

Brusquement, après un silence, en croisant les bras.

Il m'exile ma mère!

LE DUC.

Mais, sire, il croit toujours agir à vos souhaits;
Il est fidèle, sûr, dévoué...

LE ROI.

Je le hais!
Il me gêne, il m'opprime! et je ne suis ni maître,
Ni libre, moi qui suis quelque chose peut-être.
A force de marcher à pas si lourds sur moi,
Craint-il pas à la fin de réveiller le roi?
Car près de moi, chétif, si grande qu'elle brille,
Sa fortune à mon souffle incessamment vacille,
Et tout s'écroulerait si, disant un seul mot,
Ce que je dis tout bas, je le voulais tout haut!

Un silence.

Cet homme fait le bon mauvais, le mauvais pire.
Comme le roi, l'état, déjà malade, empire.
Cardinal au dehors, cardinal au dedans,
Le roi jamais! — Il mord l'Autriche à belles dents,
Laisse prendre à qui veut mes vaisseaux dans le golfe
De Gascogne, me ligue avec Gustave-Adolphe...
Que sais-je?... Il est partout comme l'âme du roi.
Emplissant mon royaume, et ma famille, et moi!
Ah! je suis bien à plaindre!

Allant à la fenêtre.

Et toujours de la pluie!

LE DUC.

Votre Majesté donc souffre bien?

LE ROI.

Je m'ennuie.

Un silence.

Moi, le premier de France, en être le dernier!
Je changerais mon sort au sort d'un braconnier.
Oh! chasser tout le jour en vos allures franches,
N'avoir rien qui vous gêne, et dormir sous les branches!
Rire des gens du roi! chanter pendant l'éclair,
Et vivre libre au bois, comme l'oiseau dans l'air!

Le manant est du moins maître et roi dans son bouge ;
— Mais toujours sous les yeux avoir cet homme rouge,
Toujours là, grave et dur, me disant à loisir :
— « Sire ! il faut que ceci soit votre bon plaisir ! »
— Dérision ! cet homme au peuple me dérobe.
Comme on fait d'un enfant, il me met dans sa robe,
Et quand un passant dit : — Qu'est-ce donc que je voi
Dessous le cardinal ? — on répond : C'est le roi !
— Puis ce sont tous les jours quelques nouvelles listes.
Hier des huguenots, aujourd'hui des duellistes
Dont il lui faut la tête. — Un duel ! le grand forfait !
Mais des têtes toujours ! — Qu'est-ce donc qu'il en fait ?

Bellegarde frappe du pied.—Entrent le marquis de Nangis et Marion.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARION, LE MARQUIS DE NANGIS.

Le marquis de Nangis s'avance avec sa suite à quelques pas du roi et met un genou en terre. Marion tombe à genoux à la porte..

LE MARQUIS DE NANGIS.

Justice !

LE ROI.

Contre qui ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Contre un tyran sinistre,
Armand, qu'on nomme ici le cardinal-ministre.

MARION.

Grâce !

LE ROI.

Pour qui ?

MARION.

Didier...

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pour le marquis Gaspard
De Saverny.

LE ROI.

J'ai vu ces deux noms quelque part.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire, grâce et justice !

LE ROI.

Et quel titre est le vôtre?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Je suis oncle de l'un.

LE ROI *à Marion.*

Vous ?

MARION.

Je suis sœur de l'autre.

LE ROI.

Or çà, l'oncle et la sœur, que voulez-vous ici?

LE MARQUIS DE NANGIS, *montrant tour à tour les deux mains du roi.*

De cette main justice, et de l'autre merci.
Moi, Guillaume, marquis de Nangis, capitaine
De cent lances, baron du mont et de la plaine,
Contre Armand Duplessis, cardinal Richelieu,
Requiers mes deux seigneurs, le roi de France et Dieu.
C'est de justice enfin qu'ici je suis en quête.
Gaspard de Saverny, pour qui je fais requête,
Est mon neveu.

MARION, *bas au marquis.*

Parlez pour les deux, monseigneur !

LE MARQUIS DE NANGIS, *continuant.*

Il eut le mois dernier une affaire d'honneur
Avec un gentilhomme, avec un capitaine,
Un Didier, que je crois de noblesse incertaine.
Ce fut un tort. — Tous deux ont fait en braves gens.
Mais le ministre avait aposté des sergents...

LE ROI.

Je sais l'affaire. Assez. Qu'avez-vous à me dire?

LE MARQUIS DE NANGIS, *se relevant.*

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, sire,
Que le cardinal-duc a de sombres projets,
Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.
Votre père Henri, de mémoire royale,
N'eût pas ainsi livré sa noblesse loyale.

Il ne la frappait point sans y fort regarder;
Et bien gardé par elle il la savait garder.
Il savait qu'on peut faire avec des gens d'épées
Quelque chose de mieux que des têtes coupées,
Qu'ils sont bons à la guerre. Il ne l'ignorait point,
Lui dont plus d'une balle a troué le pourpoint.
Ce temps était le bon. J'en fus, et je l'honore.
Un peu de seigneurie y palpitait encore.
Jamais à des seigneurs un prêtre n'eût touché.
On n'avait point alors de tête à bon marché.
Sire! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes,
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas! vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée,
Et que tant de seigneurs de bravoure indomptée,
Vers qui se tourneront vos regrets envieux,
Soient morts depuis long-temps qui ne seraient pas vieux!
Car nous sommes tout chauds de la guerre civile,
Et le tocsin d'hier gronde encor dans la ville.
Soyez plus ménager des peines du bourreau.
C'est lui qui doit garder son estoc au fourreau,
Non pas nous. D'échafauds montrez-vous économe.
Craignez d'avoir un jour à pleurer tel brave homme,
Tel vaillant, de grand cœur, dont, à l'heure qu'il est,
Le squelette blanchit aux chaînes d'un gibet!
Sire! le sang n'est pas une bonne rosée;
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée,
Et le peuple des rois évite le balcon,
Quand aux dépens du Louvre on meuble Montfaucon.
Meurent les courtisans, s'il faut que leur voix aille
Vous amuser pendant que le bourreau travaille!
Cette voix des flatteurs qui dit que tout est bon,
Qu'après tout, on est fils d'Henri-Quatre et Bourbon,
Si haute qu'elle soit, ne couvre pas sans peine
Le bruit sourd qu'en tombant fait une tête humaine.
Je vous en donne avis, ne jouez pas ce jeu,
Roi, qui serez un jour face à face avec Dieu.
Donc je vous dis, avant que rien ne s'accomplisse,
Qu'à tout prendre il vaut mieux un combat qu'un supplice,

Que ce n'est pas la joie et l'honneur des états
De voir plus de besogne aux bourreaux qu'aux soldats;
Que c'est un pasteur dur pour la France où vous êtes,
Qu'un prêtre qui se paie une dîme de têtes;
Et que cet homme illustre entre les inhumains,
Qui touche à votre sceptre, — a du sang à ses mains!

LE ROI.

Monsieur le cardinal est mon ami. Qui m'aime
L'aimera.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire!...

LE ROI.

Assez. C'est un autre moi-même.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire!

LE ROI.

Plus de harangue à troubler nos esprits!

Montrant ses cheveux qui grisonnent.

Ce sont les harangueurs qui font nos cheveux gris.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pourtant, sire, un vieillard, une femme qui pleure!
C'est de vie et de mort qu'il s'agit à cette heure!

LE ROI.

Que demandez-vous donc?

LE MARQUIS DE NANGIS.

La grâce de Gaspard!

MARION.

La grâce de Didier!

LE ROI.

Tout ce qu'un roi départ
En grâces trop souvent est pris à la justice.

MARION.

Ah! sire! à notre deuil que le roi compatisse.
Savez-vous ce que c'est? Deux jeunes insensés,
Par un duel jusqu'au fond de l'abîme poussés!
Mourir, grand Dieu! mourir sur un gibet infâme!
Vous aurez pitié d'eux! — Je ne sais pas, moi femme,
Comment on parle aux rois. Pleurer peut-être est mal,
Mais c'est un monstre enfin que votre cardinal!
Pourquoi leur en veut-il? qu'ont-ils fait? il n'a même

Jamais vu mon Didier. — Hélas ! qui l'a vu, l'aime.
— A leur âge, tous deux, les tuer pour un duel !
Leurs mères! songez donc! — Ah! c'est horrible! — O ciel!
Vous ne le voudrez pas!..—Ah! femmes que nous sommes,
Nous ne savons pas bien parler comme les hommes,
Nous n'avons que des pleurs, des cris, et des genoux
Que le regard d'un roi ploie et brise sous nous!
Ils ont eu tort, c'est vrai ! — Si leur faute vous blesse,
Tenez, pardonnez-leur. Vous savez ? la jeunesse !
Mon Dieu ! les jeunes gens savent-ils ce qu'ils font?
Pour un geste, un coup d'œil, un mot, — souvent au fond
Ce n'est rien, — on se blesse, on s'irrite, on s'emporte.
Les choses tous les jours se passent de la sorte ;
Chacun de ces messieurs le sait. Demandez-leur,
Sire.—Est-ce pas, messieurs ?— Ah Dieu! l'affreux malheur!
Dire que vous pouvez d'un mot sauver deux têtes!
Oh! je vous aimerai, sire, si vous le faites!
Grâce! Grâce! — Oh, mon Dieu ! si je savais parler,
Vous verriez, vous diriez : Il faut la consoler,
C'est une pauvre enfant, son Didier c'est son âme... —
J'étouffe. Ayez pitié!

LE ROI.

Qu'est-ce que cette dame ?

MARION.

Une sœur, Majesté, qui tremble à vos genoux.
Vous vous devez au peuple.

LE ROI.

Oui, je me dois à tous.
Le duel n'a jamais fait de ravages plus amples.

MARION.

Il faut de la pitié, sire !

LE ROI.

Il faut des exemples.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Deux enfants de vingt ans, sire ! songez-y bien.
Ah ! leur âge à tous deux fait la moitié du mien.

MARION.

Majesté, vous avez une mère, une femme,
Un fils, quelqu'un enfin que vous aimez dans l'âme,
Un frère, sire ! — Eh bien ! pitié pour une sœur !

LE ROI.

Un frère! non, madame.

Il réfléchit un instant.

Ah! si fait. J'ai MONSIEUR.

Apercevant la suite du marquis.

Çà, marquis de Nangis, quelle est cette brigade?
Sommes-nous assiégés? allons-nous en croisade?
Pour nous mener ainsi vos gardes sous les yeux,
Êtes-vous duc et pair?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Non, sire, je suis mieux
Qu'un duc et pair, créé pour des cérémonies;
Je suis baron breton de quatre baronnies.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

L'orgueil est un peu fort et par trop maladroit!

LE ROI.

Bien. Dans votre manoir remportez votre droit,
Monsieur; mais laissez-nous le nôtre sur nos terres.
Nous sommes justicier.

LE MARQUIS DE NANGIS, *frissonnant.*

Sire! au nom de vos pères,
Considérez leur âge et leurs torts expiés,

Il tombe à genoux.

Et l'orgueil d'un vieillard qui se brise à vos pieds.
Grâce!

Le roi fait un signe brusque de colère et de refus.
Il se relève lentement.

Du roi Henri, votre père et le nôtre,
Je fus le compagnon; et j'étais là quand l'autre...
L'autre monstre,—enfonça le poignard...—Jusqu'au soir
Je gardai mon roi mort, car c'était mon devoir.
Sire! j'ai vu mon père, hélas! et mes six frères
Choir tour à tour au choc des factions contraires.
La femme qui m'aimait, je l'ai perdue aussi.
Maintenant le vieillard que vous voyez ici
Est comme un patient qu'un bourreau, qui s'en joue,
A pour tout un grand jour attaché sur la roue.
Le Seigneur a brisé mes membres tour à tour
De sa barre de fer. — Voici la fin du jour,

Mettant la main sur sa poitrine.

Et j'ai le dernier coup. — Sire, Dieu vous conserve !

Il salue profondément et sort. Marion se lève péniblement et va tomber mourante dans l'enfoncement de la porte dorée du cabinet du roi.

LE ROI, *essuyant une larme et le suivant des yeux, à Bellegarde.*

Pour ne pas défaillir il faut qu'un roi s'observe.
Bien faire est malaisé... Ce vieillard m'a touché...

Il rêve un moment et sort brusquement de son silence.

Aujourd'hui pas de grâce ! hier j'ai trop péché.

Se rapprochant de Bellegarde.

Pour vous, duc, avant lui vous veniez de me dire
Mainte chose hardie et qui pourra vous nuire,
Quand au cardinal-duc je redirai ce soir
La conversation que nous venons d'avoir.
J'en suis fâché pour vous. Désormais prenez garde.

Bâillant.

Ah ! j'ai bien mal dormi, mon pauvre Bellegarde !

Congédiant du geste gardes et courtisans.

Messieurs, laissez-nous seuls. Allez.

A L'Angely.

Demeure, toi.

Tout le monde sort, excepté Marion que le roi ne voit pas. Le duc de Bellegarde l'aperçoit accroupie au seuil de la porte et va à elle.

LE DUC DE BELLEGARDE, *bas à Marion.*

Vous ne pouvez restez à la porte du roi.
Qu'y faites-vous, collée ainsi qu'une statue ?
Ma chère, allez-vous-en.

MARION.

J'attendrai qu'on m'y tue.

L'ANGELY, *bas au duc.*

Laissez-la, duc.

Bas à Marion.

Restez.

Il revient auprès du roi qui s'est assis dans le grand fauteuil et rêve profondément.

SCÈNE VIII.

LE ROI, L'ANGELY.

LE ROI, *avec un soupir profond.*

L'Angely, L'Angely,
Viens! j'ai le cœur malade et d'amertume empli,
Point de rire à la bouche, et dans mes yeux arides
Point de pleurs. Toi qui, seul, quelquefois me dérides,
Viens. — Toi qui n'as jamais peur de ma majesté,
Fais luire dans mon âme un rayon de gaîté.

Un silence

L'ANGELY.

N'est-ce pas que la vie est une chose amère,
Sire?

LE ROI.

Hélas!

L'ANGELY.

Et que l'homme est un souffle éphémère?

LE ROI.

Un souffle, et rien de plus.

L'ANGELY.

N'est-ce pas, dites-moi,
Qu'on est bien malheureux d'être homme et d'être roi,
Sire?

LE ROI.

On a double charge.

L'ANGELY.

Et, plutôt qu'être au monde,
Que mieux vaut le tombeau, si l'ombre en est profonde?

LE ROI.

Je l'ai toujours dit.

L'ANGELY.

Sire! être mort ou pas né,
Voilà le seul bonheur. Mais l'homme est condamné.

LE ROI.

Que tu me fais plaisir de parler de la sorte!

Un silence.

L'ANGELY.

Une fois au tombeau, pensez-vous qu'on en sorte?

LE ROI, *dont la tristesse a été toujours croissant aux paroles du fou.*

Nous le saurons plus tard. — J'en voudrais être là.

Un silence.

Fou, je suis malheureux! — Entends-tu bien cela?

L'ANGELY.

Je le vois. — Vos regards, votre face amaigrie,
Votre deuil....

LE ROI.

Et comment veux-tu donc que je rie?

Se rapprochant du fou.

Car avec moi, vois-tu? — tu perds ta peine. — A quoi
Te sert de vivre donc? Beau métier! fou de roi!
Grelot faussé, — pantin qu'on jette et qu'on ramasse,
Dont le rire vieilli n'est plus qu'une grimace! —
Que fais-tu sur la terre, à jouer arrêté?
Pourquoi vis-tu?

L'ANGELY.

Je vis par curiosité.
Mais vous,—à quoi bon vivre?—Ah! je vous plains dans l'âme!
Comme vous être roi, mieux vaudrait être femme!
Je ne suis qu'un pantin dont vous tenez le fil;
Mais votre habit royal cache un fil plus subtil
Que tient un bras plus fort; et moi j'aime mieux être
Pantin aux mains d'un roi, sire, qu'aux mains d'un prêtre.

Un silence.

LE ROY, *rêvant, et de plus en plus triste.*

Tu ris, mais tu dis vrai; c'est un homme infernal.
— Satan pourrait-il pas s'être fait cardinal?
Si c'était lui dont j'ai l'âme ainsi possédée?
Qu'en dis-tu?

L'ANGELY.

J'ai souvent, sire, eu la même idée.

LE ROI.

Ne parlons plus ainsi, ce doit être un péché.
Vois comme le malheur sur moi s'est attaché :
Je viens ici, j'avais des cormorans d'Espagne; —

Pas une goutte d'eau pour pêcher! — La campagne!
Point d'étang assez large en ce maudit Chambord
Pour qu'un ciron s'y voie en s'y mirant du bord!
Je veux chasser; — la mer! je veux pêcher; — la plaine!
Suis-je assez malheureux?

L'ANGELY.

Oui, votre vie est pleine
D'affreux chagrins.

LE ROI.

Comment me consolerais-tu!

L'ANGELY.

Tenez, une autre encor. Vous tenez pour vertu,
Avec raison, cet art de dresser les alètes
A la chasse aux perdrix; un bon chasseur, vous l'êtes,
Fait cas du fauconnier.

LE ROI, *vivement.*

Le fauconnier est Dieu!

L'ANGELY.

Eh bien! il en est deux qui vont mourir sous peu.

LE ROI.

A la fois?

L'ANGELY.

Oui.

LE ROI.

Qui donc?

L'ANGELY.

Deux fameux!

LE ROI.

Qui, de grâce?

L'ANGELY.

Ces jeunes gens pour qui l'on vous demandait grâce...

LE ROI.

Ce Gaspard? ce Didier?...

L'ANGELY.

Je crois qu'oui, les derniers.

LE ROI.

Quelle calamité! vraiment, deux fauconniers!
Avec cela que l'art se perd! Ah! duel funeste!
Moi mort, cet art aussi s'en va, — comme le reste!
— Pourquoi ce duel?

L'ANGELY.

Mais l'un à l'autre soutenait
Que l'alète au grand vol ne vaut pas l'alfanet.

LE ROI.

Il avait tort. — Pourtant le cas n'est pas pendable.

Un silence.

Mais, après tout, mon droit de grâce est imperdable;
Au gré du cardinal je suis toujours trop doux.

Un silence.

A L'Angely.

Richelieu veut leur mort?

L'ANGELY.

Sire, que voulez-vous?

LE ROI, *après réflexion et silence.*

Ils mourront!

L'ANGELY.

C'est cela.

LE ROI.

Pauvre fauconnerie!

L'ANGELY, *allant à la fenêtre.*

Voyez donc, sire!

LE ROI, *se détournant en sursaut.*

Quoi?

L'ANGELY.

Regardez, je vous prie!

LE ROI, *se levant et allant à la fenêtre.*

Qu'est-ce?

L'ANGELY, *lui montrant quelque chose au dehors.*

On vient relever la sentinelle.

LE ROI.

Eh bien?

C'est tout?

L'ANGELY.

Quel est ce drôle aux galons jaunes?

LE ROI.

Rien.

Le caporal.

L'ANGELY.

Il met un autre homme à la place.
Que lui dit-il ainsi tout bas?

LE ROI.

Le mot de passe.
Bouffon, où veux-tu donc en venir?

L'ANGELY.

A ceci :
Que les rois ici-bas font sentinelle aussi.
Au lieu de pique, ils ont un sceptre qui les charge.
Quand ils ont tout leur temps trôné de long en large,
La mort, ce caporal des rois, met en leur lieu
Un autre porte-sceptre, et de la part de Dieu
Lui donne le mot d'ordre, et ce mot, c'est : CLÉMENCE!

LE ROI.

Non. C'est JUSTICE.—Ah! deux fauconniers, perte immense!
— Ils mourront!

L'ANGELY.

Comme vous, comme moi. — Grand, petit,
La mort dévore tout d'un égal appétit.
Mais, tout pressés qu'ils sont, les morts dorment à l'aise.
Monsieur le cardinal vous obsède et vous pèse;
Attendez, sire! — Un jour, un mois, l'an révolu,
Lorsque nous aurons bien, durant le temps voulu,
Fait tous trois, moi le fou, vous le roi, lui le maître,
Nous nous endormirons, et, si fier qu'on puisse être,
Si grand que soit un homme au compte de l'orgueil,
Nul n'a plus de six pieds de haut dans le cercueil!
Lui, voyez déjà comme en litière on le traîne....

LE ROI.

Oui, la vie est bien sombre et la tombe est sereine. —
Si je ne t'avais pas pour m'égayer un peu....

L'ANGELY.

Sire, précisément, je viens vous dire adieu.

LE ROI.

Que dis-tu?

L'ANGELY.

Je vous quitte.

LE ROI.

Allons, quelle folie!
Du service des rois la mort seule délie.

L'ANGELY.

Aussi vais-je mourir!

LE ROI.

Es-tu fou pour de bon,
Dis?

L'ANGELY.

Condamné par vous, roi de France et Bourbon.

LE ROI.

Si tu railles, bouffon, dis-nous où nous en sommes?

L'ANGÉLY.

Sire, j'étais du duel de ces deux gentilshommes.
Mon épée en était, du moins, si ce n'est moi.
Je vous la rends.

Il tire son épée et la présente au roi un genou en terre.

LE ROI, *prenant l'épée et l'examinant.*

Vraiment! une épée! oui, ma foi,
D'où te vient-elle, ami?

L'ANGELY.

Sire, on est gentilhomme.
Vous n'avez point fait grâce aux coupables, en somme
J'en suis.

LE ROI, *grave et sombre.*

Alors, bonsoir! Laisse-moi, pauvre fou,
Avant qu'il soit coupé, t'embrasser par ton cou.

Il embrasse L'Angely.

L'ANGELY, *à part.*

Il prend terriblement au sérieux la chose!

LE ROI, *après un silence.*

Jamais à la justice un vrai roi ne s'oppose.
Mais, cardinal Armand, vous êtes bien cruel.
Deux fameux fauconniers et mon fou pour un duel!

Il se promène vivement agité et la main sur le front. Puis il se tourne vers L'Angely, inquiet.

Va, va! console-toi, la vie est bien amère;
Mieux vaut la tombe, et l'homme est un souffle éphémère.

L'ANGÉLY.

Diable!

Le roi continue de se promener et paraît violemment agité.

LE ROI.

Ainsi, pauvre fou, tu crois qu'ils te pendront?

L'ANGELY, *à part.*

Comme il y va! j'en ai la sueur sur le front!

Haut.

A moins d'un mot de vous...

LE ROI.

Qui donc me fera rire?
Si l'on sort du tombeau, tu viendras me le dire.
C'est une occasion.

L'ANGELY.

Le message est charmant!

Le roi continue de se promener à grands pas, adressant çà et là la parole à L'Angely.

LE ROI.

L'Angely, quel triomphe au cardinal Armand!

Croisant les bras.

Crois-tu, si je voulais, que je serais le maître?

L'ANGELY.

Montaigne eût dit : *Que sais-je?* et Rabelais : *Peut-être.*

LE ROY, *avec un geste de résolution.*

Bouffon! un parchemin!

L'Angely lui présente avec empressement un parchemin qui se trouve sur une table près d'une écritoire. Le roi écrit précipitamment quelques mots, puis rend le parchemin à L'Angely.

Je vous fais grâce à tous!

L'ANGELY.

A tous trois?

LE ROI.

Oui.

L'ANGELY, *courant à Marion.*

Madame, arrivez! à genoux!
Remerciez le roi!

MARION, *tremblante à genoux.*

Nous avons notre grâce?

L'ANGELY.

Et c'est moi...

MARION.

Quels genoux faut-il donc que j'embrasse?
Les vôtres ou les siens?

LE ROI, *étonné, examinant Marion. — A part.*

Que veut dire ceci?
Est-ce un piége?

L'ANGELY, *donnant un parchemin à Marion.*

Prenez le papier que voici.

Marion baise le parchemin et le met dans son sein.

LE ROI, *à part.*

Suis-je dupe?

A Marion.

Un instant, madame! il faut me rendre
Cette feuille...

MARION.

Grand Dieu!

Au roi, avec hardiesse, en montrant sa gorge.

Sire, venez la prendre,
Et m'arrachez aussi le cœur!

Le roi s'arrête et recule embarrassé.

L'ANGELY, *bas à Marion.*

Bon! gardez-la.
Tenez ferme! le roi ne met pas ses mains là.

LE ROI, *à Marion.*

Donnez, dis-je!

MARION.

Prenez.

LE ROI, *baissant les yeux.*

Quelle est cette sirène?

L'ANGELY, *bas à Marion.*

Il n'oserait rien prendre au corset de la reine!

LE ROI, *congédiant Marion du geste, après un moment d'hésitation, et sans lever les yeux sur elle.*

Hé bien, allez!

MARION, *saluant profondément le roi.*

Courons sauver les prisonniers!

Elle sort.

L'ANGELY, *au roi.*

C'est la sœur de Didier, l'un des deux fauconniers.

LE ROI.

Elle est ce qu'elle veut! mais c'est étrange comme
Elle m'a fait baisser les yeux, — moi qui suis homme!

Un silence.

Bouffon ! tu m'as joué. C'est un autre pardon
Qu'il faut que je t'accorde.

L'ANGELY.

Hé, sire ! accordez donc.
Toute grâce est un poids qu'un roi du cœur s'enlève.

LE ROI.

Tu dis vrai. J'ai toujours souffert les jours de Grève.
Nangis avait raison, un mort jamais ne sert,
Et Montfaucon peuplé rend le Louvre désert.

Se promenant à grands pas.

C'est une trahison que de venir en face
Au fils du roi Henri rayer son droit de grâce.
Que fais-je ainsi, déchu, détrôné, désarmé ?
Comme dans un sépulcre, en cet homme enfermé,
Sa robe est mon linceul, et mes peuples me pleurent !
Non ! non ! je ne veux pas que ces deux enfants meurent.
Vivre est un don du ciel trop visible et trop beau.

Après une rêverie.

Dieu qui sait où l'on va peut ouvrir un tombeau,
Un roi, non ! — Je les rends tous deux à leur famille.
Ils vivront. Ce vieillard et cette jeune fille
Me béniront ! C'est dit. J'ai signé : Moi le roi !
Le cardinal sera furieux, mais ma foi
Tant pis ! cela fera plaisir à Bellegarde.

L'ANGELY.

On peut bien une fois être roi par mégarde !

V

LE CARDINAL.

BEAUGENCY.

ACTE CINQUIÈME.

Le donjon de Beaugency. — Un préau. — Au fond le donjon; tout à l'entour, un grand mur. — A gauche, une haute porte en ogive. A droite, une petite porte surbaissée dans le mur. Près de la porte de droite, une table de pierre, un banc de pierre.

SCÈNE I.

DES OUVRIERS.

Ils travaillent à démolir l'angle du mur du fond à gauche. La brèche est déjà assez avancée.

PREMIER OUVRIER, *piochant.*

Hum! c'est dur!

DEUXIÈME OUVRIER, *piochant.*

Peste soit du gros mur qu'il nous faut
Jeter par terre!

TROISIÈME OUVRIER, *piochant.*

Pierre, as-tu vu l'échafaud?

PREMIER OUVRIER.

Oui.

Il va à la porte et la mesure.

La porte est étroite, et jamais la litière
Du seigneur cardinal n'y passerait entière.

TROISIÈME OUVRIER.

C'est donc une maison?

PREMIER OUVRIER, *avec un geste affirmatif.*

Avec de grands rideaux.
Vingt-quatre hommes à pied la portent sur leur dos.

DEUXIÈME OUVRIER.

Moi, j'ai vu la machine, un soir, par un temps sombre,
Qui marchait... On eût dit Léviathan dans l'ombre.

TROISIÈME OUVRIER.

Que vient-il faire ici avec tant de sergents?

PREMIER OUVRIER.

Voir l'exécution de ces deux jeunes gens.
Il est malade, il a besoin de se distraire.

DEUXIÈME OUVRIER.

Finissons !

Ils se remettent au travail. Le mur est presque démoli.

TROISIÈME OUVRIER.

As-tu vu l'échafaud noir, mon frère?
Ce que c'est qu'être noble!

PREMIER OUVRIER.

Ils ont tout!

DEUXIÈME OUVRIER.

Il faut voir
Si l'on ferait pour nous un bel échafaud noir!

PREMIER OUVRIER.

Qu'ont donc fait ces seigneurs, qu'on les tue? Hein, Maurice!
Comprends-tu cela, toi?

TROISIÈME OUVRIER.

Non, c'est de la justice.

Ils continuent de démolir le mur. Entre Laffemas. Les ouvriers se taisent. Il arrive par le fond du théâtre, comme s'il venait d'une cour intérieure de la prison. Il s'arrête devant les ouvriers et paraît examiner la brèche et leur donner quelques ordres. La brèche finie, il leur fait tendre d'un côté à l'autre un grand drap noir qui la cache entièrement, puis il les congédie. Presque en même temps paraît Marion, en blanc, voilée. Elle entre par la grande porte, traverse rapidement le théâtre, et court frapper au guichet de la petite porte. Laffemas se dirige du même côté à pas lents. Le guichet s'ouvre. Paraît le guichetier.

SCÈNE II.

MARION, LAFFEMAS.

MARION, *montrant un parchemin au guichetier.*

Ordre du roi.

LE GUICHETIER.

Madame, on n'entre pas.

MARION.

Comment?

LAFFEMAS, *présentant un papier au guichetier.*

Signé du cardinal.

LE GUICHETIER.

Entrez

Laffemas, au moment d'entrer, se retourne, considère en entrant Marion, et revient vers elle. Le guichetier referme la porte.

LAFFEMAS, *à Marion.*

Mais quoi, vraiment,
C'est encore vous! ici! — L'endroit est équivoque.

MARION.

Oui.

Avec triomphe et montrant le parchemin.

J'ai la grâce!

LAFFEMAS, *montrant le sien.*

Et moi l'ordre qui la révoque

MARION, *avec un cri d'effroi.*

L'ordre est d'hier matin!

LAFFEMAS.

Le mien de cette nuit.

MARION, *les mains sur ses yeux.*

Oh! plus d'espoir!

LAFFEMAS.

L'espoir n'est qu'un éclair qui luit.
La clémence des rois est chose bien fragile!
Elle vient à pas lents et fuit d'un pied agile.

MARION.

Pourtant le roi lui-même à les sauver s'émeut!...

LAFFEMAS.

Est-ce que le roi peut quand le cardinal veut?

MARION.

O Didier! la dernière espérance est éteinte!

LAFFEMAS, *bas.*

Pas la dernière.

MARION, *à part.*

Ciel!

LAFFEMAS, *se rapprochant d'elle. — Bas.*

Il est dans cette enceinte —
Un homme... — qu'un seul mot de vous — peut faire ici
Plus heureux qu'un roi même, — et plus puissant aussi!

MARION.

Oh! va-t'en!

LAFFEMAS.

Est-ce là le dernier mot?

MARION, *avec hauteur.*

De grâce!

LAFFEMAS.

Qu'un caprice de femme est chose qui me passe!
Vous étiez autrefois tendre facilement,
Aujourd'hui, — qu'il s'agit de sauver votre amant... —

MARION, *l'interrompant.*

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil, — décidément! — pour croire qu'une femme,
— Oui! Marion de Lorme, — après avoir aimé
Un homme, le plus pur que le ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une âme avec cette âme,
Du haut de cet amour, si sublime et si doux,
Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous!

LAFFEMAS.

Aimez-le donc!

MARION.

Le monstre! il va du crime au vice!
Laisse-moi pure!

LAFFEMAS.

Donc je n'ai plus qu'un service
A vous rendre à présent.

MARION.

Quoi?

LAFFEMAS.

Si vous voulez voir,
Je puis vous faire entrer. — Ce sera pour ce soir.

MARION, *tremblant de tout son corps.*

Dieu! ce soir!

LAFFEMAS.

Oui, ce soir. — Pour voir par la portière,
Monsieur le cardinal viendra dans sa litière.

Marion est plongée dans une profonde et convulsive rêverie. Tout à coup elle passe ses deux mains sur son front et se tourne comme égarée vers Laffemas.

MARION.

Comment feriez-vous donc pour les faire évader?

LAFFEMAS, *bas.*

Si.... vous vouliez?... — Alors je puis faire garder
Cette brèche, par où viendra son éminence,
Par deux hommes à moi....

Il écoute du côté de la petite porte.

Du bruit... -- On vient, je pense.

MARION, *se tordant les mains.*

Et vous le sauverez?

LAFFEMAS.

Oui.

Bas.

Pour tout dire ici,
Les murs ont trop d'échos.... — Ailleurs....

MARION, *avec désespoir.*

Venez!

Laffemas se dirige vers la grande porte et lui fait signe du doigt de le suivre. — Marion tombe à genoux, tournée vers le guichet de la prison. Puis elle se lève avec un mouvement convulsif et disparaît par la grande porte à la suite de Laffemas. — Le petit guichet s'ouvre. Entrent, au milieu d'un groupe de gardes, Saverny et Didier.

SCÈNE III.

DIDIER, SAVERNY.

Saverny, vêtu à la dernière mode, entre avec pétulance et gaieté. Didier tout en noir, pâle, à pas lents. Un geôlier, accompagné de deux hallebardiers, les conduit. Le geôlier place les deux hallebardiers en sentinelle près du rideau noir. — Didier va s'asseoir en silence sur le banc de pierre.

SAVERNY, *au geôlier qui vient de lui ouvrir la porte.*

Merci!
Le bon air!

LE GEOLIER, *le tirant à l'écart, bas.*

Monseigneur, à vous deux mots, de grâce.

SAVERNY.

Quatre!

LE GEOLIER, *baissant de plus en plus la voix.*

Voulez-vous fuir?

SAVERNY, *vivement.*

Par où faut-il qu'on passe?

LE GEOLIER.

C'est mon affaire.

SAVERNY.

Vrai?

Le geôlier fait un signe de tête.

Monsieur le cardinal,
Vous vouliez m'empêcher de retourner au bal!
Pardieu! nous danserons encor. La bonne chose
Que de vivre!

Au geôlier.

Ah çà, quand?

LE GEOLIER.

Ce soir, à la nuit close.

SAVERNY, *se frottant les mains.*

D'honneur, je suis charmé de quitter ce logis.
D'où me vient ce secours?

LE GEOLIER.

Du marquis de Nangis.

SAVERNY.

Mon bon oncle!

Au geôlier.

A propos, c'est pour tous deux, je pense?

LE GEOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY.

Pour double récompense?

LE GEOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY, *hochant la tête.*

Qu'un?

Bas au geôlier.

Alors, écoutez,

Montrant Didier.

Voilà celui qu'il faut sauver.

LE GEOLIER.

Vous plaisantez!

SAVERNY.

Non pas. — Lui.

LE GEOLIER.

Monseigneur, quelle idée est la vôtre !
Votre oncle fait cela pour vous, non pour un autre.

SAVERNY.

Est-ce dit? en ce cas, préparez deux linceuls.

Il tourne le dos au geôlier, qui sort étonné. Entre un greffier.

Bon! — on ne pourra pas rester un instant seuls!

LE GREFFIER, *saluant les prisonniers.*

Messieurs, un conseiller du roi près la grand' chambre
Va venir.

Il salue de nouveau et sort.

SAVERNY.

Bien. —

En riant.

Avoir vingt ans, être en septembre,
Et ne pas voir octobre! — est-ce pas ennuyeux?

DIDIER, *tenant le portrait à la main, immobile sur le devant du théâtre, et comme absorbé dans une contemplation profonde.*

Viens, viens. Regarde-moi, — bien, tes yeux sur mes yeux.
Ainsi! — Comme elle est belle! — et quelle grâce étrange!
Dirait-on une femme? Oh non! c'est un front d'ange!
Dieu lui-même, en douant ce regard de candeur,
S'il y mit plus de flamme, y mit plus de pudeur.
Cette bouche d'enfant, qu'entr'ouvre un doux caprice,
Palpite d'innocence!...

Jetant par terre le portrait avec violence.

Oh! pourquoi ma nourrice,
Au lieu de recueillir le pauvre enfant trouvé,
M'a-t-elle pas brisé le front sur le pavé!
Qu'est-ce que j'avais fait à ma mère pour naître?
Pourquoi dans son malheur, — dans son crime peut-être, —
En m'exilant du sein qui dut me réchauffer,
Fut-elle pas ma mère assez pour m'étouffer!

SAVERNY, *revenant du fond du préau.*

Regardez, mon ami, comme cette hirondelle
Vole bas! il pleuvra ce soir.

DIDIER, *sans l'entendre.*

Chose infidèle
Et folle qu'une femme! être inconstant, amer,
Orageux et profond, comme l'eau de la mer!
Hélas! A cette mer j'avais livré ma voile,
Je n'avais dans mon ciel rien qu'une seule étoile.
J'allais, j'ai fait naufrage, et j'aborde au tombeau!
Pourtant, j'étais né bon, l'avenir m'était beau;
J'avais peut-être même une céleste flamme, —
Un esprit dans le cœur!... — O malheureuse femme!
Oh! n'as-tu pas frémi de me mentir ainsi,
Moi qui laissais aller mon âme à ta merci!

SAVERNY.

C'est encor Marion! — Vous avez vos idées
Là-dessus.

DIDIER, *sans l'écouter, ramassant le portrait et y fixant les yeux.*

Quoi! parmi les choses dégradées

Il faut te rejeter, femme qui m'as trompé !
Démon, d'une aile d'ange aux yeux enveloppé !

Il remet le portrait sur son cœur.

Reviens là, c'est ta place ! —

Se rapprochant de Saverny.

Un bizarre prodige !
Ce portrait est vivant. — Il est vivant, te dis-je ! —
Tandis que tu dormais, en silence et sans bruit,
Écoute, il m'a rongé le cœur toute la nuit !

SAVERNY.

Pauvre ami. — De la mort disons quelque parole.

A part.

Cela m'attriste un peu, mais cela le console.

DIDIER.

Que me demandez-vous? Je n'ai point écouté.
Car, depuis qu'on m'a dit ce nom, il m'est resté
Un étourdissement dont j'ai l'âme affaiblie.
Je ne me souviens pas, je ne sais pas, j'oublie.

SAVERNY, *lui serrant le bras.*

La mort?

DIDIER, *avec joie.*

Ah!

SAVERNY.

Parlez-moi de la mort, mon ami.
Qu'est-ce enfin?

DIDIER.

Cette nuit avez-vous bien dormi?

SAVERNY.

Très-mal. — Mon lit est dur à meurtrir qui le touche !

DIDIER.

Bien. — Quand vous serez mort, mon ami, votre couche
Sera plus dure encor, mais vous dormirez bien.
Voilà tout. On a bien l'enfer, mais ce n'est rien
Près de la vie !

SAVERNY.

Allons! ma crainte s'est enfuie.
Mais, diable ! être pendu, voilà ce qui m'ennuie !

DIDIER.

Hé ! c'est toujours la mort, n'en demandez pas tant !

SAVERNY.

A votre aise ! mais moi, je ne suis pas content.
Je crains peu de mourir, je le dis sans jactance,
Quand la mort est la mort et n'est pas la potence.

DIDIER.

La mort a mille aspects. Le gibet en est un.
Sans doute ce doit être un moment importun
Quand ce nœud vous éteint comme on souffle une flamme,
Et vous serre la gorge, et vous fait jaillir l'âme !
Mais après tout, qu'importe ! et si tout est bien noir,
Pourvu que sur la terre on ne puisse rien voir, —
Qu'on soit sous un tombeau qui vous pèse et vous loue,
Ou que le vent des nuits vous tourmente et se joue
A rouler des débris de vous, que les corbeaux
Ont du gibet de pierre arrachés par lambeaux, —
Qu'est-ce que cela fait ?

SAVERNY.

Vous êtes philosophe !

DIDIER.

Que le bec du vautour déchire mon étoffe,
Ou que le ver la ronge, ainsi qu'il fait d'un roi,
C'est l'affaire du corps : mais que m'importe, à moi !
Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme lève du doigt le couvercle de pierre,
Et s'envole....

Entre un conseiller, suivi et précédé de hallebardiers en noir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN CONSEILLER A LA GRAND' CHAMBRE, *en grand costume,* GEOLIERS, GARDES.

LE GEOLIER, *annonçant.*

Monsieur le conseiller du roi.

LE CONSEILLER, *saluant tour à tour Saverny et Didier.*

Messieurs, mon ministère est pénible, et la loi
Est sévère....

SAVERNY.

J'entends. Il n'est plus d'espérance.
Hé bien, parlez, monsieur !

LE CONSEILLER.

Il déroule un parchemin, et lit.

« Nous, Louis, roi de France
» Et de Navarre, au fond, rejetons le pourvoi
» Que lesdits condamnés ont formé près du roi ;
» Pour la forme, des leurs ayant l'âme touchée,
» Nous commuons leur peine à la tête tranchée. »

SAVERNY, *avec joie.*

A la bonne heure.

LE CONSEILLER, *saluant de nouveau.*

Ainsi, messieurs, tenez-vous prêts ;
Ce doit être aujourd'hui.

Il salue et se dispose à sortir.

DIDIER, *qui est resté dans son attitude rêveuse, à Saverny.*

Je disais donc qu'après,
Après la mort, qu'on ait mis le cadavre en claie,
Qu'on ait sur chaque membre élargi quelque plaie,
Qu'on ait tordu les bras, qu'on ait brisé les os,
Qu'on ait souillé le corps de ruisseaux en ruisseaux,
De toute cette chair, morte, sanglante, impure,
L'âme immortelle sort sans tache et sans blessure !

LE CONSEILLER, *revenant sur ses pas, à Didier.*

Messieurs, occupez-vous de passer ce grand pas ;
Pensez-y bien.

DIDIER, *avec douceur.*

Monsieur, ne m'interrompez pas.

SAVERNY, *gaiement à Didier.*

Plus de gibet !

DIDIER.

Je sais. On a changé la fête.
Le cardinal ne va qu'avec son coupe-tête.
Il faut bien l'employer ; la hache rouillerait.

SAVERNY.

Tiens ! vous prenez cela froidement ! L'intérêt
Est grand pourtant.

Au conseiller.

Merci de la bonne nouvelle.

LE CONSEILLER.

Monsieur, je la voudrais meilleure encor. — Mon zèle...

SAVERNY.

Ah! pardon. A quelle heure?

LE CONSEILLER.

A neuf heures, ce soir.

DIDIER.

Bien. Que du moins le ciel, comme mon cœur, soit noir.

SAVERNY.

Où sera l'échafaud?

LE CONSEILLER, *montrant de la main la cour voisine.*

Ici, dans la cour même,
Monseigneur doit venir.

Le conseiller sort avec tout son cortége. Les deux prisonniers restent seuls. Le jour commence à baisser. On aperçoit seulement au fond briller la hallebarde des deux sentinelles, qui se promènent en silence devant la brèche.

SCÈNE V.

DIDIER, SAVERNY.

DIDIER, *solennellement, après un silence.*

A ce moment suprême,
Il convient de songer au sort qui nous attend.
Nous sommes à peu près du même âge, et pourtant
Je suis plus vieux que vous. Donc je dois faire en sorte
Que ma voix jusqu'au bout vous guide et vous exhorte.
D'autant plus que c'est moi qui vous perds; le défi
Vint de moi. Vous viviez heureux, il m'a suffi
De toucher votre vie, hélas! pour la corrompre.
Votre sort sous le mien a ployé jusqu'à rompre.
Or nous entrons tous deux ensemble dans la nuit
Du tombeau. Tenons-nous par la main...

On entend des coups de marteau.

SAVERNY.

Qu'est ce bruit?

DIDIER.

C'est l'échafaud qu'on dresse, ou nos cercueils qu'on cloue.

Saverny s'assied sur le banc de pierre.

Continuant.

— Souvent au dernier pas le cœur de l'homme échoue.
La vie encor nous tient par de secrets côtés.

L'horloge sonne un coup.

Mais je crois qu'une voix nous appelle... Écoutez!

Un nouveau coup.

SAVERNY.

Non, c'est l'heure qui sonne.

Un troisième coup.

DIDIER.

Oui, l'heure!

Un quatrième coup.

SAVERNY.

A la chapelle.

Quatre autres coups.

DIDIER.

C'est toujours une voix, frère, qui nous appelle.

SAVERNY.

Encore une heure.

Il appuie ses coudes sur la table de pierre et sa tête sur ses mains. On vient relever les hallebardiers de garde.

DIDIER.

Ami! gardez-vous de fléchir,
De trébucher au seuil qui nous reste à franchir!
Du sépulcre sanglant qu'un bourreau nous apprête
La porte est basse, et nul n'y passe avec sa tête.
Frère! allons d'un pas ferme au-devant de leur coups.
Que ce soit l'échafaud qui tremble et non pas nous.
On veut notre tête! hé! pour n'être pas en faute,
Au bourreau qui l'attend il faut la porter haute.

Il s'approche de Saverny immobile.

Courage!...

Il lui prend le bras et s'aperçoit qu'il dort.

Il dort. — Et moi qui lui prêchais si bien
Le courage!... Il dormait! qu'est le mien près du sien!

Il s'assied.

Dors, toi qui peux dormir! — Bientôt me viendra l'heure
De dormir à mon tour. Oh! — Pourvu que tout meure!
Pourvu que rien d'un cœur dans la tombe enfermé
Ne vive pour haïr ce qu'il a trop aimé!

La nuit est tout à fait tombée. Pendant que Didier se plonge de plus en plus dans ses pensées, entrent par la brèche du fond Marion et le geôlier Le geôlier la précède avec une lanterne sourde et un paquet. Il dépose le paquet et la lanterne à terre, puis il s'avance avec précaution vers Marion, qui est restée sur le seuil, pâle, immobile, égarée.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARION, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, *à Marion.*

Surtout soyez dehors avant l'heure indiquée.

Il s'éloigne. Pendant tout le reste de la scène, il continue de se promener de long en large au fond du théâtre.

MARION.

Elle s'avance en chancelant et comme absorbée dans une pensée de désespoir. De temps en temps elle passe la main sur son visage, comme si elle cherchait à effacer quelque chose.

.. Sa lèvre est un fer rouge et m'a toute marquée!

Tout à coup, dans l'ombre, elle aperçoit Didier, pousse un cri, court, se précipite et tombe haletante à ses genoux.

Didier! Didier! Didier!

DIDIER, *comme éveillé en sursaut.*

Elle ici! Dieu!

D'un ton froid.

— C'est vous!

MARION, *levant la tête.*

Qui veux-tu que ce soit? — Oh! laisse à tes genoux!
Je me sens si bien là! — Tes mains, tes mains chéries,
Donne-les-moi, tes mains! — Comme ils les ont meurtries!
Des chaînes, n'est-ce pas? des fers?...—Les malheureux!
Je suis ici, vois-tu? c'est que... — c'est bien affreux!

Elle pleure. On l'entend sangloter.

DIDIER.

Qu'avez-vous à pleurer?

MARION.

Non. Est-ce que je pleure?
Non, je ris.

Elle rit.

Nous allons nous enfuir tout à l'heure.
Je ris, je suis contente, il vivra! c'est passé!

Elle tombe sur les genoux de Didier et pleure.

Oh! tout cela me tue, et j'ai le cœur brisé!

DIDIER.

Madame...

MARION.

Elle se lève sans l'entendre, et court chercher le paquet, qu'elle apporte à Didier.

Profitons de l'instant où nous sommes.
Mets ce déguisement. J'ai gagné ces deux hommes.
On peut sans être vu sortir de Beaugency.
Nous prendrons une rue au bout de ce mur-ci.
Richelieu va venir voir comme on exécute
Ses ordres. Gardons-nous de perdre une minute.
Le canon tirera pour sa venue. Ainsi
Tout alors est perdu si nous sommes ici!

DIDIER.

C'est bien.

MARION.

Vite! — Ah mon Dieu! c'est bien lui! c'est lui-même!
Sauvé! parle-moi donc. Mon Didier, je vous aime!

DIDIER.

Vous dites une rue au détour de ce mur?

MARION.

Oui, j'en viens, j'ai tout vu. C'est un chemin très-sûr.

J'ai regardé fermer la dernière fenêtre.
Nous y rencontrerons quelques femmes peut-être.
D'ailleurs on vous prendra pour un passant. Voilà.
Quand vous serez bien loin, — mettez ces habits-là ! —
Nous rirons de vous voir déguisé de la sorte.
Vite !

DIDIER, *repoussant les habits du pied.*

Rien ne presse.

MARION.

Ah ! la mort est à la porte !
Fuyons ! Didier ! — C'est moi qui viens ici.

DIDIER.

Pourquoi ?

MARION.

Pour vous sauver ! Grand Dieu ! quelle demande, à moi !
Pourquoi ce ton glacé ?

DIDIER, *avec un sourire triste.*

Vous savez que nous sommes
Bien souvent insensés, nous autres pauvres hommes !

MARION.

Viens ! oh viens ! le temps presse, et les chevaux sont prêts ;
Tout ce que tu voudras, tu le diras après.
Mais partons !

DIDIER.

Que fait là cet homme qui regarde ?

MARION.

C'est le geôlier. Il est gagné comme la garde.
Doutez-vous de ces gens ? Vous avez l'air frappé...

DIDIER.

Non, rien. — C'est que souvent on peut être trompé.

MARION.

Oh ! viens ! — Si tu savais, chaque instant qui s'écoule
Je meurs ; je crois entendre au loin marcher la foule.
Oh ! hâtons-nous de fuir, je t'en prie à genoux !

DIDIER, *montrant Saverny endormi.*

Dites-moi, pour lequel de nous deux venez-vous ?

MARION, *un moment interdite.*

A part.

Gaspard est généreux, il ne m'a point nommée !

Haut.

Est-ce ainsi que Didier parle à sa bien-aimée?
Mon Didier, qu'avez-vous contre moi?

DIDIER.

Je n'ai rien.

Voyons, levez la tête et regardez-moi bien.

Marion, tremblante, fixe son regard sur le sien.

Oui, c'est bien ressemblant.

MARION.

Mon Didier, je t'adore,
Mais viens donc!

DIDIER.

Voulez-vous me regarder encore?

Il la regarde fixement.

MARION, *terrifiee sous le regard de Didier.*

A part.

Dieu! les baisers de l'autre, est-ce qu'il les verrait!

Haut.

Écoutez-moi, Didier, vous avez un secret.
Vous êtes mal pour moi. Vous avez quelque chose!
Il faut me dire tout. Vous savez, on suppose
Souvent le mal; et puis, plus tard on est fâché
Quand un malheur survient par un secret caché!
Ah! j'avais autrefois ma part dans vos pensées!
Toutes ces choses-là sont-elles donc passées?
Ne m'aimez-vous donc plus?—Vous souvient-il de Blois?
De la petite chambre où j'étais autrefois?
Comme nous nous aimions dans une paix profonde,
Que c'était un oubli de toute chose au monde;
Seulement, vous, parfois vous étiez inquiet.
Souvent j'ai dit: — Mon Dieu! si quelqu'un le voyait!
—C'était charmant!—Un jour a tout perdu.—Chère âme,
Combien m'avez-vous dit de fois, en mots de flamme,
Que j'étais votre amour, que j'avais vos secrets,
Que je ferais de vous tout ce que je voudrais!
Quelles grâces jamais vous ai-je demandées?
Vous savez, bien souvent j'entre dans vos idées;
Mais aujourd'hui cédez! — Il y va de vos jours!
Ah! vivez ou mourez, je vous suivrai toujours;

Toute chose avec vous, Didier, me sera douce,
La fuite ou l'échafaud!... — Hé bien! il me repousse!
Laissez-moi votre main, cela vous est égal,
Mon front sur vos genoux ne vous fait pas de mal!
J'ai couru pour venir : je suis bien fatiguée.
Ah! qu'est-ce qu'ils diraient ceux qui m'ont vue si gaie,
Si contente autrefois, de me voir pleurer là?
— As-tu quelque grief sur moi? dis-moi cela!
Hélas! souffre à tes pieds la pauvre malheureuse!
C'est une chose, ami, vraiment bien douloureuse
Que je ne puisse pas obtenir un seul mot
De vous! — Enfin on dit ce qu'on a. — Non, plutôt
Poignardez-moi. — Voyons, mes larmes sont taries,
Et je veux te sourire, et je veux que tu ries,
Et si tu ne ris pas, je ne t'aimerai plus!
— Je fis assez long-temps tout ce que tu voulus,
C'est ton tour. Dans les fers ton âme s'est aigrie.
Parle-moi, voyons, parle, appelle-moi Marie!

DIDIER.

Marie, ou Marion?

MARION, *tombant épouvantée à terre.*

Didier, soyez clément!

DIDIER, *d'une voix terrible.*

Madame, on n'entre pas ici facilement!
Les bastilles d'état sont nuit et jour gardées,
Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées,
Pour que devant vos pas la prison s'ouvre ainsi,
A qui vous êtes-vous prostituée ici?

MARION.

Didier, qui vous a dit...

DIDIER.

Personne. Je devine.

MARION.

Didier! j'en jure ici par la bonté divine,
C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici,
Pour fléchir les bourreaux, pour vous sauver!

DIDIER.

Merci!

Croisant les bras.

Ah! qu'on soit jusque-là sans pudeur et sans âme,

C'est véritablement une honte, madame!

Il parcourt le théâtre à grands pas avec une explosion de cris de rage.

Où donc est le marchand d'opprobre et de mépris
Qui se fait acheter ma tête à de tels prix?
Où donc est le geôlier, le juge? où donc est l'homme?
Que je le broie ici, que je l'écrase comme
Ceci!

Il brise le portrait entre ses mains.

— Le juge! — allez, messieurs! faites des lois
Et jugez! Que m'importe, à moi, que le faux poids
Qui fait toujours pencher votre balance infâme
Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme!

A Marion.

— Allez le retrouver!

MARION.

Oh! ne me traitez pas
Ainsi! de vos mépris poussée à chaque pas,
Je tremble, un mot de plus, Didier, je tombe morte!
Ah! si jamais amour fut vraie, ardente et forte,
Si jamais homme fut adoré parmi tous,
Didier! Didier! c'est vous par moi!

DIDIER.

Ha! taisez-vous.
—J'aurais pu,—pour ma perte,—aussi moi, naître femme;
J'aurais pu,—comme une autre,—être vile, être infâme;
Me donner pour de l'or, faire au premier venu
Pour y dormir une heure offre de mon sein nu.
Mais s'il était venu vers moi, bonne et facile,
Un honnête homme, épris d'un honneur imbécile;
Si j'avais d'aventure, en passant, rencontré
Un cœur d'illusions encor tout pénétré; —
Plutôt que de ne pas dire à cet homme honnête:
« Je suis cela! » plutôt que de lui faire fête,
Plutôt que de ne pas moi-même l'avertir
Que mon œil chaste et pur ne faisait que mentir;
Plutôt qu'être à ce point perfide, ingrate et fausse,
J'eusse aimé mieux creuser de mes ongles ma fosse!

MARION.

Oh!

DIDIER.

Que vous ririez bien si vous pouviez vous voir
Comme vous fit mon cœur, cet étrange miroir!
Que vous avez bien fait de le briser, madame!
Vous étiez là candide, et pure, et chaste!... ô femme!
Que t'avait fait cet homme, au cœur profond et doux,
Et qui t'a si long-temps aimée à deux genoux?

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Ah! le temps marche et l'instant s'envole!
— Didier! je n'ai pas droit de dire une parole,
Je ne suis qu'une femme à qui l'on ne doit rien,
Vous m'avez réprouvée et maudite, et c'est bien,
Et j'ai mérité plus que haine et que risée,
Et vous êtes trop bon, et mon âme brisée
Vous bénit; mais voici l'heure où le bourreau vient,
Lui que vous oubliez, de vous il se souvient.
Mais j'ai disposé tout. Vous pouvez fuir... — Écoute,
Ne me refuse pas, — tu sais ce qu'il m'en coûte! —
Frappe-moi, laisse-moi dans l'opprobre où je suis,
Repousse-moi du pied, marche sur moi; — mais fuis!

DIDIER.

Fuir! qui fuir? Il n'est rien que j'aie à fuir au monde,
Hors vous,—et je vous fuis,—et la tombe est profonde.

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Viens! fuis!

DIDIER.

Je ne veux pas!

MARION.

Pitié!

DIDIER.

Pour qui?

MARION.

Te voir saisi, grand Dieu! te voir lié,
Te voir...—Non, d'y penser j'en mourrai d'épouvante.
— Oh! dis, viens, viens! veux-tu que je sois ta servante?

Veux-tu me prendre, avec mes crimes expiés,
Pour avoir quelque chose à fouler sous tes pieds?
Celle que tu daignas nommer aux jours d'épreuve
Épouse...

DIDIER.

Épouse!

On entend le canon dans l'éloignement.

Alors, voici qui vous fait veuve.

MARION.

Didier!...

LE GEOLIER.

L'heure est passée.

Un roulement de tambours. — Entre le conseiller de la grand'chambre, accompagné de pénitents portant des torches, du bourreau, et suivis de soldats et de peuple qui inondent le théâtre.

MARION.

Ah!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CONSEILLER, LE BOURREAU, PEUPLE, SOLDATS, ETC.

LE CONSEILLER.

Messieurs, je suis prêt.

MARION, *à Didier.*

Quand je te l'avais dit que le bourreau viendrait!

DIDIER, *au conseiller.*

Nous sommes prêts aussi.

LE CONSEILLER.

Quel est celui qu'on nomme
Marquis de Saverny?

Didier lui montre du doigt Saverny endormi. — Au bourreau.

Réveillez-le.

LE BOURREAU, *le secouant.*

Mais comme
Il dort! — Hé, monseigneur!

SAVERNY, *se frottant les yeux.*

Ah!... comment ont-ils pu
M'ôter mon bon sommeil?

DIDIER.

Il n'est qu'interrompu.

SAVERNY, *à demi éveillé, apercevant Marion et la saluant.*

Tiens! je rêvais de vous justement, belle dame.

LE CONSEILLER.

Avez-vous bien à Dieu recommandé votre âme?

SAVERNY.

Oui, monsieur.

LE CONSEILLER, *lui présentant un parchemin.*

Bien. Veuillez me signer ce papier.

SAVERNY, *prenant le parchemin et le parcourant des yeux.*

C'est le procès-verbal. — Ce sera singulier,
Le récit de ma mort signé de mon paraphe!

Il signe, et parcourt de nouveau le papier.

Au greffier.

Monsieur, vous avez fait trois fautes d'orthographe.

Il reprend la plume et les corrige.

Au bourreau.

Toi qui m'as éveillé, tu vas me rendormir.

LE CONSEILLER, *à Didier.*

Didier!

DIDIER.

Didier se présente. Il lui passe la plume.

Votre nom là.

MARION, *se cachant les yeux.*

Dieu! cela fait frémir!

DIDIER, *signant.*

Jamais à rien signer je n'eus autant de joie.

Les gardes font la haie et les entraînent tous deux.

SAVERNY, *à quelqu'un de la foule.*

Monsieur, rangez-vous donc pour que cet enfant voie.

DIDIER, *à Saverny.*

Mon frère! c'est pour moi que vous faites ce pas.
Embrassons-nous.

Il embrasse Saverny.

MARION, *courant à lui.*

Et moi, vous ne m'embrassez pas?
Didier, embrassez-moi!

DIDIER, *montrant Saverny.*

C'est mon ami, madame.

MARION, *joignant les mains.*

Oh! que vous m'accablez durement, faible femme
Qui, sans cesse aux genoux ou du juge ou du roi,
Demande grâce à tous pour vous, à vous pour moi!

DIDIER.

Il se précipite vers Marion, haletant et fondant en larmes.

Hé bien non! non! mon cœur se brise! c'est horrible!
Non, je l'ai trop aimée! il est bien impossible
De la quitter ainsi! — Non! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé!
Viens! oh! viens dans mes bras!

Il la serre convulsivement dans ses bras.

Je vais mourir; je t'aime!
Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême!

MARION.

Didier!

Il l'embrasse de nouveau avec emportement.

DIDIER.

Viens, pauvre femme! — Ah! dites-moi vraiment,
Est-il un seul de vous qui dans un tel moment
Refusât d'embrasser la pauvre infortunée
Qui s'est à lui sans cesse et tout à fait donnée?
J'avais tort! j'avais tort! Messieurs, voulez-vous donc
Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon?
— Oh! viens que je te dise! — Entre toutes les femmes,
Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs âmes,
Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi,
Celle que je vénère enfin, c'est encor toi! —
Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée! —
Écoute-moi : ma vie est déjà dénouée,
Je vais mourir, la mort fait tout voir au vrai jour.
Va, si tu m'as trompé, c'est par excès d'amour!
— Et ta chute d'ailleurs, l'as-tu pas expiée?

— Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
Comme moi. — Pauvre enfant! toute jeune, ils auront
Vendu ton innocence!... Ah! relève ton front!
— Écoutez tous : — à l'heure où je suis, cette terre
S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère!
Hé bien, en ce moment, — du haut de l'échafaud,
—Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut! —
Marie, ange du ciel que la terre a flétrie,
Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie, —
Au nom du Dieu vers qui la mort va m'entraînant,
Je te pardonne!

MARION, *étouffée de larmes.*

O ciel!

DIDIER.

A ton tour maintenant,

Il s'agenouille devant elle.

Pardonne-moi!

MARION.

Didier!...

DIDIER, *toujours à genoux.*

Pardonne-moi, te dis-je!
C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.
Avoir fait ton malheur, va, c'est un grand remord.
Ne me le laisse pas, pardonne-moi, Marie!

MARION.

Ah!...

DIDIER.

Dis un mot, tes mains sur mon front, je t'en prie,
Ou si ton cœur est plein, si tu ne peux parler,
Fais-moi signe... je meurs, il faut me consoler!

Marion lui impose les mains sur le front. Il se relève et l'embrasse étroitement, avec un sourire de joie céleste.

Adieu! — Marchons, messieurs!

MARION.

Elle se jette égarée entre lui et les soldats.

Non, c'est une folie!
Si l'on croit t'égorger aisément, on oublie

Que je suis là!—Messieurs, messieurs, épargnez-nous!
Voyons, comment faut-il qu'on vous parle? à genoux?
M'y voilà. Maintenant, si vous avez dans l'âme
Quelque chose qui tremble à la voix d'une femme,
Si Dieu ne vous a pas maudits et frappés tous,
Ne me le tuez pas! —

Aux spectateurs.

Et vous, messieurs, et vous,
Lorsque vous rentrerez ce soir dans vos familles,
Vous ne manquerez pas de mères et de filles
Qui vous diront:—Mon Dieu! c'est un bien grand forfait!
Vous pouviez l'empêcher, vous ne l'avez pas fait!
— Didier! on doit savoir qu'il faut que je vous suive.
Ils ne vous tûront pas s'ils veulent que je vive!

DIDIER.

Non, laisse-moi mourir. Cela vaut mieux, vois-tu?
Ma blessure est profonde, amie! elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure.
Seulement si jamais, — vois-tu comme je pleure? —
Un autre vient vers toi, plus heureux ou plus beau,
Songe à ton pauvre ami couché dans le tombeau!

MARION.

Non! tu vivras pour moi. Sont-ils donc inflexibles?
Tu vivras!

DIDIER.

Ne dis pas des choses impossibles;
A ma tombe plutôt accoutume tes yeux.
Embrasse-moi. Vois-tu! mort, tu m'aimeras mieux.
J'aurai dans ta mémoire une place sacrée;
Mais vivre près de toi, vivre l'âme ulcérée,
O ciel! moi qui n'aurais jamais aimé que toi,
Tous les jours, peux-tu bien y songer sans effroi,
Je te ferais pleurer, j'aurais mille pensées,
Que je ne dirais pas, sur les choses passées.
J'aurais l'air d'épier, de douter, de souffrir.
Tu serais malheureuse! — Oh! laisse-moi mourir!

LE CONSEILLER, *à Marion.*

Il faut dans un moment que le cardinal passe.
Il sera temps encor de demander leur grâce.

MARION.

Le cardinal ! c'est vrai. Le cardinal viendra.
Il viendra. Vous verrez, messieurs, qu'il m'entendra.
Mon Didier, tu vas voir ce que je vais lui dire.
Ah ! comment peux-tu croire, enfin c'est du délire,
Que ce bon cardinal, un vieillard, un chrétien,
Ne te pardonne pas ? — Tu me pardonnes bien !

Neuf heures sonnent. — Didier fait signe à tous de se taire. Marion écoute avec terreur. — Les neuf coups sonnés, Didier s'appuie sur Saverny.

DIDIER, *au peuple.*

Vous qui venez ici pour nous voir au passage,
Si l'on parle de nous, rendez-nous témoignage
Que tous deux sans pâlir nous avons écouté
Cette heure qui pour nous sonnait l'éternité !

Le canon éclate à la porte du donjon. Le voile noir qui cachait la brèche du mur tombe. Paraît la litière gigantesque du cardinal, portée par vingt-quatre gardes à pied, entourée par vingt autres gardes portant des hallebardes et des torches. Elle est écarlate et armoriée aux armes de la maison de Richelieu. Les rideaux de la litière sont fermés. Elle traverse lentement le fond du théâtre. Rumeur dans la foule.

MARION, *se traînant sur les mains jusqu'à la litière, et se tordant les mains.*

Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
Grâce, grâce pour eux, monseigneur !

UNE VOIX, *sortant de la litière.*

Pas de grâce !

Marion tombe sur le pavé — La litière passe, et le cortége des deux condamnés se met en marche et sort à sa suite. — La foule se précipite sur leurs pas à grand bruit.

MARION, *seule.*

Elle se relève à demi et se traîne sur les mains en regardant autour d'elle.

Qu'a-t-il dit ? — Où sont-ils ? — Didier ! Didier ! plus rien.

Personne ici!... Ce peuple!... Était-ce un rêve? ou bien
Est-ce que je suis folle?

Rentre le peuple en désordre. — La litière reparaît au fond du théâtre par le côté où elle a disparu. — Marion se lève et pousse un cri terrible.

Il revient!

LES GARDES, *écartant le peuple.*

Place! place!

MARION, *debout, échevelée, et montrant la litière au peuple.*

Regardez tous! voilà l'homme rouge qui passe!

Elle tombe sur le pavé.

FIN DE MARION DE LORME.

NOTES.

NOTE I.

L'auteur croit devoir prévenir ceux de MM. les directeurs de province qui jugeraient à propos de monter sa pièce, qu'ils pourront y faire (seulement dans les détails de caractère et de passion, bien entendu) les coupures qu'ils voudront. Cette portion du public, à laquelle les rapides croquis de Marivaux et de son école ont fait perdre l'habitude des développements, reviendra sans doute peu à peu, et revient même déjà tous les jours à un sentiment plus mâle et plus large de l'art. Mais il ne faut rien brusquer. Observez le spectateur, voyez ce qu'il peut supporter, *quid valeat*, *quid non*, et arrêtez-vous là. Faites votre œuvre comme l'art et votre conscience la veulent, entière, complète; faites-la ainsi pour vous, mais ayez le courage de supprimer à la représentation ce que la représentation ne saurait encore admettre. On ne doit pas oublier que nous sommes dans la transition d'un goût ancien à un goût nouveau.

Le même conseil peut être adressé aux acteurs. Ceux de la porte Saint-Martin l'ont parfaitement compris. Cette troupe est décidément une des meilleures, une des plus intelligentes, une des plus lettrées de Paris. Il n'est pas de pièce qui ait été exécutée avec plus d'ensemble que *Marion de Lorme*. Tous les rôles, et entre autres ceux de l'Angely, de Saverny, du marquis de Nangis, de Laffemas, du Gracieux, ont été joués avec un rare talent; chaque personnage a une physionomie vraie et une physionomie poétique qui ont été toutes deux saisies par l'acteur. M. Bocage, dans Didier, tour à tour grave, lyrique, sévère et passionné, a réalisé l'idéal de l'auteur. M. Gobert, dans Louis XIII, mélancolique, malade, sombre, ployé en deux sous le poids de la lourde couronne que lui a forgée Richelieu, a reproduit la réalité de l'histoire.

Quant à Madame Dorval, elle a développé dans le rôle de Marion toutes les qualités qui l'ont placée au rang des grandes comédiennes de ce temps; elle a eu dans les premiers actes de la grâce charmante et de la grâce touchante. Tout le monde a remarqué de quelle façon parfaite elle dit tous ces mots qui n'ont d'autre valeur que celle qu'elle leur donne : *Serait-ce un huguenot? — Etre en retard! déjà? — Monseigneur, je ne ris plus.*—etc.—Au cinquième acte, elle est constamment pathétique, déchirante, sublime, et, ce qui est plus encore, naturelle. Au reste, les femmes la louent mieux que nous ne pourrions faire : elles pleurent.

NOTE II.

— Acte V, scène II. —

Il faut que vous soyez un homme bien infâme, etc.

Au lieu de ces huit vers, il y avait dans le manuscrit de l'auteur quatre vers qui ont été supprimés à la représentation, et que nous croyons devoir reproduire ici; Marion, aux odieuses propositions de Laffemas, se tournait sans lui répondre vers la prison de Didier.

Fût-ce pour te sauver, redevenir infâme,
Je ne le puis! — Ton souffle a relevé mon âme.
Mon Didier! près de toi rien de moi n'est resté,
Et ton amour m'a fait une virginité!

Il est fâcheux que, dans notre théâtre, l'auteur, même le plus consciencieux, le plus inflexible, soit si souvent obligé de sacrifier aux susceptibilités inqualifiables de la portion la moins respectable du public les passages parfois les plus austères de son œuvre, et qui, comme celui-ci, en contiennent même l'explication essentielle. Il en sera toujours ainsi, tant que les premières représentations d'un ouvrage sérieux ne seront pas exclusivement dominées par ce public grave, sincère, et pénétré de la pureté sereine de l'art, qui sait écouter des paroles chastes avec de chastes oreilles.

NOTE III.

— Acte V, scène IV. —

Pour les raisons déjà exprimées dans la note précédente, à la représentation, au lieu de :

Faire au premier venu
Pour y dormir une heure offre de mon sein nu.

On dit.

Vendre au premier venu
Un amour à son gré, naïf, tendre, ingénu.

Il n'y a rien qui soit plus grossier, à notre sens, que ces prétendues délicatesses du public blasé, lesquelles craignent moins la chose que le mot, et excluraient du théâtre tout Molière.

FIN DES NOTES DE MARION DE LORME.

LE ROI S'AMUSE.

L'apparition de ce drame au théâtre a donné lieu à un acte ministériel inouï.

Le lendemain de la première représentation, l'auteur reçut de M. Jouslin de la Salle, directeur de la scène au Théâtre-Français, le billet suivant, dont il conserve précieusement l'original :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à l'instant l'*ordre* *
» de suspendre les représentations du *Roi s'amuse*. C'est
» M. Taylor qui me communique cet ordre de la part du
» ministre.

» Ce 23 novembre. »

Le premier mouvement de l'auteur fut de douter. L'acte était arbitraire au point d'être incroyable.

En effet, ce qu'on a appelé la *Charte-Vérité* dit : « Les » Français ont *le droit* de *publier*... » Remarquez que le texte ne dit pas seulement *le droit d'imprimer*, mais largement et grandement *le droit de publier*. Or, le théâtre n'est qu'un moyen de publication comme la presse, comme la gravure, comme la lithographie. La liberté du théâtre est donc implicitement écrite dans la Charte, avec toutes les autres libertés de la pensée. La loi fondamentale ajoute : « *La censure ne » pourra jamais être rétablie*. » Or, le texte ne dit pas *la*

* Le mot est souligné dans le billet écrit.

censure des journaux, la censure des livres, il dit *la censure*, la censure en général, toute censure, celle du théâtre comme celle des écrits. Le théâtre ne saurait donc désormais être légalement censuré.

Ailleurs la Charte dit : « *La confiscation est abolie.* » Or, la suppression d'une pièce de théâtre après la représentation n'est pas seulement un acte monstrueux de censure et d'arbitraire, c'est une véritable confiscation, c'est une propriété violemment dérobée au théâtre et à l'auteur.

Enfin, pour que tout soit net et clair, pour que les quatre ou cinq grands principes sociaux que la révolution française a coulés en bronze restent intacts sur leurs piédestaux de granit, pour qu'on ne puisse attaquer sournoisement le droit commun des Français avec ces quarante mille vieilles armes ébréchées que la rouille et la désuétude dévorent dans l'arsenal de nos lois, la Charte, dans un dernier article, abolit expressément tout ce qui, dans les lois antérieures, serait contraire à son texte et à son esprit.

Ceci est formel. La suppression ministérielle d'une pièce de théâtre attente à la liberté par la censure, à la propriété par la confiscation. Tout notre droit public se révolte contre une pareille voie de fait.

L'auteur, ne pouvant croire à tant d'insolence et de folie, courut au théâtre. Là le fait lui fut confirmé de toutes parts. Le ministre avait en effet, de son autorité privée, de son droit divin de ministre, intimé l'*ordre* en question. Le ministre n'avait pas de raison à donner. Le ministre lui avait pris sa pièce, lui avait pris son droit, lui avait pris sa chose. Il ne restait plus qu'à le mettre, lui poète, à la Bastille.

Nous le répétons, dans le temps où nous vivons, lorsqu'un pareil acte vient vous barrer le passage et vous prendre brusquement au collet, la première impression est un profond étonnement. Mille questions se pressent dans votre esprit. — Où est la loi? Où est le droit? Est-ce que cela peut se passer ainsi? Est-ce qu'il y a eu en effet quelque chose qu'on a appelé la révolution de juillet? Il est évident que nous ne sommes plus à Paris. Dans quel pachalik vivons-nous? —

La Comédie-Française, stupéfaite et consternée, voulut essayer encore quelques démarches auprès du ministre pour obtenir la révocation de cette étrange décision; mais elle perdit sa peine. Le divan, je me trompe, le conseil des ministres s'était assemblé dans la journée. Le 23, ce n'était qu'un ordre du ministre; le 24, ce fut un ordre du ministère. Le 23, la pièce n'était que *suspendue;* le 24, elle fut définitivement *défendue.* Il fut même enjoint au théâtre de rayer de son affiche ces quatre mots redoutables: *Le Roi s'amuse.* Il lui fut enjoint, en outre, à ce malheureux Théâtre-Français, de ne pas se plaindre et de ne souffler mot. Peut-être serait-il beau, loyal et noble de résister à un despotisme si asiatique : mais les théâtres n'osent pas. La crainte du retrait de leurs priviléges les fait serfs et sujets, taillables et corvéables à merci, eunuques et muets.

L'auteur demeura et dut demeurer étranger à ces démarches du théâtre. Il ne dépend, lui poète, d'aucun ministre. Ces prières et ces sollicitations que son intérêt mesquinement consulté lui conseillait peut-être, son devoir de libre écrivain les lui défendait. Demander grâce au pouvoir, c'est le reconnaître. La liberté et la propriété ne sont pas choses d'antichambre. Un droit ne se traite pas comme une faveur. Pour une faveur, réclamez devant le ministre; pour un droit, réclamez devant le pays.

C'est donc au pays qu'il s'adresse. Il a deux voies pour obtenir justice, l'opinion publique et les tribunaux. Il les choisit toutes deux.

Devant l'opinion publique, le procès est déjà jugé et gagné. Et ici l'auteur doit remercier hautement toutes les personnes graves et indépendantes de la littérature et des arts, qui lui ont donné dans cette occasion tant de preuves de sympathie et de cordialité. Il comptait d'avance sur leur appui. Il sait que, lorsqu'il s'agit de lutter pour la liberté de l'intelligence et de la pensée, il n'ira pas seul au combat.

Et, disons-le ici en passant, le pouvoir, par un assez lâche calcul, s'était flatté d'avoir pour auxiliaires, dans cette occasion, jusque dans les rangs de l'opposition, les passions

littéraires soulevées depuis si long-temps autour de l'auteur. Il avait cru les haines littéraires plus tenaces encore que les haines politiques, se fondant sur ce que les premières ont leurs racines dans les amours-propres, et les secondes seulement dans les intérêts. Le pouvoir s'est trompé. Son acte brutal a révolté les hommes honnêtes dans tous les camps. L'auteur a vu se rallier à lui, pour faire face à l'arbitraire et à l'injustice, ceux-là même qui l'attaquaient le plus violemment la veille. Si par hasard quelques haines invétérées ont persisté, elles regrettent maintenant le secours momentané qu'elles ont apporté au pouvoir. Tout ce qu'il y a d'honorable et de loyal parmi les ennemis de l'auteur est venu lui tendre la main, quitte à recommencer le combat littéraire aussitôt que le combat politique sera fini. En France, quiconque est persécuté n'a plus d'ennemis que le persécuteur.

Si maintenant, après avoir établi que l'acte ministériel est odieux, inqualifiable, impossible en droit, nous voulons bien descendre pour un moment à le discuter comme fait matériel et à chercher de quels éléments ce fait semble devoir être composé, la première question qui se présente est celle-ci, et il n'est personne qui ne se la soit faite : — Quel peut être le motif d'une pareille mesure ?

Il faut bien le dire, parce que cela est, et que, si l'avenir s'occupe un jour de nos petits hommes et de nos petites choses, cela ne sera pas le détail le moins curieux de ce curieux événement ; il paraît que nos faiseurs de censure se prétendent scandalisés dans leur morale par *le Roi s'amuse ;* cette pièce a révolté la pudeur des gendarmes ; la brigade Léotaud y était et l'a trouvée obscène ; le bureau des mœurs s'est voilé la face ; M. Vidocq a rougi. Enfin le mot d'ordre que la censure a donné à la police, et que l'on balbutie depuis quelques jours autour de nous, le voici tout net : *C'est que la pièce est immorale.* — Holà ! mes maîtres ! silence sur ce point.

Expliquons-nous pourtant, non pas avec la police à laquelle, moi, honnête homme, je défends de parler de ces matières, mais avec le petit nombre de personnes respecta-

bles et consciencieuses qui, sur des ouï-dire ou après avoir mal entrevu la représentation, se sont laissé entraîner à partager cette opinion, pour laquelle peut-être le nom seul du poète inculpé aurait dû être une suffisante réfutation. Le drame est imprimé aujourd'hui. Si vous n'étiez pas à la représentation, lisez. Si vous y étiez, lisez encore. Souvenez-vous que cette représentation a été moins une représentation qu'une bataille, une espèce de bataille de Montlhéry (qu'on nous passe cette comparaison un peu ambitieuse) où les Parisiens et les Bourguignons ont prétendu chacun de leur côté avoir *empoché la victoire*, comme dit Matthieu.

La pièce est immorale? croyez-vous? Est-ce par le fond? Voici le fond. Triboulet est difforme, Triboulet est malade, Triboulet est bouffon de cour; triple misère qui le rend méchant. Triboulet hait le roi parce qu'il est le roi, les seigneurs parce qu'ils sont les seigneurs, les hommes parce qu'ils n'ont pas tous une bosse sur le dos. Son seul passe-temps est d'entre-heurter sans relâche les seigneurs contre le roi, brisant le plus faible au plus fort. Il déprave le roi, il le corrompt, il l'abrutit; il le pousse à la tyrannie, à l'ignorance, au vice; il le lâche à travers toutes les familles des gentilshommes, lui montrant sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à déshonorer. Le roi dans les mains de Triboulet n'est qu'un pantin tout-puissant qui brise toutes les existences au milieu desquelles le bouffon le fait jouer. Un jour, au milieu d'une fête, au moment même où Triboulet pousse le roi à enlever la femme de M de Cossé, M. de Saint-Vallier pénètre jusqu'au roi et lui reproche hautement le déshonneur de Diane de Poitiers. Ce père auquel le roi a pris sa fille, Triboulet le raille et l'insulte. Le père lève le bras et maudit Triboulet. De ceci découle toute la pièce. Le sujet véritable du drame, c'est *la malédiction de M. de Saint-Vallier*. Écoutez. Vous êtes au second acte. Cette malédiction, sur qui est-elle tombée? sur Triboulet fou du roi? Non. Sur Triboulet qui est homme, qui est père, qui a un cœur, qui a une fille. Triboulet a une fille, tout est là. Triboulet n'a que sa fille au monde; il la cache à tous les yeux, dans

un quartier désert, dans une maison solitaire. Plus il fait circuler dans la ville la contagion de la débauche et du vice, plus il tient sa fille isolée et murée. Il élève son enfant dans l'innocence, dans la foi et dans la pudeur. Sa plus grande crainte est qu'elle ne tombe dans le mal, car il sait, lui méchant, tout ce qu'on y souffre. Eh bien! la malédiction du vieillard atteindra Triboulet dans la seule chose qu'il aime au monde, dans sa fille. Ce même roi que Triboulet pousse au rapt, ravira sa fille à Triboulet. Le bouffon sera frappé par la Providence exactement de la même manière que M. de Saint-Vallier. Et puis, une fois sa fille séduite et perdue, il tendra un piége au roi pour la venger; c'est sa fille qui y tombera. Ainsi Triboulet a deux élèves, le roi et sa fille, le roi qu'il dresse au vice, sa fille qu'il fait croître pour la vertu. L'un perdra l'autre. Il veut enlever pour le roi madame de Cossé, c'est sa fille qu'il enlève. Il veut assassiner le roi pour venger sa fille, c'est sa fille qu'il assassine. Le châtiment ne s'arrête pas à moitié chemin; la malédiction du père de Diane s'accomplit sur le père de Blanche.

Sans doute ce n'est pas à nous de décider si c'est là une idée dramatique, mais à coup sûr c'est là une idée morale.

Au fond de l'un des autres ouvrages de l'auteur, il y a la fatalité. Au fond de celui-ci, il y a la Providence.

Nous le redisons expressément, ce n'est pas avec la police que nous discutons ici, nous ne lui faisons pas tant d'honneur, c'est avec la partie du public à laquelle cette discussion peut sembler nécessaire. Poursuivons.

Si l'ouvrage est moral par l'invention, est-ce qu'il serait immoral par l'exécution? La question ainsi posée nous paraît se détruire d'elle-même, mais voyons. Probablement rien d'immoral au premier et au second acte. Est-ce la situation du troisième qui vous choque? lisez ce troisième acte, et dites-nous, en toute probité, si l'impression qui en résulte n'est pas profondément chaste, vertueuse et honnête?

Est-ce le quatrième acte? Mais depuis quand n'est-il plus permis à un roi de courtiser sur la scène une servante d'auberge? Cela n'est même nouveau ni dans l'histoire ni au

théâtre. Il y a mieux, l'histoire nous permettait de vous montrer François Ier ivre dans les bouges de la rue du Pélican. Mener un roi dans un mauvais lieu, cela ne serait pas même nouveau non plus. Le théâtre grec, qui est le théâtre classique, l'a fait; Shakspeare, qui est le théâtre romantique, l'a fait; eh bien! l'auteur de ce drame ne l'a pas fait. Il sait tout ce qu'on a écrit de la maison de Saltabadil. Mais pourquoi lui faire dire ce qu'il n'a pas dit? pourquoi lui faire franchir de force une limite qui est tout en pareil cas et qu'il n'a pas franchie? Cette bohémienne Maguelonne, tant calomniée, n'est, assurément, pas plus effrontée que toutes les Lisettes et toutes les Martons du vieux théâtre. La cabane de Saltabadil est une hôtellerie, une taverne, le cabaret de *la Pomme du Pin,* une auberge suspecte, un coupe-gorge, soit; mais non un lupanar. C'est un lieu sinistre, terrible, horrible, effroyable, si vous voulez; ce n'est pas un lieu obscène.

Restent donc les détails du style. Lisez*. L'auteur accepte pour juges de la sévérité austère de son style les personnes mêmes qui s'effarouchent de la nourrice de Juliette et du père d'Ophélia, de Beaumarchais et de Regnard, de l'*École des Femmes* et d'*Amphitryon*, de Dandin et de Sganarelle, et de la grande scène du *Tartufe,* du *Tartufe,* accusé aussi d'immoralité dans son temps! seulement, là où il fallait être franc, il a cru devoir l'être, à ses risques et périls, mais toujours avec gravité et mesure. Il veut l'art chaste, et non l'art prude.

* La confiance de l'auteur dans le résultat de la lecture est telle qu'il croit à peine nécessaire de faire remarquer que sa pièce est imprimée telle qu'il l'a faite, et non telle qu'on l'a jouée, c'est-à-dire qu'elle contient un assez grand nombre de détails que le livre imprimé comporte, et qu'il avait retranchés pour les susceptibilités de la scène. Ainsi, par exemple, le jour de la représentation, au lieu de ces vers :

> J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
> Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
> Elle attire chez nous le galant une nuit.

Saltabadil a dit :

> J'ai ma sœur, une jeune et belle créature,
> Qui chez nous aux passants dit la bonne aventure;
> Votre homme la viendrait consulter une nuit.

Il y a eu également des variantes pour plusieurs autres vers, mais cela ne vaut pas la peine d'y insister.

La voilà pourtant cette pièce contre laquelle le ministère cherche à soulever tant de préventions! Cette immoralité, cette obscénité, la voilà mise à nu. Quelle pitié! Le pouvoir avait ses raisons cachées, et nous les indiquerons tout à l'heure, pour ameuter contre *le Roi s'amuse* le plus de préjugés possible. Il aurait bien voulu que le public en vînt à étouffer cette pièce sans l'entendre pour un tort imaginaire, comme Othello étouffe Desdémona. *Honest Iago!*

Mais comme il se trouve qu'Othello n'a pas étouffé Desdémona, c'est Iago qui se démasque et qui s'en charge. Le lendemain de la représentation, la pièce est défendue *par ordre.*

Certes, si nous daignions descendre encore un instant à accepter pour une minute cette fiction ridicule, que dans cette occasion c'est le soin de la morale publique qui émeut nos maîtres, et que, scandalisés de l'état de licence où certains théâtres sont tombés depuis deux ans, ils ont voulu à la fin, poussés à bout, faire, à travers toutes les lois et tous les droits, un exemple sur un ouvrage et sur un écrivain, certes, le choix de l'ouvrage serait singulier, il faut en convenir, mais le choix de l'écrivain ne le serait pas moins. Et, en effet, quel est l'homme auquel ce pouvoir myope s'attaque si étrangement? C'est un écrivain ainsi placé que, si son talent peut être contesté de tous, son caractère ne l'est de personne. C'est un honnête homme avéré, prouvé et constaté, chose rare et vénérable en ce temps-ci. C'est un poète que cette même licence des théâtres révolterait et indignerait tout le premier; qui, il y a dix-huit mois, sur le bruit que l'inquisition des théâtres allait être illégalement rétablie, est allé de sa personne, en compagnie de plusieurs autres auteurs dramatiques, avertir le ministre qu'il eût à se garder d'une pareille mesure; et qui, là, a réclamé hautement une loi répressive des excès du théâtre, tout en protestant contre la censure avec des paroles sévères que le ministre, à coup sûr, n'a pas oubliées C'est un artiste dévoué à l'art, qui n'a jamais cherché le succès par de pauvres moyens, qui s'est habitué toute sa vie à regarder le public fixement et en face.

C'est un homme sincère et modéré, qui a déjà livré plus d'un combat pour toute liberté et contre tout arbitraire, qui, en 1829, dans la dernière année de la restauration, a repoussé tout ce que le gouvernement d'alors lui offrait pour le dédommager de l'interdit lancé sur *Marion de Lorme*, et qui, un an plus tard, en 1830, la révolution de juillet étant faite, a refusé, malgré tous les conseils de son intérêt matériel, de laisser représenter cette même *Marion de Lorme*, tant qu'elle pourrait être une occasion d'attaque et d'insulte contre le roi tombé qui l'avait proscrite ; conduite bien simple sans doute, que tout homme d'honneur eût tenue à sa place, mais qui aurait peut-être dû le rendre inviolable désormais à toute censure, et à propos de laquelle il écrivait, lui, en août 1831 :... « Les succès de scandale cherché et d'allusions politiques ne lui sourient guère, il » l'avoue. Ces succès valent peu et durent peu. Et puis, » c'est précisément quand il n'y a plus de censure qu'il faut » que les auteurs se censurent eux-mêmes, honnêtement, » consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils place- » ront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il » sied de garder toute mesure *. »

Jugez maintenant. Vous avez d'un côté l'homme et son œuvre ; de l'autre le ministère et ses actes.

A présent que la prétendue immoralité de ce drame est réduite à néant, à présent que tout l'échafaudage des mauvaises et honteuses raisons est là, gisant sous nos pieds, il serait temps de signaler le véritable motif de la mesure, le motif d'antichambre, le motif de cour, le motif secret, le motif qu'on ne dit pas, le motif qu'on n'ose s'avouer à soi-même, le motif qu'on avait si bien caché sous un prétexte. Ce motif a déjà transpiré dans le public, et le public a deviné juste. Nous n'en dirons pas davantage. Il est peut-être utile à notre cause que ce soit nous qui offrions à nos adversaires l'exemple de la courtoisie et de la modération. Il est bon que la leçon de dignité et de sagesse soit donnée par le par-

* Voyez la préface de *Marion de Lorme*.

ticulier au gouvernement, par celui qui est persécuté à celui qui persécute. D'ailleurs, nous ne sommes pas de ceux qui pensent guérir leur blessure en empoisonnant la plaie d'autrui. Il n'est que trop vrai qu'il y a au troisième acte de cette pièce un vers où la sagacité maladroite de quelques familiers du palais a découvert une allusion (je vous demande un peu, moi, une allusion!) à laquelle ni le public ni l'auteur n'avaient songé jusque-là, mais qui, une fois dénoncée de cette façon, devient la plus cruelle et la plus sanglante des injures. Il n'est que trop vrai que ce vers a suffi pour que l'affiche déconcertée du Théâtre-Français reçût l'ordre de ne plus offrir une seule fois à la curiosité du public la petite phrase séditieuse : *le Roi s'amuse*. Ce vers, qui est un fer rouge, nous ne le citerons pas ici; nous ne le signalerons même ailleurs qu'à la dernière extrémité, et si l'on est assez imprudent pour y acculer notre défense. Nous ne ferons pas revivre de vieux scandales historiques. Nous épargnerons autant que possible à une personnes haut placée les conséquences de cette étourderie de courtisan. On peut faire, même à un roi, une guerre généreuse. Nous entendons la faire ainsi. Seulement que les puissants méditent sur l'inconvénient d'avoir pour ami l'ours qui ne sait écraser qu'avec le pavé de la censure les allusions imperceptibles qui viennent se poser sur leur visage.

Nous ne savons même pas si nous n'aurons pas dans la lutte quelque indulgence pour le ministère lui-même. Tout ceci, à vrai dire, nous inspire une grande pitié. Le gouvernement de juillet est tout nouveau né, il n'a que trente mois, il est encore au berceau, il a de petites fureurs d'enfant. Mérite-t-il en effet qu'on dépense contre lui beaucoup de colère virile? Quand il sera grand, nous verrons.

Cependant, à n'envisager la question, pour un instant, que sous le point de vue privé, la confiscation censoriale dont il s'agit cause encore plus de dommage peut-être à l'auteur de ce drame qu'à tout autre. En effet, depuis quatorze ans qu'il écrit, il n'est pas un de ses ouvrages qui n'ait eu l'honneur malheureux d'être choisi pour champ de bataille

à son apparition, et qui n'ait disparu d'abord pendant un temps plus ou moins long sous la poussière, la fumée et le bruit. Aussi quand il donne une pièce au théâtre, ce qui lui importe avant tout, ne pouvant espérer un auditoire calme dès la première soirée, c'est la série des représentations. S'il arrive que le premier jour sa voix soit couverte par le tumulte, que sa pensée ne soit pas comprise, les jours suivants peuvent corriger le premier jour. *Hernani* a eu cinquante-trois représentations; *Marion de Lorme* a eu soixante et une représentations; *le Roi s'amuse*, grâce à une violence ministérielle, n'aura eu qu'une représentation. Assurément le tort fait à l'auteur est grand. Qui lui rendra intacte et au point où elle en était cette troisième expérience si importante pour lui? Qui lui dira de quoi eût été suivie cette première représentation? Qui lui rendra le public du lendemain, ce public ordinairement impartial, ce public sans amis et sans ennemis, ce public qui enseigne le poète et que le poète enseigne?

Le moment de transition politique où nous sommes est curieux. C'est un de ces instants de fatigue générale où tous les actes despotiques sont possibles dans la société même la plus infiltrée d'idées d'émancipation et de liberté. La France a marché vite en juillet 1830; elle a fait trois bonnes journées; elle a fait trois grandes étapes dans le champ de la civilisation et du progrès. Maintenant beaucoup sont harassés, beaucoup sont essoufflés, beaucoup demandent à faire halte. On veut retenir les esprits généreux qui ne se lassent pas et qui vont toujours. On veut attendre les tardifs qui sont restés en arrière et leur donner le temps de rejoindre. De là une crainte singulière de tout ce qui marche, de tout ce qui remue, de tout ce qui parle, de tout ce qui pense. Situation bizarre, facile à comprendre, difficile à définir. Ce sont toutes les existences qui ont peur de toutes les idées. C'est la ligue des intérêts froissés du mouvement des théories. C'est le commerce qui s'effarouche des systèmes; c'est le marchand qui veut vendre; c'est la rue qui effraie le comptoir; c'est la boutique armée qui se défend.

A notre avis, le gouvernement abuse de cette disposition au repos et de cette crainte des révolutions nouvelles. Il en est venu à tyranniser petitement. Il a tort pour lui et pour nous. S'il croit qu'il y a maintenant indifférence dans les esprits pour les idées de liberté, il se trompe ; il n'y a que lassitude. Il lui sera demandé sévèrement compte un jour de tous les actes illégaux que nous voyons s'accumuler depuis quelque temps. Que de chemin il nous a fait faire ! Il y a deux ans on pouvait craindre pour l'ordre, on en est maintenant à trembler pour la liberté. Des questions de libre pensée, d'intelligence et d'art, sont tranchées impérialement par les vizirs du roi des barricades. Il est profondément triste de voir comment se termine la révolution de juillet, *mulier formosa supernè*.

Sans doute, si l'on ne considère que le peu d'importance de l'ouvrage et de l'auteur dont il est ici question, la mesure ministérielle qui les frappe n'est pas grand'chose. Ce n'est qu'un méchant petit coup d'état littéraire, qui n'a d'autre mérite que de ne pas trop dépareiller la collection d'actes arbitraires à laquelle il fait suite. Mais, si l'on s'élève plus haut, on verra qu'il ne s'agit pas seulement dans cette affaire d'un drame et d'un poète ; mais, nous l'avons dit en commençant, que la liberté et la propriété sont toutes deux, sont tout entières engagées dans la question. Ce sont là de hauts et sérieux intérêts ; et, quoique l'auteur soit obligé d'entamer cette importante affaire par un simple procès commercial au Théâtre-Français, ne pouvant attaquer directement le ministère, barricadé derrière les fins de non-recevoir du conseil-d'état, il espère que sa cause sera aux yeux de tous une grande cause, le jour où il se présentera à la barre du tribunal consulaire, avec la liberté à sa droite et la propriété à sa gauche. Il parlera lui-même, au besoin, pour l'indépendance de son art. Il plaidera son droit fermement, avec gravité et simplicité, sans haine des personnes et sans crainte aussi. Il compte sur le concours de tous, sur l'appui franc et cordial de la presse, sur la justice de l'opinion, sur l'équité des tribunaux. Il réussira,

Il n'en doute pas. L'état de siége sera levé dans la cité littéraire comme dans la cité politique.

Quand cela sera fait, quand il aura rapporté chez lui, intacte, inviolable et sacrée, sa liberté de poète et de citoyen, il se remettra paisiblement à l'œuvre de sa vie dont on l'arrache violemment et qu'il eût voulu ne jamais quitter un instant. Il a sa besogne à faire, il le sait, et rien ne l'en distraira Pour le moment, un rôle politique lui vient; il ne l'a pas cherché, il l'accepte. Vraiment, le pouvoir qui s'attaque à nous n'aura pas gagné grand'chose à ce que nous, hommes d'art, nous quittions notre tâche consciencieuse, tranquille, sincère, profonde, notre tâche sainte, notre tâche du passé et de l'avenir, pour aller nous mêler, indignés, offensés et sévères, à cet auditoire irrévérent et railleur, qui depuis quinze ans regarde passer, avec des huées et des sifflets, quelques pauvres diables de gâcheurs politiques, lesquels s'imaginent qu'ils bâtissent un édifice social parce qu'ils vont tous les jours à grand'peine, suant et soufflant, brouetter des tas de projets de lois des Tuileries au Palais-Bourbon et du Palais-Bourbon au Luxembourg!

30 novembre 1832.

NOTE

AJOUTÉE A LA CINQUIÈME ÉDITION,

— Décembre 1832. —

L'auteur, ainsi qu'il en avait pris l'engagement, a traduit l'acte arbitraire du gouvernement devant les tribunaux. La cause a été débattue le 19 décembre, en audience solennelle, devant le Tribunal du commerce. Le jugement n'est pas encore prononcé à l'heure où nous écrivons; mais l'auteur compte sur des juges intègres, qui sont jurés en même temps que juges, et qui ne voudront pas démentir leurs honorables antécédents.

L'auteur s'empresse de joindre à cette édition du drame défendu son plaidoyer complet, tel qu'il l'a prononcé. Il est heureux que cette occasion se présente pour remercier et féliciter encore une fois hautement M. Odilon Barrot, dont la belle improvisation, lucide et grave dans l'exposition de la cause, véhémente et magnifique dans la réplique, a fait sur le tribunal et sur l'assemblée cette impression profonde que la parole de cet orateur renommé est habituée à produire sur tous les auditoires. L'auteur est heureux aussi de remercier le public, ce public immense qui encombrait les vastes salles de la Bourse; ce public qui était venu en foule assister, non à un simple débat commercial et privé, mais au procès de l'arbitraire fait par la liberté; ce public auquel des journaux, honorables d'ailleurs, ont reproché à tort, selon nous, des tumultes inséparables de toute foule, de toute réunion trop nombreuse pour ne pas être gênée, et qui avaient toujours eu lieu dans toutes les occasions pareilles, et notamment aux derniers procès politiques si

célèbres de la restauration; ce public désintéressé et loyal que certaines autres feuilles, acquises en toute occasion au ministère, ont cru devoir insulter, parce qu'il a accueilli par des murmures et des signes d'antipathie l'apologie officielle d'un acte illégal, révoltant, et par des applaudissements l'écrivain qui venait réclamer fermement en face de tous l'affranchissement de sa pensée. Sans doute, en général, il est à souhaiter que la justice des tribunaux soit troublée le moins possible par des manifestations extérieures d'approbation ou d'improbation; cependant il n'est peut-être pas de procès politique où cette réserve ait pu être observée; et dans la circonstance actuelle, comme il s'agissait ici d'un acte important dans la carrière d'un citoyen, l'auteur range parmi les plus précieux souvenirs de sa vie les marques éclatantes de sympathie qui sont venues prêter tant d'autorité à sa parole, si peu importante par elle-même, et qui lui ont donné le redoutable caractère d'une réclamation générale. Il n'oubliera jamais quels témoignages d'affection et de faveur cette foule intelligente et amie de toutes les idées d'honneur et d'indépendance lui a prodigués avant, pendant et après l'audience. Avec de pareils encouragements, il est impossible que l'art ne se maintienne pas imperturbablement dans la double voie de la liberté littéraire et de la liberté politique.

Paris, 21 décembre 1832.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. VICTOR HUGO,

LE 19 DÉCEMBRE 1832,

DEVANT LE TRIBUNAL DE COMMERCE,

Pour contraindre le Théâtre-Français à représenter, et le gouvernement à laisser représenter LE ROI S'AMUSE.

« Messieurs, après l'orateur éloquent qui me prête si généreusement l'assistance puissante de sa parole, je n'aurais rien à dire si je ne croyais de mon devoir de ne pas laisser passer sans une protestation solennelle et sévère l'acte hardi et coupable qui a violé tout notre droit public dans ma personne.

» Cette cause, Messieurs, n'est pas une cause ordinaire. Il semble à quelques personnes, au premier aspect, que ce n'est qu'une simple action commerciale, qu'une réclamation d'indemnités pour la non-exécution d'un contrat privé, en un mot, que le procès d'un auteur à un théâtre. Non, Messieurs, c'est plus que cela, c'est le procès d'un citoyen à un gouvernement. Au fond de cette affaire, il y a une pièce défendue *par ordre;* or, une pièce défendue par ordre, c'est la censure, et la Charte abolit la censure; une pièce défendue par ordre, c'est la confiscation, et la Charte abolit la confiscation. Votre jugement, s'il m'est favorable, et il me semble que je vous ferais injure d'en douter, sera un blâme manifeste, quoique indirect, de la censure et de la confiscation. Vous voyez,

Messieurs, combien l'horizon de la cause s'élève et s'élargit. Je plaide ici pour quelque chose de plus haut que mon intérêt propre; je plaide pour mes droits les plus généraux, pour mon droit de penser et pour mon droit de posséder, c'est-à-dire pour le droit de tous. C'est une cause générale que la mienne, comme c'est une équité absolue que la vôtre. Les petits détails du procès s'effacent devant la question ainsi posée. Je ne suis plus simplement un écrivain, vous n'êtes plus simplement des juges consulaires. Votre conscience est face à face avec la mienne. Sur ce tribunal vous représentez une idée auguste, et moi, à cette barre, j'en représente une autre. Sur votre siége il y a la justice, sur le mien il y a la liberté.

» Or, la justice et la liberté sont faites pour s'entendre. La liberté est juste et la justice est libre.

» Ce n'est pas la première fois, M. Odilon-Barrot vous l'a dit avant moi, Messieurs, que le tribunal du commerce aura été appelé à condamner, sans sortir de sa compétence, les actes arbitraires du pouvoir. Le premier tribunal qui a déclaré illégales les ordonnances du 25 juillet 1830, personne ne l'a oublié, c'est le tribunal du commerce. Vous suivrez, Messieurs, ces mémorables antécédents, et, quoique la question soit bien moindre, vous maintiendrez le droit aujourd'hui, comme vous l'avez maintenu alors; vous écouterez, je l'espère, avec sympathie, ce que j'ai à vous dire; vous avertirez par votre sentence le gouvernement qu'il entre dans une voie mauvaise, et qu'il a eu tort de brutaliser l'art et la pensée; vous me rendrez mon droit et mon bien; vous flétrirez au front la police et la censure qui sont venues chez moi, de nuit, me voler ma liberté et ma propriété avec effraction de la Charte.

» Et ce que je dis ici, je le dis sans colère; cette réparation que je vous demande, je la demande avec gravité et modération. A Dieu ne plaise que je gâte la beauté et la bonté de ma cause par des paroles violentes! Qui a le droit a la force, et qui a la force dédaigne la violence.

» Oui, Messieurs, le droit est de mon côté. L'admirable

discussion de M. Odilon-Barrot vous a prouvé victorieusement qu'il n'y a rien dans l'acte ministériel qui a défendu *le Roi s'amuse* que d'arbitraire, d'illégal et d'inconstitutionnel. En vain essaierait-on de faire revivre pour attribuer la censure au pouvoir une loi de la terreur, une loi qui ordonne en propres termes aux théâtres de jouer trois fois par semaine les tragédies de *Brutus* et de *Guillaume Tell*, de ne monter que des *pièces républicaines* et d'arrêter les représentations de tout ouvrage qui tendrait, je cite textuellement, *à dépraver l'esprit public et à réveiller la honteuse superstition de la royauté*. Cette loi, Messieurs, les appuis actuels de la royauté nouvelle oseraient-ils bien l'invoquer, et l'invoquer contre *le Roi s'amuse*? N'est-elle pas évidemment abrogée dans son texte comme dans son esprit? Faite pour la terreur, elle est morte avec la terreur. N'en est-il pas de même de tous ces décrets impériaux, d'après lesquels, par exemple, le pouvoir aurait non-seulement le droit de censurer les ouvrages de théâtre, mais encore la faculté d'envoyer, selon son bon plaisir et sans jugement, un acteur en prison? Est-ce que tout cela existe à l'heure qu'il est? Est-ce que toute cette législation d'exception et de raccroc n'a pas été solennellement raturée par la Charte de 1830? Nous en appelons au serment sérieux du 9 août. La France de juillet n'a à compter ni avec le despotisme conventionnel ni avec le despotisme impérial. La Charte de 1830 ne se laisse bâillonner ni par 1807 ni par 93.

» La liberté de la pensée, dans tous ses modes de publication, par le théâtre comme par la presse, par la chaire comme par la tribune, c'est là, Messieurs, une des principales bases de notre droit public. Sans doute il faut pour chacun de ces modes de publication une loi organique, une loi répressive et non préventive, une loi de bonne foi, d'accord avec la loi fondamentale, et qui, en laissant toute carrière à la liberté, emprisonne la licence dans une pénalité sévère. Le théâtre en particulier, comme lieu public, nous nous empressons de le déclarer, ne saurait se soustraire à la surveillance légitime de l'autorité municipale. Eh bien!

Messieurs, cette loi sur les théâtres, cette loi plus facile à faire peut-être qu'on ne pense communément, et que chacun de nous, poètes dramatiques, a probablement construite plus d'une fois dans son esprit, cette loi manque, cette loi n'est pas faite. Nos ministres, qui produisent, bon an mal an, soixante-dix à quatre-vingts lois par session, n'ont pas jugé à propos de produire celle-là. Une loi sur les théâtres, cela leur aura paru chose peu urgente. Chose peu urgente en effet, qui n'intéresse que la liberté de la pensée, le progrès de la civilisation, la morale publique, le nom des familles, l'honneur des particuliers, et, à de certains moments, la tranquillité de Paris, c'est-à-dire la tranquillité de la France, c'est-à-dire la tranquillité de l'Europe!

» Cette loi de la liberté des théâtres, qui aurait dû être formulée depuis 1830 dans l'esprit de la nouvelle Charte, cette loi manque, je le répète, et manque par la faute du gouvernement. La législation antérieure est évidemment écroulée, et tous les sophismes dont on replâtrerait sa ruine ne la reconstruiraient pas. Donc, entre une loi qui n'existe plus et une loi qui n'existe pas encore, le pouvoir est sans droit pour arrêter une pièce de théâtre. Je n'insisterai pas sur ce que M. Odilon-Barot a si souverainement démontré.

» Ici se présente une objection de second ordre que je vais cependant discuter. — La loi manque, il est vrai, dira-t-on; mais, dans l'absence de la législation, le pouvoir doit-il rester complétement désarmé? Ne peut-il pas apparaître tout à coup sur le théâtre une de ces pièces infâmes, faites évidemment dans un but de marchandise et de scandale, où tout ce qu'il y a de saint, de religieux et de moral dans le cœur de l'homme soit effrontément raillé et moqué, où tout ce qui fait le repos de la famille et la paix de la cité soit remis en question, où même des personnes vivantes soient piloriées sur la scène au milieu des huées de la multitude? la raison d'état n'imposerait-elle pas au gouvernement le devoir de fermer le théâtre à des ouvrages si monstrueux, malgré le silence de la loi? — Je ne sais pas, Messieurs, s'il a jamais été fait de pareils ouvrages, je ne veux pas le sa-

voir, je ne le crois pas et je ne veux pas le croire, et je n'accepterais en aucune façon la charge de les dénoncer ici; mais, dans ce cas-là même, je le déclare, tout en déplorant le scandale causé, tout en comprenant que d'autres conseillent au pouvoir d'arrêter sur-le-champ un ouvrage de ce genre, et d'aller ensuite demander aux Chambres un bill d'indemnité, je ne ferai pas, moi, fléchir la rigueur du principe. Je dirais au gouvernement : Voilà les conséquences de votre négligence à présenter une loi aussi pressante que la loi de la liberté théâtrale! vous êtes dans votre tort, réparez-le, hâtez-vous de demander une législation pénale aux Chambres, et, en attendant, poursuivez le drame coupable avec le code de la presse qui, jusqu'à ce que les lois spéciales soient faites, régit, selon moi, tous les modes de publicité. Je dis, selon moi, car ce n'est ici que mon opinion personnelle. Mon illustre défenseur, je le sais, n'admet qu'avec plus de restriction que moi la liberté des théâtres; je parle ici, non avec les lumières du jurisconsulte, mais avec le simple bon sens du citoyen; si je me trompe, qu'on ne prenne acte de mes paroles que contre moi, et non contre mon défenseur. Je le répète, Messieurs, je ne ferais pas fléchir la rigueur du principe; je n'accorderais pas au pouvoir la faculté de confisquer la liberté dans un cas même légitime en apparence, de peur qu'il n'en vînt un jour à la confisquer dans tous les cas; je penserais que réprimer le scandale par l'arbitraire, c'est faire deux scandales au lieu d'un; et je dirais avec un homme éloquent et grave, qui doit gémir aujourd'hui de la façon dont ses disciples appliquent ses doctrines : *Il n'y a pas de droit au-dessus du droit.*

» Or, Messieurs, si un pareil abus de pouvoir, tombant même sur une œuvre de licence, d'effronterie et de diffamation, serait déjà inexcusable, combien ne l'est-il pas davantage et que ne doit-on pas dire quand il tombe sur un ouvrage d'art pur, quand il s'en va choisir pour la proscrire, à travers toutes les pièces qui ont été données depuis deux ans, précisément une composition sérieuse, austère et morale! C'est pourtant là ce que le gauche pouvoir qui nous

administre a fait en arrêtant *le Roi s'amuse*. M. Odilon-Barrot vous a prouvé qu'il avait agi sans droit : je vous prouve, moi, qu'il a agi sans raison.

» Les motifs que les familiers de la police ont murmurés pendant quelques jours autour de nous, pour expliquer la prohibition de cette pièce, sont de trois espèces : il y a la raison morale, la raison politique, et, il faut bien le dire aussi, quoique cela soit risible, la raison littéraire. Virgile raconte qu'il entrait plusieurs ingrédients dans les foudres que Vulcain fabriquait pour Jupiter. Le petit foudre ministériel qui a frappé ma pièce, et que la censure avait forgé pour la police, est fait avec trois mauvaises raisons tordues ensemble, mêlées et amalgamées, *tres imbris torti radios*. Examinons-les l'une après l'autre.

» Il y a d'abord, ou plutôt il y avait, la raison morale. Oui, messieurs, je l'affirme, parce que cela est incroyable, la police a prétendu d'abord que *le Roi s'amuse* était, je cite l'expression, *une pièce immorale*. J'ai déjà imposé silence à la police sur ce point. Elle s'est tue, et elle a bien fait. En publiant *le Roi s'amuse*, j'ai déclaré hautement, non pour la police, mais pour les hommes honorables qui veulent bien me lire, que ce drame était profondément moral et sévère. Personne ne m'a démenti, et personne ne me démentira, j'en ai l'intime conviction au fond de ma conscience d'honnête homme. Toutes les préventions que la police avait un moment réussi à soulever contre la moralité de cette œuvre sont évanouies à l'heure où je parle. Quatre mille exemplaires du livre, répandus dans le public, ont plaidé ce procès chacun de leur côté, et ces quatre mille avocats ont gagné ma cause. Dans une pareille matière d'ailleurs, mon affirmation suffisait. Je ne rentrerai donc pas dans une discussion superflue. Seulement, pour l'avenir comme pour le passé, que la police sache une fois pour toutes que je ne fais pas de pièces immorales. Qu'elle se le tienne pour dit, Je n'y reviendrai plus.

» Après la raison morale, il y a la raison politique. Ici, Messieurs, comme je ne pourrais que répéter les mêmes idées

en d'autres termes, permettez-moi de vous citer une page de la préface que j'ai attachée au drame *.

. . . .

» Ces ménagements que je me suis engagé à garder, je les garderai, Messieurs. Les hautes personnes intéressées à ce que cette discussion reste digne et décente n'ont rien à craindre de moi. Je suis sans colère et sans haine. Seulement que la police ait donné à l'un de mes vers un sens qu'il n'a pas, qu'il n'a jamais eu dans ma pensée, je déclare que cela est insolent, et que cela n'est pas moins insolent pour le roi que pour le poète. Que la police sache une fois pour toutes que je ne fais pas de pièces à allusions. Qu'elle se tienne encore ceci pour dit. C'est aussi là une chose sur laquelle je ne reviendrai plus.

» Après la raison morale et la raison politique, il y a la raison littéraire. Un gouvernement arrêtant une pièce pour des raisons littéraires, ceci est étrange, et ceci n'est pourtant pas sans réalité. Souvenez-vous, si toutefois cela vaut la peine qu'on s'en souvienne, qu'en 1829, à l'époque où les premiers ouvrages dits *romantiques* apparaissaient sur le théâtre, vers le moment où la Comédie-française recevait *Marion de Lorme*, une pétition, signée par sept personnes, fut présentée au roi Charles X pour obtenir que le Théâtre-Français fût fermé tout bonnement, et de par le roi, aux ouvrages de ce qu'on appelait *la nouvelle école*. Charles X se prit à rire, et répondit spirituellement qu'en matière littéraire il n'avait, comme nous tous, *que sa place au parterre*. La pétition expira sous le ridicule. Eh bien! Messieurs, aujourd'hui plusieurs des signataires de cette pétition sont députés, députés influents de la majorité, ayant part au pouvoir et votant le budget. Ce qu'ils pétitionnaient timidement en 1829, ils ont pu, tout-puissants qu'ils sont, le faire en 1832. La notoriété publique raconte en effet que ce sont eux qui, le lendemain de la première représentation, ont abordé le ministre à la chambre des députés et ont obtenu de lui,

* Voir la préface, pages 278 et 279.

sous tous les prétextes moraux et politiques possibles, que *le Roi s'amuse* fût arrêté. Le ministre, homme ingénu, innocent et candide, a bravement pris le change; il n'a pas su démêler sous toutes ces enveloppes l'animosité directe et personnelle; il a cru faire de la proscription politique, j'en suis fâché pour lui, on lui a fait faire de la proscription littéraire. Je n'insisterai pas davantage là-dessus. C'est une règle pour moi de m'abstenir des personnalités et des noms propres pris en mauvaise part, même quand il y aurait lieu à de justes représailles. D'ailleurs cette toute petite manigance littéraire m'inspire infiniment moins de colère que de pitié. Cela est curieux, voilà tout. Le gouvernement prêtant main-forte à l'Académie en 1832! Aristote redevenu loi de l'état! une imperceptible contre-révolution littéraire manœuvrant à fleur d'eau au milieu de nos grandes révolutions politiques! des députés qui ont déposé Charles X travaillant dans un petit coin à restaurer Boileau! quelle pauvreté!

» Ainsi, Messieurs, en admettant pour un instant, ce qui est si invinciblement contesté par nous, que le ministère ait eu le droit d'arrêter *le Roi s'amuse*, il n'a pas une raison *raisonnable* à alléguer pour l'avoir fait. Raisons morales, nulles; raisons politiques, inadmissibles; raisons littéraires, ridicules. Mais y a-t-il donc quelques raisons personnelles? Suis-je un de ces hommes qui vivent de diffamation et de désordre, un de ces hommes chez lesquels l'intention mauvaise peut toujours être présupposée, un de ces hommes qu'on peut prendre à toute heure en flagrant délit de scandale, un de ces hommes enfin contre lesquels la société se défend comme elle peut? Messieurs, l'arbitraire n'est permis contre personne, pas même contre ces hommes-là, s'il en existe. Assurément je ne descendrai pas à vous prouver que je ne suis pas de ces hommes-là. Il est des idées que je ne laisse pas approcher de moi. Seulement j'affirme que le pouvoir a eu tort de venir se heurter à celui qui vous parle en ce moment, et je vous demande la permission, sans entrer dans une apologie inutile, et que nul n'a droit de me demander, de vous redire ici ce que je disais il y a peu de

jours au public *. . . . .

. . . .

» Messieurs, je me résume. En arrêtant ma pièce, le ministre n'a, d'une part, pas un texte de loi valide à citer; d'autre part, pas une raison valable à donner. Cette mesure a deux aspects également mauvais : selon la loi elle est arbitraire, selon le raisonnement elle est absurde. Que peut-il donc alléguer dans cette affaire le pouvoir, qui n'a pour lui ni la raison ni le droit? Son caprice, sa fantaisie, sa volonté, c'est-à-dire rien.

» Vous ferez justice, Messieurs, de cette volonté, de cette fantaisie, de ce caprice. Votre jugement, en me donnant gain de cause, apprendra au pays, dans cette affaire, qui est petite, comme dans celle des ordonnances de juillet, qui était grande, qu'il n'y a en France d'autre *force majeure* que celle de la loi, et qu'il y a au fond de ce procès un ordre illégal que le ministre a eu tort de donner, et que le théâtre a eu tort d'exécuter.

» Votre jugement apprendra au pouvoir que ses amis eux-mêmes le blâment loyalement dans cette occasion, que le droit de tout citoyen est sacré pour tout ministre, qu'une fois les conditions d'ordre et de sûreté générale remplies, le théâtre doit être respecté comme une des voix avec lesquelles parle la pensée publique, et qu'enfin, que ce soit la presse, la tribune ou le théâtre, aucun des soupiraux par où s'échappe la liberté de l'intelligence ne peut être fermé sans péril. Je m'adresse à vous avec une foi profonde dans l'excellence de ma cause. Je ne craindrai jamais, dans de pareilles occasions, de prendre un ministère corps à corps; et les tribunaux sont les juges naturels de ces honorables duels du bon droit contre l'arbitraire; duels moins inégaux qu'on ne pense, car, s'il y a d'un côté tout un gouvernement, et de l'autre rien qu'un simple citoyen, ce simple citoyen est bien fort quand il peut traîner à votre barre un acte illégal, tout honteux d'être ainsi exposé au grand jour, et le souffleter

* Voir la préface, page 277.

publiquement devant vous, comme je le fais, avec quatre articles de la Charte.

» Je ne me dissimule pas cependant que l'heure où nous sommes ne ressemble plus à ces dernières années de la restauration où la résistance aux empiétements du gouvernement était si applaudie, si encouragée, si populaire. Les idées d'immobilité et de pouvoir ont momentanément plus de faveur que les idées de progrès et d'affranchissement. C'est une réaction naturelle après cette brusque reprise de toutes nos libertés au pas de course, qu'on a appelée la révolution de 1830. Mais cette réaction durera peu. Nos ministres seront étonnés un jour de la mémoire implacable avec laquelle les hommes mêmes qui composent à cette heure leur majorité leur rappelleront tous les griefs qu'on a l'air d'oublier si vite aujourd'hui. D'ailleurs, que ce jour vienne tard ou bientôt, cela ne m'importe guère. Dans cette circonstance, je ne cherche pas plus l'applaudissement que je ne crains l'invective; je n'ai suivi que le conseil austère de mon droit et de mon devoir.

» Je dois le dire ici, j'ai de fortes raisons de croire que le gouvernement profitera de cet engourdissement passager de l'esprit public pour rétablir formellement la censure, et que mon affaire n'est autre chose qu'un prélude, qu'une préparation, qu'un acheminement à une mise hors la loi générale de toutes les libertés du théâtre. En ne faisant pas de loi répressive; en laissant exprès déborder depuis deux ans la licence sur la scène, le gouvernement s'imagine avoir créé dans l'opinion des hommes honnêtes, que cette licence peut révolter, un préjugé favorable à la censure dramatique. Mon avis est qu'il se trompe, et que jamais la censure ne sera en France autre chose qu'une illégalité impopulaire. Quant à moi, que la censure des théâtres soit rétablie par une ordonnance qui serait illégale, ou par une loi qui serait inconstitutionnelle, je déclare que je ne m'y soumettrai jamais que comme on se soumet à un pouvoir de fait, en protestant; et cette protestation, Messieurs, je la fais ici solennellement, et pour le présent et pour l'avenir.

» Et observez d'ailleurs comme, dans cette série d'actes arbitraires qui se succèdent depuis quelque temps, le gouvernement manque de grandeur, de franchise et de courage. Cet édifice, beau, quoiqu'incomplet, qu'avait improvisé la révolution de juillet, il le mine lentement, souterrainement, sourdement, obliquement, tortueusement. Il nous prend toujours en traître, par derrière, au moment où l'on ne s'y attend pas. Il n'ose pas censurer ma pièce avant la représentation, il l'arrête le lendemain. Il nous conteste nos franchises les plus essentielles; il nous chicane nos facultés les mieux acquises; il échafaude son arbitraire sur un tas de vieilles lois vermoulues et abrogées; il s'embusque, pour nous dérober nos droits, dans cette forêt de Bondy des décrets impériaux, à travers lesquels la liberté ne passe jamais sans être dévalisée.

» Je dois vous faire remarquer ici en passant, Messieurs, que je n'entends franchir dans mon langage aucune des convenances parlementaires. Il importe à ma loyauté qu'on sache bien quelle est la portée précise de mes paroles quand j'attaque le gouvernement dont un membre actuel a dit : *le Roi règne et ne gouverne pas*. Il n'y a pas d'arrière-pensée dans ma polémique. Le jour où je croirai devoir me plaindre d'une personne couronnée, je lui adresserai ma plainte à elle-même, je la regarderai en face, et je lui dirai : Sire! En attendant, c'est à ses conseillers que j'en veux : c'est sur les ministres seulement que tombe ma parole, quoique cela puisse sembler singulier dans un temps où les ministres sont inviolables et les rois responsables.

» Je reprends, et je dis que le gouvernement nous retire petit à petit tout ce que nos quarante ans de révolution nous avaient acquis de droits et de franchises. Je dis que c'est à la probité des tribunaux de l'arrêter dans cette voie fatale pour lui comme pour nous. Je dis que le pouvoir actuel manque particulièrement de grandeur et de courage dans la manière mesquine dont il fait cette opération hasardeuse que chaque gouvernement, par un aveuglement étrange, tente à son tour, et qui consiste à substituer plus ou moins

rapidement l'arbitraire à la constitution, le despotisme à la liberté.

» Bonaparte, quand il fut consul et quand il fut empereur, voulut aussi le despotisme. Mais il fit autrement. Il y entra de front et de plain-pied. Il n'employa aucune des misérables petites précautions avec lesquelles on escamote aujourd'hui une à une toutes nos libertés, les aînées comme les cadettes, celles de 1830 comme celles de 1789. Napoléon ne fut ni sournois ni hypocrite. Napoléon ne nous filouta pas nos droits l'un après l'autre à la faveur de notre assoupissement, comme on fait maintenant. Napoléon prit tout, à la fois, d'un seul coup et d'une seule main. Le lion n'a pas les mœurs du renard.

» Alors, Messieurs, c'était grand! L'empire, comme gouvernement et comme administration, fut assurément une époque d'intolérable tyrannie, mais souvenons-nous que notre liberté nous fut largement payée en gloire. La France d'alors avait, comme Rome sous César, une attitude tout à la fois soumise et superbe. Ce n'était pas la France comme nous la voulons, la France libre, la France souveraine d'elle-même, c'était la France esclave d'un homme et maîtresse du monde.

» Alors on nous prenait notre liberté, c'est vrai; mais on nous donnait un bien sublime spectacle. On disait : Tel jour, à telle heure, j'entrerai dans telle capitale; et l'on y entrait au jour dit et à l'heure dite. On faisait se coudoyer toutes sortes de rois dans ses antichambres. On détrônait une dynastie avec un décret du *Moniteur*. Si l'on avait la fantaisie d'une colonne, on en faisait fournir le bronze par l'empereur d'Autriche. On réglait un peu arbitrairement, je l'avoue, le sort des comédiens français, mais on datait le règlement de Moscou. On nous prenait toutes nos libertés, dis-je, on avait un bureau de censure, on mettait nos livres au pilon, on rayait nos pièces de l'affiche; mais, à toutes nos plaintes, on pouvait faire d'un seul mot des réponses magnifiques, on pouvait nous répondre : Marengo ! Iéna ! Austerlitz !

» Alors, je le répète, c'était grand; aujourd'hui, c'est pe-

tit. Nous marchons à l'arbitraire comme alors, mais nous ne sommes pas des colosses. Notre gouvernement n'est pas de ceux qui peuvent consoler une grande nation de la perte de sa liberté. En fait d'art, nous déformons les Tuileries; en fait de gloire, nous laissons périr la Pologne. Cela n'empêche pas nos petits hommes d'état de traiter la liberté comme s'ils étaient taillés en despotes; de mettre la France sous leurs pieds, comme s'ils avaient des épaules à porter le monde. Pour peu que cela continue encore quelque temps, pour peu que les lois proposées soient adoptées, la confiscation de tous nos droits sera complète. Aujourd'hui on me fait prendre ma liberté de poète par un censeur, demain on me fera prendre ma liberté de citoyen par un gendarme; aujourd'hui on me bannit du théâtre, demain on me bannira du pays; aujourd'hui on me bâillonne, demain on me déportera; aujourd'hui l'état de siége est dans la littérature, demain il sera dans la cité. De liberté, de garanties, de Charte, de droit public, plus un mot. Néant. Si le gouvernement, mieux conseillé par ses propres intérêts, ne s'arrête sur cette pente pendant qu'il en est temps encore, avant peu nous aurons tout le despotisme de 1807, moins la gloire. Nous aurons l'empire, sans l'empereur.

» Je n'ai plus que quatre mots à dire, Messieurs, et je désire qu'ils soient présents à votre esprit au moment où vous délibérerez. Il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme, Napoléon, et une grande chose, la liberté. Nous n'avons plus le grand homme, tâchons d'avoir la grande chose. »

PERSONNAGES.

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
BLANCHE.
M. DE SAINT-VALLIER.
SALTABADIL.
MAGUELONNE.
CLÉMENT MAROT.
M. DE PIENNE.
M. DE GORDES.
M. DE PARDAILLAN.
M. DE BRION.
M. DE MONCHENU.
M. DE MONTMORENCY.
M. DE COSSÉ.
M. DE LATOUR-LANDRY.
MADAME DE COSSÉ.
DAME BÉRARDE.
Un gentilhomme de la reine.
Un valet du roi.
Un médecin.
Seigneurs, pages, gens du peuple.

Paris, 152...

I

M. DE SAINT-VALLIER.

ACTE PREMIER.

Une fête de nuit au Louvre. Salles magnifiques pleines d'hommes et de femmes en parure. Flambeaux, musique, danses, éclats de rire. — Des valets portent des plats d'or et des vaisselles d'émail, des groupes de seigneurs et de dames passent et repassent sur le théâtre. — La fête tire à sa fin ; l'aube blanchit les vitraux. Une certaine liberté règne ; la fête a un peu le caractère d'une orgie. — Dans l'architecture, dans les ameublements, dans les vêtements, le goût de la renaissance.

SCÈNE I.

LE ROI, — *comme l'a peint Titien.* — M. DE LA TOUR-LANDRY.

LE ROI.

Comte, je veux mener à fin cette aventure.
Une femme bourgeoise, et de naissance obscure
Sans doute, mais charmante !

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Et vous la rencontrez
Le dimanche à l'église ?

LE ROI.

A Saint-Germain-des-Prés.
J'y vais chaque dimanche.

26.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Et voilà tout à l'heure
Deux mois que cela dure?

LE ROI.

Oui.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

La belle demeure?

LE ROI.

Au cul-de-sac Bussy.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Près de l'hôtel Cossé?

LE ROI, *avec un signe affirmatif.*

Dans l'endroit où l'on trouve un grand mur.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Ah! je sai.
Et vous la suivez, sire?

LE ROI.

Une farouche vieille
Qui lui garde les yeux, et la bouche, et l'oreille,
Est toujours là.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Vraiment?

LE ROI.

Et le plus curieux,
C'est que le soir un homme, à l'air mystérieux,
Très-bien enveloppé, pour se glisser dans l'ombre,
D'une cape fort noire et de la nuit fort sombre,
Entre dans la maison.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Hé, faites de même!

LE ROI.

Hein!
La maison est fermée et murée au prochain!

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Par votre majesté quand la dame est suivie,
Vous a-t-elle parfois donné signe de vie?

LE ROI.

Mais à certains regards, je crois sans trop d'erreur,
Qu'elle n'a pas pour moi d'insurmontable horreur.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Sait-elle que le roi l'aime?

LE ROI, *avec un signe négatif.*

Je me déguise
D'une livrée en laine et d'une robe grise.

M. DE LA TOUR-LANDRY, *riant.*

Je vois que vous aimez d'un amour épuré
Quelque auguste Toinon, maîtresse d'un curé!

Entrent plusieurs seigneurs et Triboulet.

LE ROI, *à M. de la Tour-Landry.*

Chut! on vient. — En amour il faut savoir se taire
Quand on veut réussir.

Se tournant vers Triboulet, qui s'est approché pendant ces dernières paroles et les a entendues.

N'est-ce pas?

TRIBOULET.

Le mystère
Est la seule enveloppe où la fragilité
D'une intrigue d'amour puisse être en sûreté.

SCÈNE II.

LE ROI, TRIBOULET, M. DE GORDES, PLUSIEURS SEIGNEURS. *Les seigneurs superbement vêtus. Triboulet, dans son costume de fou, comme l'a peint Boniface.*

Le roi regarde passer un groupe de femmes.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Madame de Vendosme est divine!

M. DE GORDES.

Mesdames
D'Albe et de Montchevreuil sont de fort belles femmes.

LE ROI.

Madame de Cossé les passe toutes trois.

M. DE GORDES.

Madame de Cossé! sire, baissez la voix.

Lui montrant M. de Cossé, qui passe au fond du théâtre.
— *M. de Cossé, court et ventru,* un des quatre plus gros gentilshommes de France, *dit Brantôme.*

Le mari vous entend.

LE ROI.

Hé, mon cher Simiane,
Qu'importe !

M. DE GORDES.

Il l'ira dire à madame Diane.

LE ROI.

Qu'importe !

Il va au fond du théâtre parler à d'autres femmes qui passent.

TRIBOULET, *à M. de Gordes.*

Il va fâcher Diane de Poitiers.
Il ne lui parle pas depuis huit jours entiers.

M. DE GORDES.

S'il l'allait renvoyer à son mari?

TRIBOULET.

J'espère
Que non.

M. DE GORDES.

Elle a payé la grâce de son père.
Partant, quitte.

TRIBOULET.

A propos du sieur de Saint-Vallier,
Quelle idée avait-il, ce vieillard singulier,
De mettre dans un lit nuptial sa Diane,
Sa fille, une beauté choisie et diaphane,
Un ange que du ciel la terre avait reçu,
Tout pêle-mêle avec un sénéchal bossu !

M. DE GORDES.

C'est un vieux fou. — J'étais sur son échafaud même
Quand il reçut sa grâce. — Un vieillard grave et blême.
— J'étais plus près de lui que je ne suis de toi.
— Il ne dit rien, sinon : Que Diéu garde le roi !
Il est fou maintenant tout à fait.

LE ROI, *passant avec madame de Cossé.*

Inhumaine!
Vous partez !

MADAME DE COSSÉ, *soupirant.*

Pour Soissons, où mon mari m'emmène.

LE ROI.

N'est-ce pas une honte, alors que tout Paris,
Et les plus grands seigneurs et les plus beaux esprits,
Fixent sur vous des yeux pleins d'amoureuse envie,
A l'instant le plus beau d'une si belle vie,
Quand tous faiseurs de duels et de sonnets, pour vous,
Gardent leurs plus beaux vers et leurs plus fameux coups,
A l'heure où vos beaux yeux, semant partout les flammes,
Font sur tous leurs amants veiller toutes les femmes,
Que vous, qui d'un tel lustre éblouissez la cour
Que, ce soleil parti, l'on doute s'il fait jour,
Vous alliez, méprisant duc, empereur, roi, prince,
Briller, astre bourgeois, dans un ciel de province!

MADAME DE COSSÉ.

Calmez-vous!

LE ROI.

Non, non, rien. Caprice original
Que d'éteindre le lustre au beau milieu du bal!

Entre M. de Cossé.

MADAME DE COSSÉ.

Voici mon jaloux, sire!

Elle quitte vivement le roi.

LE ROI.

Ah! le diable ait son âme!

A Triboulet.

Je n'en ai pas moins fait un quatrain à sa femme!
Marot t'a-t-il montré ces derniers vers de moi?...

TRIBOULET.

Je ne lis pas de vers de vous. — Des vers de roi
Sont toujours très-mauvais.

LE ROI.

Drôle!

TRIBOULET.

Que la canaille
Fasse rimer amour et jour vaille que vaille.
Mais près de la beauté gardez vos lots divers,
Sire, faites l'amour, Marot fera les vers.
Roi qui rime déroge.

LE ROI, *avec enthousiasme.*

Ah! rimer pour les belles,
Cela hausse le cœur. — Je veux mettre des ailes
A mon donjon royal.

TRIBOULET.

C'est en faire un moulin.

LE ROI.

Si je ne voyais là madame de Coislin,
Je te ferais fouetter.

Il court à madame de Coislin et paraît lui adresser quelques galanteries.

TRIBOULET, *à part.*

Suis le vent qui t'emporte
Aussi vers celle-là !

M. DE GORDES, *s'approchant de Triboulet et lui faisant remarquer ce qui se passe au fond du théâtre.*

Voici par l'autre porte
Madame de Cossé. Je te gage ma foi
Qu'elle laisse tomber son gant pour que le roi
Le ramasse.

TRIBOULET.

Observons.

Madame de Cossé, qui voit avec dépit les intentions du roi pour madame de Coislin, laisse en effet tomber son bouquet. Le roi quitte madame de Coislin et ramasse le bouquet de madame de Cossé, avec qui il entame une conversation qui paraît fort tendre.

M. DE GORDES, *à Triboulet.*

L'ai-je dit?

TRIBOULET.

Admirable !

M. DE GORDES.

Voilà le roi repris!

TRIBOULET.

Une femme est un diable
Très-perfectionné.

Le roi serre la taille de madame de Cossé et lui baise la main. Elle rit et babille gaiement. Tout à coup M. de Cossé entre par la porte du fond. M. de Gordes le fait remarquer à Triboulet. — M. de Cossé s'arrête, l'œil fixé sur le groupe du roi et de sa femme.

M. DE GORDES, *à Triboulet.*

Le mari !

MADAME DE COSSÉ, *apercevant son mari, au roi qui la tient presque embrassée.*

Quittons-nous !

Elle glisse des mains du roi et s'enfuit.

TRIBOULET.

Que vient-il faire ici, ce gros ventru jaloux !

Le roi s'approche du buffet au fond et se fait verser à boire.

M. DE COSSÉ, *s'avançant sur le devant du théâtre, tout rêveur.*

A part.

Que se disaient-ils?

Il s'approche avec vivacité de M. de Latour-Landry, qui lui fait signe qu'il a quelque chose à lui dire.

Quoi?

M. DE LATOUR-LANDRY, *mystérieusement.*

Votre femme est bien belle !

M. de Cossé se rebiffe et va à M. de Gordes, qui paraît avoir quelque chose à lui confier.

M. DE GORDES, *bas.*

Qu'est-ce donc qui vous trotte ainsi par la cervelle?
Pourquoi regardez-vous si souvent de côté?

M. de Cossé le quitte avec humeur et se trouve face à face avec Triboulet, qui l'attire d'un air discret dans un coin du théâtre, pendant que MM. de Gordes et de la Tour-Landry rient à gorge déployée.

TRIBOULET, *bas à M. de Cossé.*

Monsieur, vous avez l'air tout encharibotté !

Il éclate de rire et tourne le dos à M. de Cossé, qui sort furieux.

Jamais il peut sortir un reproche pour toi!
Quand tout me frappe ici, me repousse et m'exile,
N'es-tu pas mon sauveur, mon espoir, mon asile?
Qui trompa le geôlier? Qui vint limer mes fers?
Qui descendit du ciel pour me suivre aux enfers?
Avec le prisonnier qui donc s'est fait captive?
Avec le fugitif qui s'est fait fugitive?
Quelle autre eût eu ce cœur, plein de ruse et d'amour,
Qui délivre, soutient, console tour à tour?
Moi, fatal et méchant, m'as-tu pas, faible femme,
Sauvé de mon destin, hélas! et de mon âme?
N'as-tu pas eu pitié de ce pauvre opprimé?
Moi, que tout haïssait, ne m'as-tu pas aimé?

MARION, *pleurant.*

Didier, c'est mon bonheur, vous aimer et vous suivre!

DIDIER.

Oh! laisse de tes yeux, laisse que je m'enivre!
Dieu voulut, en mêlant une âme à mon limon,
Accompagner mes jours d'un ange et d'un démon;
Mais, oh! qu'il soit béni, lui dont la grâce étrange
Me cache le démon et me laisse voir l'ange!

MARION.

Vous êtes mon Didier, mon maître et mon seigneur.

DIDIER.

Ton mari, n'est-ce pas?

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Que de bo

En quittant cette terre implacable et jal
Te prendre et t'avouer pour dame et
Tu veux bien? dis, répo

Et vous serez m

ur

De t'avoir ierce
Ne la ref

Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
Car l'amant à l'époux garde ta pureté!

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Savez-vous bien quel était mon supplice?
Souffrir qu'un baladin vous parle et vous salisse!
Ah! ce n'est pas la moindre entre tant de douleurs
Que de vous voir mêlée à ces vils bateleurs!
Vous, chaste et noble fleur, jetée avec ces femmes,
Avec ces hommes pleins d'impuretés infâmes!

MARION.

Didier, soyez prudent.

DIDIER.

Dieu! que j'ai combattu
Contre ma colère!... Ah! cet homme, il vous dit: Tu!
Quand moi, moi, votre époux, à peine encor je l'ose,
De crainte d'enlever à ce front quelque chose!

MARION.

Vivez bien avec eux: il y va de vos jours
Des miens!

DIDIER.

Elle a raison, elle a raison toujours.
[illegible]
[illegible]



Laisse-moi suivre seul ma sombre route; hélas!
Après ce dur voyage, et quand je serai las,
La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.
— Va-t'en!

MARION.

Didier, je veux dans l'ombre et sans témoins
Partager avec vous... — Oh! celle-là du moins!

DIDIER.

Que veux-tu donc? Sais-tu qu'à me suivre poussée,
Tu vas cherchant l'exil, la misère? insensée!
Et peut-être, entends-tu? de si longues douleurs
Que tes yeux adorés s'éteindront dans les pleurs!

Marion laisse tomber sa tête dans ses mains.

Ah! je le jure ici, cette peinture est vraie,
Et tu me fais pitié! ton avenir m'effraie!
Va-t'en!

MARION, *éclatant en sanglots.*

Ah! tuez-moi, si vous voulez encor
Parler ainsi!

Sanglotant.

Mon Dieu!

DIDIER, *la prenant dans ses bras.*

Marie, ô mon trésor!
Tant de larmes! j'aurais donné mon sang pour une!
Fais ce que tu voudras; suis-moi; sois ma fortune,
Ma gloire, mon amour, mon bien et ma vertu?
Marie! ah! réponds-moi; je parle, m'entends-tu?

Il l'assied doucement sur le banc de gazon.

MARION, *se dégageant de ses bras.*

Ah! vous m'avez fait mal.

DIDIER, *à genoux et courbé sur sa main.*

Moi qui mourrais pour elle!

MARION, *souriant dans ses larmes.*

Vous m'avez fait pleurer, méchant!

DIDIER.

Vous êtes belle!

Il s'assied sur le banc à côté d'elle.

Un seul baiser, au front, pur comme nos amours!

Il la baise au front. — Tous deux assis se regardent avec ivresse.

Regarde-moi, Marie, — encore, — ainsi, — toujours !

LE GRACIEUX, *entrant.*

On appelle doña Chimène dans la grange.

Marion se lève précipitamment d'auprès de Didier. — En même temps que le Gracieux, entre Saverny, qui s'arrête au fond du théâtre et considère attentivement Marion, sans voir Didier, qui est resté assis sur le banc et qu'une broussaille lui cache.

SAVERNY, *au fond du théâtre sans être vu. — A part.*

Pardieu, c'est Marion! l'aventure est étrange!

Riant.

Chimène.

LE GRACIEUX, *à Didier qui veut suivre Marion.*

Restez là. Vous, monsieur le jaloux,
Je veux vous taquiner.

DIDIER.

Corps-Dieu!

MARION, *bas à Didier.*

Contenez-vous.

Didier se rassied, elle entre dans la grange.

SAVERNY, *au fond du théâtre. — A part.*

Qui donc lui fait courir le pays de la sorte?
Serait-ce le galant qui m'a prêté main-forte
Et sauvé l'autre soir?... Son Didier! c'est cela.

Entre Laffemas.

LAFFEMAS, *en habit de voyage, saluant Saverny.*

Monsieur, je prends congé de vous...

SAVERNY, *saluant.*

Ah! vous voilà.
Monsieur! vous nous quittez...

Il rit.

LAFFEMAS.

Qu'avez-vous donc à rire?

SAVERNY, *riant.*

C'est une folle histoire, et l'on peut vous la dire.

Parmi ces bateleurs qui ne font qu'arriver,
Là, devinez un peu qui je viens de trouver?

LAFFEMAS.

Parmi ces bateleurs?

SAVERNY.

Oui.

Riant plus fort.

Marion de Lorme!

LAFFEMAS, *tressaillant.*

Marion de Lorme!

DIDIER, *qui depuis leur arrivée a le regard fixé sur eux.*

Hein!

Il se lève à demi sur son banc.

SAVERNY, *riant toujours.*

Il faut que j'en informe
Tout Paris. — Allez-vous, monsieur, de ce côté?

LAFFEMAS.

Oui, le fait y sera fidèlement porté.
Mais êtes-vous bien sûr d'avoir cru reconnaître?...

SAVERNY.

Vive-France! On connaît sa Marion, peut-être!

Fouillant dans sa poche.

J'ai sur moi son portrait, doux gage de sa foi,
Qu'elle fit peindre exprès par le peintre du roi.

Il donne à Laffemas un médaillon.

Comparez.

Montrant la porte de la grange.

On la voit par cette porte ouverte... —
En Espagnole, avec une basquine verte...

LAFFEMAS, *portant les yeux tour à tour sur le portrait et sur la grange.*

C'est elle! — Marion de Lorme!..

A part.

Je le tiens!

A Saverny.

A-t-elle un compagnon parmi tous ces païens?

SAVERNY.

Sans l'avoir vu, j'en jure! — Hé! sans être bégueules,
Ces dames n'aiment pas courir le pays seules.

LAFFEMAS, *à part.*

Faisons vite garder la porte. Il faudra bien
Que je démêle après le faux comédien.
A coup sûr, il est pris!

Il sort.

SAVERNY, *regardant sortir Laffemas. — A part.*

J'ai fait quelque sottise.
Bah!

Prenant à part le Gracieux, qui jusque-là est resté dans un coin, gesticulant tout seul et grommelant son rôle entre ses dents.

—Quelle est cette dame,—ici,—dans l'ombre,—assise?

Il lui montre la porte de la grange.

LE GRACIEUX.

La Chimène?

Avec solennité.

Seigneur, je ne sais pas son nom.

Montrant Didier.

Parlez à ce seigneur, son noble compagnon.

Il sort du côté du parc.

SCÈNE VII.

DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, *se tournant vers Didier.*

C'est monsieur? Dites-moi...—Mais c'est singulier comme
Il me regarde...—Allons, mais c'est lui, c'est mon homme.

Haut à Didier.

S'il n'était en prison, vous ressemblez, mon cher...

DIDIER.

Et vous, s'il n'était mort, vous avez un faux air

D'un homme... — Que son sang sur sa tête retombe!
A qui j'ai dit deux mots qui l'ont mis dans la tombe.

SAVERNY.

Chut!... — Vous êtes Didier!

DIDIER.

Vous, le marquis Gaspard!

SAVERNY.

C'est vous qui vous trouviez certain soir quelque part.
Donc, je vous dois la vie...

Il s'approche les bras ouverts. — Didier recule.

DIDIER.

Excusez ma surprise,
Marquis; mais je croyais vous l'avoir bien reprise.

SAVERNY.

Point. Vous m'avez sauvé, non tué. Maintenant,
Vous faut-il un second, un frère, un lieutenant?
Que voulez-vous de moi? mon bien, mon sang, mon âme?

DIDIER.

Non, rien de tout cela! mais ce portrait de femme.

Saverny lui donne le portrait.

Amèrement en regardant le portrait.

Oui, voilà son beau front, son œil noir, son cou blanc,
Surtout son air candide. — Il est bien ressemblant.

SAVERNY.

Vous trouvez?

DIDIER.

C'est pour vous, dites, qu'elle fit faire
Ce portrait?

SAVERNY, *avec un geste affirmatif, saluant Didier.*

A présent c'est vous qu'elle préfère,
Vous qu'elle aime et choisit entre tant d'amoureux.
Heureux homme!

DIDIER, *avec un rire éclatant et désespéré.*

Est-ce pas que je suis bien heureux!

SAVERNY.

Je vous fais compliment. C'est une bonne fille,
Et qui n'aime jamais que des fils de famille.
D'une telle maîtresse on a droit d'être fier;
C'est honorable, et puis cela donne bon air;

C'est de bon goût; et si de vous quelqu'un s'informe,
On dit tout haut : L'amant de Marion de Lorme !

Didier veut lui rendre le portrait; il refuse de le recevoir.

Non, gardez le portrait. Elle est à vous, ainsi
Le portrait vous revient de droit: gardez.

DIDIER.

Merci.

Il serre le portrait dans sa poitrine.

SAVERNY.

Mais savez-vous qu'elle est charmante en Espagnole ?—
Donc vous me succédez? — un peu, sur ma parole,
Comme le roi Louis succède à Pharamond. —
Moi, ce sont les Brissac, — oui, tous les deux, — qui m'ont
Supplanté.

Riant.

Croiriez-vous?... le cardinal lui-même !
Puis le petit d'Effiat, puis les trois Sainte-Mesme,
Puis les quatre Argenteau... — Vous êtes dans son cœur
En bonne compagnie....

Riant.

Un peu nombreuse...

DIDIER *à part.*

Horreur !

SAVERNY.

Çà, vous me conterez... Moi, pour ne rien vous taire,
Je passe ici pour mort, et demain on m'enterre.
Vous, vous avez trompé sbires et sénéchaux,
Marion vous aura fait ouvrir les cachots;
Vous aurez joint en route une troupe ambulante,
N'est-ce pas? Ce doit être une histoire excellente !

DIDIER.

Toute une histoire !

SAVERNY.

Elle a, pour vous, fait les yeux doux
Sans doute à quelque archer?

DIDIER, *d'une voix de tonnerre*

Tête et sang ! croyez-vous?

SAVERNY.

Quoi ! seriez-vous jaloux?

Tous deux jettent leurs manteaux, ôtent leurs chapeaux, dont ils se saluent, et qu'ils jettent derrière eux; puis ils tirent leurs épées.

SAVERNY.

Monsieur, à vos ordres.

DIDIER.

En garde!

Ils croisent le fer et ferraillent pied à pied, en silence et avec fureur.—Tout à coup la petite porte s'entr'ouvre, et Marion, en robe blanche, paraît.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MARION.

MARION.

Quel est ce bruit?

Apercevant Didier sous le réverbère.

Didier!

Aux combattants.

Arrêtez!

Les combattants continuent.

A la garde!

SAVERNY.

Qu'est-ce que cette femme?

DIDIER, *se détournant.*

Ah Dieu!

BOUCHAVANNES, *accourant à Saverny.*

Tout est perdu!
Le cri de cette femme au loin s'est entendu.
J'ai des archers de nuit vu briller les rapières.

Entrent les archers avec des torches.

BRICHANTEAU, *à Saverny.*

Fais le mort, ou tu l'es!

SAVERNY, *se laissant tomber.*

Ah!

Bas à Brichanteau qui se penche vers lui.

Les maudites pierres !

Didier, qui croit l'avoir tué, s'arrête.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

De par le roi !

BRICHANTEAU, *aux gentilshommes.*

Sauvons le marquis ! il est mort
S'il est pris !

Les gentilshommes entourent Saverny.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Arrêtez ! messieurs ! — Pardieu, c'est fort !
Venir se battre en duel sous la propre lanterne
De l'édit !

A Didier.

Rendez-vous !

Les archers saisissent et désarment Didier, qui est resté seul. — Montrant Saverny couché à terre et entouré de gentilshommes.

Et cet autre à l'œil terne,
Qu'est-il ? son nom ?

BRICHANTEAU.

Gaspard, marquis de Saverny.
Il est mort.

LE CAPITAINE QUARTENIER.

Mort ? alors son procès est fini.
Il fait bien, cette mort vaut encor mieux que l'autre.

MARION, *effrayée.*

Que dit-il ?

LE CAPITAINE QUARTENIER, *à Didier.*

Maintenant, cette affaire est la vôtre.
Venez, monsieur.

Les archers emmènent Didier d'un côté; les gentilshommes emportent Saverny de l'autre.

DIDIER, *à Marion immobile de terreur.*

Adieu, Marie, oubliez-moi !
Adieu !

Ils sortent.

SCÈNE V.

MARION, L'ANGELY.

MARION, *courant pour le retenir.*

Didier ! pourquoi cet adieu-là ? pourquoi
T'oublier ?

Les soldats la repoussent : elle revient vers L'Angely avec angoisse.

Est-il donc perdu pour cette affaire ?
Monsieur, qu'a-t-il donc fait, et que veut-on lui faire ?

L'ANGELY.

Il lui prend les mains et la mène en silence devant l'écriteau.

Lisez !

Elle lit et recule avec horreur.

MARION.

Dieu ! juste Dieu ! la mort ! ils me l'ont pris !
Ils le tûront ! c'est moi qui le perds par mes cris !
J'appelais au secours, mais à mes cris funèbres
La mort venait, hâtant ses pas dans les ténèbres !
—C'est impossible !—un duel ! est-ce un si grand forfait ?

A L'Angely.

N'est-ce pas qu'on ne peut le condamner ?

L'ANGELY.

Si fait.

MARION.

Mais il peut s'échapper ?

L'ANGELY.

Les murailles sont hautes !

MARION.

Ah ! c'est moi qui lui fais un crime avec mes fautes !
Dieu le frappe pour moi. — Mon Didier ! —

A L'Angely.

Savez-vous
Que c'est lui pour qui rien ne m'eût semblé trop doux ?
Dieu ! les cachots ! la mort ! peut-être la torture !...

L'ANGELY.

Peut-être. — Si l'on veut.

MARION.

Mais je puis d'aventure
Voir le roi? Le roi porte un cœur vraiment royal,
Il fait grâce?

L'ANGELY.

Oui, le roi; mais non le cardinal.

MARION, *égarée.*

Mais qu'en ferez-vous donc?

L'ANGELY.

L'affaire est capitale,
Il faut qu'il roule au bas de la pente fatale.

MARION.

C'est horrible!

A L'Angely.

Monsieur, vous me glacez d'effroi!
Et qui donc êtes-vous?

L'ANGELY.

Je suis bouffon du roi.

MARION.

O mon Didier! je suis indigne, vile, infâme.
Mais ce que Dieu peut faire avec des mains de femme,
Je te le montrerai. Je te suis!

Elle sort du côté par où est sorti Didier.

L'ANGELY, *resté seul.*

Dieu sait où!

Ramassant son épée laissée à terre par Didier.

Çà, qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou?

Il sort.

III

LA COMÉDIE.

CHATEAU DE NANGIS.

ACTE TROISIÈME.

Un parc dans le goût de Henri IV. — Au fond, sur une hauteur, on voit le château de Nangis, neuf et vieux. Le vieux donjon à ogives et tourelles; le neuf, maison haute en briques, à coins de pierre de taille, à toit pointu. — La grande porte du vieux donjon est tendue de noir, et de loin on y distingue un écusson, celui des familles de Nangis et de Saverny.

SCÈNE I.

M. DE LAFFEMAS, *petit costume de magistrat du temps;* LE MARQUIS DE SAVERNY, *déguisé en officier du régiment d'Anjou, moustaches et royale noires, un emplâtre sur l'œil.*

LAFFEMAS.

Çà, vous étiez présent, monsieur, à l'algarade?

SAVERNY, *retroussant sa moustache.*

Monsieur, j'avais l'honneur d'être son camarade.
Il est mort.

LAFFEMAS.

Le marquis de Saverny?

SAVERNY.

Bien mort!

D'une botte poussée en tierce, qui d'abord
A rompu le pourpoint, puis s'est fait une voie
Entre les côtes, par le poumon, jusqu'au foie,
Qui fait le sang, ainsi que vous devez savoir,
Si bien que la blessure était horrible à voir !

LAFFEMAS.

Est-il mort sur le coup?

SAVERNY.

A peu près. Son martyre
A peu duré. J'ai vu succéder au délire
Le spasme, puis au spasme un affreux tétanos,
Et l'improstathonos à l'opistathonos.

LAFFEMAS.

Diable !

SAVERNY.

D'après cela, voyez-vous, je calcule
Qu'il est faux que le sang passe par la jugule,
Et qu'on devrait punir Pecquet et les savants
Qui, pour voir leurs poumons, ouvrent des chiens vivants.

LAFFEMAS.

Mort ! ce pauvre marquis !

SAVERNY.

Une botte assassine !

LAFFEMAS.

Vous êtes donc, monsieur, docteur en médecine?

SAVERNY.

Non.

LAFFEMAS.

Vous l'avez pourtant étudiée !

SAVERNY.

Un peu.
Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Aussi, vous en parlez, morbleu !

SAVERNY.

Ma foi, je suis d'un cœur fort épris de malice ;
Nuire me plaît. Je fais le mal avec délice ;
J'aime à tuer. Aussi j'eus toujours le dessein
De me faire à vingt ans soldat ou médecin.
J'ai long-temps hésité ; puis j'ai choisi l'épée.
C'est moins sûr, mais plus prompt. — J'eus bien l'âme occupée

Un moment d'être acteur, poète et montreur d'ours ;
Mais j'aime assez dîner et souper tous les jours.
Foin des ours et des vers !

LAFFEMAS.

Pour cette fantaisie,
Vous aviez donc, mon cher, appris la poésie ?

SAVERNY.

Un peu. Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Et vous étiez connu
Du marquis ?

SAVERNY.

Je ne suis qu'un soldat parvenu.
Il était lieutenant que j'étais anspessade.

LAFFEMAS.

Vraiment ?

SAVERNY.

J'étais d'abord à monsieur de Caussade,
Lequel au colonel du marquis me donna.
Maigre était le cadeau ; l'on donne ce qu'on a.
Ils m'ont fait officier ; j'ai la moustache noire,
Et j'en vaux bien un autre ; et voilà mon histoire.

LAFFEMAS.

On vous a donc chargé de venir au château
Avertir l'oncle ?

SAVERNY.

Avec son cousin Brichanteau
Je suis venu, traînant son cercueil en carrosse
Pour qu'on l'enterre ici, comme on eût fait sa noce.

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris
La mort de son neveu ?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort pourtant ?

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.
Sans enfants, il n'avait qu'un amour, qu'une envie,

Qu'un espoir : — ce neveu, qu'il aimait d'un cœur chaud,
Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

Passe au fond du théâtre le vieux marquis de Nangis. — Cheveux blancs, visage pâle, les bras croisés sur la poitrine. Habit à la mode de Henri IV; grand deuil. La plaque et le cordon du Saint-Esprit. Il marche lentement et traverse le théâtre. Neuf gardes, vêtus de deuil, la hallebarde sur l'épaule droite et le mousquet sur l'épaule gauche, le suivent sur trois rangs à quelque distance, s'arrêtant quand il s'arrête et marchant quand il marche.

LAFFEMAS, *le regardant passer.*

Pauvre homme !

Il va au fond du théâtre et suit le marquis des yeux.

SAVERNY, *à part.*

Mon bon oncle !

Entre Brichanteau, qui va à Saverny.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRICHANTEAU.

BRICHANTEAU.

Ah ! deux mots à l'oreille,

Riant.

Mais, depuis qu'il est mort, il se porte à merveille !

SAVERNY, *bas, lui montrant le marquis qui passe.*

Regarde, Brichanteau. — Pourquoi m'as-tu forcé
De lui porter ce coup que j'étais trépassé !
Si nous lui disions tout ? Veux-tu pas que j'essaie ?...

BRICHANTEAU.

Garde-t'en bien ! Il faut que sa douleur soit vraie.
Il faut qu'à tous les yeux il pleure abondamment.
Son deuil est un côté de ton déguisement.

SAVERNY.

Mon pauvre oncle !

BRICHANTEAU.

Il se peut bientôt qu'il te revoie.

SAVERNY.

S'il n'est mort de douleur, il mourra de la joie.
De tels coups sont trop forts pour un vieillard.

BRICHANTEAU.

Mon cher,
Il le faut.

SAVERNY.

J'ai grand' peine à voir son rire amer
Par moments, son silence et ses pleurs. Il me navre
A baiser ce cercueil!

BRICHANTEAU.

Un cercueil sans cadavre.

SAVERNY.

Oui, mais il m'a bien mort et sanglant dans son cœur.
C'est là qu'est le cadavre.

LAFFEMAS, *revenant.*

Ah! pauvre vieux seigneur!
Comme on voit dans ses yeux le chagrin qui le mine?

BRICHANTEAU, *bas à Saverny.*

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine!

SAVERNY, *avec un geste d'ignorance.*

Quelque ami qui se trouve au château.

BRICHANTEAU, *bas.*

Le corbeau
Est noir de même et vient à l'odeur du tombeau.
Plus que jamais tais-toi. — C'est une face ingrate
Et louche, à rendre un fou prudent comme Socrate!

Rentre le marquis de Nangis, toujours plongé dans une profonde rêverie. Il vient à pas lents, sans paraître voir personne, s'asseoir sur un banc de gazon au-devant du théâtre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE NANGIS.

LAFFEMAS, *allant au-devant du vieux marquis.*

Ah! monsieur le marquis, nous avons bien perdu.
C'était un neveu rare, et qui vous eût rendu

La vieillesse bien douce. Avec vous je le pleure.
Beau, jeune, on n'était point de nature meilleure!
Servant Dieu, réservé près des femmes, toujours
Juste en ses actions et sage en ses discours.
Un seigneur parfait, brave, et que chacun célèbre!
Mourir sitôt!

Le vieux marquis laisse tomber sa tête dans ses mains.

SAVERNY, *bas à Brichanteau.*

Le diable ait l'oraison funèbre!
Il me loue, et le rend plus triste sur ma foi!
Toi, pour le consoler, dis-lui du mal de moi.

BRICHANTEAU, *à Laffemas.*

Vous vous trompez, monsieur. J'étais du même grade
Que Saverny. C'était un mauvais camarade,
Un fort méchant sujet, qui dans ces derniers temps
Se gâtait tous les jours. Brave, on l'est à vingt ans;
Mais, après tout, sa mort n'est pas digne d'estime.

LAFFEMAS.

Un duel! Mais voyez donc! le grand mal! le grand crime!

A Brichanteau, d'un air goguenard, lui montrant son épée.

Vous êtes officier?

BRICHANTEAU, *du même ton, lui montrant sa perruque.*

Vous êtes magistrat?

SAVERNY, *bas.*

Continue.

BRICHANTEAU.

Il était quinteux, menteur, ingrat.
Peu regrettable au fond. Il allait aux églises,
Mais pour cligner de l'œil avec les Cidalises.
Ce n'était qu'un galant, qu'un fou, qu'un libertin.

SAVERNY, *bas.*

Bien, bien!

BRICHANTEAU.

Avec ses chefs indocile et mutin.
Quant à sa bonne mine, il l'avait fort perdue,
Boitait, avait sur l'œil une loupe étendue,
De blond devenait roux, et de courbé bossu.

SAVERNY, *bas.*

Assez.

BRICHANTEAU.

Puis il jouait, on s'en est aperçu.
Il eût joué son âme aux dés, et je parie
Qu'il avait au brelan mangé sa seigneurie.
Tout son bien chaque nuit s'en allait à grand trot.

SAVERNY, *le tirant par la manche. — Bas.*

Assez, que diable, assez! tu le consoles trop!

LAFFEMAS, *à Brichanteau.*

Mal parler d'un ami défunt! c'est sans excuse.

BRICHANTEAU, *montrant Saverny.*

Demandez à monsieur.

SAVERNY.

Ah! moi, je me récuse.

LAFFEMAS, *affectueusement au vieux marquis.*

Monseigneur, monseigneur, nous vous consolerons.
On a son meurtrier; eh bien! nous le pendrons!
Il est sous bonne garde, et son affaire est sûre.

A Brichanteau et à Saverny.

Comprend-on le marquis de Saverny? Je jure
Qu'il est des duels que nul ne peut répudier.
Mais s'aller battre avec je ne sais quel Didier!

SAVERNY, *à part.*

Didier!

Le vieux marquis, qui est resté pendant toute la scène immobile et muet, se lève et sort à pas lents du côté opposé à celui d'où il est venu. Ses gardes le suivent.

LAFFEMAS, *essuyant une larme et le suivant des yeux.*

En vérité! sa douleur me pénètre.

UN VALET, *accourant.*

Monseigneur!

BRICHANTEAU.

Laissez donc tranquille votre maître.

LE VALET.

C'est pour l'enterrement du feu marquis Gaspard.
Quelle heure fixe-t-on?

BRICHANTEAU.

Vous le saurez plus tard.

LE VALET.

Puis des comédiens, qui viennent de la ville,
Pour cette nuit céans demandent un asile.

BRICHANTEAU.

Pour des comédiens le jour est mal choisi;
Mais l'hospitalité, c'est un devoir aussi.

Montrant une grange à la gauche du théâtre.

Donnez-leur cette grange.

LE VALET, *tenant une lettre.*

Une lettre qui presse....

Lisant.

Monsieur de Laffemas....

LAFFEMAS.

Donnez. C'est mon adresse.

BRICHANTEAU, *bas à Saverny, qui est resté pensif dans un coin.*

Hâtons-nous, Saverny! viens tout expédier
Pour ton enterrement.

Le tirant par la manche.

Çà, rêves-tu?

SAVERNY, *à part.*

Didier!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

LAFFEMAS, *seul.*

C'est le sceau de l'état. — Oui, le grand sceau de cire
Rouge. Allons! quelque affaire! Ouvrons vite.

Lisant

« Messire
» Lieutenant criminel, on vous fait ici part
» Que Didier, l'assassin du feu marquis Gaspard,
» S'est échappé...» — Mon Dieu, c'est un malheur énorme!
« Une femme, qu'on dit la Marion de Lorme,
» L'accompagne. Veuillez au plus tôt revenir. »
— Vite, des chevaux! — Moi! qui croyais le tenir!
Bon! une affaire encor manquée et mal conduite!

Malheur! sur deux pas un! L'un est mort, l'autre en fuite.
Ah! je le reprendrai!

Il sort. — Entre une troupe de comédiens de campagne, hommes, femmes, enfants, en costume de caractère. Parmi eux, Marion et Didier vêtus à l'espagnole; Didier coiffé d'un grand feutre et enveloppé d'un manteau.

SCÈNE V.

LES COMÉDIENS, MARION, DIDIER.

UN VALET, *conduisant les comédiens à la grange.*
Voici votre logis.
Vous êtes chez monsieur le marquis de Nangis.
Tenez-vous décemment et tâchez de vous taire,
Car nous avons un mort que demain l'on enterre.
Surtout ne mêlez pas de chansons et de bruit
Aux chants que pour son âme on chantera la nuit.

LE GRACIEUX. — *Petit et bossu.* —
Nous ferons moins de bruit que tous vos chiens de chasse
Qui vous vont aboyant aux jambes quand on passe.

LE VALET.
Mais des chiens ne sont pas des baladins, mon cher.

LE TAILLEBRAS, *au Gracieux.*
Tais-toi! tu nous feras, toi, coucher en plein air.

Le valet sort.

LE SCARAMOUCHE, *à Marion et à Didier, qui jusque-là sont restés immobiles dans un coin du théâtre.*
Çà, maintenant causons. Vous voilà de la troupe.
Pourquoi monsieur courait portant madame en croupe,
Si l'on est deux époux ou deux tendres amants,
Si l'on fuit la police ou bien les nécromans
Qui tenaient méchamment madame prisonnière,
Cela ne me regarde en aucune manière.
Que joûrez-vous? voilà tout ce que je veux voir.
— Écoute, tu feras les Chimènes, œil noir.

Marion fait une revérence.

DIDIER, *indigné. — A part.*
Lui voir ainsi parler par un vil saltimbanque!

LE SCARAMOUCHE, *à Didier.*
Quant à toi, si tu veux d'un beau rôle, il nous manque
Un matamore. — On est fendu comme un compas,
On fait la grosse voix et l'on marche à grands pas;
Puis, quand on a d'Orgon pris la femme ou la nièce,
On vient tuer le Maure à la fin de la pièce.
C'est un rôle tragique. Il t'irait entre tous.

DIDIER.
Comme il vous plaira.

LE SCARAMOUCHE.
Bon. Mais ne me dis plus vous,
Tu me manques.

Avec une profonde révérence.

Salut, matamore!

DIDIER, *à part.*
Ces drôles!

LE SCARAMOUCHE, *aux autres comédiens.*
Sur ce, faisons la soupe et repassons nos rôles

Tous entrent dans la grange, excepté Marion et Didier.

SCÈNE VI.

MARION, DIDIER. — *Puis* LE GRACIEUX, SAVERNY. — *Puis* LAFFEMAS.

DIDIER, *après un long silence et avec un rire amer.*
Marie! Eh bien, l'abîme est-il assez profond?
Vous ai-je, misérable, assez conduite au fond?
Vous m'avez voulu suivre! hélas! ma destinée
Marche et brise la vôtre à sa roue enchaînée.
Hé bien, où sommes-nous? — Je vous l'avais bien dit.

MARION, *tremblante et joignant les mains.*
Didier! est-ce un reproche?

DIDIER.
Ah! que je sois maudit,
Et plus maudit du ciel, et plus proscrit des hommes
Qu'on ne le fut jamais et que nous ne le sommes,
Hélas! si de ce cœur, dont toi seule as la foi,

Au roi.

J'avais droit d'être par vous traité
Comme une majesté par une majesté.
Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever de regards insolents,
Vous, de fleurs-de-lis d'or, et moi, de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilége ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez;—c'est Dieu qui venge l'autre.

II

SALTABADIL.

ACTE DEUXIÈME.

Le recoin le plus désert du cul-de-sac Bussy. A droite, une petite maison de discrète apparence, avec une petite cour entourée d'un mur qui occupe une partie du théâtre. Dans cette cour, quelques arbres, un banc de pierre. Dans le mur, une porte qui donne sur la rue; sur le mur, une terrasse étroite couverte d'un toit supporté par des arcades dans le goût de la renaissance.— La porte du premier étage de la maison donne sur cette terrasse qui communique avec la cour par un degré. — A gauche, les murs très-hauts des jardins de l'hôtel de Cossé.—Au fond, des maisons éloignées; le clocher de Saint-Séverin.

SCÈNE I.

TRIBOULET, SALTABADIL. — *Pendant une partie de la scène*, M. DE PIENNE *et* M. DE GORDES, *au fond du théâtre.*

Triboulet, enveloppé d'un manteau et sans aucun de ses attributs de bouffon, paraît dans la rue et se dirige vers la porte pratiquée dans le mur. Un homme vêtu de noir et également couvert d'une cape, dont le bas est relevé par une épée, le suit.

TRIBOULET, *rêveur.*

Ce vieillard m'a maudit!

28.

L'HOMME, *le saluant.*

Monsieur...

TRIBOULET, *se détournant avec humeur.*

Ah!

Cherchant dans sa poche.

Je n'ai rien.

L'HOMME.

Je ne demande rien, monsieur! fi donc!

TRIBOULET, *lui faisant signe de le laisser tranquille et de s'éloigner.*

C'est bien!

Entrent M. de Pienne et M. de Gordes, qui s'arrêtent en observation au fond du théâtre

L'HOMME, *le saluant.*

Monsieur me juge mal. Je suis homme d'épée.

TRIBOULET, *reculant.*

A part.

Est-ce un voleur?

L'HOMME, *s'approchant d'un air doucereux.*

Monsieur a la mine occupée.
Je vous vois tous les soirs de ce côté rôder.
Vous avez l'air d'avoir une femme à garder!

TRIBOULET.

A part.

Diable!

Haut.

Je ne dis pas mes affaires aux autres.

Il veut passer outre; l'homme le retient.

L'HOMME.

Mais c'est pour votre bien qu'on se mêle des vôtres.
Si vous me connaissiez, vous me traiteriez mieux.

S'approchant.

Peut-être à votre femme un fat fait les doux yeux,
Et vous êtes jaloux?...

TRIBOULET, *impatienté.*

Que voulez-vous, en somme?

L'HOMME, *avec un sourire aimable, bas et vite.*

Pour quelque paraguante on vous tûra votre homme.

TRIBOULET, *respirant.*

Ah ! c'est fort bien !

L'HOMME.

Monsieur, vous voyez que je suis
Un honnête homme.

TRIBOULET.

Peste !

L'HOMME.

Et que si je vous suis,
C'est pour de bons desseins.

TRIBOULET.

Oui certe, un homme utile !

L'HOMME, *modestement.*

Le gardien de l'honneur des dames de la ville.

TRIBOULET.

Et combien prenez-vous pour tuer un galant ?

L'HOMME.

C'est selon le galant qu'on tue, — et le talent
Qu'on a.

TRIBOULET.

Pour dépêcher un grand seigneur ?

L'HOMME.

Ah ! diantre !
On court plus d'un péril de coups d'épée au ventre.
Ces gens-là sont armés. On y risque sa chair.
Le grand seigneur est cher.

TRIBOULET.

Le grand seigneur est cher !
Est-ce que les bourgeois, par hasard, se permettent
De se faire tuer entre eux ?

L'HOMME, *souriant.*

Mais ils s'y mettent !
— C'est un luxe pourtant, — luxe, vous comprenez,
Qui reste en général parmi les gens bien nés.
Il est quelques faquins qui, pour de grosses sommes,
Tiennent à se donner des airs de gentilshommes,
Et me font travailler. — Mais ils me font pitié.
— On me donne moitié d'avance, et la moitié
Après. —

TRIBOULET, *hochant la tête.*

Oui, vous risquez le gibet, le supplice...

L'HOMME, *souriant.*

Non, non, nous redevons un droit à la police.

TRIBOULET.

Tant pour un homme?

L'HOMME, *avec un signe affirmatif.*

A moins... que vous dirai-je, moi?...
Qu'on n'ait tué, mon Dieu!... qu'on n'ait tué... le roi!

TRIBOULET.

Et comment t'y prends-tu?

L'HOMME.

Monsieur, je tue en ville
Ou chez moi, comme on veut.

TRIBOULET.

Ta manière est civile.

L'HOMME.

J'ai, pour aller en ville, un estoc bien pointu.
J'attends l'homme le soir...

TRIBOULET.

Chez toi, comment fais-tu?

L'HOMME.

J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
Elle attire chez nous le galant une nuit...

TRIBOULET.

Je comprends.

L'HOMME.

Vous voyez, cela se fait sans bruit,
C'est décent. — Donnez-moi, monsieur, votre pratique.
Vous en serez content. Je ne tiens pas boutique,
Je ne fais pas d'éclat. Surtout je ne suis point
De ces gens à poignard, serrés dans leur pourpoint,
Qui vont se mettre dix pour la moindre équipée,
Bandits dont le courage est court comme l'épée.

Il tire de dessous sa cape une épée démesurément longue.

Voici mon instrument. —

Triboulet recule d'effroi.

Pour vous servir.

TRIBOULET, *considérant l'épée avec surprise.*

Vraiment!

— Merci, je n'ai besoin de rien pour le moment.

L'HOMME, *remettant l'épée au fourreau.*

Tant pis. — Quand vous voudrez me voir, je me promène
Tous les jours à midi devant l'hôtel du Maine.
Mon nom, Saltabadil.

TRIBOULET.

Bohême?

L'HOMME, *saluant.*

Et Bourguignon.

M. DE GORDES, *écrivant sur ses tablettes, au fond du théâtre.*

Bas à M. de Pienne.

Un homme précieux; et dont je prends le nom.

L'HOMME, *à Triboulet.*

Monsieur, ne pensez pas mal de moi, je vous prie.

TRIBOULET.

Non. Que diable! il faut bien avoir une industrie!

L'HOMME.

A moins de mendier et d'être un fainéant,
Un gueux. — J'ai quatre enfants...

TRIBOULET.

Qu'il serait malséant

De ne pas élever... —

Le congédiant.

Le ciel vous tienne en joie!

M. DE PIENNE, *à M. de Gordes, au fond, montrant Triboulet.*

Il fait grand jour encor, je crains qu'il ne nous voie.

Tous deux sortent.

TRIBOULET, *à l'homme.*

Bonsoir!

L'HOMME, *le saluant.*

Adiusias. Tout votre serviteur.

Il sort.

TRIBOULET, *le regardant s'éloigner.*

Nous sommes tous les deux à la même hauteur.

Une langue acérée, une lame pointue.
Je suis l'homme qui rit, il est l'homme qui tue.

SCÈNE II.

L'homme disparu, Triboulet ouvre doucement la petite porte pratiquée dans le mur de la cour; il regarde au dehors avec précaution, puis il tire la clef de la serrure et referme soigneusement la porte en dedans; il fait quelques pas dans la cour d'un air soucieux et préoccupé.

TRIBOULET, *seul.*

Ce vieillard m'a maudit!... — Pendant qu'il me parlait,
Pendant qu'il me criait : — Oh! soit maudit, valet! —
Je raillais sa douleur. — Oh! oui, j'étais infâme,
Je riais, mais j'avais l'épouvante dans l'âme. —

Il va s'asseoir sur le petit banc près de la table de pierre.

Maudit!

Profondément rêveur et la main sur son front.

Ah! la nature et les hommes m'ont fait
Bien méchant, bien cruel et bien lâche en effet.
O rage! être bouffon! ô rage! être difforme!
Toujours cette pensée! et, qu'on veille ou qu'on dorme,
Quand du monde en rêvant vous avez fait le tour,
Retomber sur ceci : Je suis bouffon de cour!
Ne vouloir, ne pouvoir, ne devoir et ne faire
Que rire! — Quel excès d'opprobre et de misère!
Quoi! ce qu'ont les soldats ramassés en troupeau
Autour de ce haillon qu'ils appellent drapeau,
Ce qui reste, après tout, au mendiant d'Espagne,
A l'esclave en Tunis, au forçat dans son bagne,
A tout homme ici-bas qui respire et se meut,
Le droit de ne pas rire et de pleurer s'il veut,
Je ne l'ai pas! — O Dieu! triste et l'humeur mauvaise,
Pris dans un corps mal fait où je suis mal à l'aise,
Tout rempli de dégoût de ma difformité,
Jaloux de toute force et de toute beauté,
Entouré de splendeurs qui me rendent plus sombre,

Parfois, farouche et seul, si je cherche un peu l'ombre,
Si je veux recueillir et calmer un moment
Mon âme qui sanglote et pleure amèrement,
Mon maître tout à coup survient, mon joyeux maître,
Qui, tout-puissant, aimé des femmes, content d'être,
A force de bonheur oubliant le tombeau,
Grand, jeune, et bien portant, et roi de France, et beau,
Me pousse avec le pied dans l'ombre où je soupire,
Et me dit en bâillant : Bouffon ! fais-moi donc rire !
— O pauvre fou de cour ! — C'est un homme, après tout !
— Eh bien ! la passion qui dans son âme bout,
La rancune, l'orgueil, la colère hautaine,
L'envie et la fureur dont sa poitrine est pleine,
Le calcul éternel de quelque affreux dessein,
Tous ces noirs sentiments qui lui rongent le sein,
Sur un signe du maître, en lui-même il les broie,
Et, pour quiconque en veut, il en fait de la joie !
— Abjection ! — s'il marche, ou se lève, ou s'assied,
Toujours il sent le fil qui lui tire le pied.
— Mépris de toute part ! — Tout homme l'humilie.
Ou bien c'est une reine, une femme jolie,
Demi-nue et charmante, et dont il voudrait bien,
Qui le laisse jouer sur son lit, comme un chien !
Aussi, mes beaux seigneurs, mes railleurs gentilshommes,
Hun ! comme il vous hait bien ! quels ennemis nous sommes !
Comme il vous fait parfois payer cher vos dédains !
Comme il sait leur trouver des contre-coups soudains !
Il est le noir démon qui conseille le maître.
Vos fortunes, messieurs, n'ont plus le temps de naître,
Et, sitôt qu'il a pu dans ses ongles saisir
Quelque belle existence, il l'effeuille à plaisir !
— Vous l'avez fait méchant ! — O douleur ! est-ce vivre ?
Mêler du fiel au vin dont un autre s'enivre.
Si quelque bon instinct germe en soi, l'effacer,
Étourdir de grelots l'esprit qui veut penser,
Traverser chaque jour, comme un mauvais génie,
Des fêtes qui pour vous ne sont qu'une ironie,
Démolir le bonheur des heureux, par ennui,
N'avoir d'ambition qu'aux ruines d'autrui,
Et contre tous, partout où le hasard vous pose,

Porter toujours en soi, mêler à toute chose,
Et garder, et cacher sous un rire moqueur
Un fond de vieille haine extravasée au cœur!
Oh! je suis malheureux! —

Se levant du banc de pierre où il est assis.

Mais ici que m'importe?
Suis-je pas un autre homme en passant cette porte?
Oublions un instant le monde dont je sors.
Ici je ne dois rien apporter du dehors.

Retombant dans sa rêverie.

— Ce vieillard m'a maudit! — Pourquoi cette pensée
Revient-elle toujours lorsque je l'ai chassée?
Pourvu qu'il n'aille rien m'arriver!

Haussant les épaules.

Suis-je fou?

Il va à la porte de la maison et frappe. Elle s'ouvre. Une jeune fille vêtue de blanc en sort et se jette joyeusement dans ses bras.

SCÈNE III.

TRIBOULET, BLANCHE, ensuite DAME BÉRARDE.

TRIBOULET.

Ma fille!

Il la serre sur sa poitrine avec transport.

Oh! mets tes bras à l'entour de mon cou!
— Sur mon cœur! — Près de toi, tout rit, rien ne me pèse,
Enfant, je suis heureux et je respire à l'aise!

Il la regarde d'un œil enivré.

— Plus belle tous les jours! — Tu ne manques de rien,
Dis? — es-tu bien ici? — Blanche, embrasse-moi bien!

BLANCHE, *dans ses bras.*

Comme vous êtes bon, mon père!

TRIBOULET, *s'asseyant.*

Non, je t'aime,
Voilà tout. N'es-tu pas ma vie et mon sang même?

Si je ne t'avais point, qu'est-ce que je ferais,
Mon Dieu!

BLANCHE, *lui posant la main sur le front.*

Vous soupirez : quelques chagrins secrets,
N'est-ce pas? Dites-les à votre pauvre fille.
Hélas! je ne sais pas, moi, quelle est ma famille.

TRIBOULET.

Enfant, tu n'en as pas!

BLANCHE.

J'ignore votre nom.

TRIBOULET.

Que t'importe mon nom?

BLANCHE.

Nos voisins de Chinon,
De la petite ville où je fus élevée,
Me croyaient orpheline avant votre arrivée.

TRIBOULET.

J'aurais dû t'y laisser. C'eût été plus prudent.
Mais je ne pouvais plus vivre ainsi cependant.
J'avais besoin de toi, besoin d'un cœur qui m'aime.

Il la serre de nouveau dans ses bras.

BLANCHE.

Si vous ne voulez pas me parler de vous-même...

TRIBOULET.

Ne sors jamais!

BLANCHE.

Je suis ici depuis deux mois,
Je suis allée en tout à l'église huit fois.

TRIBOULET.

Bien.

BLANCHE.

Mon bon père, au moins parlez-moi de ma mère!

TRIBOULET.

Oh! ne réveille pas une pensée amère;
Ne me rappelle pas qu'autrefois j'ai trouvé,
— Et, si tu n'étais là, je dirais : J'ai rêvé, —
Une femme, contraire à la plupart des femmes,
Qui, dans ce monde, où rien n'appareille les âmes,
Me voyant seul, infirme, et pauvre, et détesté,
M'aima pour ma misère et ma difformité!

Elle est morte, emportant dans la tombe avec elle
L'angélique secret de son amour fidèle,
De son amour, passé sur moi comme un éclair,
Rayon du paradis tombé dans mon enfer!
Que la terre, toujours à nous recevoir prête,
Soit légère à ce sein qui reposa ma tête!
—Toi seule m'es restée! —

Levant les yeux au ciel.

Eh bien, mon Dieu, merci!

Il pleure et cache son front dans ses mains.

BLANCHE.

Que vous devez souffrir! vous voir pleurer ainsi,
Non, je ne le veux pas, non, cela me déchire!

TRIBOULET.

Et que dirais-tu donc si tu me voyais rire?

BLANCHE.

Mon père, qu'avez-vous? dites-moi votre nom.
Oh! versez dans mon sein toutes vos peines!

TRIBOULET.

Non.

A quoi bon me nommer? Je suis ton père. —Écoute:
Hors d'ici, vois-tu bien, peut-être on me redoute,
Qui sait? l'un me méprise et l'autre me maudit.
Mon nom, qu'en ferais-tu quand je te l'aurais dit!
Je veux ici du moins, je veux, en ta présence,
Dans ce seul coin du monde où tout soit innocence,
N'être pour toi qu'un père, un père vénéré,
Quelque chose de saint, d'auguste et de sacré!

BLANCHE.

Mon père!

TRIBOULET, *la serrant avec emportement dans ses bras.*

Est-il ailleurs un cœur qui me réponde?
Oh! je t'aime pour tout ce que je hais au monde!
—Assieds-toi près de moi. Viens, parlons de cela.
Dis, aimes-tu ton père? et puisque nous voilà
Ensemble, et que ta main entre mes mains repose,
Qu'est-ce donc qui nous force à parler d'autre chose?
Ma fille, ô seul bonheur que le ciel m'ait permis,
D'autres ont des parents, des frères, des amis,

Une femme, un mari, des vassaux, un cortége
D'aïeux et d'alliés, plusieurs enfants, que sais-je?
Moi, je n'ai que toi seule! Un autre est riche,—eh bien,
Toi seule es mon trésor et toi seule es mon bien!
Un autre croit en Dieu. Je ne crois qu'en ton âme!
D'autres ont la jeunesse et l'amour d'une femme,
Ils ont l'orgueil, l'éclat, la grâce et la santé,
Ils sont beaux; moi, vois-tu, je n'ai que ta beauté!
Chère enfant! — Ma cité, mon pays, ma famille,
Mon épouse, ma mère, et ma sœur et ma fille,
Mon bonheur, ma richesse, et mon culte et ma loi,
Mon univers, c'est toi, toujours toi, rien que toi!
De tout autre côté, ma pauvre âme est froissée.
—Oh! si je te perdais!... — Non, c'est une pensée
Que je ne pourrais pas supporter un moment!
—Souris-moi donc un peu.—Ton sourire est charmant.
Oui, c'est toute ta mère! — elle était aussi belle.
Tu te passes souvent la main au front comme elle,
Comme pour l'essuyer; car il faut au cœur pur
Un front tout innocence et des cieux tout azur.
Tu rayonnes pour moi d'une angélique flamme,
A travers ton beau corps mon âme voit ton âme;
Même les yeux fermés, c'est égal, je te vois.
Le jour me vient de toi. Je me voudrais parfois
Aveugle et l'œil voilé d'obscurité profonde,
Afin de n'avoir pas d'autre soleil au monde!

BLANCHE.

Oh! que je voudrais bien vous rendre heureux!

TRIBOULET.

Qui? moi?
Je suis heureux ici! quand je vous aperçoi,
Ma fille, c'est assez pour que mon cœur se fonde.

Il lui passe la main dans les cheveux en souriant.

Oh! les beaux cheveux noirs! enfant, vous étiez blonde,
Qui le croirait?

BLANCHE, *prenant un air caressant.*

Un jour, avant le couvre-feu,
Je voudrais bien sortir et voir Paris un peu.

TRIBOULET, *impétueusement.*

Jamais, jamais! — Ma fille, avec dame Bérarde

Tu n'es jamais sortie au moins?

BLANCHE, *tremblante.*

Non.

TRIBOULET.

Prends-y garde!

BLANCHE.

Je ne vais qu'à l'église.

TRIBOULET, *à part.*

O ciel! on la verrait,
On la suivrait, peut-être on me l'enlèverait!
La fille d'un bouffon, cela se déshonore,
Et l'on ne fait qu'en rire! oh! —

Haut.

Je t'en prie encore,
Reste ici renfermée! Enfant! si tu savais
Comme l'air de Paris aux femmes est mauvais!
Comme les débauchés vont courant par la ville!
Oh! les seigneurs surtout!

Levant les yeux au ciel.

O Dieu! dans cet asile,
Fais croître sous tes yeux, préserve des douleurs
Et du vent orageux qui flétrit d'autres fleurs,
Garde de toute haleine impure, même en rêve,
Pour qu'un malheureux père, à ses heures de trêve,
En puisse respirer le parfum abrité,
Cette rose de grâce et de virginité!

Il cache sa tête dans ses mains et pleure.

BLANCHE.

Je ne parlerai plus de sortir; mais, par grâce,
Ne pleurez pas ainsi!

TRIBOULET.

Non, cela me délasse.
J'ai tant ri l'autre nuit!

Se levant.

Mais c'est trop m'oublier.
Blanche, il est temps d'aller reprendre mon collier.
Adieu.

Le jour baisse.

BLANCHE, *l'embrassant.*

Reviendrez-vous bientôt, dites?

TRIBOULET.

Peut-être.
Vois-tu, ma pauvre enfant, je ne suis pas mon maître.

Appelant.

Dame Bérarde!

Une vieille duègne paraît à la porte de la maison.

DAME BÉRARDE.

Quoi, monsieur?

TRIBOULET.

Lorsque je vien,
Personne ne me voit entrer?

DAME BÉRARDE.

Je le crois bien,
C'est si désert!

Il est presque nuit. De l'autre côté du mur, dans la rue, paraît le roi, déguisé sous des vêtements simples et de couleur sombre; il examine la hauteur du mur et la porte, qui est fermée, avec des signes d'impatience et de dépit.

TRIBOULET, *tenant Blanche embrassée.*

Adieu, ma fille bien-aimée!

A madame Bérarde.

La porte sur le quai, vous la tenez fermée?

Dame Bérarde fait un signe affirmatif.

Je sais une maison, derrière Saint-Germain,
Plus retirée encor. Je la verrai demain.

BLANCHE.

Mon père, celle-ci me plaît pour la terrasse
D'où l'on voit les jardins.

TRIBOULET.

N'y monte pas, de grâce!

Écoutant.

Marche-t-on pas dehors?

Il va à la porte de la cour, l'ouvre et regarde avec inquiétude dans la rue. Le roi se cache dans un enfoncement près de la porte, que Triboulet laisse entr'ouverte.

BLANCHE, *montrant la terrasse.*

Quoi! ne puis-je le soir
Aller respirer là?

TRIBOULET, *revenant.*

Prends garde, on peut t'y voir.

Pendant qu'il a le dos tourné, le roi se glisse dans la cour par la porte entre-bâillée et se cache derrière un gros arbre.

A dame Bérarde.

Vous, ne mettez jamais de lampe à la fenêtre.

DAME BÉRARDE, *joignant les mains.*

Et comment voulez-vous qu'un homme ici pénètre?

Elle se retourne et aperçoit le roi derrière l'arbre. Elle s'interrompt ébahie. Au moment où elle ouvre la bouche pour crier, le roi lui jette dans la gorgerette une bourse, qu'elle prend, qu'elle pèse dans sa main et qui la fait taire.

BLANCHE, *à Triboulet qui est allé visiter la terrasse avec une lanterne.*

Quelles précautions! mon père, dites-moi,
Mais que craignez-vous donc?

TRIBOULET.

Rien pour moi, tout pour toi!

Il la serre encore une fois dans ses bras.

Blanche, ma fille, adieu!

Un rayon de lanterne que tient dame Bérarde éclaire Triboulet et Blanche.

LE ROI, *à part, derrière l'arbre.*

Triboulet!

Il rit.

Comment, diable!
La fille à Triboulet! l'histoire est impayable!

TRIBOULET.

Au moment de sortir, il revient sur ses pas.

J'y pense, quand tu vas à l'église prier,
Personne ne vous suit?

Blanche baisse les yeux avec embarras.

DAME BÉRARDE.

Jamais!

TRIBOULET.

Il faut crier
Si l'on vous suivait.

DAME BÉRARDE.

Ah! j'appellerais main-forte!

TRIBOULET.

Et puis n'ouvrez jamais si l'on frappe à la porte.

DAME BÉRARDE, *comme enchérissant sur les précautions de Triboulet.*

Quand ce serait le roi!

TRIBOULET.

Surtout si c'est le roi!

Il embrasse encore une fois sa fille, et sort en refermant la porte avec soin.

SCÈNE IV.

BLANCHE, DAME BÉRARDE, LE ROI.

Pendant la première partie de la scène, le roi reste caché derrière l'arbre.

BLANCHE, *pensive, écoutant les pas de son père qui s'éloigne.*

J'ai du remords pourtant!

DAME BÉRARDE.

Du remords! et pourquoi?

BLANCHE.

Comme à la moindre chose il s'effraie et s'alarme!
En partant, dans ses yeux j'ai vu luire une larme.
Pauvre père! si bon! j'aurais dû l'avertir
Que le dimanche, à l'heure où nous pouvons sortir,
Un jeune homme nous suit.-Tu sais, ce beau jeune homme?

DAME BÉRARDE.

Pourquoi donc lui conter cela, madame? En somme
Votre père est un peu sauvage et singulier.
Vous haïssez donc bien ce jeune cavalier?

BLANCHE.

Moi le haïr! oh non! — Hélas! bien au contraire,
Depuis que je l'ai vu, rien ne peut m'en distraire
Du jour où son regard à mon regard parla,
Le reste n'est plus rien, je le vois toujours là.
Je suis à lui! vois-tu, je m'en fais une idée... —
Il me semble plus grand que tous d'une coudée!

Comme il est brave et doux! comme il est noble et fier,
Bérarde! et qu'à cheval il doit avoir bel air!

DAME BÉRARDE.

C'est vrai qu'il est charmant!

Elle passe près du roi, qui lui donne une poignée de pièces d'or, qu'elle empoche.

BLANCHE.

Un tel homme doit être...

DAME BÉRARDE, *tendant la main au roi, qui lui donne toujours de l'argent.*

Accompli.

BLANCHE.

Dans ses yeux on voit son cœur paraître.
Un grand cœur!

DAME BÉRARDE.

Certe! un cœur immense!

A chaque mot que dit dame Bérarde, elle tend la main au roi, qui la lui remplit de pièces d'or.

BLANCHE.

Valeureux.

DAME BÉRARDE, *continuant son manége.*

Formidable!

BLANCHE.

Et pourtant... bon.

DAME BÉRARDE, *tendant la main.*

Tendre!

BLANCHE.

Généreux.

DAME BÉRARDE, *tendant la main.*

Magnifique!

BLANCHE, *avec un profond soupir.*

Il me plaît!

DAME BÉRARDE, *tendant toujours la main à chaque mot qu'elle dit.*

Sa taille est sans pareille!
Ses yeux!—son front!—son nez!...—

LE ROI, *à part.*

O Dieu! voilà la vieille
Qui m'admire en détail! je suis dévalisé!

BLANCHE.

Je t'aime d'en parler aussi bien.

DAME BÉRARDE.

Je le sai.

LE ROI, *à part.*

De l'huile sur le feu!

DAME BÉRARDE.

Bon, tendre, un cœur immense!
Valeureux, généreux...

LE ROI, *vidant ses poches.*

Diable! elle recommence!

DAME BÉRARDE, *continuant.*

C'est un très-grand seigneur, il a l'air élégant,
Et quelque chose en or de brodé sur son gant.

Elle tend la main. Le roi lui fait signe qu'il n'a plus rien.

BLANCHE.

Non, je ne voudrais pas qu'il fût seigneur ni prince,
Mais un pauvre écolier qui vient de sa province :
Cela doit mieux aimer.

DAME BÉRARDE.

C'est possible, après tout,
Si vous le préférez ainsi.

A part.

Drôle de goût!
Cerveau de jeune fille, où tout se contrarie!

Essayant encore de tendre la main au roi.

Ce beau jeune homme-là vous aime à la furie.

Le roi ne donne pas.

A part.

Je crois notre homme à sec.—Plus un sou, plus un mot.

BLANCHE, *toujours sans voir le roi.*

Le dimanche jamais ne revient assez tôt.
Quand je ne le vois pas, ma tristesse est bien grande.
Oh! j'ai cru l'autre jour, au moment de l'offrande,
Qu'il allait me parler, et le cœur m'a battu!
J'y songe nuit et jour! de son côté, vois-tu,
L'amour qu'il a pour moi l'absorbe. Je suis sûre
Que toujours dans son âme il porte ma figure.

C'est un homme ainsi fait, oh! cela se voit bien!
D'autres femmes que moi ne le touchent en rien;
Il n'est pour lui ni jeux, ni passe-temps, ni fête.
Il ne pense qu'à moi.

DAME BÉRARDE, *faisant un dernier effort et tendant la main au roi.*

J'en jurerais ma tête!

LE ROI, *ôtant son anneau qu'il lui donne.*

Ma bague pour la tête!

BLANCHE.

Ah! je voudrais souvent,
En y songeant le jour, la nuit en y rêvant,
L'avoir là,....—devant moi...

Le roi sort de sa cachette et va se mettre à genoux près d'elle. Elle a le visage tourné du côté opposé.

...Pour lui dire à lui-même.
Sois heureux! sois content! oh! oui, je t'ai...

Elle se retourne, voit le roi à ses genoux, et s'arrête pétrifiée.

LE ROI, *lui tendant les bras.*

Je t'aime!
Achève! achève! — Oh! dis : Je t'aime! Ne crains rien.
Dans une telle bouche un tel mot va si bien!

BLANCHE, *effarée, cherchant des yeux dame Bérarde qui a disparu.*

Bérarde!... — Plus personne, ô Dieu! qui me réponde!
Personne!

LE ROI, *toujours à genoux.*

Deux amants heureux, c'est tout un monde!

BLANCHE, *tremblante.*

Monsieur, d'où venez-vous?

LE ROI.

De l'enfer ou du ciel,
Qu'importe! que je sois Satan ou Gabriel,
Je t'aime!

BLANCHE.

O ciel! ô ciel! ayez pitié... — J'espère
Qu'on ne nous a point vu! sortez! — Dieu! si mon père...

LE ROI.

Sortir, quand palpitante en mes bras je te tiens,

Lorsque je t'appartiens! lorsque tu m'appartiens!
—Tu m'aimes! tu l'as dit!

BLANCHE, *confuse.*

Il m'écoutait!

LE ROI.

Sans doute.
Quel concert plus divin veux-tu donc que j'écoute?

BLANCHE, *suppliante.*

Ah! vous m'avez parlé. — Maintenant, par pitié,
Sors!

LE ROI.

Sortir, quand mon sort à ton sort est lié,
Quand notre double étoile au même horizon brille,
Quand je viens éveiller ton cœur de jeune fille,
Quand le ciel m'a choisi pour ouvrir à l'amour
Ton âme vierge encore et ta paupière au jour!
Viens, regarde, oh! l'amour, c'est le soleil de l'âme!
Te sens-tu réchauffée à cette douce flamme?
Le sceptre que la mort vous donne et vous reprend,
La gloire qu'on ramasse à la guerre en courant,
Se faire un nom fameux, avoir de grands domaines,
Être empereur ou roi, ce sont choses humaines;
Il n'est sur cette terre, où tout passe à son tour,
Qu'une chose qui soit divine, et c'est l'amour!
Blanche, c'est le bonheur que ton amant t'apporte,
Le bonheur, qui, timide, attendait à ta porte!
La vie est une fleur, l'amour en est le miel.
C'est la colombe unie à l'aigle dans le ciel,
C'est la grâce tremblante à la force appuyée,
C'est ta main dans ma main doucement oubliée...
—Aimons-nous! aimons-nous!

Il cherche à l'embrasser. Elle se débat.

BLANCHE.

Non! Laissez!

Il la serre dans ses bras, et lui prend un baiser.

DAME BÉRARDE, *au fond du théâtre, sur la terrasse, à part.*

Il va bien!

LE ROI, *à part.*

Elle est prise!

Haut.

Dis-moi que tu m'aimes !

DAME BÉRARDE, *au fond, à part.*

Vaurien !

LE ROI.

Blanche ! redis-le moi !

BLANCHE, *baissant les yeux.*

Vous m'avez entendue.
Vous le savez.

LE ROI, *l'embrassant de nouveau avec transport.*

Je suis heureux !

BLANCHE.

Je suis perdue !

LE ROI.

Non, heureuse avec moi !

BLANCHE, *s'arrachant de ses bras.*

Vous m'êtes étranger.
Dites-moi votre nom.

DAME BÉRARDE, *au fond, à part.*

Il est temps d'y songer !

BLANCHE.

Vous n'êtes pas au moins seigneur ni gentilhomme ?
Mon père les craint tant !

LE ROI.

Mon Dieu, non, je me nomme...

A part.

—Voyons ?...

Il cherche.

Gaucher Mahiet. —Je suis un écolier...
Très-pauvre !...

DAME BÉRARDE, *occupée en ce moment même à compter l'argent qu'il lui a donné.*

Est-il menteur !

Entrent dans la rue M. de Pienne et M. de Pardaillan, enveloppés de manteaux, une lanterne sourde à la main.

M. DE PIENNE, *bas à M. de Pardaillan.*

C'est ici, chevalier !

DAME BÉRARDE, *bas et descendant précipitamment la terrasse.*

J'entends quelqu'un dehors.

BLANCHE, *effrayée.*

C'est mon père peut-être!

DAME BÉRARDE, *au roi.*

Partez, monsieur!

LE ROI.

Que n'ai-je entre mes mains le traître
Qui me dérange ainsi!

BLANCHE, *à dame Bérarde.*

Fais-le vite passer
Par la porte du quai.

LE ROI, *à Blanche.*

Quoi! déjà te laisser!
M'aimeras-tu demain?

BLANCHE.

Et vous?

LE ROI.

Ma vie entière!

BLANCHE.

Ah! vous me tromperez, car je trompe mon père!

LE ROI.

Jamais! — Un seul baiser, Blanche, sur tes beaux yeux.

DAME BÉRARDE, *à part.*

Mais c'est un embrasseur tout à fait furieux!

BLANCHE, *faisant quelque résistance.*

Non, non!

Le roi l'embrasse, et rentre avec dame Bérarde dans la maison.

Blanche reste quelque temps les yeux fixés sur la porte par où il est sorti; puis elle rentre elle-même. Pendant ce temps-là, la rue se peuple de gentilshommes armés, couverts de manteaux et masqués. M. de Gordes, M. de Cossé, MM. de Montchenu, de Brion et de Montmorency, Clément Marot, rejoignent successivement M. de Pienne et M. de Pardaillan. La nuit est très-noire. La lanterne sourde de ces messieurs est bouchée. Ils se font entre eux des signes de reconnaissance, et se montrent la maison de Blanche. Un valet les suit portant une échelle.

SCÈNE V.

LES GENTILSHOMMES, *puis* TRIBOULET, *puis* BLANCHE.

Blanche reparaît par la porte du premier étage sur la terrasse. Elle tient à la main un flambeau qui éclaire son visage.

BLANCHE, *sur la terrasse.*

Gaucher Mahiet! nom de celui que j'aime,
Grave-toi dans mon cœur!

M. DE PIENNE, *aux gentilshommes.*

Messieurs! c'est elle-même!

M. DE PARDAILLAN.

Voyons!

M. DE GORDES, *dédaigneusement.*

Quelque beauté bourgeoise!

A M. de Pienne.

Je te plains
Si tu fais ton régal des femmes de vilains!

En ce moment Blanche se retourne, de façon que les gentilshommes peuvent la voir.

M. DE PIENNE, *à M. de Gordes.*

Comment la trouves-tu?

MAROT.

La vilaine est jolie!

M. DE GORDES

C'est une fée! une ange! une grâce accomplie!

M. DE PARDAILLAN.

Quoi! c'est là la maîtresse à messer Triboulet!
Le sournois!

M. DE GORDES.

Le faquin!

MAROT.

La plus belle au plus laid.
C'est juste. — Jupiter aime à croiser les races.

Blanche rentre chez elle. On ne voit plus qu'une lumière à la fenêtre.

M. DE PIENNE.

Messieurs, ne perdons pas notre temps en grimaces.
Nous avons résolu de punir Triboulet.
Or, nous sommes ici, tous, à l'heure qu'il est,
Avec notre rancune, et de plus, une échelle.
Escaladons le mur et volons-lui sa belle;
Portons la dame au Louvre, et que sa majesté
A son lever demain trouve cette beauté.

M. DE COSSÉ.

Le roi mettra la main dessus, que je suppose.

MAROT.

Le diable à sa façon débrouillera la chose!

M. DE PIENNE.

Bien dit. A l'œuvre!

M. DE GORDES.

Au fait, c'est un morceau de roi.

Entre Triboulet.

TRIBOULET, *rêveur, au fond du théâtre.*

Je reviens... à quoi bon? Ah! je ne sais pourquoi!

M. DE COSSÉ, *aux gentilshommes.*

Çà, trouvez-vous si bien, messieurs, que, brune et blonde,
Notre roi prenne ainsi la femme à tout le monde?
Je voudrais bien savoir ce que le roi dirait
Si quelqu'un usurpait la reine?

TRIBOULET, *avançant de quelques pas.*

Oh! mon secret!
—Ce vieillard m'a maudit!—Quelque chose me trouble!

La nuit est si épaisse qu'il ne voit pas M. de Gordes près de lui et qu'il le heurte en passant.

Qui va là?

M. DE GORDES, *revenant effaré, bas aux gentilshommes.*

Triboulet, messieurs!

M. DE COSSÉ, *bas.*

Victoire double!
Tuons le traître!

M. DE PIENNE.

Oh! non!

M. DE COSSÉ.

Il est dans notre main.

M. DE PIENNE.

Et nous ne l'aurions plus pour en rire demain!

M. DE GORDES.

Oui, si nous le tuons, le tour n'est plus si drôle.

M. DE COSSÉ.

Mais il va nous gêner.

MAROT.

Laissez-moi la parole.
Je vais arranger tout.

TRIBOULET, *qui est resté dans son coin aux aguets et l'oreille tendue.*

On s'est parlé tout bas.

MAROT, *approchant.*

Triboulet!

TRIBOULET, *d'une voix terrible.*

Qui va là?

MAROT.

Là! ne nous mange pas.
C'est moi.

TRIBOULET.

Qui, toi?

MAROT.

Marot.

TRIBOULET.

Ah! la nuit est si noire!

MAROT.

Oui, le diable s'est fait du ciel une écritoire.

TRIBOULET.

Dans quel but?...

MAROT.

Nous venons, ne l'as-tu pas pensé?
Enlever pour le roi madame de Cossé.

TRIBOULET, *respirant.*

Ah!...—Très-bien!

M. DE COSSÉ, *à part.*

Je voudrais lui rompre quelque membre!

TRIBOULET, *à Marot.*

Mais comment ferez-vous pour entrer dans sa chambre?

MAROT, *bas à M. de Cossé.*

Donnez-moi votre clé.

M. de Cossé lui passe sa clef, qu'il transmet à Triboulet.

Tiens, touche cette clé.
Y sens-tu le blason de Cossé ciselé?

TRIBOULET, *palpant la clef.*

Les trois feuilles de scie, oui.

A part.

Mon Dieu, suis-je bête!

Montrant le mur à gauche.

Voilà l'hôtel Cossé. Que diable avais-je en tête?

A Marot, en lui rendant la clef.

Vous enlevez sa femme au gros Cossé? j'en suis!

MAROT.

Nous sommes tous masqués.

TRIBOULET.

Eh bien, un masque!

Marot lui met un masque et ajoute au masque un bandeau qu'il lui attache sur les yeux et sur les oreilles.

Et puis?

MAROT.

Tu nous tiendras l'échelle.

Les gentilshommes appliquent l'échelle au mur de la terrasse. Marot y conduit Triboulet, auquel il la fait tenir.

TRIBOULET, *les mains sur l'échelle.*

Hum! êtes-vous en nombre?
Je n'y vois plus du tout.

MAROT.

C'est que la nuit est sombre.

Aux autres, en riant.

Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd.
Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd.

Les gentilshommes montent l'échelle, enfoncent la porte du premier étage sur la terrasse, et pénètrent dans la maison. Un moment après, l'un d'eux reparaît dans la cour, dont il ouvre la porte en dedans; puis le

groupe tout entier arrive à son tour dans la cour et franchit la porte, emportant Blanche demi-nue et bâillonnée, qui se débat.

BLANCHE, *échevelée, dans l'éloignement.*

Mon père, à mon secours! ô mon père!

VOIX DE GENTILSHOMMES, *dans l'éloignement.*

Victoire!

Ils disparaissent avec Blanche.

TRIBOULET, *resté seul au bas de l'échelle.*

Çà, me font-ils ici faire mon purgatoire?
—Ont-ils bientôt fini? quelle dérision!

Il lâche l'échelle, porte la main à son masque et rencontre le bandeau.

J'ai les yeux bandés!

Il arrache son bandeau et son masque. A la lumière de la lanterne sourde qui a été oubliée à terre, il y voit quelque chose de blanc; il le ramasse et reconnaît le voile de sa fille : il se retourne; l'échelle est appliquée au mur de sa terrasse, la porte de sa maison est ouverte; il y entre comme un furieux, et reparaît un moment après traînant dame Bérarde bâillonnée et demi-vêtue. Il la regarde avec stupeur, puis il s'arrache les cheveux en poussant quelques cris inarticulés. Enfin la voix lui revient.

Oh! la malédiction!

Il tombe évanoui.

III

LE ROI.

ACTE TROISIÈME.

L'antichambre du roi au Louvre. — Dorures, ciselures, meubles, tapisseries dans le goût de la renaissance. — Sur le devant de la scène, une table, un fauteuil, un pliant. — Au fond, une grande porte dorée. — A gauche, la porte de la chambre à coucher du roi, revêtue d'une portière en tapisserie. A droite, un dressoir chargé de vaisselle d'or et d'émaux. — La porte du fond s'ouvre sur un mail.

SCÈNE I.

LES GENTILSHOMMES.

M. DE GORDES.

Maintenant arrangeons la fin de l'aventure.

M. DE PARDAILLAN.

Il faut que Triboulet s'intrigue, se torture,
Et ne devine pas que sa belle est ici !

M. DE COSSÉ.

Qu'il cherche sa maîtresse, oui, c'est fort bien ! mais si
Les portiers cette nuit nous ont vus l'introduire ?

M. DE MONTCHENU.

Tous les huissiers du Louvre ont ordre de lui dire
Qu'ils n'ont point vu de femme entrer céans la nuit.

M. DE PARDAILLAN.

De plus, un mien laquais, drôle aux ruses instruit,
Pour lui donner le change, est allé sur sa porte
Dire aux gens du bouffon que, d'une et d'autre sorte,
Il avait vu traîner à l'hôtel d'Hautefort
Une femme, à minuit, qui se débattait fort.

M. DE COSSÉ, *riant.*

Bon, l'hôtel d'Hautefort le jette loin du Louvre!

M. DE GORDES.

Serrons bien sur ses yeux le bandeau qui les couvre.

MAROT.

J'ai ce matin au drôle envoyé ce billet :

Il tire un papier et lit.

« Je viens de t'enlever ta belle, ô Triboulet!
» Je l'emmène, s'il faut t'en donner des nouvelles,
» Hors de France avec moi. »

Tous rient.

M. DE GORDES, *à Marot.*

Signé?

MAROT.

« Jean de Nivelles! »

Les éclats de rire redoublent.

M. DE PARDAILLAN.

Oh! comme il va chercher!

M. DE COSSÉ.

Je jouis de le voir.

M. DE GORDES.

Qu'il va, le malheureux, avec son désespoir,
Ses poings crispés, ses dents de colère serrées,
Nous payer en un jour de dettes arriérées!

La porte latérale s'ouvre. Entre le roi, vêtu d'un magnifique négligé du matin. Il est accompagné de M. de Pienne. Tous les courtisans se rangent et se découvrent. Le roi et M. de Pienne rient aux éclats.

LE ROI, *désignant la porte du fond.*

Elle est là?

M. DE PIENNE.

La maîtresse à Triboulet!

LE ROI.

Vraiment!

Dieu! souffler la maîtresse à mon fou! c'est charmant!

M. DE PIENNE.

Sa maîtresse, ou sa femme!

LE ROI, *à part.*

Une femme! une fille!

Je ne le savais pas si père de famille!

M. DE PIENNE.

Le roi la veut-il voir?

LE ROI.

Pardieu!

M. de Pienne sort, et revient un moment après soutenant Blanche, voilée et toute chancelante. Le roi s'assied nonchalamment dans son fauteuil.

M. DE PIENNE, *à Blanche.*

Ma belle, entrez.

Vous tremblerez après tant que vous le voudrez.
Vous êtes près du roi.

BLANCHE, *toujours voilée.*

C'est le roi, ce jeune homme!

Elle court se jeter aux pieds du roi.

A la voix de Blanche, le roi tressaille et fait signe à tous de sortir.

SCÈNE II.

LE ROI, BLANCHE.

Le roi, resté seul avec Blanche, soulève le voile qui la cache.

LE ROI.

Blanche!

BLANCHE.

Gaucher Mahiet! ciel!

LE ROI, *éclatant de rire.*

Foi de gentilhomme,

Méprise ou fait exprès, je suis ravi du tour.
Vive Dieu! ma beauté, ma Blanche, mon amour,
Viens dans mes bras!

BLANCHE, *reculant.*

Le roi! le roi! Laissez-moi, sire, —
Mon Dieu! je ne sais plus comment parler ni dire... —
Monsieur Gaucher Mahiet... — Non, vous êtes le roi. —
Retombant à genoux.
Oh! qui que vous soyez, ayez pitié de moi.

LE ROI.

Avoir pitié de toi, Blanche! moi qui t'adore!
Ce que Gaucher disait, François le dit encore.
Tu m'aimes et je t'aime, et nous sommes heureux!
Être roi ne saurait gâter un amoureux.
Enfant! tu me croyais bourgeois, clerc, moins peut-être.
Parce que le hasard m'a fait un peu mieux naître,
Parce que je suis roi, ce n'est pas un motif
De me prendre en horreur subitement tout vif!
Je n'ai pas le bonheur d'être un manant, qu'importe!

BLANCHE, *à part.*

Comme il rit! O mon Dieu, je voudrais être morte!

LE ROI, *souriant et riant plus encore.*

Oh! les fêtes, les jeux, les danses, les tournois,
Les doux propos d'amour le soir au fond des bois,
Cent plaisirs que la nuit couvrira de son aile :
Voilà ton avenir, auquel le mien se mêle!
Oh! soyons deux amants, deux heureux, deux époux!
Il faut un jour vieillir, et la vie, entre nous,
Cette étoffe où, malgré les ans qui la morcellent,
Quelques instants d'amour par places étincellent,
N'est qu'un triste haillon sans ces paillettes-là!
Blanche, j'ai réfléchi souvent à tout cela,
Et voici la sagesse : honorons Dieu le père,
Aimons et jouissons, et faisons bonne chère!

BLANCHE, *atterrée et reculant.*

O mes illusions! qu'il est peu ressemblant!

LE ROI.

Quoi! me croyais-tu donc un amoureux tremblant,
Un cuistre, un de ces fous lugubres et sans flammes,
Qui pensent qu'il suffit, pour que toutes les femmes

Et tous les cœurs charmés se rendent devant eux,
De pousser des soupirs avec un air piteux?

BLANCHE, *le repoussant.*

Laissez-moi! — Malheureuse!

LE ROI.

Oh! sais-tu qui nous sommes?
La France, un peuple entier, quinze millions d'hommes,
Richesse, honneurs, plaisirs, pouvoir sans frein ni loi,
Tout est pour moi, tout est à moi, je suis le roi!
Hé bien! du souverain tu seras souveraine.
Blanche, je suis le roi; toi, tu seras la reine!

BLANCHE.

La reine! et votre femme?

LE ROI, *riant.*

Innocence! ô vertu!
Ah! ma femme n'est pas ma maîtresse, vois-tu!

BLANCHE.

Votre maîtresse! oh non! quelle honte!

LE ROI.

La fière!

BLANCHE.

Je ne suis pas à vous, non, je suis à mon père!

LE ROI.

Ton père! mon bouffon! mon fou! mon Triboulet!
Ton père! il est à moi! j'en fais ce qui me plaît!
Il veut ce que je veux!

BLANCHE, *pleurant amèrement et la tête dans ses mains.*

O Dieu! mon pauvre père!
Quoi! tout est donc à vous?

Elle sanglote. Il se jette à ses pieds pour la consoler.

LE ROI, *avec un accent attendri.*

Blanche! oh! tu m'es bien chère!
Blanche! ne pleure plus. Viens sur mon cœur!

BLANCHE, *résistant.*

Jamais.

LE ROI, *tendrement.*

Tu ne m'as pas encor redit que tu m'aimais.

BLANCHE.

Oh! c'est fini!

LE ROI.

Je t'ai, sans le vouloir, blessée.
Ne sanglote donc pas, comme une délaissée.
Oh! plutôt que de faire ainsi pleurer tes yeux,
J'aimerais mieux mourir, Blanche! j'aimerais mieux
Passer dans mon royaume et dans ma seigneurie
Pour un roi sans courage et sans chevalerie!
Un roi qui fait pleurer une femme! ô mon Dieu!
Lâcheté!

BLANCHE, *égarée et sanglotant.*

N'est-ce pas, tout ceci n'est qu'un jeu?
Si vous êtes le roi, j'ai mon père. Il me pleure.
Faites-moi ramener près de lui. Je demeure
Devant l'hôtel Cossé. Mais vous le savez bien.
Oh! qui donc êtes-vous? je n'y comprends plus rien.
Comme ils m'ont emportée avec des cris de fête!
Tout ceci comme un rêve est brouillé dans ma tête!

Pleurant.

Je ne sais même plus, vous que j'ai cru si doux,
Si je vous aime encor!

Reculant avec un mouvement de terreur.

Vous roi! — J'ai peur de vous!

LE ROI, *cherchant à la prendre dans ses bras.*

Je vous fais peur, méchante!

BLANCHE, *le repoussant.*

Oh! laissez-moi!

LE ROI, *la serrant de plus près.*

Qu'entends-je?
Un baiser de pardon!

BLANCHE, *se débattant.*

Non!

LE ROI, *riant, à part.*

Quelle fille étrange!

BLANCHE, *s'échappant de ses bras.*

Laissez-moi! — Cette porte!...

Elle aperçoit la porte de la chambre du roi ouverte, s'y précipite et la referme violemment sur elle.

LE ROI, *prenant une petite clef d'or à sa ceinture.*

Oh! j'ai la clé sur moi.

Il ouvre la porte, la pousse vivement, entre, et la referme sur lui.

MAROT, *en observation à la porte du fond depuis quelques instants. Il rit.*

Elle se réfugie en la chambre du roi !
O la pauvre petite !

Appelant M. de Gordes.

Hé, comte !

SCÈNE III.

MAROT, *puis* LES GENTILSHOMMES, *ensuite* TRIBOULET.

M. DE GORDES, *à Marot.*

Est-ce qu'on rentre ?

MAROT.

Le lion a traîné la brebis dans son antre.

M. DE PARDAILLAN, *sautant de joie.*

Oh ! pauvre Triboulet !

M. DE PIENNE, *qui est resté à la porte et qui a les yeux fixés vers le dehors.*

Chut ! le voici !

M. DE GORDES, *bas aux seigneurs.*

Tout doux !
Çà, n'ayons l'air de rien et tenons-nous bien tous.

MAROT.

Messieurs, je suis le seul qu'il puisse reconnaître.
Il n'a parlé qu'à moi.

M. DE PIENNE.

Ne faisons rien paraître.

Entre Triboulet. Rien ne paraît changé en lui. Il a le costume et l'air indifférent du bouffon. Seulement il est très-pâle.

M. DE PIENNE, *ayant l'air de poursuivre une conversation commencée et faisant des yeux aux plus jeunes gentilshommes, qui compriment des rires étouffés en voyant Triboulet.*

Oui, messieurs, c'est alors,—Hé! bonjour, Triboulet,—
Qu'on fit cette chanson en forme de couplet :

Il chante.

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
Vrai Dieu! quel capitaine
Trouverons-nous dedans!

TRIBOULET, *continuant la chanson.*

Au mont de la Coulombe
Le passage est étroit,
Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

Rires et applaudissements ironiques.

TOUS.

Parfait!

TRIBOULET, *qui s'est avancé lentement jusque sur le devant du théâtre, à part.*

Où peut-elle être?

Il se remet à fredonner.

Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

M. DE GORDES, *applaudissant.*

Ah! Triboulet, bravo!

TRIBOULET, *examinant tous ces visages qui rient autour de lui.*

A part.

Ils ont tous fait le coup, c'est sûr!

M. DE COSSÉ, *frappant sur l'épaule de Triboulet avec un gros rire.*

Quoi de nouveau,
Bouffon?

TRIBOULET, *aux autres, montrant M. de Cossé.*

Ce gentilhomme est lugubre à voir rire.

Contrefaisant M. de Cossé.

— Quoi de nouveau, bouffon?

M. DE COSSÉ, *riant toujours.*

Oui, que viens-tu nous dire?

TRIBOULET, *le regardant de la tête aux pieds.*

Que si vous vous mettez à faire le charmant,
Vous allez devenir encor plus assommant.

Pendant toute la première partie de la scène, Triboulet a l'air de chercher, d'examiner, de fureter. Le plus souvent son regard seul indique cette préoccupation. Quelquefois, quand il croit qu'on n'a pas l'œil sur lui, il déplace un meuble, il tourne le bouton d'une porte pour voir si elle est fermée. Du reste, il cause avec tous, comme à son habitude, d'une manière railleuse, insouciante et dégagée. Les gentilshommes, de leur côté, ricanent entre eux et se font des signes, tout en parlant de choses et d'autres.

TRIBOULET, *jetant un regard de côté.*

A part.

Où l'ont-ils cachée? — Oh! si je la leur demande,
Ils se riront de moi!

Accostant Marot d'un air riant.

Marot, ma joie est grande
Que tu ne te sois pas cette nuit enrhumé.

MAROT, *jouant la surprise.*

Cette nuit?

TRIBOULET, *clignant de l'œil d'un air d'intelligence.*

Un bon tour, et dont je suis charmé!

MAROT.

Quel tour?

TRIBOULET, *hochant la tête.*

Oui!

MAROT, *d'un air candide.*

Je me suis, pour toutes aventures,
Le couvre-feu sonnant, mis sous mes couvertures,
Et le soleil brillait quand je me suis levé.

TRIBOULET.

Ah! tu n'es pas sorti cette nuit? J'ai rêvé!

Il aperçoit un mouchoir sur la table et se jette dessus.

M. DE PARDAILLAN, *bas à M. de Pienne.*

Tiens, duc, de mon mouchoir il regarde la lettre.

TRIBOULET, *laissant tomber le mouchoir.*

A part.

Non, ce n'est pas le sien!

M. DE PIENNE, *à quelques jeunes gens qui rient au fond.*

Messieurs!

TRIBOULET, *à part.*

Où peut-elle être?

M. DE PIENNE, *à M. de Gordes.*

Qu'avez-vous donc à rire ainsi?

M. DE GORDES, *montrant Marot.*

Pardieu, c'est lui
Qui nous fait rire!

TRIBOULET, *à part.*

Ils sont bien joyeux aujourd'hui!

M. DE GORDES, *à Marot, en riant.*

Ne me regarde pas de cet air malhonnête,
Ou je vais te jeter Triboulet à la tête.

TRIBOULET, *à M. de Pienne.*

Le roi n'est pas encore éveillé?

M. DE PIENNE.

Non, vraiment!

TRIBOULET.

Se fait-il quelque bruit dans son appartement?

Il veut approcher de la porte. M. de Pardaillan le retient.

M. DE PARDAILLAN.

Ne va pas réveiller sa majesté!

M. DE GORDES, *à M. de Pardaillan.*

Vicomte,
Ce faquin de Marot nous fait un plaisant conte.
Les trois Guy, revenus, ma foi, l'on ne sait d'où,
Ont trouvé l'autre nuit, — qu'en dit ce maître fou? —
Leurs femmes, toutes trois, avec d'autres...

MAROT.

Cachées.

TRIBOULET.

Les morales du temps se font si relâchées!

M. DE COSSÉ.

Les femmes, c'est si traître!

TRIBOULET, *à M. de Cossé.*

Oh ! prenez garde !

M. DE COSSÉ.

Quoi ?

TRIBOULET.

Prenez garde, monsieur de Cossé !

M. DE COSSÉ.

Quoi?

TRIBOULET.

Je voi
Quelque chose d'affreux qui vous pend à l'oreille.

M. DE COSSÉ.

Quoi donc?

TRIBOULET, *lui riant au nez.*

Une aventure absolument pareille !

M. DE COSSÉ, *le menaçant avec colère.*

Hun !

TRIBOULET.

Messieurs, l'animal est, vraiment, curieux.
Voilà le cri qu'il fait quand il est furieux.

Contrefaisant M. de Cossé.

— Hun !

Tous rient. Entre un gentilhomme à la livrée de la reine.

M. DE PIENNE.

Qu'est-ce, Vaudragon ?

LE GENTILHOMME.

La reine ma maîtresse
Demande à voir le roi pour affaire qui presse.

M. de Pienne lui fait signe que la chose est impossible, le gentilhomme insiste.

Madame de Brézé n'est pas chez lui pourtant.

M. DE PIENNE, *avec impatience.*

Le roi n'est pas levé !

LE GENTILHOMME.

Comment, duc ! dans l'instant
Il était avec vous.

M. DE PIENNE, *dont l'humeur redouble, et qui fait au gentilhomme des signes que celui-ci ne comprend pas et que Triboulet observe avec une attention profonde.*

Le roi chasse !

LE GENTILHOMME.

Sans pages
Et sans piqueurs alors; car tous ses équipages
Sont là.

M. DE PIENNE.

A part.

Diable!

Parlant au gentilhomme entre deux yeux et avec colère.

On vous dit, comprenez-vous ceci?
Que le roi ne peut voir personne!

TRIBOULET, *éclatant et d'une voix de tonnerre.*

Elle est ici!
Elle est avec le roi!

Etonnement dans les gentilshommes.

M. DE GORDES.

Qu'a-t-il donc? il délire!
Elle!

TRIBOULET.

Oh! vous savez bien, messieurs, qui je veux dire!
Ce n'est pas une affaire à me dire : Va-t'en!
— La femme qu'à vous tous, Cossé, Pienne et Satan,
Brion, Montmorency!... la femme désolée
Que vous avez hier dans ma maison volée,
— Monsieur de Pardaillan, vous en étiez aussi! —
Oh! je la reprendrai, messieurs! — Elle est ici!

M. DE PIENNE, *riant.*

Triboulet a perdu sa maîtresse! — gentille
Ou laide, qu'il la cherche ailleurs.

TRIBOULET, *effrayant.*

Je veux ma fille!

TOUS.

Sa fille!

Mouvement de surprise.

TRIBOULET, *croisant les bras.*

C'est ma fille! — Oui, riez maintenant!
Ah! vous restez muets! vous trouvez surprenant
Que ce bouffon soit père et qu'il ait une fille?
Les loups et les seigneurs n'ont-ils pas leur famille?
Ne puis-je avoir aussi la mienne? Allons! assez!

D'une voix terrible.

Que si vous plaisantiez, c'est charmant, finissez !
Ma fille, je la veux, voyez-vous ! — Oui, l'on cause,
On chuchote, on se parle en riant de la chose.
Moi, je n'ai pas besoin de votre air triomphant.
Messeigneurs, je vous dis qu'il me faut mon enfant !

Il se jette sur la porte du roi.

Elle est là !

Tous les gentilshommes se placent devant la porte, et l'empêchent.

MAROT.

Sa folie en furie est tournée.

TRIBOULET, *reculant avec désespoir.*

Courtisans ! courtisans ! démons ! race damnée !
C'est donc vrai qu'ils m'ont pris ma fille, ces bandits !
— Une femme, à leurs yeux, ce n'est rien, je vous dis !
Quand le roi, par bonheur, est un roi de débauches,
Les femmes des seigneurs, lorsqu'ils ne sont pas gauches,
Les servent fort. — L'honneur d'une vierge, pour eux,
C'est un luxe inutile, un trésor onéreux.
Une femme est un champ qui rapporte, une ferme
Dont le royal loyer se paie à chaque terme.
Ce sont mille faveurs pleuvant on ne sait d'où,
C'est un gouvernement, un collier sur le cou,
Un tas d'accroissements que sans cesse on augmente !

Les regardant tous en face.

— En est-il parmi vous un seul qui me démente ?
N'est-ce pas que c'est vrai, messeigneurs ? — En effet,

Il va de l'un à l'autre.

Vous lui vendriez tous, si ce n'est déjà fait,
Pour un nom, pour un titre, ou toute autre chimère,

A M. de Brion.

Toi, ta femme, Brion !

A M. de Gordes.

Toi, ta sœur !

Au jeune page Pardaillan.

Toi, ta mère !

Un page se verse un verre de vin au buffet, et se met à boire en fredonnant.

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
Vrai Dieu ! quel capitaine...

TRIBOULET, *se retournant.*

Je ne sais à quoi tient, vicomte d'Aubusson,
Que je te brise aux dents ton verre et ta chanson !

A tous.

Qui le croirait? des ducs et pairs, des grands d'Espagne,
O honte ! un Vermandois qui vient de Charlemagne,
Un Brion, dont l'aïeul était duc de Milan,
Un Gordes-Simianc, un Pienne, un Pardaillan,
Vous, un Montmorency ! — les plus grands noms qu'on nomme,
Avoir été voler sa fille à ce pauvre homme !
— Non, il n'appartient point à ces grandes maisons
D'avoir des cœurs si bas sous d'aussi fiers blasons !
Non, vous n'en êtes pas ! — Au milieu des huées
Vos mères aux laquais se sont prostituées !
Vous êtes tous bâtards !

M. DE GORDES.

Ah çà, drôle !

TRIBOULET.

Combien
Le roi vous donne-t-il pour lui vendre mon bien ?
Il a payé le coup, dites !

S'arrachant les cheveux.

Moi qui n'ai qu'elle !
— Si je voulais. — Sans doute. — Elle est jeune elle est belle !
Certe, il me la paierait !

Les regardant tous.

Est-ce que votre roi
S'imagine qu'il peut quelque chose pour moi ?
Peut-il couvrir mon nom d'un nom comme les vôtres ?
Peut-il me faire beau, bien fait, pareil aux autres ?
— Enfer ! il m'a tout pris ! — Oh ! que ce tour charmant
Est vil, atroce, horrible, et s'est fait lâchement !
Scélérats ! assassins ! vous êtes des infâmes,
Des voleurs, des bandits, des tourmenteurs de femmes !

Messeigneurs, il me faut ma fille! il me la faut
A la fin! allez-vous me la rendre bientôt?
—Oh! voyez!—cette main,—main qui n'a rien d'illustre,
Main d'un homme du peuple, et d'un serf, et d'un rustre,
Cette main qui paraît désarmée aux rieurs,
Et qui n'a pas d'épée, a des ongles, messieurs!
— Voici long-temps déjà que j'attends, il me semble!
Rendez-la-moi!—La porte! ouvrez-la!

Il se jette de nouveau en furieux sur la porte, que défendent tous les gentilshommes. Il lutte contre eux quelque temps et revient enfin tomber sur le devant du théâtre, épuisé, haletant, à genoux.

Tous ensemble

Contre moi! dix contre un!

Fondant en larmes et en sanglots.

Hé bien! je pleure, oui!

A Marot.

Marot, tu t'es de moi bien assez réjoui.
Si tu gardes une âme, une tête inspirée,
Un cœur d'homme du peuple, encor, sous ta livrée,
Où me l'ont-ils cachée, et qu'en ont-ils fait, dis!
Elle est là, n'est-ce pas? Oh! parmi ces maudits,
Faisons cause commune en frères que nous sommes!
Toi seul as de l'esprit dans tous ces gentilshommes.
Marot! mon bon Marot! — Tu te tais!

Se traînant vers les seigneurs.

Oh! voyez!

Je demande pardon, messeigneurs, sous vos pieds!
Je suis malade... Ayez pitié, je vous en prie!
— J'aurais un autre jour mieux pris l'espièglerie.
Mais, voyez-vous, souvent j'ai, quand je fais un pas,
Bien des maux dans le corps dont je ne parle pas.
On a comme cela ses mauvaises journées
Quand on est contrefait. — Depuis bien des années,
Je suis votre bouffon : je demande merci!
Grâce! ne brisez pas votre hochet ainsi! —
Ce pauvre Triboulet qui vous a tant fait rire! —
Vraiment! je ne sais plus maintenant que vous dire.
Rendez-moi mon enfant, messeigneurs, rendez-moi
Ma fille, qu'on me cache en la chambre du roi!

Mon unique trésor ! — Mes bons seigneurs ! par grâce !
Qu'est-ce que vous voulez à présent que je fasse
Sans ma fille ? — Mon sort est déjà si mauvais !
C'était la seule chose au monde que j'avais !

Tous gardent le silence. Il se relève désespéré.

Ah Dieu ! vous ne savez que rire ou que vous taire !
C'est donc un grand plaisir de voir un pauvre père
Se meurtrir la poitrine, et s'arracher du front
Des cheveux que deux nuits pareilles blanchiront !

La porte de la chambre du roi s'ouvre brusquement. Blanche en sort éperdue, égarée, en désordre; elle vient tomber dans les bras de son père avec un cri terrible.

BLANCHE.

Mon père ! ah !

TRIBOULET, *la serrant dans ses bras.*

Mon enfant ! ah ! c'est elle ! ah ! ma fille !
Ah ! messieurs !

Suffoqué de sanglots et riant au travers.

Voyez-vous ? c'est toute ma famille,
Mon ange ! — Elle de moins, quel deuil dans ma maison !
— Messeigneurs, n'est-ce pas que j'avais bien raison,
Qu'on ne peut m'en vouloir des sanglots que je pousse
Et qu'une telle enfant, si charmante et si douce
Qu'à la voir seulement on deviendrait meilleur,
Cela ne se perd pas sans des cris de douleur ?

A Blanche.

— Ne crains plus rien. — C'était une plaisanterie,
C'était pour rire. — Ils t'ont fait bien peur, je parie.
Mais ils sont bons. — Ils ont vu comme je t'aimais.
Blanche, ils nous laisseront tranquilles désormais.

Aux seigneurs.

— N'est-ce pas ?

A Blanche en la serrant dans ses bras.

— Quel bonheur de te revoir encore !
J'ai tant de joie au cœur, que maintenant j'ignore
Si ce n'est pas heureux, — je ris, moi qui pleurais ! —
De te perdre un moment pour te ravoir après !

La regardant avec inquiétude.

— Mais pourquoi pleurer, toi ?

BLANCHE, *voilant dans ses mains son visage couvert de larmes et de rougeur.*

Malheureux que nous sommes!
La honte...

TRIBOULET, *tressaillant.*

Que dis-tu?

BLANCHE, *cachant sa tête dans la poitrine de son père.*

Pas devant tous ces hommes!
Rougir devant vous seul!

TRIBOULET, *se tournant avec un tremblement de rage vers la porte du roi.*

Oh! l'infâme! — elle aussi!

BLANCHE, *sanglotant et tombant à ses pieds.*

Rester seule avec vous!

TRIBOULET, *faisant trois pas, et balayant du geste tous les seigneurs interdits.*

Allez-vous-en d'ici!
Et si le roi François par malheur se hasarde
A passer près d'ici,

A M. de Vermandois.

Vous êtes de sa garde,
Dites-lui de ne pas entrer, — que je suis là!

M. DE PIENNE.

On n'a jamais rien vu de fou comme cela.

M. DE GORDES, *lui faisant signe de se retirer.*

Aux fous comme aux enfants on cède quelque chose.
Veillons pourtant, de peur d'accident.

Ils sortent.

TRIBOULET, *s'asseyant sur le fauteuil du roi et relevant sa fille.*

Allons, cause,
Dis-moi tout. —

Il se retourne, et apercevant M. de Cossé qui est resté, il se lève à demi en lui montrant la porte.

M'avez-vous entendu, monseigneur?

M. DE COSSÉ, *tout en se retirant comme subjugué par l'ascendant du bouffon.*

Ces fous, cela se croit tout permis, en honneur!

Il sort.

SCÈNE IV.

BLANCHE, TRIBOULET.

TRIBOULET, *grave.*

Parle à présent.

BLANCHE, *les yeux baissés, interrompue de sanglots.*

Mon père, il faut que je vous conte
Qu'il s'est hier glissé dans la maison... —

Pleurant et les mains sur ses yeux.

J'ai honte !

Triboulet la serre dans ses bras et lui essuie le front avec tendresse.

—Depuis long-temps,—j'aurais dû vous parler plus tôt,
Il me suivait. —

S'interrompant encore.

Il faut reprendre de plus haut.
— Il ne me parlait pas. — Il faut que je vous dise
Que ce jeune homme allait le dimanche à l'église... —

TRIBOULET.

Oui ! le roi !

BLANCHE, *continuant.*

Que toujours, pour être vu, je croi,
Il remuait ma chaise en passant près de moi.

D'une voix de plus en plus faible.

Hier, dans la maison il a su s'introduire... —

TRIBOULET.

Que je t'épargne au moins l'angoisse de tout dire !
Je devine le reste ! —

Il se lève.

O douleur ! il a pris,
Pour en marquer ton front, l'opprobre et le mépris !
Son haleine a souillé l'air pur qui t'environne !
Il a brutalement effeuillé ta couronne !
Blanche ! ô mon seul asile en l'état où je suis !
Jour qui me réveillais au sortir de leurs nuits !

Ame par qui mon âme à la vertu remonte !
Voile de dignité déployé sur ma honte !
Seul abri du maudit à qui tout dit adieu !
Ange oublié chez moi par la pitié de Dieu ! —
Ciel ! perdue, enfouie, en cette boue immonde,
La seule chose sainte où je crusse en ce monde !
Que vais-je devenir, après ce coup fatal,
Moi qui dans cette cour, prostituée au mal,
Hors de moi comme en moi, ne voyais sur la terre
Que vice, effronterie, impudeur, adultère,
Infamie et débauche, et n'avais sous les cieux
Que ta virginité pour reposer mes yeux ! —
Je m'étais résigné, j'acceptais ma misère.
Les pleurs, l'abjection profonde et nécessaire,
L'orgueil qui toujours saigne au fond du cœur brisé,
Le rire du mépris sur mes maux aiguisé,
Oui, toutes ces douleurs où la honte se mêle,
J'en voulais bien pour moi, mon Dieu, mais non pour elle !
Plus j'étais tombé bas, plus je la voulais haut.
Il faut bien un autel auprès d'un échafaud.
L'autel est renversé ! — Cache ton front, — oui, pleure,
Chère enfant ! je t'ai fait trop parler tout à l'heure,
N'est-ce pas ? pleure bien. — Une part des douleurs,
A ton âge, parfois, s'écoule avec les pleurs. —
Verse tout, si tu peux, dans le cœur de ton père !

Rêvant.

Blanche, quand j'aurai fait ce qui me reste à faire,
Nous quitterons Paris. — Si j'échappe pourtant !

Rêvant toujours.

Quoi ? suffit-il d'un jour pour que tout change tant ?

Se relevant avec fureur.

O malédiction ! qui donc m'aurait pu dire
Que cette cour infâme, effrénée, en délire,
Qui va, qui court, broyant et la femme et l'enfant,
Échappée à travers tout ce que Dieu défend,
N'effaçant un forfait que par un plus étrange,
Éparpillant au loin du sang et de la fange,
Irait, jusque dans l'ombre où tu fuyais leurs yeux,
Éclabousser ce front chaste et religieux !

Se tournant vers la chambre du roi.

O roi François Premier! puisse Dieu qui m'écoute
Te faire trébucher bientôt dans cette route!
Puisse s'ouvrir demain le sépulcre où tu cours!

BLANCHE, *levant les yeux au ciel.*

A part.

O Dieu! n'écoutez pas, car je l'aime toujours!

Bruit de pas au fond du théâtre; dans la galerie extérieure paraît un cortége de soldats et de gentilshommes. A leur tête, M. de Pienne.

M. DE PIENNE, *appelant.*

Monsieur de Montchenu, faites ouvrir la grille
Au sieur de Saint-Vallier qu'on mène à la Bastille.

Le groupe de soldats défile deux à deux au fond. Au moment où M. de Saint-Vallier, qu'ils entourent, passe devant la porte, il s'y arrête et se tourne vers la chambre du roi.

M. DE SAINT-VALLIER, *d'une voix haute.*

Puisque, par votre roi d'outrages abreuvé,
Ma malédiction n'a pas encor trouvé
Ici-bas ni là-haut de voix qui me réponde,
Pas une foudre au ciel, pas un bras d'homme au monde,
Je n'espère plus rien. Ce roi prospérera.

TRIBOULET, *relevant la tête et le regardant en face.*

Comte! vous vous trompez.—Quelqu'un vous vengera!

IV

BLANCHE.

ACTE QUATRIÈME.

Une grève déserte au bord de la Seine, au-dessous de Saint-Germain. — A droite, une masure misérablement meublée de grosses poteries et d'escabeaux de chêne, avec un premier étage en grenier où l'on distingue un grabat par la fenêtre. La devanture de cette masure tournée vers le spectateur est tellement à jour qu'on en voit tout l'intérieur. Il y a une table, une cheminée, et au fond un raide escalier qui mène au grenier. Celle des faces de cette masure qui est à la gauche de l'acteur est percée d'une porte qui s'ouvre en dedans. Le mur est mal joint, troué de crevasses et de fentes, et il est facile de voir au travers ce qui se passe dans la maison. Il y a un judas grillé à la porte, qui est recouverte au dehors d'un auvent et surmontée d'une enseigne d'auberge. — Le reste du théâtre représente la grève. — A gauche, il y a un vieux parapet en ruine au bas duquel coule la Seine et dans lequel est scellé le support de la cloche du bac. — Au fond, au delà de la rivière, le bois du Vésinet. A droite, un détour de la Seine laisse voir la colline de Saint-Germain avec la ville et le château dans l'éloignement.

SCÈNE I.

TRIBOULET, BLANCHE, en dehors; SALTABADIL, dans la maison.

Pendant toute cette scène, Triboulet doit avoir l'air inquiet et préoccupé d'un homme qui craint d'être dérangé, vu et surpris. Il doit regarder souvent autour de lui, et surtout du côté de la masure. Saltabadil, assis dans l'auberge, près d'une table, s'occupe à fourbir son ceinturon, sans rien entendre de ce qui se passe à côté.

TRIBOULET.

Et tu l'aimes!

BLANCHE.

Toujours!

TRIBOULET.

Je t'ai pourtant laissé
Tout le temps de guérir cet amour insensé.

BLANCHE.

Je l'aime.

TRIBOULET.

O pauvre cœur de femme! — Mais explique
Tes raisons pour l'aimer.

BLANCHE.

Je ne sais.

TRIBOULET.

C'est unique!
C'est étrange!

BLANCHE.

Oh! non pas. C'est bien cela qui fait
Justement que je l'aime. On rencontre en effet
Des hommes quelquefois qui vous sauvent la vie,
Des maris qui vous font riche et digne d'envie. —
Les aime-t-on toujours? — Lui ne m'a fait, je croi,
Que du mal, et je l'aime, et j'ignore pourquoi.
Tenez, c'est à ce point qu'il n'est rien que j'oublie,
Et que, s'il le fallait, — voyez quelle folie! —

Lui qui m'est si fatal, vous qui m'êtes si doux,
Mon père, je mourrais pour lui comme pour vous!

TRIBOULET.

Je te pardonne, enfant!

BLANCHE.

Mais, écoutez, il m'aime.

TRIBOULET.

Non! — Folle!

BLANCHE.

Il me l'a dit! il me l'a juré même!
Et puis il dit si bien, et d'un air si vainqueur,
De ces choses d'amour qui vous prennent au cœur!
Et puis il a des yeux si doux pour une femme!
C'est un roi brave, illustre et beau!

TRIBOULET, *éclatant.*

C'est un infâme!
Il ne sera pas dit, le lâche suborneur,
Qu'il m'ait impunément arraché mon bonheur!

BLANCHE.

Vous aviez pardonné, mon père...

TRIBOULET.

Au sacrilége!
Il me fallait le temps de construire le piége.
Voilà.

BLANCHE.

Depuis un mois, — je vous parle en tremblant, —
Vous avez l'air d'aimer le roi.

TRIBOULET.

Je fais semblant.
— Je te vengerai, Blanche!

BLANCHE, *joignant les mains.*

Épargnez-moi, mon père!

TRIBOULET.

Te viendrait-il du moins au cœur quelque colère
S'il te trompait?

BLANCHE.

Lui? non. Je ne crois pas cela.

TRIBOULET.

Et si tu le voyais de ces yeux que voilà?
Dis, s'il ne t'aimait plus, tu l'aimerais encore?

BLANCHE.

Je ne sais pas. — Il m'aime, il me dit qu'il m'adore.
Il me l'a dit hier.

TRIBOULET, *amèrement.*

A quelle heure?

BLANCHE.

Hier soir!

TRIBOULET.

Eh bien! regarde donc, et vois, si tu peux voir!

Il désigne à Blanche une des crevasses du mur de la maison : elle regarde.

BLANCHE, *bas.*

Je ne vois rien qu'un homme.

TRIBOULET, *baissant aussi la voix.*

Attends un peu.

Le roi, vêtu en simple officier, paraît dans la salle basse de l'hôtellerie. Il entre par une petite porte qui communique avec quelque chambre voisine.

BLANCHE, *tressaillant.*

Mon père!

Pendant toute la scène qui suit, elle demeure collée à la crevasse du mur, regardant, écoutant tout ce qui se passe dans l'intérieur de la salle, inattentive à tout le reste, agitée par moments d'un tremblement convulsif.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, MAGUELONNE.

Le roi frappe sur l'épaule de Saltabadil, qui se retourne, dérangé brusquement dans son opération.

LE ROI.

Deux choses sur-le-champ.

SALTABADIL.

Quoi?

LE ROI.

Ta sœur et mon verre.

TRIBOULET, *dehors.*

Voilà ses mœurs. Ce roi par la grâce de Dieu

Se risque souvent seul dans plus d'un méchant lieu,
Et le vin qui le mieux le grise et le gouverne
Est celui que lui verse une Hébé de taverne.

LE ROI, *dans le cabaret, chantant.*

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie !
Une femme souvent
N'est qu'une plume au vent !

Saltabadil est allé silencieusement chercher dans la pièce voisine une bouteille et un verre, qu'il apporte sur la table. Puis il frappe deux coups au plafond avec le pommeau de sa longue épée. A ce signal, une belle jeune fille, vêtue en bohémienne, leste et riante, descend l'escalier en sautant. Dès qu'elle entre, le roi cherche à l'embrasser; mais elle lui échappe.

LE ROI, *à Saltabadil, qui s'est remis gravement à frotter son baudrier.*

L'ami, ton ceinturon deviendrait bien plus clair
Si tu l'allais un peu nettoyer en plein air.

SALTABADIL.

Je comprends.

Il se lève, salue gauchement le roi, ouvre la porte du dehors, et sort en la refermant après lui. Une fois hors de la maison, il aperçoit Triboulet, vers qui il se dirige d'un air de mystère. Pendant les quelques paroles qu'ils échangent, la jeune fille fait des agaceries au roi, et Blanche observe avec terreur.

SALTABADIL, *bas à Triboulet, désignant du doigt la maison.*

Voulez-vous qu'il vive ou bien qu'il meure?
Votre homme est dans nos mains.—Là.

TRIBOULET.

Reviens tout à l'heure.

Il lui fait signe de s'éloigner. Saltabadil disparaît à pas lents derrière le vieux parapet. Pendant ce temps-là, le roi lutine la jeune bohémienne, qui le repousse en riant.

MAGUELONNE, *que le roi veut embrasser.*

Nenni !

LE ROI.

Bon. Dans l'instant, pour te serrer de près,
Tu m'as très-fort battu. Nenni, c'est un progrès.
Nenni, c'est un grand pas! — Toujours elle recule!
— Causons. —

La bohémienne se rapproche.

Voilà huit jours. — C'est à l'hôtel d'Hercule...
— Qui m'avait mené là? mons Triboulet, je crois, —
Que j'ai vu tes beaux yeux pour la première fois.
Or, depuis ces huit jours, belle enfant, je t'adore.
Je n'aime que toi seule!

MAGUELONNE, *riant.*

Et vingt autres encore!
Monsieur, vous m'avez l'air d'un libertin parfait!

LE ROI, *riant aussi.*

Oui! j'ai fait le malheur de plus d'une, en effet.
C'est vrai, je suis un monstre!

MAGUELONNE.

Oh! le fat!

LE ROI.

Je t'assure.
Çà, tu m'as ce matin mené dans ta masure,
Méchante hôtellerie où l'on dîne fort mal
Avec du vin que fait ton frère, un animal
Fort laid, et qui doit être un drôle bien farouche
D'oser montrer son mufle à côté de ta bouche.
C'est égal, je prétends y passer cette nuit.

MAGUELONNE, *à part.*

Bon, cela va tout seul!

Au roi, qui veut encore l'embrasser.

Laissez-moi!

LE ROI.

Que de bruit!

MAGUELONNE.

Soyez sage!

LE ROI.

Voici la sagesse, ma chère.
— Aimons, et jouissons, et faisons bonne chère,
Je pense là-dessus comme feu Salomon.

MAGUELONNE.

Tu vas au cabaret plus souvent qu'au sermon.

LE ROI, *lui tendant les bras.*

Maguelonne!

MAGUELONNE, *lui échappant.*

Demain!

LE ROI.

Je renverse la table
Si tu redis ce mot sauvage et détestable.
Jamais une beauté ne doit dire demain!

MAGUELONNE, *s'apprivoisant tout d'un coup et venant s'asseoir gaiement sur la table auprès du roi.*

Hé bien, faisons la paix.

LE ROI, *lui prenant la main.*

Mon Dieu, la belle main!
Et qu'on recevrait mieux, sans être un bon apôtre,
Soufflets de celle-là que caresses d'une autre!

MAGUELONNE, *charmée.*

Vous vous moquez!

LE ROI.

Jamais!

MAGUELONNE.

Je suis laide!

LE ROI.

Oh! non pas.
Rends donc plus de justice à tes divins appas!
Je brûle! ignores-tu, reine des inhumaines,
Comme l'amour nous tient, nous autres capitaines,
Et que, quand la beauté nous accepte pour siens,
Nous sommes braise et feu jusque chez les Russiens?

MAGUELONNE, *éclatant de rire.*

Vous avez lu cela quelque part dans un livre.

LE ROI, *à part.*

C'est possible.

Haut.

Un baiser!

MAGUELONNE.

Allons, vous êtes ivre!

LE ROI, *souriant.*

D'amour!

MAGUELONNE.

Vous vous raillez, avec votre air mignon,
Monsieur l'insouciant de belle humeur!

LE ROI.

Oh! non!

Le roi l'embrasse.

MAGUELONNE.

C'est assez!

LE ROI.

Çà, je veux t'épouser.

MAGUELONNE, *riant.*

Ta parole?

LE ROI.

Quelle fille d'amour délicieuse et folle!

Il la prend sur ses genoux et se met à lui parler tout bas. Elle rit et minaude. Blanche n'en peut supporter davantage: elle se retourne, pâle et tremblante, vers Triboulet.

TRIBOULET, *après l'avoir regardée un instant en silence.*

Hé bien! que penses-tu de la vengeance, enfant?

BLANCHE, *pouvant à peine parler.*

O trahison!—L'ingrat! Grand Dieu! mon cœur se fend!
Oh! comme il me trompait! — Mais c'est qu'il n'a point d'âme!
Mais c'est abominable! Il dit à cette femme
Des choses qu'il m'avait déjà dites, à moi!

Cachant sa tête dans la poitrine de son père.

—Et cette femme, est-elle effrontée! — oh!...

TRIBOULET, *à voix basse.*

Tais-toi.

Pas de pleurs. Laisse-moi te venger!

BLANCHE.

Hélas! — Faites
Tout ce que vous voudrez.

TRIBOULET.

Merci!

BLANCHE.

Grand Dieu! vous êtes
Effrayant. Quel dessein avez-vous?

TRIBOULET.

Tout est prêt.

Ne me le reprends pas, cela m'étoufferait!
Écoute. Va chez moi, prends-y des habits d'homme,
Un cheval, de l'argent, n'importe quelle somme,
Et pars, sans t'arrêter un instant en chemin,
Pour Évreux, où j'irai te joindre après-demain.
—Tu sais, ce coffre auprès du portrait de ta mère?
L'habit est là.—Je l'ai d'avance exprès fait faire.—
Le cheval est sellé.—Que tout soit fait ainsi.
Va.—Surtout garde-toi de revenir ici;
Car il va s'y passer une chose terrible.
Va.

BLANCHE.

Venez avec moi, mon bon père!

TRIBOULET.

Impossible.

Il l'embrasse.

BLANCHE.

Ah! je tremble!

TRIBOULET.

A bientôt!

Il l'embrasse encore. Blanche se retire en chancelant.

Fais ce que je te dis.

Pendant toute cette scène et la suivante, le roi et Maguelonne, toujours seuls dans la salle basse, continuent de se faire des agaceries et de se parler à voix basse en riant.—Une fois Blanche éloignée, Triboulet va au parapet et fait un signe. Saltabadil reparaît. Le jour baisse.

SCÈNE III.

TRIBOULET, SALTABADIL, *dehors.*—MAGUELONNE, LE ROI, *dans la maison.*

TRIBOULET, *comptant des écus d'or devant Saltabadil.*

Tu m'en demandes vingt, en voici d'abord dix.

S'arrêtant au moment de les lui donner.

Il passe ici la nuit, pour sûr?

SALTABADIL, *qui a été examiner l'horizon avant de repondre.*

Le temps se couvre.

TRIBOULET, *à part.*

Au fait, il ne va pas toujours coucher au Louvre.

SALTABADIL.

Soyez tranquille; avant une heure il va pleuvoir.
La tempête et ma sœur le retiendront ce soir.

TRIBOULET.

A minuit, je reviens.

SALTABADIL.

N'en prenez pas la peine.
Je puis jeter tout seul un cadavre à la Seine.

TRIBOULET.

Non, je veux l'y jeter moi-même!

SALTABADIL.

A votre gré.
Tout cousu dans un sac, je vous le livrerai.

TRIBOULET, *lui donnant l'argent.*

Bien. — A minuit! — J'aurai le reste de la somme.

SALTABADIL.

Tout sera fait. — Comment nommez-vous ce jeune homme?

TRIBOULET.

Son nom? Veux-tu savoir le mien également?
Il s'appelle le crime, et moi le châtiment!

Il sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* TRIBOULET.

SALTABADIL, *resté seul, examinant l'horizon qui se charge de nuages du côté de Saint-Germain. La nuit est presque tombée : quelques éclairs.*

L'orage vient, la ville en est presque couverte.
Tant mieux, tantôt la grève en sera plùs déserte.

Réfléchissant.

Autant qu'on peut juger de tout ceci, ma foi,

Tous ces gens-là m'ont l'air d'avoir on ne sait quoi.
Je ne devine rien de plus, l'aze me quille !

Il examine le ciel en hochant la tête. Pendant ce temps-là, le roi badine avec Maguelonne.

LE ROI, *essayant de lui prendre la taille.*

Maguelonne !

MAGUELONNE, *lui échappant.*

Attendez !

LE ROI.

O la méchante fille !

MAGUELONNE, *chantant.*

Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.

LE ROI.

Quelle épaule ! quel bras ! ma charmante ennemie,
Qu'il est blanc ! — Jupiter ! la belle anatomie !
Pourquoi faut-il que Dieu qui fit ces beaux bras nus
Ait mis le cœur d'un Turc dans ce corps de Vénus ?

MAGUELONNE.

Lairelanlaire !

Repoussant encore le roi.

Point. Mon frère vient.

Entre Saltabadil, qui referme la porte sur lui.

LE ROI.

Qu'importe !

On entend un tonnerre éloigné.

MAGUELONNE.

Il tonne.

SALTABADIL.

Il va pleuvoir d'une admirable sorte.

LE ROI, *frappant sur l'épaule de Saltabadil.*

Bon. Qu'il pleuve. — Il me plaît cette nuit de choisir
Ta chambre pour logis.

MAGUELONNE.

C'est votre bon plaisir ?
Prend-il des airs de roi ! — Monsieur, votre famille
S'alarmera.

Saltabadil la tire par le bras et lui fait des signes.

LE ROI.

Je n'ai ni grand'mère, ni fille,
Et je ne tiens à rien.

SALTABADIL, *à part.*

Tant mieux !

La pluie commence à tomber à larges gouttes. Il est nuit noire.

LE ROI, *à Saltabadil.*

Tu coucheras,
Mon cher, à l'écurie, au diable, où tu voudras.

SALTABADIL, *saluant.*

Merci.

MAGUELONNE, *au roi, très-bas et très-vivement, tout en allumant une lampe.*

Va-t'en !

LE ROI, *éclatant de rire et tout haut.*

Il pleut ! veux-tu pas que je sorte
D'un temps à ne pas mettre un poëte à la porte?

Il va regarder à la fenêtre.

SALTABADIL, *bas à Maguelonne, lui montrant l'or qu'il a dans la main.*

Laisse-le donc rester ! — Dix écus d'or ! et puis
Dix autres à minuit !

Gracieusement au roi.

Trop heureux si je puis
Offrir pour cette nuit à monseigneur ma chambre !

LE ROI, *riant.*

On y grille en juillet, en revanche en décembre
On y gèle, est-ce pas?

SALTABADIL.

Monsieur la veut-il voir?

LE ROI.

Voyons.

Saltabadil prend la lampe. Le roi va dire deux mots en riant à l'oreille de Maguelonne. Puis tous deux montent l'échelle qui mène à l'étage supérieur, Saltabadil précédant le roi.

MAGUELONNE, *restée seule.*

Pauvre jeune homme !

Allant à une fenêtre.

O mon Dieu! qu'il fait noir!

On voit par la lucarne d'en haut Saltabadil et le roi dans le grenier.

SALTABADIL, *au roi.*

Voici le lit, monsieur, la chaise, et puis la table.

LE ROI.

Combien de pieds en tout?

Il regarde alternativement le lit, la table et la chaise.

Trois, six, neuf,—admirable!
Tes meubles étaient donc à Marignan, mon cher,
Qu'ils sont tous éclopés?

S'approchant de la lucarne, dont les carreaux sont cassés.

Et l'on dort en plein air.
Ni vitres, ni volets. Impossible qu'on traite
Le vent qui veut entrer de façon plus honnête!

A Saltabadil, qui vient d'allumer une veilleuse sur la table.

Bonsoir.

SALTABADIL.

Que Dieu vous garde!

Il sort, pousse la porte et on l'entend redescendre lentement l'escalier.

LE ROI, *seul, débouclant son baudrier.*

Ah! je suis las, mortdieu!—
Donc, en attendant mieux, je vais dormir un peu.

Il pose sur la chaise son chapeau et son épée, défait ses bottes et s'étend sur le lit.

Que cette Maguelonne est fraîche, vive, alerte!

Se redressant.

J'espère bien qu'il a laissé la porte ouverte.
— Oui, c'est bien!

Il se recouche, et un moment après on le voit profondément endormi sur le grabat. Cependant Maguelonne

et Saltabadil sont tous deux dans la salle inférieure. L'orage a éclaté depuis quelques instants. Il couvre le théâtre de pluie et d'éclairs. A chaque instant des coups de tonnerre. Maguelonne est assise près de la table, quelque couture à la main. Son frère achève de vider d'un air réfléchi la bouteille qu'a laissée le roi. Tous deux gardent quelque temps le silence, comme préoccupés d'une idée grave.

MAGUELONNE.

Ce jeune homme est charmant !

SALTABADIL.

Je crois bien.

Il met vingt écus d'or dans ma poche.

MAGUELONNE.

Combien ?

SALTABADIL.

Vingt écus.

MAGUELONNE.

Il valait plus que cela.

SALTABADIL.

Poupée !

Va voir là-haut s'il dort. N'a-t-il pas une épée ?
Descends-la.

Maguelonne obéit. L'orage est dans toute sa violence. On voit paraître au fond du théâtre Blanche, vêtue d'habits d'homme, habit de cheval, des bottes et des éperons, en noir : elle s'avance lentement vers la masure, tandis que Saltabadil boit et que Maguelonne, dans le grenier, considère avec sa lampe le roi endormi.

MAGUELONNE, *les larmes aux yeux.*

Quel dommage !

Elle prend l'épée.

Il dort. Pauvre garçon !

Elle redescend et rapporte l'épée à son frère.

SCÈNE V.

LE ROI *endormi dans le grenier*, SALTABADIL *et* MAGUELONNE *dans la salle basse*, BLANCHE *dehors*.

BLANCHE, *venant à pas lents dans l'ombre, à la lueur des éclairs. Il tonne à chaque instant.*

Une chose terrible! — Ah! je perds la raison.
— Il doit passer la nuit dans cette maison même.
— Oh! je sens que je touche à quelque instant suprême! —
Mon père, pardonnez, vous n'êtes plus ici.
Je vous désobéis d'y revenir ainsi;
Mais je n'y puis tenir. —

S'approchant de la maison.

Qu'est-ce donc qu'on va faire?
Comment cela va-t-il finir? — Moi qui naguère,
Ignorant l'avenir, le monde et les douleurs,
Pauvre fille, vivais cachée avec des fleurs.
Me voir soudain jetée en des choses si sombres! —
Ma vertu, mon bonheur, hélas! tout est décombres!
Tout est deuil! — Dans les cœurs où ses flammes ont lui
L'amour ne laisse donc que ruine après lui?
De tout cet incendie il reste un peu de cendre.
Il ne m'aime donc plus! —

Relevant la tête.

Il me semblait entendre,
Tout à l'heure, à travers ma pensée, un grand bruit
Sur ma tête. Il tonnait, je crois. — L'affreuse nuit!
Il n'est rien qu'une femme au désespoir ne fasse.
Moi qui craignais mon ombre!

Apercevant la lumière de la maison.

Oh! qu'est-ce qui se passe?

Elle avance, puis recule.

Tandis que je suis là, Dieu! j'ai le cœur saisi!
Pourvu qu'on n'aille pas tuer quelqu'un ici!

Maguelonne et Saltabadil se remettent à causer dans la salle voisine.

SALTABADIL.

Quel temps!

MAGUELONNE.

Pluie et tonnerre.

SALTABADIL.

Oui, l'on fait à cette heure
Mauvais ménage au ciel; l'un gronde et l'autre pleure.

BLANCHE.

Si mon père savait à présent où je suis!

MAGUELONNE.

Mon frère!

BLANCHE, *tressaillant.*

On a parlé, je crois.

Elle se dirige en tremblant vers la maison, et applique à la fente du mur ses yeux et ses oreilles.

MAGUELONNE.

Mon frère!

SALTABADIL.

Et puis?

MAGUELONNE.

Sais-tu, mon frère, à quoi je pense?

SALTABADIL.

Non.

MAGUELONNE.

Devine.

SALTABADIL.

Au diable!

MAGUELONNE.

Ce jeune homme est de fort bonne mine.
Grand, fier comme Apollo, beau, galant par-dessus.
Il m'aime fort. Il dort comme un enfant Jésus.
Ne le tuons pas.

BLANCHE, *qui entend et voit tout.*

Ciel!

SALTABADIL, *tirant d'un coffre un vieux sac de toile et un pavé, et présentant le sac à Maguelonne d'un air impassible.*

Recouds-moi tout de suite
Ce vieux sac.

MAGUELONNE.

Pourquoi donc?

SALTABADIL.

Pour y mettre au plus vite,
Quand j'aurai dépêché là-haut ton Apollo,
Son cadavre et ce grès, et tout jeter à l'eau.

MAGUELONNE.

Mais....

SALTABADIL.

Ne te mêle pas de cela, Maguelonne.

MAGUELONNE.

Si....

SALTABADIL.

Si l'on t'écoutait, on ne tûrait personne.
Raccommode le sac.

BLANCHE.

Quel est ce couple-ci?
N'est-ce pas dans l'enfer que je regarde ainsi?

MAGUELONNE, *se mettant à raccommoder le sac.*

J'obéis. — Mais causons.

SALTABADIL.

Soit.

MAGUELONNE.

Tu n'as pas de haine
Contre ce cavalier?

SALTABADIL.

Moi! C'est un capitaine!
J'aime les gens d'épée, en étant moi-même un.

MAGUELONNE.

Tuer un beau garçon, qui n'est pas du commun,
Pour un méchant bossu fait comme une S!

SALTABADIL.

En somme,
J'ai reçu d'un bossu pour tuer un bel homme,
Cela m'est fort égal, dix écus tout d'abord;
J'en aurai dix de plus en livrant l'homme mort.
Livrons. C'est clair.

MAGUELONNE.

Tu peux tuer le petit homme
Quand il va repasser avec toute la somme.
Cela revient au même.

BLANCHE.

O mon père!

MAGUELONNE.

Est-ce dit?

SALTABADIL, *regardant Maguelonne en face.*

Hein! pour qui me prends-tu, ma sœur? suis-je un bandit?
Suis-je un voleur? Tuer un client qui me paie!

MAGUELONNE, *lui montrant un fagot.*

Hé bien! mets dans le sac ce fagot de futaie.
Dans l'ombre, il le prendra pour son homme.

SALTABADIL.

C'est fort.
Comment veux-tu qu'on prenne un fagot pour un mort?
C'est immobile, sec, tout d'une pièce, roide,
Cela n'est pas vivant.

BLANCHE.

Que cette pluie est froide!

MAGUELONNE.

Grâce pour lui.

SALTABADIL.

Chansons!

MAGUELONNE.

Mon bon frère!

SALTABADIL.

Plus bas!
Il faut qu'il meure! Allons, tais-toi.

MAGUELONNE.

Je ne veux pas!
Je l'éveille et le fais évader.

BLANCHE.

Bonne fille!

SALTABADIL.

Et les dix écus d'or?

MAGUELONNE.

C'est vrai.

SALTABADIL.

Là, sois gentille,
Laisse-moi faire, enfant!

MAGUELONNE.

Non. Je veux le sauver!

Maguelonne se place d'un air déterminé devant l'escalier, pour barrer le passage à son frère. Saltabadil, vaincu par sa résistance, revient sur le devant de la scène et paraît chercher dans son esprit un moyen de tout concilier.

SALTABADIL.

Voyons. — L'autre à minuit viendra me retrouver.
Si d'ici-là quelqu'un, un voyageur, n'importe,
Vient nous demander gîte et frappe à notre porte,
Je le prends, je le tue, et puis, au lieu du tien,
Je le mets dans le sac. L'autre n'y verra rien.
Il jouira toujours autant dans la nuit close,
Pourvu qu'il jette à l'eau quelqu'un ou quelque chose.
C'est tout ce que je puis faire pour toi.

MAGUELONNE.

Merci.
Mais qui diable veux-tu qui passe par ici?

SALTABADIL.

Seul moyen de sauver ton homme.

MAGUELONNE.

A pareille heure!

BLANCHE.

O Dieu! vous me tentez, vous voulez que je meure!
Faut-il que pour l'ingrat je franchisse ce pas?
Oh! non, je suis trop jeune!—Oh! ne me poussez pas,
Mon Dieu!

Il tonne.

MAGUELONNE.

S'il vient quelqu'un dans une nuit pareille,
Je m'engage à porter la mer dans ma corbeille.

SALTABADIL.

Si personne ne vient, ton beau jeune homme est mort

BLANCHE, *frissonnant.*

Horreur!—Si j'appelais le guet!... Mais non, tout dort.
D'ailleurs cet homme-là dénoncerait mon père.
Je ne veux pas mourir pourtant. J'ai mieux à faire,
J'ai mon père à soigner, à consoler; et puis
Mourir avant seize ans, c'est affreux! Je ne puis!
O Dieu! sentir le fer entrer dans ma poitrine!
Ah!

Une horloge frappe un coup.

SALTABADIL.

Ma sœur, l'heure sonne à l'horloge voisine.

Deux autres coups.

C'est onze heures trois quarts. Personne avant minuit
Ne viendra. Tu n'entends au dehors aucun bruit?
Il faut pourtant finir, je n'ai plus qu'un quart d'heure.

Il met le pied sur l'escalier. Maguelonne le retient en sanglotant.

MAGUELONNE.

Mon frère, encore un peu!

BLANCHE.

Quoi! cette femme pleure!
Et moi, je reste là, qui peux le secourir!
Puisqu'il ne m'aime plus, je n'ai plus qu'à mourir.
Eh bien! mourons pour lui. —

Hésitant encore.

C'est égal, c'est horrible!

SALTABADIL, *à Maguelonne.*

Non, je ne puis attendre enfin, c'est impossible!

BLANCHE.

Encor si l'on savait comme ils vous frapperont!
Si l'on ne souffrait pas! mais on vous frappe au front,
Au visage... O mon Dieu!

SALTABADIL, *essayant toujours de se dégager de Maguelonne qui l'arrête.*

Que veux-tu que je fasse?
Crois-tu pas que quelqu'un viendra prendre sa place?

BLANCHE, *grelottant sous la pluie.*

Je suis glacée!

Se dirigeant vers la porte.

Allons!

S'arrêtant.

Mourir ayant si froid!

Elle se traîne en chancelant jusqu'à la porte et y frappe un faible coup.

MAGUELONNE.

On frappe.

SALTABADIL.

C'est le vent qui fait craquer le toit.

Blanche frappe de nouveau.

MAGUELONNE.

On frappe.

Elle court ouvrir la lucarne et regarde au dehors.

SALTABADIL.

C'est étrange !

MAGUELONNE, *à Blanche.*

Holà ! qu'est-ce ?

A Saltabadil.

Un jeune homme.

BLANCHE.

Asile pour la nuit !

SALTABADIL.

Il va faire un fier somme !

MAGUELONNE.

Oui, la nuit sera longue.

BLANCHE.

Ouvrez !

SALTABADIL, *à Maguelonne.*

Attends ! — Mortdieu !
Donne-moi mon couteau, que je l'aiguise un peu.

Elle lui donne son couteau qu'il aiguise au fer d'une faux.

BLANCHE.

Ciel ! j'entends le couteau qu'ils aiguisent ensemble !

MAGUELONNE.

Pauvre jeune homme ! il frappe à son tombeau.

BLANCHE.

Je tremble.
Quoi ! je vais donc mourir !

Tombant à genoux.

O Dieu, vers qui je vais,
Je pardonne à tous ceux qui m'ont été mauvais;
Mon père, et vous, mon Dieu, pardonnez leur de même,
Au roi François Premier, que je plains et que j'aime,
A tous, même au démon, même à ce réprouvé,
Qui m'attend là, dans l'ombre, avec un fer levé !

Oh, non! dans cette lutte entre nous suscitée,
Lutte du faible au fort, le faible est le vainqueur.
Lui, qui léchait tes pieds, il te ronge le cœur!
Je te tiens.

Se penchant de plus en plus sur le sac.

M'entends-tu? c'est moi, roi gentilhomme,
Moi, ce fou, ce bouffon, moi, cette moitié d'homme,
Cet animal douteux à qui tu disais : chien! —

Il frappe le cadavre.

C'est que, quand la vengeance est en nous, vois-tu bien?
Dans le cœur le plus mort il n'est plus rien qui dorme,
Le plus chétif grandit, le plus vil se transforme,
L'esclave tire alors sa haine du fourreau,
Et le chat devient tigre, et le bouffon bourreau!

Se relevant à demi.

Oh! que je voudrais bien qu'il pût m'entendre encore!
Sans pouvoir remuer! —

Se penchant de nouveau.

M'entends-tu? je t'abhorre!
Va voir au fond du fleuve, où tes jours sont finis,
Si quelque courant d'eau remonte à Saint-Denis!

Se relevant.

A l'eau François Premier!

Il prend le sac par un bout et le traîne au bord de l'eau. Au moment où il le dépose sur le parapet, la porte basse de la maison s'entr'ouvre avec précaution. Maguelonne en sort, regarde autour d'elle avec inquiétude, fait le geste de quelqu'un qui ne voit rien, rentre et reparaît un instant après avec le roi, auquel elle explique par signes qu'il n'y a plus personne là, et qu'il peut s'en aller. Elle rentre en refermant la porte, et le roi traverse le fond du théâtre dans la direction que lui a indiquée Maguelonne. C'est le moment où Triboulet se dispose à pousser le sac dans la Seine.

TRIBOULET, *la main sur le sac.*

Allons!

LE ROI, *chantant au fond du théâtre.*

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!

TRIBOULET, *tressaillant.*

Quelle voix! quoi!
Illusions des nuits, vous jouez-vous de moi?

Il se retourne et prête l'oreille, effaré. Le roi a disparu; mais on l'entend chanter dans l'éloignement.

VOIX DU ROI.

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!

TRIBOULET.

O malédiction! ce n'est pas lui que j'ai!
Ils le font évader, quelqu'un l'a protégé,
On m'a trompé! —

Courant à la maison, dont la fenêtre supérieure est seule ouverte.

Bandit!

La mesurant des yeux comme pour l'escalader.

C'est trop haut, la fenêtre!

Revenant au sac avec fureur.

Mais qui donc m'a-t-il mis à sa place, le traître?
Quel innocent? — Je tremble...

Touchant le sac.

Oui, c'est un corps humain!

Il déchire le sac du haut en bas avec son poignard, et y regarde avec anxiété.

Je n'y vois pas! — La nuit!

Se retournant égaré.

Quoi! rien dans le chemin!
Rien dans cette maison! pas un flambeau qui brille!

S'accoudant avec désespoir sur le corps.

Attendons un éclair.

Il reste quelques instants l'œil fixé sur le sac entr'ouvert dont il a tiré Blanche à demi.

SCÈNE IV.

TRIBOULET, BLANCHE.

TRIBOULET.

Un éclair passe ; il se lève et recule avec un cri frénétique.

— Ma fille ! Ah Dieu ! ma fille !
Ma fille ! Terre et cieux ! c'est ma fille à présent !

Tâtant sa main.

Dieu ! ma main est mouillée ! à qui donc est ce sang ?
—Ma fille !—Oh ! je m'y perds ! c'est un prodige horrible !
C'est une vision ! Oh non, c'est impossible,
Elle est partie, elle est en route pour Évreux !

Tombant à genoux près du corps, les yeux au ciel.

O mon Dieu ! n'est-ce pas que c'est un rêve affreux,
Que vous avez gardé ma fille sous votre aile,
Et que ce n'est pas elle, ô mon Dieu ?

Un second éclair passe et jette une vive lumière sur le visage pâle et les yeux fermés de Blanche.

Si ! c'est elle !
C'est bien elle !

Se jetant sur le corps avec des sanglots.

Ma fille ! enfant ! réponds-moi, dis,
Ils t'ont assassinée ! oh ! réponds ! oh ! bandits !
Personne ici, grand Dieu, que l'horrible famille !
Parle-moi ! parle-moi ! ma fille ! ô ciel ! ma fille !

BLANCHE, *comme ranimée aux cris de son père, entr'ouvrant la paupière et d'une voix éteinte.*

Qui m'appelle ?

TRIBOULET, *éperdu.*

Elle parle ! elle remue un peu !
Son cœur bat ! son œil s'ouvre, elle est vivante, ô Dieu !

BLANCHE.

Elle se relève à demi; elle est en chemise, et tout ensanglantée, les cheveux épars. Le bas du corps, qui est resté vêtu, est caché dans le sac.

Où suis-je?

TRIBOULET, *la soulevant dans ses bras.*

Mon enfant, mon seul bien sur la terre,
Reconnais-tu ma voix? m'entends-tu? dis!

BLANCHE.

Mon père!...

TRIBOULET.

Blanche! que t'a-t-on fait? quel mystère infernal? —
Je crains en te touchant de te faire du mal.
Je n'y vois pas. Ma fille, as-tu quelque blessure?
Conduis ma main.

BLANCHE, *d'une voix entrecoupée.*

Le fer a touché, — j'en suis sûre, —
— Le cœur, — je l'ai senti.... —

TRIBOULET.

Ce coup, qui l'a frappé?

BLANCHE.

Ah! tout est de ma faute, — et je vous ai trompé. —
— Je l'aimais trop, — et je meurs — pour lui.

TRIBOULET.

Sort implacable!
Prise dans ma vengeance! Oh! c'est Dieu qui m'accable!
Comment donc ont-ils fait? Ma fille, explique-toi!
Dis!

BLANCHE, *mourante.*

Ne me faites pas parler!

TRIBOULET, *la couvrant de baisers.*

Pardonne-moi.
Mais, sans savoir comment, te perdre! — Oh! ton front penche!

BLANCHE, *faisant un effort pour se retourner.*

Oh!... de l'autre côté!... — J'étouffe!

TRIBOULET, *la soulevant avec angoisse.*

Blanche! Blanche!
Ne meurs pas!...

debout, et que l'on peut comparer au parterre de nos théâtres, on voyait se presser un auditoire plus impatient, et qui, longtemps avant l'ouverture des portes, dès neuf heures du matin, faisait queue dans les vastes galeries du palais de la Bourse. Derrière ces spectateurs, était encore un autre public d'une mise plus modeste, et d'autant plus bruyant qu'il se voyait relégué aux dernières places.

A midi, les portes ayant été ouvertes à ces deux dernières parties du public, tout ce qui restait vide dans l'auditoire a été envahi, et la salle même des Pas-Perdus, espèce de vestibule séparé de l'auditoire proprement dit par des portes vitrées, a été encombrée d'une multitude de curieux.

Quelques-uns des spectateurs semblaient surpris de ne point voir le tribunal, les parties et leurs conseils, aussi ponctuels qu'eux-mêmes, et ils réclamaient le commencement de ce qui semblait être pour eux un spectac'e.

Lorsqu'on a vu arriver et se placer aux bancs de la gauche M. Victor Hugo et ses conseils, beaucoup d'individus sont montés sur les banquettes, les autres leur ont crié de s'asseoir, et M. Victor Hugo a été vivement applaudi.

Le tribunal, présidé par M. Aubé, prend enfin séance, et le silence ne se rétablit pas sans peine. Les cris : *A la porte!* s'élèvent contre ceux qui, n'ayant pu trouver place, occasionnent quelque tumu'te. C'est au milieu de cette agitation que l'on fait l'appel des deux causes : 1° la demande formée par M. Hugo contre le Théâtre-Français; 2° l'action récursoire des comédiens contre M. le ministre du commerce et des travaux publics.

Me CHAIX-D'EST-ANGE, avocat de M. le ministre, prend des conclusions tendant à ce que le tribunal se déclare incompétent, attendu que la question de la légalité ou de l'illégalité d'un acte administratif, aux termes de la loi du 24 août 1791, defend aux tribunaux de connaître des actes administratifs et de s'immiscer dans les affaires d'administration.

Le texte de la loi, dit Me Chaix-d'Est-Ange, est tellement formel, que l'incompétence ne me paraît pas souffrir la moindre difficulté; j'attendrai au surplus les objections pour y répondre.

Me ODILON BARROT, avocat de M. Victor Hugo, prend les conclusions suivantes :

« Attendu que, par convention verbale du 22 août dernier, entre M. Victor Hugo et la Comédie-Française, représentée par M. Desmousseaux, l'un de MM. les Sociétaires du Théâtre-Français, dûment autorisé, l'administration s'est obligée à jouer la pièce *le Roi s'amuse*, drame en cinq actes et en vers, aux

conditions stipulées; que la première représentation a eu lieu le 22 novembre dernier; que, le lendemain, l'auteur a été prévenu *officieusement* que les représentations de sa pièce étaient suspendues *par ordre*; que, de fait, l'annonce de la seconde représentation, indiquée au samedi 24 novembre suivant, a disparu de l'affiche du Théâtre-Français pour n'y plus reparaître; que les conventions font la loi des parties; que rien ne peut ici les faire changer dans leur exécution;

» Plaira au tribunal condamner par toutes les voies de droit, *même par corps*, les Sociétaires du Théâtre-Français à jouer la pièce dont il s'agit, sinon à payer par corps 25,000 francs de dommages et intérêts, et, dans le cas où ils consentiraient à jouer la pièce, les condamner, pour le dommage passé, à telle somme qu'il plaira au tribunal arbitrer. »

Messieurs, dit le défenseur, la célébrité de mon client me dispense de vous le faire connaître. Sa mission, celle qu'il a reçue de son talent et de son génie, était de rappeler notre littérature à la vérité, non à cette vérité de convention et d'artifice, mais à cette vérité qui se puise dans la réalité de notre nature, de nos mœurs, de nos habitudes.

Cette mission, il l'a entreprise avec courage, il la poursuit avec persévérance et talent. Il a soulevé bien des orages, et le public, ce tribunal souverain devant lequel il est traduit, semble avoir consacré ses efforts par maints et maints suffrages.

Comment se fait-il aujourd'hui qu'il soit assis sur ces bancs, devant un tribunal, ayant pour appui, non le prestige de son talent, mais mon sévère ministère et la présence de jurisconsultes qui n'ont rien de littéraire ni de poétique? C'est que M. Victor Hugo n'est pas seulement poète, il est citoyen; il sait qu'il est des droits qu'on peut abandonner quand on n'apporte préjudice qu'à soi-même; mais il en est d'autres qu'on doit défendre par tous les moyens possibles, parce qu'on ne peut pas abandonner son droit propre sans livrer le droit d'autrui, le droit de la liberté de la pensée, de la liberté des représentations théâtrales. La résistance à la censure, à des actes arbitraires, ce sont là des droits de garantie que l'on ne peut pas déserter lorsqu'on a la conscience de ces droits et de ces garanties, et lorsqu'on sait ce qu'est le devoir d'un citoyen.

C'est ce devoir que M. Victor Hugo vient remplir devant vous; et bien qu'on ait reproché, quelquefois avec justice, à la république des lettres de livrer trop aisément ses franchises et ses privilèges au pouvoir, l'illustre poète a l'avantage d'avoir déjà donné de nobles et d'éclatants démentis à ce reproche. M. Victor Hugo a depuis long-temps fait ses preuves; déja sous la Restauration il a refusé de fléchir devant l'arbitraire de la censure, Ni

les décorations, ni les pensions, ni les faveurs de toute espèce n'ont pu dominer en lui le sentiment de son droit, la conscience de son devoir. Nous l'admirions, et alors nous l'entourions de nos témoignages de sympathie, de nos manifestations publiques d'admiration. Eh bien! serait-il accueilli avec d'autres sentiments aujourd'hui qu'il vient d'accomplir ce même devoir, aujourd'hui que, dans des circonstances bien plus favorables, lorsqu'une révolution semble avoir aboli toute censure, lorsqu'au frontispice de notre Charte sont écrits ces mots : *La censure est abolie*, il vient réclamer, non un droit douteux, incertain, mais un droit consacré par notre révolution, consacré par la Charte constitutionnelle, qui a été le fruit, la conquête de cette révolution?

Non, messieurs, je ne crains pas que le sentiment de faveur qui jusqu'ici a accompagné M. Victor Hugo l'abandonne aujourd'hui; ses sentiments sont restés les mêmes; ils ont peut-être acquis un nouveau caractère d'énergie par les circonstances qui se sont passées depuis. Je n'oublierai jamais, la France n'oubliera pas non plus que c'est dans cette enceinte même, le 28 juillet 1830, qu'a été donné le premier, le plus solennel exemple de résistance à l'arbitraire : c'est le jugement mémorable qui a condamné l'imprimeur Chantpie à exécuter ses engagements en imprimant le *Journal du Commerce*, malgré les ordonnances du 25 juillet.

Je prévois, ajoute-t-il, que l'on m'objectera un autre jugement rendu par vous en 1831, à l'occasion de l'interdiction qui fut faite par l'autorité au théâtre des Nouveautés de jouer la pièce intitulée : *Procès d'un Maréchal de France*. Les auteurs, MM. Fontan et Dupeuty, perdirent leur cause; mais l'espèce était bien différente. Votre jugement constate que le directeur du théâtre des Nouveautés avait fait tout ce qui était en lui pour continuer de jouer la pièce; il n'avait cédé qu'à la force majeure, et même à l'emploi de la force armée; son théâtre avait été cerné par des gendarmes et fermé pendant plusieurs jours. Il ne se rencontre rien de semblable dans le procès actuel. Le lendemain de la première représentation, on écrit vaguement à M. Victor Hugo qu'il existe un ordre qui défend sa pièce. Cet ordre n'est pas produit, nous ne le connaissons pas; nous devrions d'abord savoir si en effet il existe, et ensuite quelle en est la nature.

Me LÉON DUVAL, avocat de la Comédie-Française, interrompt Me Odilon-Barrot : Les relations de M. Victor Hugo avec le Théâtre-Français ne sont pas, dit-il, tellement rares, qu'il ne puisse connaître l'ordre intimé par le ministre. Au surplus, voici cet ordre :

« Le ministre secrétaire d'Etat au département du commerce

et des travaux publics, vu l'article 14 du décret du 9 juin 1806; considérant que, dans des passages nombreux du drame représenté au Théâtre-Français le 22 novembre 1832, et intitulé *le Roi s'amuse*, les mœurs sont outragées (violents murmures et rires ironiques au fond de la salle), nous avons arrêté et arrêtons :

» Les représentations du drame intitulé *le Roi s'amuse* sont désormais *interdites*.

» Fait à Paris, le 10 décembre 1832.

» *Signé :* comte D'ARGOUT. »

Les clameurs redoublent au fond de la salle, on entend même quelques sifflets.

Mᵉ ODILON BARROT : Je suis bien aise d'avoir provoqué cette explication; nous avons au moins désormais une base certaine sur laquelle la discussion peut porter.

Messieurs, je crois qu'il y a ici une étrange confusion, et que M. d'Argout s'est complétement trompé sur la nature de ses pouvoirs Trois espèces d'influence ou d'autorité peuvent s'exercer sur les théâtres.

Ici le tumulte devient tel dans le vestibule qui précède la salle d'audience, qu'il est impossible de saisir les paroles de l'avocat.

Mᵉ CHAIX-D'EST-ANGE : Je prie le tribunal de prendre des mesures pour faire cesser ce bruit, qui m'empêche de suivre les raisonnements de mon adversaire, et doit lui nuire à lui-même.

M. LE PRÉSIDENT : Si le calme ne se rétablit pas, on sera obligé de faire évacuer une partie de l'auditoire.

Mᵉ ODILON BARROT (se tournant vers la foule) : Il est difficile de continuer une discussion qui a nécessairement de la sécheresse et de l'aridité, au milieu de cette agitation continuelle. Je prie le public de vouloir bien écouter, au moins avec résignation, les déductions légales que j'ai à faire dériver de la législation existante.

M. LE PRÉSIDENT : Que l'on ferme les portes.

Voix de l'intérieur : Nous étoufferons.

Autres voix : Il vaudrait mieux ouvrir les fenêtres, on étouffe.

Mᵉ ODILON BARROT : La première influence est celle de la police municipale. Si l'ordre est troublé par la représentation d'une pièce, si l'on craint pour les représentations suivantes le renouvellement de pareils désordres ; je conçois que l'autorité intervienne et prenne des mesures pour faire cesser la cause du trouble.

La seconde influence est celle de la censure dictatoriale qui

s'exerçait sous la Convention et sous l'Empire, et qui existait encore sous la Restauration.

La troisième est l'influence de protection et de subvention; l'autorité qui subventionne un théâtre pour lui intimer, sous peine de perdre ses bienfaits, de ne plus jouer telle ou telle pièce.

Nous ne sommes dans aucun de ces cas; nous n'avons point vu, par une anomalie que sans doute la loi sur l'organisation municipale de Paris fera cesser bientôt, nous n'avons pas vu le préfet de police et les commissaires de police exerçant le pouvoir municipal mettre un terme aux représentations du drame. Ce n'est pas non plus le ministre *de la police* qui a usé des droits de censure, c'est le ministre des travaux publics qui a empiété sur les pouvoirs de son collègue. Ainsi ce pauvre ministère de l'intérieur (rires ironiques dans la même partie de la salle d'où vient tout le bruit), ce ministère de l'intérieur, déjà si mutilé, qui fait incessamment des efforts pour couvrir sa nudité et ressaisir quelques-unes des attributions qui lui ont échappé, se voit dépouillé par le ministre des travaux publics de son droit de police sur les théâtres.

Le ministre des travaux publics n'a pu intervenir que d'une seule manière et en menaçant la Comédie-Française de lui retirer la subvention que la loi du budget accorde aux théâtres royaux. Cette considération ne saurait intéresser l'auteur, ni influer sur la décision du tribunal. Le théâtre doit exécuter ses engagements, dût-il perdre sa subvention. En passant le contrat, il a dû calculer toutes les chances. Serait-on admis à refuser l'exécution d'un engagement vis-à-vis d'un tiers, sous prétexte que cette convention déplaît à un bienfaiteur, à un parent dont on attend un legs ou dont on peut craindre l'exhérédation?

Je ne professe point la liberté absolue du théâtre; ce n'est point ici le lieu de nous livrer à des théories absolues, surtout lorsqu'elles ne sont pas nécessaires; mais enfin la censure dramatique, comme toute autre censure, est abolie par la Charte de 1830. Un article formel dit que *la censure ne pourra être rétablie*. Aussi, vers la fin de 1830, M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, présentant sur la police des théâtres un projet auquel il n'a pas été donné suite, disait dans l'exposé des motifs : *La censure est morte!*

Mais ce qu'on voudrait rétablir, ce ne serait point la censure préventive, ce serait une censure bien autrement dangereuse, la censure *à posteriori*. On laisserait une administration théâtrale faire des frais énormes de décorations et de costumes, on laisserait jouer la première représentation, et tout d'un coup la pièce serait arbitrairement interdite. Voilà une mesure à la-

quelle la Comédie-Française aurait dû elle-même ne pas obéir avec tant de docilité. Nous ne saurions trop nous étonner de voir qu'elle n'a pas attendu, le 24 novembre, l'ordre qui n'a été signé que le 10 décembre suivant; elle s'est contentée d'une simple intimation verbale, peut-être de quelques mots échappés dans la conversation du ministre.

Elle doit donc supporter la peine de l'inexécution de ses engagements vis-à-vis de nous, et cette infraction ne peut se résoudre qu'en des dommages et intérêts.

Nous vivons, Messieurs, à une singulière époque, à une époque de transition et de confusion, car nous vivons sous l'empire de quatre à cinq législations successives, qui se croisent et se contredisent les unes les autres. Il n'y a que les tribunaux qui puissent, dans cet arsenal de lois, dégager les armes qui peuvent encore servir de celles dont l'usage n'est plus permis. Vous vous attacherez à la lettre de la Charte, qui proscrit toute espèce de censure, la censure dramatique comme la censure des ouvrages imprimés, et, en rendant justice à mon client, vous aurez servi les intérêts de la liberté.

M. LE PRÉSIDENT : L'avocat du Théâtre-Français a la parole.

M. VICTOR HUGO : Je demanderai à M. le président la permission de prendre ensuite la parole.

M. LE PRÉSIDENT : Vous l'avez en ce moment.

M. VICTOR HUGO : Je préférerais parler après mes deux adversaires.

Me LÉON DUVAL prend et développe, au nom du Théâtre-Français, des conclusions tendant à faire déclarer l'incompétence du tribunal de commerce. La Comédie-Française n'aurait pas demandé mieux que de continuer les représentations d'un ouvrage qui lui promettait d'abondantes recettes; elle aurait désiré appeler des orages du premier jour à de nouveaux orages; mais elle a dû céder à une nécessité impérieuse.

Le tumulte devient si violent qu'il est impossible de continuer les plaidoiries. On crie de toutes parts : On étouffe! Ouvrez les fenêtres! Donnez-nous de l'air! Il faut faire évacuer la première pièce! Plusieurs dames effrayées se retirent de l'enceinte.

M. LE PRÉSIDENT : On n'entend déjà pas trop; si l'on ouvre les fenêtres, on n'entendra plus les défenseurs.

Une foule de voix : Nous ne pouvons ni sortir ni respirer, nous étouffons.

M. LE PRÉSIDENT : L'audience va être suspendue; on ouvrira les fenêtres, et l'on fera évacuer la première pièce. (Applaudissements dans la partie la plus rapprochée du tribunal; murmures dans le vestibule.)

Le tumulte est à son comble; un piquet de gardes nationaux

pénètre dans l'enceinte; le plus grand nombre l'applaudit, surtout quand on s'aperçoit que les soldats citoyens ont pris soin de retirer leurs baïonnettes du canon de leurs fusils. La force armée dissipe la foule qui se trouvait dans le premier vestibule. Quelques spectateurs, en se retirant, fredonnent *la Marseillaise.*

MM. les agents de change et les négociants qui étaient en ce moment occupés d'affaires de bourse au rez-de-chaussée ont pu croire qu'ils étaient cernés par une émeute.

Enfin on ferme les portes vitrées, ainsi que les portes extérieures, pour ne laisser rentrer personne, et l'audience est reprise à deux heures et demie.

M. LE PRÉSIDENT : Le tribunal a fait tout ce qui dépendait de lui pour que le public fût à son aise; si ce bruit se renouvelle l'audience sera levée et la cause remise à un autre jour.

Me LÉON DUVAL achève son plaidoyer. Il démontre que la Comédie-Française a cédé à la force majeure, et que, ne se fût-il agi que de la subvention, elle ne devait pas s'engager dans une lutte où elle aurait inévitablement succombé.

M. VICTOR HUGO, à qui M. le président accorde la parole, annonce qu'il désire parler le dernier.

Me CHAIX-D'EST-ANGE : Il serait plus logique de plaider en ce moment; je répondrais à tous mes adversaires. Sans quoi, je serai obligé de demander une réplique.

M. VICTOR HUGO : Je suis prêt à plaider.

Messieurs, après l'avocat célèbre qui me prête si généreusement l'assistance puissante de sa parole, je n'aurais rien à dire si je ne croyais de mon devoir de ne pas laisser passer sans une protestation solennelle et sévère l'acte hardi et coupable qui a violé tout notre droit public dans ma personne.

Cette cause, Messieurs, n'est pas une cause ordinaire : il semble à quelques personnes, au premier aspect, que ce n'est qu'une simple action commerciale, qu'une réclamation d'indemnités pour la non-exécution d'un contrat privé, en un mot, que le procès d'un auteur à un théâtre. Non, Messieurs, c'est plus que cela ; c'est le procès d'un citoyen à un gouvernement. Au fond de cette affaire, il y a une pièce défendue par ordre. Or, une pièce défendue par ordre, c'est la censure, et la Charte abolit la censure; une pièce défendue par ordre, c'est la confiscation, et la Charte abolit la confiscation. Votre jugement, s'il m'est favorable, et il me semble que je vous ferais injure d'en douter, sera un blâme manifeste, quoique indirect, de la confiscation et de la censure. Vous voyez, Messieurs, combien l'horizon de la cause s'élève et s'élargit. Je plaide ici pour quelque chose de plus haut que mon intérêt propre; je plaide pour mes droits les plus généraux, pour mon droit de posséder et pour

mon droit de penser, c'est-à-dire pour le droit de tous : c'est une cause générale que la mienne, comme c'est une équité absolue que la vôtre.

Les petits détails du procès s'effacent devant la question ainsi posée ; je ne suis plus simplement un écrivain, vous n'êtes plus simplement des juges consulaires; votre conscience est face à face avec la mienne : sur ce tribunal vous représentez une idée auguste, et moi, à cette barre, j'en représente une autre; sur votre siége il y a la justice, sur le mien il y a la liberté. (Applaudissements dans l'auditoire.)

M. LE PRÉSIDENT : Je rappelle au public que toutes marques d'approbation et d'improbation sont interdites.

M. VICTOR HUGO s'élève contre les décrets dictatoriaux qui, nés sous divers régimes établis contre la liberté, sont morts avec ces régimes. La liberté pour la chaire, la presse et le théâtre, telle est désormais la base principale de notre droit public.

Sans doute, s'il se présentait une de ces pièces où l'on ferait évidemment trafic et marchandise du désordre, il faudrait punir de pareils excès, mais il faudrait les réprimer, et ne point user de mesures préventives.

Un passage de la préface dont M. Victor Hugo donne lecture lui fournit l'occasion de dire que sa pièce s'élève aux plus hautes moralités; quant à l'allusion qu'on a cru y découvrir contre le père du roi Louis-Philippe, ce serait la plus ignoble et la plus cruelle des injures. Il n'appartenait qu'à une étourderie de courtisans de relever un pareil vers, et cette étourderie est une insolence, non-seulement pour le roi, mais pour le poète.

Messieurs, je me résume. En arrêtant ma pièce, le ministère n'a, d'une part, pas un texte de loi valide à citer, d'autre part, pas une raison valable à donner. Cette mesure à deux aspects également mauvais : selon la loi, elle est arbitraire; selon le raisonnement, elle est absurde. Que peut-il donc alléguer dans cette affaire, ce pouvoir qui n'a pour lui ni la raison, ni le droit? Son caprice, sa fantaisie, sa volonté, c'est-à-dire rien.

Vous ferez justice, Messieurs, de cette volonté, de cette fantaisie, de ce caprice. Votre jugement, en me donnant gain de cause, apprendra au pays, dans cette affaire, qui est petite, comme dans celle des ordonnances de juillet, qui était grande, qu'il n'y a en France d'autre *force majeure* que celle de la loi, et qu'il y a au fond de ce procès un ordre illégal que le ministre a eu tort de donner et que le théâtre a eu tort d'exécuter.

Votre jugement apprendra au pouvoir que ses amis eux-mêmes le blâment loyalement en cette occasion; que le droit de tout citoyen est sacré pour tout ministre, qu'une fois les conditions d'ordre et de sûreté générale remplies, le théâtre

doit être respecté comme une des voies avec lesquelles parle la pensée publique ; et qu'enfin, que ce soit la presse, la tribune ou le théâtre, aucun des soupiraux par où s'échappe la liberté de l'intelligence ne peut être fermé sans péril. Je ne craindrai jamais, dans de pareilles occasions, de prendre un ministère corps à corps ; et les tribunaux sont les juges naturels de ces honorables duels du bon droit contre l'arbitraire, duels moins inégaux qu'on ne pense, car il y a d'un côté tout un gouvernement, et de l'autre rien qu'un simple citoyen. Le simple citoyen est bien fort quand il peut traîner à votre barre un acte illégal, tout honteux d'être ainsi exposé au grand jour, et le souffleter publiquement devant vous, comme je le fais, avec quatre artic'es de la Charte.

Je ne dissimule pas que l'heure où nous sommes ne ressemble plus à ces dernières de la Restauration, où les résistances aux empiétements du gouvernement étaient si applaudies, si encouragées, si populaires. Les idées d'ordre et de pouvoir ont momentanément plus de faveur que les idées de progrès et d'affranchissement; c'est une réaction naturelle après cette brusque reprise de toutes nos libertés au pas de course, qu'on a appelée la révolution de 1830. Mais cette réaction durera peu. Nos ministres seront étonnés un jour de la mémoire implacable avec laquelle les hommes mêmes qui composent à cette heure leur majorité leur rappelleront tous les griefs qu'on a l'air d'oublier si vite aujourd'hui. Dans cette circonstance, je ne cherche pas plus l'applaudissement que je ne crains l'invective, je n'ai suivi que le conseil austère de mon devoir.

Je dois le dire : j'ai de fortes raisons de croire que le gouvernement profitera de cet engourdissement passager de l'esprit public pour rétablir formellement la censure, et que mon affaire n'est autre chose qu'un prélude, qu'une préparation, qu'un acheminement à une mise hors la loi générale de toutes les libertés du théâtre. En ne faisant pas de loi répressive, en laissant exprès déborder depuis deux ans la licence sur la scène, le gouvernement s'imagine avoir créé, dans l'opinion des hommes honnêtes que cette licence peut révolter, un préjugé favorable à la censure dramatique. Mon avis est qu'il se trompe, et que jamais la censure ne sera en France autre chose que l'illégalité impopulaire. Quant à moi, que la censure des théâtres soit rétablie par une ordonnance qui serait illégale, par une loi qui serait inconstitutionnelle, je déclare que je ne m'y soumettrais jamais que comme on se soumet à un pouvoir de fait, en protestant. Et cette protestation, Messieurs, je la fais ici solennellement et pour le présent et pour l'avenir.

Et observez d'ailleurs que, dans cette série d'actes arbitraires

qui se succèdent depuis quelque temps, le gouvernement manque de grandeur, de franchise et de courage. Cet édifice, beau quoique incomplet, qu'avait improvisé la révolution de juillet, il le mine lentement, souterrainement, sourdement, obliquement, tortueusement; il nous prend toujours en traître, par derrière, au moment où on ne s'y attend pas. Il n'ose pas censurer ma pièce avant la représentation, il l'arrête le lendemain. Il nous conteste nos franchises les plus essentielles; il nous chicane nos facultés les mieux acquises; il échafaude son arbitraire sur un tas de vieilles lois vermoulues et abrogées; il s'embusque, pour nous dérober nos droits, dans cette forêt de Bondy des décrets impériaux, à travers laquel'e la liberté ne peut jamais passer sans être dévalisée.

Je dois vous faire remarquer ici en passant, Messieurs, que je n'entends franchir, dans mon langage, aucune des convenances parlementaires. Il importe à ma loyauté qu'on sache bien quelle est la portée de mes paroles quand j'attaque le gouvernement, dont un membre actuel a dit : *Le Roi règne et ne gouverne pas.* Il n'y a pas d'arrière-pensée dans ma polémique. Le jour où je croirai devoir me plaindre d'une personne couronnée, je lui adresserai ma plainte à elle-même; je la regarderai en face et je lui dirai : Sire. En attendant, c'est à ses conseillers que j'en veux; c'est sur ses ministres seulement que tombent mes paroles, quoique cela puisse sembler étrange dans un temps où les ministres sont inviolables et les rois responsables.

Je reprends, et je dis que le gouvernement nous retire petit à petit tout ce que nos quarante ans de révolution nous avaient acquis de droits et de franchises. Je dis que c'est à la probité des tribunaux de l'arrêter dans cette voie fatale pour lui comme pour nous. Je dis que le pouvoir actuel manque particulièrement de grandeur et de courage dans la manière mesquine dont il fait cette opération hasardeuse que chaque gouvernement, par un aveuglement singulier, tente à son tour, et qui consiste à substituer plus ou moins rapidement l'arbitraire à la constitution, le despotisme à la liberté.

Bonaparte, quand il fut consul et quand il fut empereur, voulut aussi le despotisme; mais il fit autrement : il y entra de front et de plain-pied. Il n'employa aucune des misérables petites précautions avec lesquelles on escamote aujourd'hui toutes nos libertés, les aînées comme les cadettes, celles de 1830 comme celles de 1789. Napoléon ne fut ni sournois, ni hypocrite; Napoléon ne nous filouta point nos droits l'un après l'autre, à la faveur de notre assoupissement, comme l'on fait maintenant; Napoléon prit tout à la fois, d'un seul coup et d'une seule main. Le lion n'a pas les mœurs du renard.

Alors, Messieurs, c'était grand. L'Empire, comme gouvernement et comme administration, fut assurément une époque intolérable de tyrannie; mais souvenons-nous que notre liberté fut largement payée en gloire. La France d'alors avait, chose extraordinaire, une attitude tout à la fois soumise et superbe. Ce n'était pas la France comme nous la voulons, la France libre, la France souveraine d'elle-même; c'était la France esclave d'un homme et reine du monde.

Alors on nous prenait notre liberté, c'est vrai, mais on nous donnait un bien sublime spectacle. On disait : Tel jour, à telle heure, j'entrerai dans telle capitale ; et on y entrait au jour dit et à l'heure dite. On détrônait une dynastie avec un décret du *Moniteur*. On faisait se coudoyer toutes sortes de rois dans les antichambres. Si l'on avait la fantaisie d'une colonne, on en faisait fournir le bronze par l'empereur d'Autriche. On réglait, un peu arbitrairement, je l'avoue, le sort des comédiens français, mais on datait le règlement de Moscou. On nous prenait toutes nos libertés, dis-je, on avait un bureau de censure, on mettait nos livres au pilon, on rayait nos pièces de l'affiche ; mais à toutes nos plaintes on pouvait faire, d'un seul mot, des réponses magnifiques ; on pouvait nous répondre : Marengo! Iéna! Austerlitz!!!...

Alors, je le répète, c'était grand ; aujourd'hui c'est petit. Nous marchons à l'arbitraire comme alors, mais nous ne sommes pas des colosses. Notre gouvernement n'est pas de ceux qui peuvent consoler une grande nation de la perte de la liberté. En fait d'art, nous déformons les Tuileries ; en fait de gloire, nous laissons périr la Pologne. Cela n'empêche pas nos petits hommes d'état de traiter la liberté en despotes, de mettre la France à leurs pieds, comme s'ils avaient des épaules à porter le monde. Pour peu que cela dure encore quelque temps, pour peu que les lois proposées soient adoptées, la confiscation de tous nos droits sera complète.

Aujourd'hui, on fait prendre ma liberté de poète par un censeur; demain, on me fera prendre ma liberté de citoyen par un gendarme. Aujourd'hui, on me bannit du théâtre; demain, on me bannira du pays. Aujourd'hui, on me bâillonne; demain, on me déportera. Aujourd'hui, l'état de siége est dans la littérature; demain, il sera dans la cité. De liberté, de garanties, de Charte, de droit public, plus un mot, néant. Si le gouvernement, mieux conseillé, ne s'arrête sur cette pente pendant qu'il en est temps encore, avant peu nous aurons tout le despotisme de 1807 sans sa gloire; nous aurons l'Empire sans l'Empereur.

Je n'ai plus que quatre mots à dire, Messieurs, et je désire qu'ils soient présents à votre esprit au moment où vous délibé-

rerez. Il n'y a eu dans ce siècle qu'un grand homme, Napoléon, et une grande chose, la liberté; nous n'avons plus le grand homme, tâchons d'avoir la grande chose.

Ce discours a été suivi d'applaudissements redoublés partant du fond et du dehors de la salle.

M. LE PRÉSIDENT : Une partie du public oublie qu'on n'est pas ici au spectacle.

Me CHAIX-D'EST-ANGE : Messieurs, deux questions ont été agitées dans ce procès; l'une de compétence : il s'agit de savoir si vous pouvez apprécier un acte dont la régularité vous est déférée; l'autre, du fond : il s'agit de savoir en fait si cet acte est légal, régulier, conforme à la constitution et à la liberté qu'elle a promise.

Sur la première question, soulevée par moi-même, je dois entrer dans quelques détails. Je devrais négliger la seconde : incompétents que vous êtes, je ne devrais pas examiner devant la juridiction consulaire si l'acte de l'autorité administrative est légal et doit être aboli. Mais avant tout, Messieurs, il y a un devoir de conscience et d'honneur que l'avocat doit remplir. Il ne voudra pas laisser sans réponse les reproches qui sont adressés; il ne voudra pas qu'il reste cette honte, il la repoussera, et ç'a été là, Messieurs, la première condition de ma présence dans la cause, que si l'on adressait des reproches graves à l'autorité que j'étais chargé de représenter et de défendre, je prendrais la parole sur le fond, et prouverais devant des hommes d'honneur que l'autorité a rempli son devoir.

J'espère que j'obtiendrai de ce public, si ardent pour la cause de M. Victor Hugo, si ami de la liberté, cette liberté de discussion qu'on doit accorder à tout le monde. Que personne ici ne se croie le droit d'interrompre un avocat dont jamais de la vie on n'a suspecté la loyauté ni l'indépendance. (Mouvement général d'approbation au barreau et dans l'enceinte du parquet.)

J'examine la première question, celle de compétence. Il y a des principes que dans toute argumentation il suffit, ce semble, d'énoncer, et qui ne peuvent jamais être soumis à aucune contradiction. Ainsi l'estime générale, ainsi l'expérience de tous les temps, ont consacré, de telle sorte qu'il n'est plus possible d'y porter atteinte, le principe de la division des pouvoirs dans tout gouvernement bien réglé.

Ainsi il y a le pouvoir législatif, c'est celui qui fait les lois; il y a le pouvoir judiciaire, c'est celui qui les applique; il y a le pouvoir administratif, c'est celui qui veille à leur exécution et à qui l'administration est confiée. Cette division n'est pas nouvelle. Le principe a été consacré dans des lois si nombreuses, dans des textes si précis, qu'il suffit de les énoncer.

Après avoir cité entre autres les lois de 1790 et de 1791, et invoqué l'autorité d'un vénérable magistrat, M. Henrion de Pansey, le défenseur ajoute : Je puis encore opposer à mon adversaire le témoignage d'un de ses collègues, de M. le vicomte de Cormenin, ce défenseur si ardent, si intrépide de la liberté.

Il ne faut pas, disait M. le vicomte de Cormenin, lorsqu'il n'était encore que baron (rire presque général suivi de violentes rumeurs au fond de la salle), il ne faut pas s'écarter de ce principe tutélaire de la division des pouvoirs.

Mon adversaire vous a cité le premier un jugement rendu par ce tribunal dans l'affaire relative à la pièce de MM. Fontan et Dupeuty, au sujet du *Procès du maréchal Ney*. Le tribunal n'a pas seulement appuyé le rejet de la demande sur le cas de force majeure, résultat de l'intervention des gendarmes ; il a nettement reconnu l'incompétence de la juridiction commerciale pour prononcer sur un acte d'administration. Dans cette affaire, en effet, on avait vu, comme dans celle-ci, une espèce de concert entre les auteurs et le théâtre pour mettre le ministre en cause.

Mᵉ ODILON BARROT. Ne nous accusez pas de manquer de franchise ; nous n'avons connu votre intervention qu'à l'audience.

Mᵉ CHAIX-D'EST-ANGE : Je vous prie de ne pas m'interrompre ; j'ai déjà assez de peine à lutter contre les interruptions de certains auditeurs qui épient mes moindres paroles. Vous voyez que je n'ai pu, jusqu'à présent, prononcer les mots de *morale* et d'*outrages aux mœurs* sans exciter les plus inconcevables murmures.

On a invoqué le jugement rendu le 28 juillet 1830, dans l'affaire du *Courrier Français*. Un jugement rendu au milieu des combats et des périls, un jugement prononcé du haut de cette espèce de trône a proclamé l'illégalité des ordonnances du 25 juillet. Ce fut un grand acte de courage, un acte de bons citoyens ; mais faut-il, dans des moments de calme, citer ce qui s'est passé dans des temps de désordres ? Les juges qui ont rendu cette décision étaient comme les gardes nationaux, qui, illégalement aussi, se revêtaient de leur uniforme et allaient combattre pour la liberté et les lois.

Nous ne sommes heureusement plus à cette époque, et cependant M. Victor Hugo a une pensée qui le poursuit toujours ; M. Victor Hugo pense que l'ordre qui arrête sa pièce vaut au moins les ordonnances de juillet. Il pense que, pour faire cesser cet ordre, on est prêt, comme lors des ordonnances de juillet, à faire une émeute, ou plutôt une révolution. (Nouveaux murmures dans les mêmes parties de la salle.) L'auteur l'a dit lui-

même dans une lettre par lui adressée aux journaux; je le répète, parce que toute liberté doit entourer ici l'avocat qui parle avec conscience. (Applaudissements et bravos de la grande majorité des spectateurs.)

Oui, M. Victor Hugo a écrit qu'il voulait se jeter entre l'émeute et nous; il a eu la complaisance, la générosité d'écrire dans les journaux pour recommander à la généreuse jeunesse des ateliers et des écoles de ne pas faire d'émeute pour lui, et de ne pas ressusciter sa pièce par une révolution.

Dans l'intérêt de l'administration, je devrais m'arrêter ici; mais j'ai annoncé que je traiterais la question légale. Ici mes deux adversaires ne sont pas d'accord. Le client se raidit contre toute espèce d'entrave et toute espèce de mesures préventives, et veut, du moins avant la représentation, une liberté illimitée. Le défenseur n'est pas du tout du même avis : la censure pour le théâtre a paru au défenseur une question délicate; aussi son argumentation est restée entourée de ces nuages dont son talent aime quelquefois à s'envelopper au milieu d'une discussion. (On rit.) Il est devenu, en quelque sorte, insaisissable; il vous a prié de permettre à lui, homme politique, de ne pas prendre parti et de ne pas vous dire le fond de sa pensée, car sa pensée n'est pas encore définitivement arrêtée.

Or, je dis à mes adversaires : Mettez-vous donc d'accord. Si vous ne voulez pas la censure, dites-le franchement; si vous en voulez, homme populaire, ayez le courage de le dire avec la même franchise, car il y a courage à braver les fausses opinions dont le public est imbu et à proclamer ostensiblement la vérité.

Je ne m'étonne pas, au surplus, de cette hésitation de mon adversaire. Lorsque M. Odilon Barrot fut appelé, comme membre du conseil d'état, à donner son avis sur la liberté des théâtres, il a reconnu la nécessité de la répression préventive; seulement il ne voulait pas qu'elle restât dans les mains de la police. Un des préfets de police qui se sont succédé depuis la révolution, M. Vivien, a partagé le même avis. Qu'on ne vienne donc plus nous présenter la censure dramatique comme une attaque à la Charte *avec effraction*, et que M. Hugo, dans son langage énergique et pittoresque, ne se vante pas de *souffleter* un acte du pouvoir avec quatre articles de la Charte.

Toutes les lois sur les théâtres subsistent; elles ont été exécutées sous le régime du Directoire; aucune n'a été révoquée. Pouvait-il en être autrement? Telle pièce peut être sans danger dans un lieu, et présenter dans d'autres les plus grands périls. Supposez, en effet, la tragédie de *Charles IX*, le massacre de la Saint-Barthélemy représenté sur le théâtre de Nîmes, dans un

pays où les passions ou les haines entre les catholiques et les protestants sont si exaltées, et jugez l'effet qui en résulterait.

Des trois espèces d'influence de l'autorité sur les théâtres dont vous a parlé mon adversaire, la seconde, celle de la censure, subsiste. En parlant de la première, celle de l'autorité municipale, mon adversaire est tombé en contradiction avec lui-même; car la loi de 1790 défend aux municipalités de s'immiscer dans la police des théâtres. L'influence des subventions n'aurait pas dû être traitée par un auteur dramatique.

Cependant mon adversaire insiste; il prétend que c'est le ministre de l'intérieur et non le ministre des travaux publics qui devrait être chargé de la police des théâtres; il s'est attendri sur ce pauvre ministre de l'intérieur dépouillé d'une de ses plus importantes attributions. Hé bien! la police des théâtres est, aussi bien que les subventions, dans les attributions du ministre des travaux publics. C'est ce ministre et non celui de l'intérieur qui a été mis en cause dans l'affaire de la pièce du *Maréchal Ney*.

Pourquoi, dit-on, le ministre n'a-t-il pas exercé envers M. Victor Hugo la censure préventive, ce que mon adversaire appelle la *bonne censure?* La raison en est simple. Le ministre a dit à M. Victor Hugo, qui se refusait à la censure : Je ne vous demande pas le manuscrit de votre pièce, mais donnez-moi votre parole d'honneur que la pièce ne contient rien de contraire à la morale. La parole a été donnée; voilà pourquoi la pièce a été permise sans examen.

M. VICTOR HUGO : Je demanderai à répondre à cette assertion du défenseur... (Bruits divers.)

Me CHAIX-D'EST-ANGE : Les censeurs, j'en conviens, ont tué la censure, ils l'ont souvent rendue odieuse; mais que l'on se rassure : nos mœurs publiques et l'opinion publique sont toutes-puissantes en France. Il ne serait pas dans le désir ni dans le pouvoir du gouvernement d'arrêter une pièce qui n'offrirait aucun danger pour la tranquillité ou pour la morale. Que M. Victor Hugo fasse un chef-d'œuvre (et il a assez de talent pour le faire), qu'il parle des bienfaits de la liberté comme il parlait autrefois des *bienfaits de la restauration*, il sera écouté; et, s'il éprouve des entraves, justice lui sera rendue.

Me ODILON BARROT réplique sur-le-champ, et rappelle différentes circonstances où des actes administratifs ont été reconnus illégaux par les tribunaux. Tel fut le principe de l'arrêt de la Cour de cassation au sujet de l'ordonnance de police qui enjoignait de tapisser les maisons lors des processions de la Fête-Dieu.

Ainsi les tribunaux ont toujours le droit d'apprécier les actes dont on fait dériver une poursuite ou une exception, de décider

si cet acte puise sa force dans la loi, et si l'on peut fonder un jugement sur un pareil acte.

On a eu le courage, continue Me Odilon Barrot, je dirai presque l'audace, de voir dans le jugement que vous avez rendu dans l'affaire de l'imprimeur Chantpie et l'éditeur du *Journal du Commerce*, une espèce de sédition. Sans doute, comme citoyens, comme individus, vous avez le droit de résister à des actes d'oppression; mais quand nous sommes revêtus de la toge, quand nous exerçons une fonction publique, quand nous sommes institués pour faire respecter les lois, nous ne les violons pas, et c'est faire injure au tribunal que de supposer que dans une circonstance quelconque, à la face du peuple, on a violé les lois. Non, Messieurs, le tribunal de commerce n'a point violé les lois dans l'affaire Chantpie, et sa gloire est d'autant plus belle qu'il a résisté à l'arbitraire dans la limite de ses devoirs. Il a maintenu le respect des lois en les respectant lui-même.

Enfin le défenseur qualifie d'ordre posthume la défense notifiée au Théâtre-Français, le 10 décembre, par M. le ministre des travaux publics. Il n'en est pas moins vrai qu'en refusant, le 24 novembre précédent, de jouer la pièce, le Théâtre-Français avait enfreint les conventions passées entre lui et l'auteur, et qu'aucun cas de force majeure ne saurait être allégué.

M. VICTOR HUGO : Je demande à dire seulement quelques mots.

M. LE PRÉSIDENT : La cause a été longuement plaidée.

M. VICTOR HUGO : Il y a quelque chose de personnel sur lequel il serait nécessaire que je donnasse une explication de fait.

Un passage du plaidoyer de Me Chaix-d'Est-Ange me fournit l'occasion de rappeler un fait dont je n'avais point parlé d'abord, parce qu'il m'est honorable, et que je ne crois pas devoir me targuer de faits qui peuvent me faire honneur. Voici ce qui s'est passé :

Avant la représentation de ma pièce, prévenu par MM. les Sociétaires du Théâtre-Français que M. d'Argout voulait la censurer, je suis allé trouver le ministre, et je lui ai dit alors, moi citoyen, parlant à lui ministre, que je ne lui reconnaissais pas le droit de censurer un ouvrage dramatique, que ce droit était aboli, selon moi, par la Charte; j'ajoutai que s'il prétendait censurer mon ouvrage, je le retirerais à l'instant même, et que ce serait à lui à voir s'il n'y aurait point là, pour l'autorité, une conséquence plus fâcheuse que s'il permettait de jouer le drame sans l'avoir censuré.

M. d'Argout me dit alors qu'il était d'un avis tout différent sur la matière; qu'il se croyait, lui ministre, le droit de censurer un ouvrage dramatique, mais qu'il me croyait homme

d'honneur, et incapable de faire des ouvrages à allusions, ou des ouvrages immoraux, et qu'il consentait volontiers à ce que ma pièce ne fût point censurée.

Je répondis au ministre que je n'avais rien à lui demander ; que c'était un droit que je prétendais exercer. M. d'Argout ne s'opposa point à ce qu'on représentât la pièce, et il renonça à la faculté qu'il croyait avoir de faire censurer l'ouvrage.

Voilà ce qui s'est passé; j'invoque ici le témoignage d'un homme d'honneur présent à l'audience, et qui ne me démentira pas. Si M. d'Argout avait voulu censurer ma pièce, je l'aurais retirée à l'instant même. Je déclare qu'une députation du Théâtre-Français est venue, le matin même, chez moi, me demander avec prière de ne pas retirer ma pièce dans le cas où le ministre voudrait la censurer. Je persistai dans la volonté de ne point me soumettre à la censure; je n'ai pas un seul instant voulu me départir de mon droit.

Voilà un fait que j'aurais pu raconter en détail dans ma plaidoirie, et j'ai la certitude qu'il ne m'aurait attiré qu'une vive sympathie de la part de vous, Messieurs, et de la part du public. Puisque l'avocat de ma partie adverse en a parlé le premier, je puis maintenant m'en vanter et m'en targuer.

Mᵉ CHAIX D'EST-ANGE : Le fait que j'ai rappelé était nécessaire à la défense sous un double rapport, en fait et en droit. Il n'était pas inutile de répondre à cette argumentation de mon adversaire, que le ministre a négligé d'exercer la censure préventive avant la représentation. J'ai expliqué pourquoi on n'a pas insisté pour avoir communication de la pièce : c'est parce que le ministre avait assez de confianee dans l'honneur et la loyauté de M. Victor Hugo, pour être persuadé qu'il n'y aurait dans son drame aucune atteinte aux mœurs publiques.

M. LE PRÉSIDENT : Le tribunal met la cause en délibéré pour prononcer son jugement à la quinzaine.

L'audience est levée à six heures moins un quart. La foule, qui encombrait l'auditoire et toutes les avenues, a attendu M. Victor Hugo à son passage, et l'a salué de ses acclamations.

— *Journal des Débats*, 20 décembre 1832. —

FIN DE LA NOTE DU ROI S'AMUSE.

TABLE.